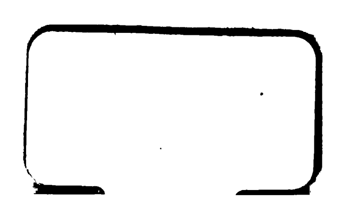
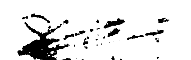

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 02265531 4



DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.



DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE,

PAR

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

plus complette que toutes les précédentes.



TOME II.

A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY.

1789.

Il fallait bien qu'on disputât déjà vivement sur la Trinité, puisque le patriarche auteur de la *Chronique d'Alexandrie*, conservée à Oxford, assure qu'il y avait deux mille prêtres qui soutenaient le parti qu'*Arius* embrassa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'*Arius* dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas sous la main.

Voici une question incompréhensible qui a exercé depuis plus de seize cents ans la curiosité, la subtilité sophistique, l'aigreur, l'esprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de persécuter, le fanatisme aveugle & sanguinaire, la crédulité barbare, & qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes, qui pourtant en a produit beaucoup. JESUS est-il verbe ? S'il est verbe, est-il émané de DIEU dans le tems, ou avant le tems ? S'il est émané de DIEU, est-il coéternel & consubstantiel avec lui, ou est-il d'une substance semblable ? est-il distinct de lui, ou ne l'est-il pas ? est-il fait, ou engendré ? peut-il engendrer à son tour ? a-t-il la paternité, ou la vertu productive sans paternité ? Le Saint-Esprit est-il fait, ou engendré, ou produit, ou procédant du Pere, ou procédant du Fils, ou procédant de tous les deux ? Peut-il engendrer, peut-il produire ? son hypostase est-elle consubstantielle avec l'hypostase du Père & du Fils ? & comment, ayant précisément la même nature, la même essence que le Père & le Fils, peut-il ne pas faire les mêmes choses que ces deux personnes qui sont lui-même ?

Ces questions, si au-dessus de la raison, avaient

certainement besoin d'être décidées par une Eglise infaillible.

On sophistiquait, on ergotait, on se haïssait, on s'excommuniait chez les Chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inaccessibles à l'esprit humain avant les tems d'*Arius* & d'*Athanase*. Les Grecs Egyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre; mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. *Alexandros* évêque d'Alexandrie, s'avise de prêcher que DIEU étant nécessairement individuel, simple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade est trine.

Le prêtre *Arious*, que nous nommons *Arius*, est tout scandalisé de la monade d'*Alexandros*; il explique la chose différemment; il ergote en partie comme le prêtre *Sabellious*, qui avait ergoté comme le phrygien *Praxeas*, grand ergoteur. *Alexandros* assemble vite un petit concile de gens de son opinion, & excommunie son prêtre. *Eusebios*, évêque de Nicomédie, prend le parti d'*Arious* : voilà toute l'Eglise en feu.

L'Empereur *Constantin* était un scélérat, je l'avoue; un parricide, qui avait étouffé sa femme dans un bain, égorgé son fils, assassiné son beau-père, son beau-frère, & son neveu, je ne le nie pas; un homme bouffi d'orgueil, & plongé dans les plaisirs, je l'accorde; un déteslable tyran, ainsi que ses enfans, *transeat* : mais il avait du bon-sens. On ne parvient point à l'empire, on ne subjugue pas tous ses rivaux sans avoir raisonné juste.

Quand il vit la guerre civile des cervelles sco-

indifférent qu'*Alexandre* d'Alexandrie, ou *Eusèbe* de Nicomédie, & le prêtre *Arius*, eussent raison ou tort; il est assez évident, par la lettre ci-dessus rapportée, qu'il avait un profond mépris pour cette dispute.

Mais il arriva ce qu'on voit, & ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis *Ariens*, accusèrent *Eusèbe* de Nicomédie d'avoir pris autrefois le parti de *Licinius* contre l'Empereur : *J'en ai des preuves*, (dit *Constantin* dans sa lettre à l'Eglise de Nicomédie,) *par les prêtres & les diacres de sa suite que j'ai pris, &c.*

Ainsi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la persécution, sont établies avec le dogme, sans pouvoir en affaiblir la sainteté. *Constantin* donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la consubstantialité à ceux qui la croyaient, confisqua les biens des dissidents à son profit, & se servit de son pouvoir despotique pour exiler *Arius* & ses partisans, qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même que, de son autorité privée, il condamna à mort quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'*Arius* : mais ce fait n'est pas vrai. *Constantin*, tout prodigue qu'il était du sang des hommes, ne poussa pas la cruauté jusqu'à cet excès de démence absurde, de faire assassiner par ses bourreaux celui qui garderait un livre hérétique, pendant qu'il laissait vivre l'hérésiarque.

Tout change bientôt à la cour; plusieurs évêques inconsubstantiels, des eunuques, des femmes

parlèrent pour *Arius*, & obtinrent la révocation de la lettre-de-cachet. C'eſt ce que nous avons vu arriver pluſieurs fois dans nos cours modernes en pareille occaſion.

Le célèbre *Euſèbe*, évêque de Céſarée, connu par ſes ouvrages qui ne ſont pas écrits avec un grand diſcernement, accuſait fortement *Euſtate*, évêque d'Antioche, d'être ſabellien; & *Euſtate* accuſait *Euſèbe* d'être arien. On aſſembla un concile à Antioche; *Euſèbe* gagna ſa cauſe; on dépoſa *Euſtate*; on offrit le ſiège d'Antioche à *Euſèbe* qui n'en voulut point: les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre; ce fut le prélude des guerres de controverſe. *Conſtantin*, qui avait exilé *Arius* pour ne pas croire le Fils conſubſtantiel, exila *Euſtate* pour le croire: de telles révolutions ſont communes.

St Athanaſe était alors évêque d'Alexandrie; il ne voulut point recevoir dans la ville *Arius* que l'empereur y avait envoyé, diſant qu'*Arius était excommunié; qu'un excommunié ne devait plus avoir ni maiſon, ni patrie; qu'il ne pouvait ni manger, ni coucher nulle-part; & qu'il vaut mieux obéir à* DIEU *qu'aux hommes.* Auſſitôt nouveau concile à Tyr, & nouvelles lettres-de-cachet. *Athanaſe* eſt dépoſé par les Pères de Tyr, exilé à Trèves par l'Empereur. Ainſi *Arius*, & *Athanaſe* ſon plus grand ennemi, ſont condamnés tour-à-tour par un homme qui n'était pas encore chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie, ſelon l'ancien & l'éternel uſage. *Conſtantin* les laiſſa diſputer & caba-

ler; il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce tems-là que ce *bon prince* fit assassiner son fils, sa femme, son neveu le jeune *Licinius*, l'espérance de l'empire, qui n'avait pas encore douze ans.

Le parti d'*Arius* fut toujours victorieux sous *Constantin*. Le parti opposé n'a pas rougi d'écrire qu'un jour *St Macaire*, l'un des plus ardens sectateurs d'*Athanase*, sachant qu'*Arius* s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Constantinople, suivi de plusieurs de ses confrères, pria DIEU si ardemment de confondre cet hérésiarque, que DIEU ne put résister à la prière de *Macaire*; que sur-le-champ tous les boyaux d'*Arius* lui sortirent par le fondement, ce qui est impossible : mais enfin *Arius* mourut.

Constantin le suivit une année après, en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur *Julien*, dans ses *Césars*, dit que le baptême que reçut cet empereur quelques heures avant sa mort, ne guérit personne de cette maladie.

Comme ses enfans régnèrent après lui, la flatterie des peuples romains, devenus esclaves depuis long-tems, fut portée à un tel excès, que ceux de l'ancienne religion en firent un Dieu, & ceux de la nouvelle en firent un saint. On célébra long-tems sa fête avec celle de sa mère.

Après sa mort, les troubles occasionnés par le seul mot *consubstantiel*, agitèrent l'empire avec violence. *Constance*, fils & successeur de *Constantin*, imita toutes les cruautés de son père, & tint des

conciles comme lui; ces conciles s'anathématisèrent réciproquement. *Athanase* courut l'Europe & l'Asie pour soutenir son parti. Les Eusébiens l'accablèrent. Les exils, les prisons, les tumultes, les meurtres, les assassinats, signalèrent la fin du règne de *Constance*. L'empereur *Julien*, fatal ennemi de l'Eglise, fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'Eglise, & n'en put venir à bout. *Jovien*, & après lui *Valentinien*, donnèrent une liberté entière de conscience : mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haîne & leur fureur.

Théodose se déclara pour le concile de Nicée : mais l'Impératrice *Justine*, qui régnait en Italie, en Illyrie, en Afrique, comme tutrice du jeune *Valentinien*, proscrivit le grand concile de Nicée; & bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, qui se répandirent dans tant de Provinces, y trouvant l'arianisme établi, l'embrassèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, *Clovis*, leur vainqueur, suivit leur communion par la même raison que les autres barbares avaient professé la foi arienne.

Le grand *Théodoric* en Italie entretint la paix entre les deux partis; enfin la formule nicéenne prévalut dans l'Occident & dans l'Orient.

L'arianisme reparut vers le milieu du seizième siècle, à la faveur de toutes les disputes de religion qui partageaient alors l'Europe : mais il reparut armé

d'une force nouvelle, & d'une plus grande incrédulité. Quarante gentils-hommes de Vicence formèrent une académie, dans laquelle on n'établit que les seuls dogmes qui parurent nécessaires pour être chrétiens. JESUS fut reconnu pour verbe, pour sauveur, & pour juge : mais on nia sa divinité, sa consubstantialité, & jusqu'à la Trinité.

Les principaux de ces dogmatiseurs furent *Lélius Socin*, *Okin*, *Pazuta*, *Gentilis*. *Servet* se joignit à eux. On connaît sa malheureuse dispute avec *Calvin*; ils eurent quelque tems ensemble un commerce d'injures par lettres. *Servet* fut assez imprudent pour passer par Genève, dans un voyage qu'il fesait en Allemagne. *Calvin* fut assez lâche pour le faire-arrêter, & assez barbare pour le faire-condamner à être brûlé à petit feu, c'est-à-dire, au même supplice auquel *Calvin* avait à peine échappé en France. Presque tous les théologiens d'alors étaient tour-à-tour persécuteurs & persécutés, bourreaux & victimes.

Le même *Calvin* sollicita dans Genève la mort de *Gentilis*. Il trouva cinq avocats qui signèrent que *Gentilis* méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs sont dignes de cet abominable siècle. *Gentilis* fut mis en prison, & allait être brûlé comme *Servet* : mais il fut plus avisé que cet espagnol, il se rétracta, donna les louanges les plus ridicules à *Calvin*, & fut sauvé. Mais son malheur voulut ensuite que n'ayant pas assez ménagé un bailli du canton de Berne, il fut arrêté comme arien. Des témoins déposèrent qu'il avait dit que les mots de *trinité*, d'*essence*, d'*hypostase*, ne se trouvaient pas dans

l'Ecriture-sainte, & sur cette déposition, les juges, qui ne savaient pas plus que lui ce que c'est qu'une hypostase, le condamnèrent sans raisonner à perdre la tête.

Faustus Socin, neveu de *Lélius Socin*, & ses compagnons, furent plus heureux en Allemagne, ils pénétrèrent en Silésie & en Pologne; ils y fondèrent des églises, ils écrivirent, ils prêchèrent, ils réussirent: mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de presque tous les mystères, & plutôt une secte philosophique paisible qu'une secte militante, ils furent abandonnés; les Jésuites, qui avaient plus de crédit qu'eux, les poursuivirent, & les dispersèrent.

Ce qui reste de cette secte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, se tient caché & tranquille. La secte a reparu en Angleterre avec plus de force & d'éclat. Le grand *Newton* & *Locke* l'embrassèrent; *Samuel Clarke*, célèbre curé de Saint-James, auteur d'un si bon livre sur l'existence de DIEU, se déclara hautement arien, & ses disciples sont très-nombreux. Il n'allait jamais à sa paroisse le jour qu'on y récitait le *symbole* de *St Athanase*. On pourra voir, dans le cours de cet ouvrage, les subtilités que tous ces opiniâtres, plus philosophes que chrétiens, opposèrent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eût un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par *Newton*, & la sagesse métaphysique de *Locke*, ont plus occupé les esprits. Les disputes sur la consubstantialité ont paru très-fa-

des aux philoſophes. Il eſt arrivé à *Newton* en Angleterre la même choſe qu'à *Corneille* en France ; on oublia *Pertharite*, *Théodore*, & ſon recueil de vers, on ne penſa qu'à *Cinna*. *Newton* fut regardé comme l'interprète de DIEU dans le calcul des fluxions, dans les lois de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à ſa mort par les pairs & le chancelier du royaume près des tombeaux des rois, & plus révéré qu'eux. *Servet* qui découvrit, dit-on, la circulation du ſang, avait été brûlé à petit feu dans une petite ville des Allobroges maîtriſée par un théologien de Picardie.

ARISTÉE.

QUOI ! l'on voudra toujours tromper les hommes ſur les choſes les plus indifférentes, comme ſur les plus ſérieuſes ! Un prétendu *Ariſtée* veut faire croire qu'il a fait traduire l'ancien Teſtament en grec, pour l'uſage de *Ptolomée Philadelphe*, comme le duc de *Montauſier* a réellement fait commenter les meilleurs Auteurs latins à l'uſage du dauphin qui n'en feſait aucun uſage.

Si on en croit cet *Ariſtée*, *Ptolomée* brûlait d'envie de connaître les lois juives ; & pour connaître ces lois que le moindre Juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus, il ſe propoſa d'envoyer une ambaſſade ſolemnelle au grand-prêtre des Juifs de Jéruſalem, de délivrer ſix-vingts mille eſclaves juifs que ſon père *Ptolomée Soter* avait pris priſonniers en

Judée, & de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnaie pour leur aider à faire le voyage agréablement; ce qui fait quatorze millions quatre cents mille de nos livres.

Ptolomée ne se contenta pas de cette libéralité inouïe. Comme il était fort dévot, sans-doute, au judaïsme, il envoya au temple une grande table d'or massif, enrichie par-tout de pierres précieuses, & il eut soin de faire-graver sur cette table la carte du Méandre, fleuve de Phrygie; (*a*) le cours de cette rivière était marqué par des rubis & par des émeraudes. On sent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée de deux immenses vases d'or encore mieux travaillés; il donna trente autres vases d'or, & une infinité de vases d'argent. On n'a jamais payé si chérement un livre; on aurait toute la bibliothèque du Vatican à bien meilleur marché.

Eléazar, prétendu grand-prêtre de Jérusalem, lui envoya à son tour des ambassadeurs qui ne présentèrent qu'une lettre en beau vélin écrite en caractères d'or. C'était agir en dignes juifs, que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

Ptolomée fût si content du style d'*Eléazar*, qu'il en versa des larmes de joie.

Les ambassadeurs dînèrent avec le Roi & les principaux prêtres d'Egypte. Quand il fallut bénir la ta-

(*a*) Il se peut très-bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours du Méandre, mais ce qu'on appelait en grec un *méandre*, un lacis, un nœud de pierres précieuses. C'était toujours un fort beau présent.

ble, les Egyptiens cédèrent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambassadeurs arrivèrent soixante & douze interprètes, six de chacune des douze tribus, tous ayant appris le grec en perfection dans Jérusalem. C'est dommage, à la vérité, que de ces douze tribus il y en eût dix d'absolument perdues, & disparues de la face de la terre depuis tant de siècles : mais le grand-prêtre *Eleazar* les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à *Ptolomée*.

Les soixante & douze interprètes furent enfermés dans l'île de Pharos ; chacun d'eux fit sa traduction à part en soixante & douze jours, & toutes les traductions se trouvèrent semblables mot pour mot : c'est ce qu'on appelle la *traduction des septante*, qui devrait être nommée la *traduction des septante-deux*.

Dès que le Roi eut reçu ces livres, il les adora, tant il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or ; & on envoya encore au grand-sacrificateur pour son parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encensoirs, & des coupes d'or, un vase de trente talens d'argent, c'est-à-dire du poids d'environ soixante-mille écus, avec dix robes de pourpre, & cent pièces de toile du plus beau lin.

Presque tout ce beau conte est fidellement rapporté par l'historien *Josephe*, qui n'a jamais rien exagéré. *St Justin* a enchéri sur *Josephe* ; il dit que ce fut au roi *Hérode* que *Ptolomée* s'adressa, & non pas au grand-prêtre *Eléazar*. Il fait envoyer deux ambassadeurs de *Ptolomée* à *Hérode* : c'est beaucoup ajouter au merveilleux ; car on sait qu'*Hérode* ne naquit que long-tems après le règne de *Ptolomée Philadelphe*.

Ce n'eſt pas la peine de remarquer ici la profuſion d'anachroniſmes qui règne dans ces romans & dans tous leurs ſemblables, la foule des contradictions & les énormes bévues dans leſquelles l'auteur juif tombe à chaque phraſe : cependant cette fable a paſſé pendant des ſiècles pour une vérité inconteſtable ; & pour mieux exercer la crédulité de l'eſprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à ſa manière ; de ſorte qu'en croyant cette aventure, il fallait la croire de cent manières différentes. Les uns rient de ces abſurdités dont les nations ont été abruvées, les autres gémiſſent de ces impoſtures : la multitude infinie des menſonges fait des *Démocrites* & des *Héraclites*.

ARISTOTE.

Il ne faut pas croire que le précepteur d'*Alexandre*, choiſi par *Philippe*, fût un pédant & un eſprit faux. *Philippe* était aſſurément un bon juge, étant lui-même très-inſtruit, & rival de *Démoſthènes* en éloquence.

De ſa Logique.

La logique d'*Ariſtote*, ſon art de raiſonner, eſt d'autant plus eſtimable, qu'il avait affaire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des argumens captieux ; & ſon maître *Platon* était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici, par exemple, l'argument par lequel *Platon* prouve dans le *Phédon* l'immortalité de l'ame.

« Ne dites-vous pas que la mort eſt le contraire

» de la vie? — Oui. — Et qu'elles naiſſent l'une de
» l'autre? — Oui. — Qu'eſt-ce donc qui naît du vi-
» vant? — Le mort. — Et qui naît du mort? — Le
» vivant. — C'eſt donc des morts que naiſſent tou-
» tes les choſes vivantes. Par conſéquent les ames
» exiſtent dans les enfers après la mort. »

Il fallait des règles ſûres pour démêler cet épouvantable galimathias, par lequel la réputation de *Platon* faſcinait les eſprits.

Il était néceſſaire de démontrer que *Platon* donnait un ſens loûche à toutes ſes paroles.

Le mort ne naît point du vivant; mais l'homme vivant a ceſſé d'être en vie.

Le vivant ne naît point du mort; mais il eſt né d'un homme en vie qui eſt mort depuis.

Par conſéquent, votre conclusion, que toutes les choſes vivantes naiſſent des mortes, eſt ridicule. De cette concluſion vous en tirez une autre qui n'eſt nullement renfermée dans les prémiſſes: *Donc les ames ſont dans les enfers après la mort.*

Il faudrait avoir prouvé auparavant que les corps morts ſont dans les enfers, & que l'ame accompagne les corps morts.

Il n'y a pas un mot dans votre argument, qui ait la moindre juſteſſe. Il fallait dire: Ce qui penſe eſt ſans parties; ce qui eſt ſans parties eſt indeſtructible: donc ce qui penſe en nous, étant ſans parties, eſt indeſtructible.

Ou bien: Le corps meurt parce qu'il eſt diviſible; l'ame n'eſt point diviſible: donc elle ne meurt pas. Alors du moins on vous aurait entendu.

Il en est de même de tous les raisonnemens captieux des Grecs. Un maître enseigne la rhétorique à son disciple, à condition que le disciple le payera à la première cause qu'il aura gagnée.

Le disciple prétend ne le payer jamais. Il intente un procès à son maître; il lui dit: Je ne vous devrai jamais rien; car si je perds ma cause, je ne devais vous payer qu'apres l'avoir gagnée, & si je gagne, ma demande est de ne vous point payer.

Le maître rétorquait l'argument, & disait: Si vous perdez, payez; & si vous gagnez, payez, puisque notre marché est que vous me payerez après la première cause que vous aurez gagnée.

Il est évident que tout cela roule sur une équivoque. *Aristote* enseigne à la lever en mettant dans l'argument les termes nécessaires.

On ne doit payer qu'à l'échéance;
L'échéance est ici une cause gagnée.
Il n'y a point eu encore de cause gagnée;
Donc il n'y a point eu encore d'échéance,
Donc le disciple ne doit rien encore.

Mais *encore* ne signifie pas *jamais*. Le disciple faisait donc un procès ridicule.

Le maître de son côté n'était pas en droit de rien exiger, puisqu'il n'y avait pas encore d'échéance. Il fallait qu'il attendît que le disciple eût plaidé quelqu'autre cause.

Qu'un peuple vainqueur stipule qu'il ne rendra au peuple vaincu que la moitié de ses vaisseaux; qu'il les fasse scier en deux; & qu'ayant ainsi rendu la moitié juste, il prétende ainsi avoir satisfait

au traité, il eſt évident que voilà une équivoque très-criminelle.

Ariſtote, par les règles de ſa *logique*, rendit donc un grand ſervice à l'eſprit humain en prévenant toutes les équivoques; car ce ſont elles qui font tous les mal-entendus en philoſophie, en théologie, & en affaires.

La malheureuſe guerre de 1756 a eu pour prétexte une équivoque ſur l'Acadie.

Il eſt vrai, que le bon-ſens naturel, & l'habitude de raiſonner, ſe paſſent des règles d'*Ariſtote*. Un homme qui a l'oreille & la voix juſtes, peut bien chanter ſans les règles de la muſique; mais il vaut mieux la ſavoir.

De ſa Phyſique.

ON ne la comprend guère; mais il eſt plus que probable qu'*Ariſtote* s'entendait, & qu'on l'entendait de ſon tems. Le grec eſt étranger pour nous. On n'attache plus aujourd'hui aux mêmes mots les mêmes idées.

Par exemple, quand il dit dans ſon chapitre ſept, que les principes des corps ſont *la matière*, *la privation*, *la forme*, il ſemble qu'il diſe une bêtiſe énorme; ce n'en eſt pourtant point une. La matière, ſelon lui, eſt le premier principe de tout, le ſujet de tout, indifférent à tout. La forme lui eſt eſſentielle pour devenir une certaine choſe. La privation eſt ce qui diſtingue un être de toutes les choſes qui ne ſont point en lui. La matière eſt indifférente à devenir roſe ou poirier. Mais, quand elle eſt poi-

rier ou rose, elle est privée de tout ce qui la ferait argent ou plomb. Cette vérité ne valait peut-être pas la peine d'être énoncée; mais enfin il n'y a rien là que de très-intelligible, & rien qui soit impertinent.

L'acte de ce qui est en puissance paraît ridicule, & ne l'est pas davantage. La matière peut devenir tout ce qu'on voudra, feu, terre, eau, vapeur, métal, minéral, animal, arbre, fleur. C'est tout ce que cette expression d'*acte en puissance* signifie. Ainsi il n'y avait point de ridicule chez les Grecs à dire que le mouvement était un acte de puissance, puisque la matière peut être mue; & il est fort vraisemblable qu'*Aristote* entendait par-là que le mouvement n'est pas essentiel à la matière.

Aristote dut faire nécessairement une très-mauvaise physique de détail; & c'est ce qui lui a été commun avec tous les philosophes, jusqu'au tems où les *Galilée*, les *Toricelli*, les *Guéric*, les *Drebellius*, les *Boyle*, l'académie *del Cimento*, commencèrent à faire des expériences. La physique est une mine dans laquelle on ne peut descendre qu'avec des machines, que les anciens n'ont jamais connues. Ils sont restés sur le bord de l'abyme, & ont raisonné sur ce qu'il contenait sans le voir.

Traité d'Aristote sur les Animaux.

SES *Recherches sur les animaux*, au contraire, ont été le meilleur livre de l'antiquité, parce qu'*Aristote* se servit de ses yeux. *Alexandre* lui fournit tous les animaux rares de l'Europe, de l'Afrique,

& de l'Asie. Ce fut un fruit de ses conquêtes. Ce héros y dépensa des sommes qui effrayeraient tous les gardes du trésor royal d'aujourd'hui ; & c'est ce qui doit immortaliser la gloire d'*Alexandre* dont nous avons déjà parlé.

De nos jours un héros, quand il a le malheur de faire la guerre, peut à-peine donner quelque encouragement aux sciences ; il faut qu'il emprunte de l'argent d'un juif, & qu'il consulte continuellement des ames juives pour faire couler la substance de ses sujets dans son coffre des Danaïdes, dont elle sort le moment d'après par cent ouvertures. *Alexandre* fesait-venir chez *Aristote*, éléphans, rhinocéros, tigres, lions, crocodiles, gazelles, aigles, autruches ; & nous autres, quand par hazard on nous amène un animal rare dans nos foires, nous allons l'admirer pour vingt sous ; & il meurt avant que nous ayons pu le connaître.

Du Monde éternel.

Aristote soutient expressément, dans son livre du *Ciel*, chap. XI, que le monde est éternel ; c'était l'opinion de toute l'antiquité, excepté des Epicuriens. Il admettait un DIEU, un premier moteur ; & il le définit (*a*) *Un*, *éternel*, *immobile*, *indivisible*, *sans qualités*.

Il fallait donc qu'il regardât le monde émané de DIEU, comme la lumière émanée du soleil, & aussi ancienne que cet astre.

A l'égard des sphères célestes, il est aussi igno-

(*a*) Liv. VII, chap. XII.

rant que tous les autres philosophes. *Copernic* n'était pas venu.

De sa Métaphysique.

DIEU étant le premier moteur, il fait-mouvoir l'ame; mais qu'est-ce que DIEU selon lui, & qu'est-ce que l'ame? L'ame est une enthéléchie. Mais que veut dire enthéléchie? (b) C'est, dit-il, un principe & un acte, une puissance nutritive, sentante & raisonnable. Cela ne veut dire autre chose, sinon que nous avons la faculté de nous nourrir, de sentir & de raisonner. Le comment & le pourquoi sont un peu difficiles à saisir. Les Grecs ne savaient pas plus ce que c'est qu'une entéléchie, que les Topinambous; & nos docteurs ne savent ce que c'est qu'une ame.

De sa Morale.

LA morale d'*Aristote* est, comme toutes les autres, fort bonne; car il n'y a pas deux morales. Celles de *Confutzée*, de *Zoroastre*, de *Pythagore*, d'*Aristote*, d'*Epictète*, de *Marc-Antonin*, sont absolument les mêmes. DIEU a mis dans tous les cœurs la connaissance du bien avec quelque inclination pour le mal.

Aristote dit qu'il faut trois choses pour être vertueux, la nature, la raison, l'habitude; & rien n'est plus vrai. Sans un bon naturel la vertu est trop difficile; la raison le fortifie, & l'habitude rend les actions honnêtes aussi familières qu'un exercice journalier auquel on s'est accoutumé.

(b) Liv. II, chap. II.

Il fait le dénombrement de toutes les vertus, entre lesquelles il ne manque pas de placer l'amitié. Il diſtingue l'amitié entre les égaux, les parens, les hôtes, & les amans. On ne connaît plus parmi nous l'amitié qui naît des droits de l'hoſpitalité. Ce qui était le ſacré lien de la ſociété chez les anciens, n'eſt parmi nous qu'un compte de cabaretier; & à l'égard des amans, il eſt rare aujourd'hui qu'on mette de la vertu dans l'amour. On croit ne devoir rien à une femme, à qui on a mille fois tout promis.

Il eſt triſte que nos premiers docteurs n'aient preſque jamais mis l'amitié au rang des vertus, n'aient preſque jamais recommandé l'amitié; au contraire, ils ſemblèrent inſpirer ſouvent l'inimitié. Ils reſſemblaient aux tyrans qui craignent les aſſociations.

C'eſt encore avec très-grande raiſon qu'*Ariſtote* met toutes les vertus entre les extrêmes oppoſés. Il eſt peut-être le premier qui leur ait aſſigné cette place.

Il dit expreſſément que la piété eſt le milieu entre l'athéiſme & la ſuperſtition.

De ſa Rhétorique.

C'EST probablement ſa *Rhétorique* & ſa *Poëtique* que *Cicéron* & *Quintilien* ont en vue. *Cicéron*, dans ſon livre de l'*Orateur*, dit: *perſonne n'eut plus de ſcience, plus de ſagacité, d'invention & de jugement. Quintilien* va juſqu'à louer non-ſeulement l'étendue de ſes connaiſſances, mais encore la ſuavité de ſon élocution, *eloquendi ſuavitatem.*

Ariſtote veut qu'un orateur ſoit inſtruit des lois

des finances, des traités, des places-de-guerre, des garnisons, des vivres, des marchandises. Les orateurs des parlemens d'Angleterre, des diètes de Pologne, des états de Suède, des pregadi de Venise, &c. ne trouveront pas ces leçons d'*Aristote* inutiles; elles le sont peut-être à d'autres nations.

Il veut que l'orateur connaisse les passions des hommes, & les mœurs, les humeurs de chaque condition.

Je ne crois pas qu'il y ait une seule finesse de l'art qui lui échappe. Il recommande sur-tout qu'on apporte des exemples quand on parle d'affaires publiques; rien ne fait un plus grand effet sur l'esprit des hommes.

On voit, par ce qu'il dit sur cette matière, qu'il écrivait sa Rhétorique long-tems avant qu'*Alexandre* fût nommé capitaine-général de la Grèce contre le grand Roi.

Si quelqu'un, dit-il, avait à prouver aux Grecs qu'il est de leur l'intérêt de s'opposer aux entreprises du Roi de Perse, & d'empêcher qu'il ne se rende maître de l'Egypte, il devrait d'abord faire souvenir que *Darius Ochus* ne voulut attaquer la Grèce qu'après que l'Egypte fut en sa puissance; il remarquerait que *Xerxès* tint la même conduite. Il ne faut point douter, ajouterait-il, que *Darius Codoman* n'en use ainsi. Gardez-vous de souffrir qu'il s'empare de l'Egypte.

Il va jusqu'à permettre, dans les discours devant les grandes assemblées, les paraboles & les fables. Elles saisissent toujours la multitude; il en rapporte

de très-ingénieuſes, & qui ſont de la plus haute antiquité; comme celle du cheval qui implora le ſecours de l'homme pour ſe venger du cerf, & qui devint eſclave pour avoir cherché un protecteur.

On peut remarquer que dans le livre ſecond, où il traite des argumens du plus au moins, il rapporte un exemple qui fait bien voir quelle était l'opinion de la Grèce, & probablement de l'Aſie, ſur l'étendue de la puiſſance des Dieux.

S'il eſt vrai, dit-il, *que les Dieux-mêmes ne peuvent pas tout ſavoir, quelque éclairés qu'ils ſoient, à plus forte raiſon les hommes.* Ce paſſage montre très-évidemment qu'on n'attribuait pas alors l'omniſcience à la Divinité. On ne concevait pas que les Dieux puſſent ſavoir ce qui n'eſt pas : or l'avenir n'étant pas, il leur paraiſſait impoſſible de le connaître C'eſt l'opinion des Sociniens d'aujourd'hui. Mais revenons à la Rhétorique d'*Ariſtote.*

Ce que je remarquerai le plus dans ſon chapitre de l'*élocution* & de la *diction*, c'eſt le bon-ſens avec lequel il condamne ceux qui veulent être poëtes en proſe. Il veut du pathétique, mais il bannit l'enflure; il proſcrit les épithètes inutiles. En effet, *Démoſthènes* & *Cicéron*, qui ont ſuivi ſes préceptes, n'ont jamais affecté le ſtyle poëtique dans leurs diſcours. Il faut, dit *Ariſtote*, que le ſtyle ſoit toujours conforme au ſujet.

Rien n'eſt plus déplacé que de parler de phyſique poëtiquement, & de prodiguer les figures, les ornemens, quand il ne faut que méthode, clarté & vérité. C'eſt le charlataniſme d'un homme qui veut

faire

faire-passer de faux systèmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Les petits esprits sont trompés par cet appât, & les bons esprits le dédaignent.

Parmi nous, l'oraison funèbre s'est emparée du style poëtique en prose; mais ce genre consistant presque tout-entier dans l'exagération, il semble qu'il lui soit permis d'emprunter ses ornemens de la poësie.

Les auteurs des romans se sont permis quelquefois cette licence. *La Calprenède* fut le premier, je pense, qui transposa ainsi les limites des arts, & qui abusa de cette facilité. On fit grâce à l'auteur du *Télémaque* en faveur d'*Homère* qu'il imitait sans pouvoir faire de vers, & plus encore en faveur de sa morale, dans laquelle il surpasse infiniment *Homère* qui n'en a aucune. Mais ce qui lui donna le plus de vogue, ce fut la critique de la fierté de *Louis XIV*, & de la dureté de *Louvois*, qu'on crut appercevoir dans le *Télemaque*.

Quoi qu'il en soit, rien ne prouve mieux le grand sens & le bon goût d'*Aristote*, que d'avoir assigné sa place à chaque chose.

Poëtique.

Ou trouver dans nos nations modernes un physicien, un géomètre, un métaphysicien, un moraliste même qui ait bien parlé de la poësie? Ils sont accablés des noms d'*Homère*, de *Virgile*, de *Sophocle*, de l'*Arioste*, du *Tasse*, & de tous ceux qui ont enchanté la terre par les productions harmonieuses de

leur génie. Ils n'en sentent pas les beautés, ou s'ils les sentent, ils voudraient les anéantir.

Quel ridicule dans *Pascal*, de dire :

« Comme on dit *beauté poëtique*, on devrait dire aussi
» *beauté géométrique*, & *beauté médecinale*. Cependant on ne le
» dit point, & la raison en est qu' on sait bien quel est l'ob-
» jet de la géométrie, & quel est l'objet de la médecine ;
» mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément qui est
» l'objet de la poësie. On ne sait ce que c'est que ce mo-
» dèle naturel qu'il faut imiter ; & faute de cette connais-
» sance, on a inventé de certains termes bizarres, *siècle*
» *d'or*, *merveilles de nos jours*, *fatal laurier*, *bel astre*, &c.
» Et on appelle ce jargon *beauté poëtique*.

On sent assez combien ce morceau de *Pascal* est pitoyable. On sait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine, ni dans les propriétés d'un triangle, & que nous n'appelons *beau* que ce qui cause à notre ame & à nos sens du plaisir & de l'admiration. C'est ainsi que raisonne *Aristote* : & *Pascal* raisonne ici fort mal. *Fatal laurier*, *bel astre*, n'ont jamais été des beautés poëtiques. S'il avait voulu savoir ce que c'est, il n'avait qu'à lire dans *Malherbe* :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est soumis à ses (*) lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Il n'avait qu'à lire dans *Racan* :

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazards
Où la gloire te mène ?
Cette mort, qui promet un si digne loyer,

(*) *Aux lois de la mort.*

N'eſt toujours que la mort, qu'avec bien moins de peine
L'on trouve en ſon foyer.

Que ſert à ces héros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le ſoleil
Des tréſors du Pactole ?
La gloire qui les ſuit après tant de travaux,
Se paſſe en moins de tems, que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Il n'avait ſur-tout qu'à lire les grands traits d'*Homère*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, &c.

Nicole écrivit contre le théâtre dont il n'avait pas la moindre teinture, & il fut ſecondé par un nommé *Dubois*, qui était auſſi ignorant que lui en belles-lettres.

Il n'y a pas juſqu'à *Monteſquieu*, qui dans ſon livre amuſant des Lettres perſanes, a la petite vanité de croira qu'*Homère* & *Virgile* ne ſont rien en comparaiſon d'un homme qui imite avec eſprit & avec ſuccès le *Siamois* de *Dufréni*, & qui remplit ſon livre de choſes hardies, ſans leſquelles il n'aurait pas été lu. *Qu'eſt-ce que les poëmes épiques*, dit-il ? *je n'en ſais rien ; je mépriſe les lyriques autant que j'eſtime les tragiques.* Il devait pourtant ne pas tant mépriſer *Pindare* & *Horace*. *Ariſtote* ne mépriſait point *Pindare*.

Deſcartes fit à la vérité pour la reine *Chriſtine* un petit divertiſſement en vers, mais digne de ſa matière cannelée.

Mallebranche ne diſtinguait pas le *qu'il mourût* de *Corneille*, d'un vers de *Jodèle* ou de *Garnier*.

Quel homme qu'*Ariſtote*, qui trace les règles de la tragédie, de la même main dont il a donné celles de

la dialectique, de la morale, de la politique, & dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand voile de la nature!

C'est dans le chapitre quatrième de sa Poëtique que *Boileau* a puisé ces beaux vers :

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable :
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'Œdipe tout-sanglant fit parler les douleurs.

Voici ce que dit *Aristote*: « L'imitation & l'harmonie ont produit la poësie... Nous voyons avec plaisir dans un tableau des animaux affreux, des hommes morts ou mourans, que nous ne regarderions qu'avec chagrin & avec frayeur dans la nature. Plus ils sont bien imités, plus ils vous causent de satisfaction. »

Ce quatrième chapitre de la Poëtique d'*Aristote*, se retrouve presque tout entier dans *Horace* & dans *Boileau*. Les lois qu'il donne dans les chapitres suivans, sont encore aujourd'hui celles de nos bons auteurs, si vous en exceptez ce qui regarde les chœurs & la musique. Son idée que la tragédie est instituée pour purger les passions, a été fort combattue; mais s'il entend, comme je le crois, qu'on peut dompter un amour incestueux en voyant le malheur de *Phèdre*, qu'on peut réprimer sa colère en voyant le triste exemple d'*Ajax*, il n'y a plus aucune difficulté.

Ce que ce philosophe recommande expressément, c'est qu'il y ait toujours de l'héroïsme dans la tra-

gédie, & du ridicule dans la comédie. C'est une règle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter.

ARMES, ARMÉES.

C'EST une chose très-digne de considération, qu'il y ait eu & qu'il y ait encore sur la terre des sociétés sans armées. Les Brachmanes qui gouvernèrent long-tems presque toute la grande Chersonèse de l'Inde; les primitifs nommés *Quakers*, qui gouvernèrent la Pensilvanie; quelques peuplades de l'Amérique, quelques-unes même du centre de l'Afrique; les Samoïèdes, les Lapons, les Kamshatkadiens n'ont jamais marché en front de bandières pour détruire leurs voisins.

Les Brachmanes furent les plus considérables de tous ces peuples pacifiques; leur caste qui est si ancienne, qui subsiste encore, & devant qui toutes les autres institutions sont nouvelles, est un prodige qu'on ne sait pas admirer. Leur police & leur religion se reunirent toujours à ne verser jamais de sang, pas même celui des moindres animaux. Avec un tel régime on est aisément subjugué; ils l'ont été, & n'ont point changé.

Les Pensilvains n'ont jamais eu d'armée, & ils ont constamment la guerre en horreur.

Plusieurs peuplades de l'Amérique ne savaient ce que c'était qu'une armée avant que les Espagnols vinssent les exterminer tous. Les habitans des bords

de la Mer Glaciale ignorent, & armes, & dieux des armées, & bataillons, & escadrons.

Outre ces peuples, les prêtres, les religieux, ne portent les armes en aucun pays, du moins quand ils sont fidèles à leur institution.

Ce n'est que chez les Chrétiens qu'on a vu des sociétés religieuses & établies pour combattre, comme Templiers, chevaliers de Saint Jean, chevaliers Teutons, chevaliers porte-glaives. Ces ordres religieux furent institués à l'imitation des lévites qui combattirent comme les autres tribus juives.

Ni les armées, ni les armes ne furent les mêmes dans l'antiquité. Les Egyptiens n'eurent presque jamais de cavalerie ; elle eût été assez inutile dans un pays entre-coupé de canaux, inondé pendant cinq mois, & fangeux pendant cinq autres. Les habitans d'une grande partie de l'Asie employèrent les quadriges de guerre.

Il en est parlé dans les Annales de la Chine. *Confutzée* dit (*a*) qu'encore de son tems chaque gouverneur de province fournissait à l'Empereur mille chars de guerre à quatre chevaux. Les Troyens & les Grecs combattaient sur des chars à deux chevaux.

La cavalerie & les chars furent inconnus à la nation juive dans un terrain montagneux, où leur premier roi n'avait que des ânesses quand il fut élu. Trente fils de *Jaïr*, princes de trente villes, à ce que dit le texte, (*b*) étaient montés chacun sur un âne. *Saül*, depuis roi de Juda, n'avait que des ânesses ; & les fils de *David* s'enfuirent tous sur des mules lorf-

(*a*) *Confucius*, liv. III, part. I. (*b*) Juges, chap. X, verf. 4.

qu'*Abſalon* eut tué ſon frère *Ammon*. *Abſalon* n'était monté que ſur une mule dans la bataille qu'il livra contre les troupes de ſon père; ce qui prouve, ſelon les hiſtoires juives, que l'on commençait alors à ſe ſervir de jumens en Paleſtine, ou bien qu'on y était déjà aſſez riche pour acheter des mules du pays voiſin.

Les Grecs ſe ſervirent peu de cavalerie; ce fut principalement avec la phalange macédonienne qu'*Alexandre* gagna les batailles qui lui aſſujettirent la Perſe.

C'eſt l'infanterie romaine qui ſubjugua la plus grande partie du monde. *Céſar*, à la bataille de Pharſale, n'avait que mille hommes de cavalerie.

On ne ſait point en quel tems les Indiens & les Africains commencèrent à faire-marcher les éléphans à la tête de leurs armées. Ce n'eſt pas ſans ſurpriſe qu'on voit les éléphans d'*Annibal* paſſer les Alpes, qui étaient beaucoup plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui.

On a diſputé long-tems ſur les diſpoſitions des armées romaines & grecques, ſur leurs armes, ſur leurs évolutions.

Chacun a donné ſon plan des batailles de Zama & de Pharſale.

Le commentateur *Calmet*, bénédictin, a fait-imprimer trois gros volumes du Dictionnaire de la Bible, dans leſquels, pour mieux expliquer les commandemens de DIEU, il a inſéré cent gravures où ſe voient des plans de bataille, & des ſièges en taille-douce. Le Dieu des Juifs était le Dieu des armées; mais

Calmet n'était pas son secrétaire : il n'a pu savoir que par révélation comment les armées des Amalécites, des Moabites, des Syriens, des Philistins, furent arrangées pour les jours de meurtre général. Ces estampes de carnage, dessinées au hazard, enchérirent son livre de cinq ou six louis d'or, & ne le rendirent pas meilleur.

C'est une grande question, si les Francs, que le jésuite *Daniel* appelle *Français* par anticipation, se servaient de flèches dans leurs armées, s'ils avaient des casques & des cuirasses.

Supposé qu'ils allassent au combat presque-nus, & armés seulement, comme on le dit, d'une petite hache de charpentier, d'une épée, & d'un couteau, il en résultera que les Romains, maîtres des Gaules, si aisément vaincus par *Clovis*, avaient perdu toute leur ancienne valeur, & que les Gaulois aimèrent autant devenir les sujets d'un petit nombre de Francs, que d'un petit nombre de Romains.

L'habillement de guerre changea ensuite, ainsi que tout change.

Dans les tems des chevaliers, écuyers & varlets on ne connut plus que la gendarmerie à cheval en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne. Cette gendarmerie était couverte de fer, ainsi que les chevaux. Les fantassins étaient des serfs qui fesaient plutôt les fonctions de pionniers que de soldats. Mais les Anglais eurent toujours dans leurs gens-de-pied de bons archers, & c'est en grande partie ce qui leur fit gagner presque toutes les batailles.

Qui croirait qu'aujourd'hui les armées ne font guère

que des expériences de physique ? Un soldat serait bien étonné, si quelque savant lui disait :

« Mon ami, tu es un meilleur machiniste qu'*Archimède*.
» Cinq parties de salpêtre, une partie de soufre, une partie
» de *Carbo ligneus*, ont été préparées chacune à part. Ton sal-
» pêtre dissous, bien filtré, bien évaporé, bien cristallisé,
» bien remué, bien séché, s'est incorporé avec le soufre
» purifié, & d'un beau jaune. Ces deux ingrédiens, mêlés
» avec le charbon pilé, ont formé de grosses boules par
» le moyen d'un peu de vinaigre, ou de dissolution de sel
» ammoniac, ou d'urine. Ces boules ont été réduites *in*
» *pulverem pirium* dans un moulin. L'effet de ce mélange est
» une dilatation qui est à-peu-près comme quatre mille est à
» l'unité ; & le plomb qui est dans ton tuyau, fait un autre
» effet, qui est le produit de sa masse multiplié par sa
» vitesse.

» Le premier qui devina une grande partie de ce secret
» de mathématique, fut un bénédictin nommé *Roger Bacon*.
» Celui qui l'inventa tout entier, fut un autre bénédictin
» allemand, nommé *Schwartz*, au quatorzième siècle. Ainsi
» c'est à deux moines que tu dois l'art d'être un excel-
» lent meurtrier, si tu tires juste, & si ta poudre est
» bonne.

» C'est en vain que *du Cange* a prétendu qu'en 1338 les
» regiftres de la chambre des Comptes de Paris font men-
» tion d'un mémoire payé pour de la poudre à canon : n'en
» crois rien, il s'agit là de l'artillerie, nom affecté aux an-
» ciennes machines de guerre, & aux nouvelles.

» La poudre-à-canon fit oublier entièrement le feu-
» grégeois, dont les Maures fesaient encore quelque usage.
» Te voilà enfin dépositaire d'un art qui non-seulement imite
» le tonnerre, mais qui est beaucoup plus terrible. »

Ce discours qu'on tiendrait à un soldat, serait

de la plus grande vérité. Deux moines ont en effet changé la face de la terre.

Avant que les canons fussent connus, les nations hyperborées avaiét subjugué presque tout l'hémisphère, & pourraient revenir encore, comme des loups affamés, dévorer les terres qui l'avaient été autrefois par leurs ancêtres.

Dans toutes les armées, c'étaient la force du corps, l'agilité, une espèce de fureur sanguinaire, un acharnement d'homme à homme, qui décidaient de la victoire, & par conséquent du destin des Etats. Des hommes intrépides prenaient des villes avec des échelles. Il n'y avait guère plus de discipline dans les armées du Nord, au tems de la décadence de l'Empire romain, que dans les bêtes carnassières qui fondent sur leur proie.

Aujourd'hui une seule place-frontière, munie de canons, arrêterait les armées des *Attila* & des *Gengis*.

On a vu, il n'y a pas long-tems, une armée de Russes victorieux se consumer inutilement devant Custrin, qui n'est qu'une petite forteresse dans un marais.

Dans les batailles, les hommes les plus faibles de corps peuvent l'emporter sur les plus robustes, avec une artillerie bien dirigée. Quelques canons suffirent à la bataille de Fontenoi pour faire-retourner en arrière toute la colonne Anglaise déjà maitresse du champ-de-bataille.

Les combattans ne s'approchent plus : le soldat n'a plus cette ardeur, cet emportement qui redou-

ble dans la chaleur de l'action lorsque l'on combat corps-à-corps. La force, l'adresse, la trempe des armes même, sont inutiles. A peine une seule fois dans une guerre se sert-on de la baïonnette au bout du fusil, quoiqu'elle soit la plus terrible des armes.

Dans une plaine souvent entourée de redoutes munies de gros canons, deux armées s'avancent en silence; chaque bataillon mène avec soi des canons de campagne: les premières lignes tirent l'une contre l'autre, & l'une après l'autre Ce sont des victimes qu'on présente tour-à-tour aux coups de feu. On voit souvent sur les ailes, des escadrons exposés continuellement aux coups de canon en attendant l'ordre du général. Les premiers qui se lassent de cette manœuvre, laquelle ne laisse aucun lieu à l'impétuosité du courage, se débandent, & quittent le champ-de-bataille. On va les rallier, si l'on peut, à quelques milles de-là. Les ennemis victorieux assiègent une ville, qui leur coûte quelquefois plus de tems, plus d'hommes, plus d'argent, que plusieurs batailles ne leur auraient coûté. Les progrès sont très-rarement rapides; & au bout de cinq ou six ans, les deux parties également épuisées sont obligées de faire la paix.

Ainsi, à tout prendre, l'invention de l'artillerie & la méthode nouvelle ont établi entre les puissances une égalité qui met le genre-humain à l'abri des anciennes dévastations, & qui par-là rend les

guerres moins funestes, quoiqu'elles le soient encore prodigieusement.

Les Grecs dans tous les tems, les Romains jusqu'au tems de *Sylla*, les autres peuples de l'Occident & du Septentrion, n'eurent jamais d'armée sur pied continuellement soudoyée; tout bourgeois était soldat, & s'enrôlait en tems de guerre. C'était précisément comme aujourd'hui en Suisse Parcourez-la toute entière, vous n'y trouverez pas un bataillon, excepté dans le tems des revues; si elle a la guerre, vous y voyez tout-d'un-coup quatre-vingts mille soldats en armes.

Ceux qui usurpèrent la puissance suprême depuis *Sylla*, eurent toujours des troupes permanentes soudoyées de l'argent des citoyens pour tenir les citoyens assujettis, encore plus que pour subjuguer les autres nations. Il n'y a pas jusqu'à l'évêque de Rome, qui ne soudoie une petite armée. Qui l'eût dit du tems des Apôtres, que le serviteur des serviteurs de DIEU aurait des régimens, & dans Rome?

Ce qu'on craint le plus en Angleterre, c'est *a great standing army*, une grande armée sur pied.

Les Janissaires ont fait la grandeur des Sultans, mais aussi ils les ont étranglés. Les Sultans auraient évité le cordon, si, au lieu de ces grands corps, ils en avaient établi de petits.

La loi de Pologne est qu'il y ait une armée; mais elle appartient à la république qui la paye, quand elle peut en avoir une.

AROT ET MAROT,

Et courte revue de l'Alcoran.

CET article peut servir à faire-voir combien les plus savans hommes peuvent se tromper, & à déveloper quelques vérités utiles. Voici ce qui est rapporté d'*Arot* & de *Marot* dans le Dictionnaire encyclopédique.

« Ce sont les noms de deux Anges que l'imposteur *Mahomet* disait avoir été envoyés de DIEU pour enseigner » les hommes, & pour leur ordonner de s'abstenir du meurtre, des faux jugemens, & de toutes sortes d'excès. Ce » faux Prophète ajoute qu'une très-belle femme ayant invité ces deux Anges à manger chez elle, elle leur fit » boire du vin, dont étant échauffés, ils la sollicitèrent à » l'amour; qu'elle feignit de consentir à leur passion, à condition qu'ils lui apprendraient auparavant les paroles » par le moyen desquelles ils disaient que l'on pouvait » aisément monter au Ciel; qu'après avoir su d'eux ce » qu'elle leur avait demandé, elle ne voulut plus tenir sa » promesse, & qu'alors elle fut enlevée au Ciel, où ayant » fait à DIEU le récit de ce qui s'était passé, elle fut changée en l'étoile du matin qu'on appelle *Lucifer* ou *Aurore*, » & que les deux Anges furent sévèrement punis. C'est » de-là, selon *Mahomet*, que DIEU prit occasion de défendre l'usage du vin aux hommes. » (*)

On aurait beau lire tout l'Alcoran; on n'y trouvera pas un seul mot de ce conte absurde, & de cette prétendue raison de *Mahomet*, de défendre le vin à ses sectateurs. *Mahomet* ne proscrit l'usage du

(*) Voyez ALCORAN.

vin qu'au second & au cinquième sura ou chapitre: *Ils t'interrogeront sur le vin & sur les liqueurs fortes : tu répondras que c'est un grand péché.*

On ne doit point imputer aux justes qui croient & qui font de bonnes œuvres, d'avoir bu du vin & d'avoir joué aux jeux de hazard, avant que les jeux de hazard fussent défendus.

Il est avéré chez tous les Mahométans, que leur Prophète ne défendit le vin & les liqueurs que pour conserver leur santé, & pour prévenir les querelles dans le climat brûlant de l'Arabie. L'usage de toute liqueur fermentée porte facilement à la tête, & peut détruire la santé & la raison.

La fable d'*Arot* & de *Marot* qui descendirent du Ciel, & qui voulurent coucher avec une femme Arabe, après avoir bu du vin avec elle, n'est dans aucun auteur mahométan. Elle ne se trouve que parmi les impostures que plusieurs auteurs Chrétiens, plus indiscrets qu'éclairés, ont imprimées contre la religion musulmane par un zèle qui n'est pas selon la science. Les noms d'*Arot* & de *Marot* ne sont dans aucun endroit de l'Alcoran. C'est un nommé *Silburgius* qui dit, dans un vieux livre que personne ne lit, qu'il anathématise les Anges *Arot* & *Marot*, *Safa* & *Merwa*.

Remarquez, cher lecteur, que Safa & Merwa sont deux petites monticules auprès de la Mecque, & qu'ainsi notre docte *Silburgius* a pris deux collines pour deux Anges. C'est ainsi qu'en ont usé, presque sans exception, tous ceux qui ont ecrit parmi nous sur le Mahométisme, jusqu'au tems où le

ſage *Réland* nous a donné des idées nettes de la croyance muſulmane, & où le ſavant *Sale*, après avoir demeuré vingt-quatre ans vers l'Arabie, nous a enfin éclairés par une traduction fidelle de l'Alcoran, & par la préface la plus inſtructive.

Gagnier lui-même, tout profeſſeur qu'il était en langue orientale à Oxford, s'eſt plu à nous débiter quelques fauſſetés ſur *Mahomet*, comme ſi on avait beſoin du menſonge pour ſoutenir la vérité de notre religion contre ce faux Prophète. Il nous donne tout au long le voyage de *Mahomet* dans les ſept cieux ſur la jument *Alborac* : il oſe même citer le ſura ou chapitre LIII ; mais ni dans ce ſura LIII, ni dans aucun autre, il n'eſt queſtion de ce prétendu voyage au Ciel.

C'eſt *Aboulſeda* qui, plus de ſept cents ans après *Mahomet*, rapporte cette étrange hiſtoire. Elle eſt tirée, à ce qu'il dit, d'anciens manuſcrits qui eurent cours du tems de *Mahomet* même. Mais il eſt viſible qu'ils ne ſont point de *Mahomet*, puiſqu'après ſa mort *Abubeker* recueillit tous les feuillets de l'Alcoran en préſence de tous les chefs des tribus, & qu'on n'inſéra dans la collection que ce qui parut authentique.

De plus, non-ſeulement le chapitre concernant le voyage au Ciel n'eſt point dans l'Alcoran, mais il eſt d'un ſtyle bien différent, & cinq fois plus long au moins qu'aucun des chapitres reconnus. Que l'on compare tous les chapitres de l'Alcoran avec celui-là, on y trouvera une prodigieuſe différence. Voici comme il commence :

« Une certaine nuit je m'étais endormi entre les deux
» collines de Safa & de Merwa. Cette nuit était très-obſ-
» cure & très-noire, mais ſi tranquille qu'on n'entendait ni
» les chiens aboyer, ni les coqs chanter. Tout-d'un-coup
» l'Ange *Gabriel* ſe préſenta devant moi, dans la forme en
» laquelle le DIEU très-haut l'a créé. Son teint était blanc
» comme la neige; ſes cheveux blonds, treſſés d'une fa-
» çon admirable, lui tombaient en boucles ſur les épau-
» les; il avait un front majeſtueux, clair & ſerein, les
» dents belles & luiſantes, & les jambes teintes d'un jaune
» de ſaphir; ſes vêtemens étaient tout-tiſſus de perles &
» de fil d'or très-pur. Il portait ſur ſon front une lame ſur
» laquelle étaient écrites deux lignes toutes brillantes &
» éclatantes de lumière; ſur la première il y avait ces mots:
» *Il n'y a point de Dieu que* DIEU; & ſur la ſeconde ceux-ci:
» *Mahomet eſt l'Apôtre de* DIEU. A cette vue je demeurai le
» plus ſurpris & le plus confus de tous les hommes. J'ap-
» perçus autour de lui ſoixante & dix mille caſſolettes ou
» petites bourſes pleines de muſc & de ſafran. Il avait
» cinq cents paires d'aîles, & d'une aile à l'autre il y avait
» la diſtance de cinq cents années de chemin.

» C'eſt dans cet état que *Gabriel* ſe fit-voir à mes yeux.
» Il me pouſſa, & me dît: *Lève-toi, ô homme endormi.* Je
» fus ſaiſis de frayeur & de tremblement, & je lui dîs en
» m'éveillant en ſurſaut: *Qui es-tu?*--DIEU *veuille te faire*
» *miſéricorde! Je ſuis ton frère Gabriel*, me répondit-il.--*O*
» *mon cher bien-aimé Gabriel*, lui dis-je, *je te demande par-*
» *don. Eſt-ce une révélation de quelque choſe de nouveau, ou*
» *bien une menace affligéante que tu viens m'annoncer?* -- *C'eſt*
» *quelque choſe de nouveau*, reprit-il; *lève toi, mon cher &*
» *bien-aimé. Attache ton manteau ſur tes épaules, tu en auras*
» *beſoin: car il faut que tu rendes viſite à ton Seigneur cette*
» *nuit.* En même-tems *Gabriel* me prit par la main; il me

» fit-lever, & m'ayant fait-monter fur la jument *Alborac*, » il la conduisit lui-même par la bride, &c. »

Enfin il eſt avéré chez les Muſulmans que ce chapitre, qui n'eſt d'aucune authenticité, fut imaginé par *Abu-Horaïra*, qui était, dit-on, contemporain du Prophète. Que dirait-on d'un Turc qui viendrait aujourd'hui inſulter notre religion, & nous dire que nous comptons parmi nos livres conſacrés les *Lettres de St Paul à Sénèque*, & les *Lettres de Sénèque à Paul*, les *Actes de Pilate*, la *Vie de la femme de Pilate*, les *Lettres du prétendu roi Abgare à* JESUS-CHRIST, & la *Réponſe de* JESUS-CHRIST *à ce roitelet*, l'*Hiſtoire du défi de St Pierre à Simon le magicien*, les *Prédictions des Sibylles*, le *Teſtament des douze Patriarches*, & tant d'autres livres de cette eſpèce?

Nous répondrions à ce Turc qu'il eſt fort-mal inſtruit, & qu'aucun de ces ouvrages n'eſt regardé par nous comme authentique. Le Turc nous fera la même réponſe, quand pour le confondre nous lui reprocherons le voyage de *Mahomet* dans les ſept cieux. Il nous dira que ce n'eſt qu'une fraude pieuſe des derniers tems, & que ce voyage n'eſt point dans l'Alcoran. Je ne compare point ſans-doute ici la vérité avec l'erreur, le Chriſtianiſme avec le Mahométiſme, l'Evangile avec l'Alcoran; mais je compare fauſſe tradition à fauſſe tradition, abus à abus, ridicule à ridicule.

Ce ridicule a été pouſſé ſi loin, que *Grotius* impute à *Mahomet* d'avoir dit que les mains de DIEU ſont froides; qu'il le ſait parce qu'il les a touchées; que DIEU ſe fait-porter en chaiſe; que dans l'ar-

che de *Noé*, le rat naquit de la fiente de l'éléphant ; & le chat de l'haleine du lion.

Grotius reproche à *Mahomet* d'avoir imaginé que JESUS avait été enlevé au Ciel, au lieu de souffrir le supplice. Il ne songe pas que ce sont des communions entières des premiers Chrétiens *hérétiques*, qui répandirent cette opinion, conservée dans la Syrie & dans l'Arabie jusqu'à *Mahomet*.

Combien de fois a-t-on répété que *Mahomet* avait accoutumé un pigeon à venir manger du grain dans son oreille, & qu'il fesait accroire à ses sectateurs que ce pigeon venait lui parler de la part de DIEU?

N'est-ce pas assez que nous soyons persuadés de la fausseté de sa secte, & que la foi nous ait invinciblement convaincus de la vérité de la nôtre, sans que nous perdions notre tems à calomnier les Mahométans qui sont établis du mont Caucase au mont Atlas, & des confins de l'Epire aux extrémités de l'Inde ? Nous écrivons sans-cesse de mauvais livres contr'eux, & ils n'en savent rien. Nous crions que leur religion n'a été embrassée par tant de peuples que parce qu'elle flatte les sens. Où est donc la sensualité qui ordonne l'abstinence du vin & des liqueurs dont nous fesons tant d'excès, qui prononce l'ordre indispensable de donner tous les ans aux pauvres deux & demi pour cent de son revenu, de jeûner avec la plus grande rigueur, de souffrir dans les premiers tems de la puberté une opération douloureuse, de faire au milieu des sables arides un pélerinage qui est quelquefois de cinq cents lieues,

& de prier DIEU cinq fois par jour, même en fesant la guerre?

Mais, dit-on, il leur eſt permis d'avoir quatre épouſes dans ce monde; ils auront dans l'autre des femmes céleſtes. *Grotius* dit en propres mots : *Il faut avoir reçu une grande meſure de l'eſprit d'étourdiſſement, pour admettre des rêveries auſſi groſſières & auſſi ſales.*

Nous convenons avec *Grotius* que les Mahométans ont prodigué des rêveries. Un homme qui recevait continuellement les chapitres de ſon Koran des mains de l'Ange *Gabriel*, était pis qu'un rêveur; c'était un impoſteur qui ſoutenait ſes ſéductions par ſon courage : mais certainement il n'y avait rien ni d'étourdi ni de ſale à réduire au nombre de quatre le nombre indéterminé de femmes que les princes, les ſatrapes, les nababs, les omras de l'Orient nourriſſaient dans leurs ſérails. Il eſt dit que *Salomon* avait trois cents femmes & ſept cents concubines. Les Arabes, les Juifs pouvaient épouſer les deux ſœurs; *Mahomet* fut le premier qui défendit ces mariages dans le ſura ou chapitre IV. Où eſt donc la ſaleté?

A l'égard des femmes céleſtes, où eſt la ſaleté? Certes il n'y a rien de ſale dans le mariage, que nous reconnaiſſons ordonné ſur la terre & béni par DIEU même. Le myſtère incompréhenſible de la génération eſt le ſceau de l'Être éternel. C'eſt la marque la plus chère de ſa puiſſance, d'avoir créé le plaiſir, & d'avoir par ce plaiſir même perpétué tous les êtres ſenſibles.

Si on ne consulte que la simple raison, elle nous dira qu'il est vraisemblable que l'Être éternel, qui ne fait rien en vain, ne nous fera pas renaître en vain avec nos organes. Il ne sera pas indigne de la Majesté suprême de nourrir nos estomacs avec des fruits délicieux, s'il nous fait-renaître avec des estomacs. Nos saintes Ecritures nous apprennent que DIEU mit d'abord le premier homme & la première femme dans un paradis de délices. Il était alors dans un état d'innocence & de gloire, incapable d'éprouver les maladies & la mort. C'est à-peu-près l'état où seront les justes, lorsqu'après leur résurrection, ils seront pendant l'éternité ce qu'ont été nos premiers parens pendant quelques jours. Il faut donc pardonner à ceux qui ont cru qu'ayant un corps, ce corps sera continuellement satisfait. Nos Pères de l'Eglise n'ont point eu d'autre idée de la Jérusalem céleste. *St Irénée* dit (*a*) que chaque cep de vigne y portera dix mille branches, chaque branche dix mille grappes, & chaque grappe dix mille raisins, &c.

Plusieurs Pères de l'Eglise, en effet, ont pensé que les Bienheureux dans le Ciel jouiraient de tous leurs sens. *St Thomas* (*b*) dit que le sens de la vue sera infiniment perfectionné, que tous les élémens le seront aussi; que la superficie de la terre sera diaphane comme le verre, l'eau comme le cristal, l'air comme le ciel, le feu comme les astres.

St Augustin, dans sa *Doctrine chrétienne*, (*c*) dit que

(*a*) Liv. V, chap. XXXIII.

(*b*) *Commentaires sur la Genèse*, tome II, liv. IV.

(*c*) Ch. II & III, n. 149.

le ſens de l'ouïe goûtera le plaiſir des ſens du chant, & du diſcours.

Un de nos grands théologiens italiens, nommé *Plazza*, dans ſa *Diſſertation ſur le paradis*, (*d*) nous apprend que les élus ne ceſſeront jamais de jouer de la guitarre & de chanter : ils auront, dit-il, trois *nobilités*, trois *avantages*; des plaiſirs ſans chatouillement, des careſſes ſans molleſſe, des voluptés ſans excès : *tres nobilitates, illecebra ſine titillatione, blanditia ſine mollitudine, & voluptas ſine exuberantiâ.*

St Thomas aſſure que l'odorat des corps glorieux ſera parfait, & que l'humide ne l'affaiblira pas : *in corporibus glorioſis erit odor in ſuâ ultimâ perfectione, nullo modo per humidum repreſſus.* (*e*) Un grand nombre d'autres docteurs traitent à-fond cette queſtion.

Suarez, dans ſa *Sageſſe*, s'exprime ainſi ſur le goût : Il n'eſt pas difficile à DIEU de faire que quelque humeur ſapide agiſſe dans l'organe du goût & l'affecte intentionnellement : *Non eſt Deo difficile facere ut ſapidus humor ſit intrà organum guſtûs, qui ſenſum illum poſſit intentionaliter afficere.* (*f*)

Enfin, *St Proſper*, en réſumant tout, prononce que les Bienheureux ſeront raſſaſiés ſans dégoût, & qu'ils jouiront de la ſanté ſans maladie : *ſaturitas ſine faſtidio, & tota ſanitas ſine morbo.* (*g*)

Il ne faut donc pas tant s'étonner que les Mahométans aient admis l'uſage des cinq ſens dans leur paradis. Il diſent que la première béatitude ſera l'union avec DIEU : elle n'exclud pas le reſte.

(*d*) *Supplément*, part. III, queſt. 84.
(*e*) Page 506.
(*f*) Liv. XVI, chap. XX.
(*g*) N. 232.

mens rendus en faveur de l'innocence contre les perſécuteurs. Par exemple, je propoſe que chaque année les deux plus forts goſiers qu'on puiſſe trouver à Paris & à Toulouſe, prononcent dans tous les carrefours ces paroles:

« C'eſt à pareil jour que cinquante magiſtrats du
» conſeil rétablirent la mémoire de *Jean Calas*, d'une
» voix unanime, & obtinrent pour la famille des
» libéralités du Roi même, au nom duquel *Jean Calas*
» avait été injuſtement condamné au plus horrible
» ſupplice. »

Il ne ſerait pas mal qu'à la porte de tous les miniſtres il y eût un autre crieur, qui dît à tous ceux qui viennent demander des lettres-de-cachet pour s'emparer des biens de leurs parens & alliés, ou dépendans :

« MESSIEURS, craignez de ſéduire le miniſtre par de faux
» expoſés, & d'abuſer du nom du Roi. Il eſt dangereux de
» le prendre en vain. Il y a dans le monde un maître *Ger-*
» *bier* qui défend la cauſe de la veuve & de l'orphelin op-
» primés ſous le poids d'un nom ſacré. C'eſt celui-là même
» qui a obtenu au barreau du parlement de Paris l'aboliſſe-
» ment de la ſociété de JESUS. Ecoutez attentivement la le-
» çon qu'il a donnée à la ſociété de S. Bernard, conjointe-
» ment avec maître *Loiſeau*, autre protecteur des veuves.
» Il faut d'abord que vous ſachiez que les révérends pè-
» res Bernardins de Clervaux poſſèdent dix-ſept mille ar-
» pens de bois ; ſept groſſes forges, quatorze groſſes métai-
» ries, quantité de fiefs, de bénéfices, & même des droits
» dans les pays étrangers. Le revenu du couvent va juſ-
» qu'à deux cents mille livres de rentes. Le tréſor eſt im-
» menſe ; le palais abbatial eſt celui d'un prince ; rien n'eſt

plus

» plus juste, c'est un faible prix des grands services que
» les Bernardins rendent continuellement à l'Etat.

» Il arriva qu'un jeune-homme de dix-sept ans, nommé
» *Castille*, dont le nom de baptême était *Bernard*, crut par
» cette raison qu'il devait se faire bernardin; c'est ainsi qu'on
» raisonne à dix-sept ans, & quelquefois à trente. Il alla
» faire son noviciat en Lorraine dans l'abbaye d'Orval. Quand
» il fallut prononcer ses vœux, la grâce lui manqua; il ne
» les signa point, s'en alla, & redevint homme. Il s'établit
» à Paris; & au bout de trente ans, ayant fait une petite
» fortune, il se maria & eut des enfans.

» Le révérend père procureur de Clervaux, nommé
» *Mayeur*, digne procureur, frère de l'abbé, ayant appris à
» Paris d'une fille-de-joie que ce *Castille* avait été autrefois
» bernardin, complote de le révendiquer en qualité de dé-
» serteur, quoiqu'il ne fût point réellement engagé; de faire
» passer sa femme pour une concubine, & de placer ses en-
» fans à l'hôpital en qualité de bâtards. Il s'associe avec un
» autre fripon pour partager les dépouilles. Tous deux vont
» au bureau des lettres-de-cachet, exposent leurs griefs au
» au nom de *St Bernard*, obtiennent, la lettre, viennent saisir
» *Bernard Castille*, sa femme & leurs enfans, s'emparent de
» tout le bien, & vont le manger où vous savez.

» *Bernard Castille* est enfermé à Orval dans un cachot,
» où il meurt au bout de six mois, de peur qu'il ne deman-
» de justice. Sa femme est conduite dans un autre cachot à
» Sainte-Pélagie, maison-de-force des filles débordées. De
» trois enfans l'un meurt à l'hôpital.

» Les choses restent dans cet état pendant trois ans. Au
» bout de ce tems la dame *Castille* obtient son élargissement.
» DIEU est juste; il donne un second mari à cette veuve.
» Ce mari, nommé *Launai*, se trouve un homme de tête,
» qui développe toutes les fraudes, toutes les horreurs,
» toutes les scélératesses employées contre sa femme. Ils in-

» tentent tous deux un procès aux moines. (*a*) Il est vrai
» que frère *Mayeur*, qu'on appelle dom *Mayeur*, n'a pas
» été pendu; mais le couvent de Clervaux en a été pour
» quarante mille écus. Et il n'y a point de couvent qui n'aime
» mieux voir pendre son procureur, que de perdre son argent.

» Que cette histoire vous apprenne, Mrs, à user de beau-
» coup de sobriété en fait de lettres-de-cachet. Sachez que
» maître *Elie de Beaumont*, (*b*) ce célèbre défenseur de la
» mémoire de *Calas*, & maître *Target*, cet autre protecteur
» de l'innocence opprimée, ont fait-payer vingt mille francs
» d'amende à celui qui avait arraché par ses intrigues une
» lettre-de-cachet pour faire-enlever la comtesse de *Lancize*
» mourante, la traîner hors du sein de sa famille, & lui dé-
» rober tous ses titres.

» Quand les tribunaux rendent de tels arrêts, on entend
» des battemens de mains du fond de la grand'chambre aux
» portes de Paris. Prenez garde à vous, Messieurs, ne de-
» mandez pas légèrement des lettres-de-cachet. »

Un Anglais, en lisant cet article, a demandé : Qu'est-ce qu'une lettre-de-cachet ? on n'a jamais pu le lui faire-comprendre.

ARRÊTS DE MORT.

En lisant l'histoire, & en voyant cette suite presque jamais interrompue de calamités sans nombre, entassées sur ce globe que quelques-uns appellent *le meilleur des mondes possibles*, j'ai été frappé sur-tout de la grande quantité d'hommes considérables dans l'État, dans l'Église, dans la société, qu'on a fait-mourir comme des voleurs de grand-chemin. Je laisse

(*a*) L'Arrêt est de 1764.

(*b*) L'Arrêt est de 1770. Il y a d'autres Arrêts pareils prononcés par les Parlemens des Provinces.

à part les assassinats, les empoisonnemens; je ne parle que des massacres en forme juridique, faits avec loyauté & cérémonie. Je commence par les Rois & les Reines; l'Angleterre seule en fournit une liste assez ample. Mais pour les chanceliers, chevaliers, écuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait périr ainsi par justice, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe qui eussent subi leur arrêt, si leur procès eût duré quelque tems de plus, ou si leurs parties adverses étaient mortes d'apoplexie pendant l'instruction. Que la fistule eût gangrené le *rectum* du cardinal de *Richelieu* quelques mois plutôt, les *de Thou*, les *Cinq-Mars*, & tant d'autres étaient en liberté. Si *Barneveld* avait eu pour juges autant d'arminiens que de gomaristes, il serait mort dans son lit.

Si le connétable de *Luynes* n'avait pas demandé la confiscation de la maréchale d'*Ancre*, elle n'eût pas été brûlée comme sorcière. Qu'un homme réellement criminel, un assassin, un voleur public, un empoisonneur, un parricide soit arrêté, & que son crime soit prouvé; il est certain que dans quelque tems, & par quelques juges qu'il soit jugé, il sera un jour condamné. Mais il n'en est pas de même des hommes d'État: donnez-leur seulement d'autres juges, ou attendez que le tems ait changé les intérêts, refroidi les passions, amené d'autres sentimens, leur vie sera en sureté.

Imaginez que la reine *Elisabeth* meurt d'une indigestion la veille de la condamnation de *Marie Stuart*; alors *Marie Stuart* sera sur le trône d'Écosse

d'Angleterre & d'Irlande, au lieu de mourir par la main d'un bourreau dans une chambre tendue de noir. Que *Cromwell* tombe seulement malade, on se gardera bien de couper la tête à *Charles I*. Ces deux assassinats, revêtus, je ne sais comment, de la forme des lois, n'entrent guère dans la liste des injustices ordinaires. Figurez-vous des voleurs de grand-chemin, qui ayant garroté & volé deux passans, se plairaient à nommer dans la troupe un Procureur-général, un Président, un Avocat, des Conseillers, & qui, ayant signé une sentence, feraient pendre les deux passans en cérémonie; c'est ainsi que la reine d'Écosse & son petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires, prononcés par les juges compétens contre des princes ou des hommes en place, y en a-t-il un seul qu'on eût ou exécuté, ou même rendu, si on avait eu un autre tems à choisir? Y a-t-il un seul des condamnés immolés sous le cardinal de *Richelieu*, qui n'eût été en faveur, si leur procès avait été prolongé jusqu'à la régence d'*Anne d'Autriche*? Le prince de *Condé* est arrêté sous *François II*; il est jugé à mort par des commissaires: *François II* meurt, & le prince de *Condé* redevient un homme puissant.

Ces exemples sont innombrables. Il faut sur-tout considérer l'esprit du tems. On a brûlé *Vanini* sur une accusation vague d'athéisme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'assez pédant & d'assez sot pour faire les livres de *Vanini*, on ne les lirait pas, & c'est tout ce qui en arriverait.

Un Espagnol passe par Genève au milieu du seizième siécle ; le picard *Jean Chauvin* apprend que cet Espagnol est logé dans une hôtellerie ; il se souvient que cet Espagnol a disputé contre lui sur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voilà mon théologien *Jean Chauvin* qui fait arrêter le passant, malgré toutes les lois divines & humaines, malgré le droit-des-gens reçu chez toutes les nations ; il le fait plonger dans un cachot, & le fait brûler à petit feu avec des fagots verds, afin que le supplice dure plus long-tems. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait aujourd'hui dans la tête de personne ; & si ce fou de *Servet* était venu dans le bon tems, il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on appelle la *justice* est donc aussi arbitraire que les modes. Il y a des tems d'horreurs & de folie chez les hommes, comme des tems de peste ; & cette contagion a fait le tour de la terre.

ART DRAMATIQUE.

Ouvrages Dramatiques, Tragédie, Comédie, Opéra.

Panem & circenses est la devise de tous les peuples. Au lieu de tuer tous les Caraïbes, il fallait peut-être les séduire par des spectacles, par des funambules, des tours de gibecière & de la musique. On les eût aisément subjugués. Il y a des spectacles pour toutes les conditions humaines ; la populace veut

qu'on parle à ses yeux, & beaucoup d'hommes d'un rang supérieur sont peuple. Les ames cultivées & sensibles veulent des tragédies & des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charrettes des *Thespis*; ensuite on eut ses *Eschyles*, & l'on se flatta bientôt d'avoir ses *Sophocles* & ses *Euripides*; après quoi tout dégénéra: c'est la marche de l'esprit humain.

Je ne parlerai point ici du théâtre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires sur ce théâtre, qu'*Euripide*, *Sophocle*, *Eschyle*, *Ménandre*, & *Aristophane*, n'ont fait d'œuvres dramatiques; je viens d'abord à la tragédie moderne.

C'est aux Italiens qu'on la doit, comme on leur doit la renaissance de tous les autres arts. Il est vrai qu'ils commencèrent dès le treizième siècle, & peut-être auparavant, par des farces malheureusement tirées de l'ancien & du nouveau Testament; indigne abus qui passa bientôt en Espagne & en France: c'était une imitation vicieuse des essais que *St Grégoire de Nazianze* avait faits en ce genre, pour opposer un théâtre chrétien au théâtre païen de *Sophocle* & d'*Euripide*. St *Grégoire de Nazianze* mit quelque éloquence & quelque dignité dans ces pièces; les Italiens & leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes & des bouffonneries.

Enfin, vers l'an 1514, le prélat *Trissino*, auteur du poëme épique intitulé l'*Italia liberata da' Gothi*, donna sa tragédie de *Sophonisbe*, la première qu'on eût vue en Italie, & cependant régulière. Il y observa les trois unités de lieu, de tems & d'action.

Il y introduisit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le génie. C'était une longue déclamation. Mais, pour le tems où elle fut faite, on peut la regarder comme un prodige. Cette pièce fut représentée à Vicence, & la ville construisit exprès un théâtre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau siècle accoururent aux représentations, & prodiguèrent les applaudissemens que méritait cette entreprise estimable.

En 1516, le pape *Léon X* honora de sa présence la *Rozemonde* du *Ruccellaï* : toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi, furent régulières, écrites avec pureté, & naturellement; mais, ce qui est étrange, presque toutes furent un peu froides: tant le dialogue en vers est difficile! tant l'art de se rendre maître du cœur est donné à peu de génies! le *Torismond* même du *Tasse* fut encore plus insipide que les autres.

On ne connut que dans le *Pastor fido* du *Guarini* ces scènes attendrissantes, qui font verser des larmes, qu'on retient par cœur malgré soi; & voilà pourquoi nous disons, *retenir par cœur*, car ce qui touche le cœur se grave dans la mémoire.

Le cardinal *Bibiena* avait long-tems auparavant rétabli la vraie comédie; comme *Trissino* rendit la vraie tragédie aux Italiens.

Dès l'an 1480, (*a*) quand toutes les autres nations de l'Europe croupissaient dans l'ignorance absolue de tous les arts aimables, quand tout était

(*a*) *N. B.* Non en 1520, comme dit le fils du grand *Racine* dans son *Traité de la poësie*.

barbare, ce prélat avait fait jouer sa *Calendra*, pièce d'intrigue, & d'un vrai comique, à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licencieuses, ainsi qu'à la *Mandragore* de *Machiavel*.

Les Italiens seuls furent donc en possession du théâtre pendant près d'un siècle, comme ils le furent de l'éloquence, de l'histoire, des mathématiques, de tous les genres de poësie, & de tous les arts où le génie dirige la main.

Les Français n'eurent que de misérables farces, comme on sait, pendant tout le quinzième & seizième siècles.

Les Espagnols, tout ingénieux qu'ils sont, quelque grandeur qu'ils aient dans l'esprit, ont conservé jusqu'à nos jours cette détestable coutume d'introduire les plus basses bouffonneries dans les sujets les plus sérieux : un seul mauvais exemple une fois donné est capable de corrompre toute une nation, & l'habitude devient une tyrannie.

Du Théâtre Espagnol.

LES *autos sacramentales* ont déshonoré l'Espagne beaucoup plus long-tems, que les *mystères de la passion*, les *actes des saints*, nos *moralités*, la *mère sotte*, n'ont flétri la France. Ces *autos sacramentales* se représentaient encore à Madrid il y a très peu d'années. *Caldéron* en avait fait, pour sa part, plus de deux cents.

Une de ses plus fameuses pièces, imprimée à Valladolid sans d te, & que j'ai sous mes yeux, est la *devocion de la missa*. Les acteurs sont un roi de

Cordoue mahométan, un Ange chrétien, une fille-de-jôie, deux soldats bouffons, & le Diable. L'un de ces deux bouffons est un nommé *Pascal Vivas*, amoureux d'*Aminte*. Il a pour rival *Lélio*, soldat mahométan.

Le Diable & *Lélio* veulent tuer *Vivas*, & croient en avoir bon marché, parce qu'il est en péché mortel: mais *Pascal* prend le parti de faire-dire une messe sur le théâtre, & de la servir. Le Diable perd alors toute sa puissance sur lui.

Pendant la messe, la bataille se donne, & le Diable est tout-étonné de voir *Pascal* au milieu du combat, dans le même tems qu'il sert sa messe. *Oh*, *oh*, dit-il, *je sais bien qu'un corps ne peut se trouver en deux endroits à-la-fois, excepté dans le sacrement auquel ce drôle a tant de dévotion.* Mais le Diable ne savait pas que l'Ange chrétien avait pris la figure du bon *Pascal Vivas*, & qu'il avait combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordoue est battu, comme on peut bien le croire; *Pascal* épouse sa vivandière, & la pièce finit par l'éloge de la messe.

Par-tout ailleurs un tel spectacle aurait été une profanation que l'inquisition aurait cruellement punie; mais en Espagne c'était une édification.

Dans un autre acte sacramental, JESUS-CHRIST en perruque quarrée, & le Diable en bonnet à deux cornes, disputent sur la controverse, se battent à coups de poing, & finissent par danser ensemble une sarabande.

Plusieurs pièces de ce genre finissent par ces mots : *Ite, comœdia est.*

D'autres pièces, en très-grand nombre, ne sont point sacramentales, ce sont des tragi-comédies, & même des tragédies ; l'une est *la création du monde*, l'autre *les cheveux d'Absalon.* On a joué *le Soleil soumis à l'homme*, DIEU *bon payeur*, le *Maître-d'hôtel de* DIEU, la *Dévotion aux trépassés.* Et toutes ces pièces sont intitulées *la famosa comedia.*

Qui croirait que, dans cet abyme de grossièretés insipides, il y ait de tems en tems des traits de génie, & je ne sais quel fracas de théâtre qui peut amuser, & même intéresser ?

Peut-être quelques-unes de ces pièces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'*Eschyle*, dans lesquelles la religion des Grecs était jouée, comme la religion chrétienne le fut en France & en Espagne.

Qu'est-ce en effet que *Vulcain* enchaînant *Prométhée* sur un rocher, par ordre de *Jupiter* ? qu'est-ce que la Force & la Vaillance qui servent de garçons bourreaux à *Vulcain*, sinon un *auto sacramentale* grec ? Si *Calderon* a introduit tant de Diables sur le théâtre de Madrid, *Eschyle* n'a-t-il pas mis des Furies sur le théâtre d'Athènes ? Si *Pascal Vivas* sert la messe, ne voit-on pas une vieille Pytonisse qui fait toutes ses cérémonies sacrées dans la tragédie des Euménides ? La ressemblance me paraît assez grande.

Les sujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Espagnols que leurs actes sacramentaux ; c'est la même irrégularité, la même indé-

cence, la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux bouffons dans les pièces dont le ſujet eſt le plus tragique. On en voit juſque dans le Cid. Il n'eſt pas étonnant que *Corneille* les ait retranchés.

On connaît l'Héraclius de *Caldéron*, intitulé : *Tout eſt menſonge, & tout eſt vérité*, (*) antérieur de près de vingt années à l'Héraclius de *Corneille*. L'énorme démence de cette pièce n'empêche pas qu'elle ne ſoit ſemée de pluſieurs morceaux éloquens, & de quelques traits de la plus grande beauté. Tels ſont, par exemple, ces quatre vers admirables que *Corneille* a ſi heureuſement traduits :

Mon trône eſt-il pour toi plus honteux qu'un ſupplice ?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Je n'en puis trouver un pour régner après moi !

Non-ſeulement *Lopez de Véga* avait précédé *Caldéron* dans toutes les extravagances d'un théâtre groſſier & abſurde, mais il les avait trouvées établies. *Lopez de Vega* était indigné de cette barbarie, & cependant il s'y ſoumettait. Son but était de plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux, qui voulait qu'on parlât à ſes yeux plus qu'à ſon ame. Voici comme *Vega* s'en explique lui-même dans ſon *nouvel art de faire des comédies* de ſon tems.

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains.
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins,

(*) *Voyez* la traduction de cette pièce à la fin du Tom. IX du THÉATRE.

Nos aïeux étaient des barbares. (b)
L'abus règne, l'art tombe, & la raison s'enfuit :
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit ;
Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence. (c)
Je me vois obligé de servir l'ignorance,
D'enfermer sous quatre verrous (d)
Sophocle, Euripide & Térence.
J'écris en insensé, mais j'écris pour des fous.
. . . .
Le public est mon maître, il faut bien le servir ;
Il faut, pour son argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du goût Espagnol ne pénétra point, à la vérité, en France ; mais il y avait un vice radical beaucoup plus grand : c'était l'ennui ; & cet ennui était l'effet des longues déclamations sans suite, sans liaison, sans intrigue, sans intérêt, dans une langue non encore formée. *Hardi* & *Garnier* n'écrivirent que des platitudes d'un style insupportable ; & ces platitudes furent jouées sur des tréteaux au lieu de théâtre.

Du Théâtre Anglais.

Le théâtre anglais, au contraire, fut très-animé, mais le fut dans le goût Espagnol ; la bouffonnerie fut jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le sujet d'une tragédie : les acteurs passaient de

(b) *Mas come le servieron muchos barbaros*
Che ensenaron el bulgo a sus rudezas ?
(c) *Muere sin fama è galardon.*
(d) *Encierro los preceptos con seis llaves, &c.*

Rome, de Venise, en Chypre; la plus vile canaille paraissait sur le théâtre avec des princes, & ces princes parlaient souvent comme la canaille.

J'ai jeté les yeux sur une édition de *Shakespéare*, donnée par le sieur *Samuel Jonhson*. J'y ai vu qu'on y traite de *petits-esprits* les étrangers qui sont étonnés que dans les pièces de ce grand *Shakespéare*, *un Sénateur romain fasse le bouffon, & qu'un Roi paraisse sur le théâtre en ivrogne.*

Je ne veux point soupçonner le sieur *Jonhson* d'être un mauvais plaisant, & d'aimer trop le vin; mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie & l'ivrognerie parmi les beautés du théâtre tragique; la raison qu'il en donne n'est pas moins singulière. *Le poëte*, dit-il, *dédaigne ces distinctions accidentelles de conditions & de pays, comme un peintre qui, content d'avoir peint la figure, néglige la draperie.* La comparaison serait plus juste, s'il parlait d'un peintre qui, dans un sujet noble, introduirait des grotesques ridicules, peindrait, dans la bataille d'Arbelles, *Alexandre-le-Grand* monté sur un âne, & la femme de *Darius* buvant avec des goujats dans un cabaret.

Il n'y a point de tel peintre aujourd'hui en Europe; & s'il y en avait chez les Anglais, c'est alors qu'on pourrait leur appliquer ce vers de *Virgile* :

Et penitùs toto divisos orbe Britannos.

On peut consulter la traduction exacte des trois premiers actes du Jules-César de *Shakespéare*, dans le tome IX de notre THÉATRE.

C'est-là que *Cassius* dit que *César demandait à boire*

quand il avait la fièvre ; c'eſt-là qu'un ſavetier dit à un tribun *qu'il veut le reſſemeler* ; c'eſt-là qu'on entend *Céſar* s'écrier *qu'il ne fait jamais de tort que juſtement* ; c'eſt-là qu'il dit que le danger & lui ſont nés de la même ventrée, qu'il eſt l'aîné, que le danger ſait bien que *Céſar* eſt plus dangereux que lui ; & que tout ce qui le menace ne marche jamais que derrière ſon dos.

Liſez la belle tragédie du Maure de Veniſe. Vous trouverez à la première ſcène que la fille d'un ſénateur *fait la bête à deux dos avec le Maure*, *& qu'il naîtra de cet accouplement des chevaux de Barbarie.* C'eſt ainſi qu'on parlait alors ſur le théâtre tragique de Londres. Le génie de *Shakeſpéare* ne pouvait être que le diſciple des mœurs & de l'eſprit du tems.

SCÈNE *traduite de la Cléopâtre de Shakeſpéare.*

Cléopâtre ayant réſolu de ſe donner la mort, fait venir un payſan qui apporte un panier ſous ſon bras, dans lequel eſt l'aſpic dont elle veut ſe faire piquer.

CLÉOPATRE.

As-tu le petit ver du Nil qui tue, & qui ne fait point de mal ?

LE PAYSAN.

En vérité je l'ai ; mais je ne voudrais pas que vous y touchaſſiez, car ſa bleſſure eſt mortelle : ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

CLÉOPATRE.

Te ſouviens-tu que quelqu'un en ſoit mort ?

LE PAYSAN.

Oh plusieurs ! hommes & femmes. J'ai entendu-parler d'une, pas plus tard qu'hier ; c'était une bien honnête-femme, si ce n'est qu'elle était un peu sujette à mentir, ce que les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh ! comme elle mourut vite de la morsure de la bête ! quels tourmens elle ressentit ! elle a dit de très-bonnes nouvelles de ce ver ; mais qui croit tout ce que les gens disent, ne sera jamais sauvé par la moitié de ce qu'ils font ; cela est sujet à caution. Ce ver est un étrange ver.

CLEOPATRE.

Va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je souhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaisir.

CLEOPATRE.

Adieu.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, Madame, vous devez penser que ce ver vous traitera de son mieux.

CLEOPATRE.

Bon, bon, va-t-en.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, il ne faut se fier à mon ver que quand il est entre les mains des gens sages : car, en vérité, ce ver-là est dangereux.

CLEOPATRE.

Ne t'en mets pas en peine, j'y prendrai garde.

LE PAYSAN.

C'est fort bien fait : ne lui donnez rien à manger, je vous en prie ; il ne vaut, ma foi, pas la peine qu'on le nourrisse.

CLEOPATRE.

Ne mangerait-il rien ?

LE PAYSAN.

Ne croyez pas que je sois si simple ; je sais que le Diable même ne voudrait pas manger une femme ; je sais bien qu'une femme est un plat à présenter aux Dieux, pourvu que le Diable n'en fasse pas la sausse : mais, par ma foi, les Diables sont des fils de p. . . . qui font bien du mal au ciel quand il s'agit des femmes ; si le Ciel en fait dix, le Diable en corrompt cinq.

CLEOPATRE.

Fort bien, va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je m'en vais, vous dis-je ; bon soir. Je vous souhaite bien du plaisir avec votre ver.

SCÈNE traduite de la tragédie de Henri V.

HENRI.

« Belle Catherine, très-belle, (*e*)
» Vous plairait-il d'enseigner à un Soldat les paroles
» Qui peuvent entrer dans le cœur d'une demoiselle,
» Et plaider son procès d'amour devant son gentil cœur ? »

LA PRINCESSE CATHERINE.

(*f*) Votre majesté se moque de moi, je ne peux parler votre anglais.

HENRI.

(*g*) Oh, belle Catherine, ma foi vous aimerez fort & ferme avec votre cœur français. Je serai fort aise de vous l'entendre avouer dans votre baragouin, avec votre langue française : *m: goûtes-tu Catau ?*

(*e*) En vers anglais. (*f*) En prose anglaise. (*g*) En prose.

CATHERINE.

Pardonnez-moi, (*h*) je n'entends pas ce que veut dire *vous goûter.*

HENRI.

Goûter, (*i*) c'est ressembler ; un Ange vous ressemble, Catau ; vous ressemblez à un Ange.

CATHERINE (*à une espèce de Dame-d'honneur qui est auprès d'elle.*)

(*k*) Que dit-il ? que je suis semblable à des Anges ?

LA DAME-D'HONNEUR.

(*l*) Oui vraiment, sauf votre honneur ; ainsi dit-il.

HENRI.

(*m*) C'est ce que j'ai dit, chère Catherine, & je ne dois pas rougir de le confirmer.

CATHERINE.

Ah, bon Dieu! les langues des hommes sont pleines de tromperies.

HENRI.

(*n*) Que dit elle, ma belle ? que les langues des hommes sont pleines de fraudes ?

LA DAME D'HONNEUR.

(*o*) Oui, que les langues des hommes est plein de fraudes, c'est-à-dire, des princes.

HENRI.

(*p*) Eh bien, la princesse en est elle meilleure anglaise ? Ma foi *Catau*, mes soupirs sont pour votre entende-

(*h*) En prose anglaise.

(*i*) *Goûter*, *like*, signifie en anglais *ressembler.*

(*k*) En français.

(*l*) En français.

(*m*) En anglais.

(*n*) En anglais.

(*o*) En mauvais anglais.

(*p*) En anglais.

ment. Je suis bien aise que tu ne puisses pas parler mieux anglais; car si tu le pouvais, tu me trouverais si franc roi, que tu penserais que j'ai vendu ma femme pour acheter une couronne. Je n'ai pas la façon de hacher menu en amour. Je te dis tout franchement, *je t'aime.* Si tu en demandes davantage, adieu mon procès d'amour. Veux-tu? réponds. Réponds; tapons d'une main, & voilà le marché fait. Qu'en dis-tu, ladi?

CATHERINE.

Sauf votre honneur, (*q*) moi entendre bien.

HENRI.

Crois-moi, si tu voulais me faire rimer, ou me faire danser pour te plaire, *Catau*, tu m'embarrasserais beaucoup: car pour les vers, vois-tu, je n'ai ni paroles ni mesures: & pour ce qui est de danser, ma force n'est pas dans la mesure; mais j'ai une bonne mesure en force; je pourrais gagner une femme au jeu du cheval fondu, ou à saute-grenouille.

On croirait que c'est-là une des plus étranges scènes des tragédies de *Shakespéare*; mais dans la même pièce il y a une conversation entre la princesse de France *Catherine*, & une de ses filles-d'honneur anglaises, qui l'emporte de beaucoup sur tout ce qu'on vient d'exposer.

Catherine apprend l'anglais; elle demande comment on dit le pied & la robe? la fille-d'honneur lui répond que le pied c'est *foot*, & la robe c'est *coun*; car alors on prononçait *coun*, & non pas *gown*. *Catherine* entend ces mots d'une manière un peu singulière; elle les répète à la française; elle en rougit. *Ah*! dit-elle en français, *ce sont des mots*

(*q*) Me understand well.

impudiques, & non pour les dames d'honneur d'user. Je ne voudrais pas répéter ces mots devant les seigneurs de France, pour tout le monde. Et elle les répète encore avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très-long-tems sur le théâtre de Londres, en présence de la cour.

Du mérite de Shakespéare.

IL y a une chose plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire, c'est que *Shakespéare* est un génie. Les Italiens, les Français, les gens-de-lettres de tous les autres pays, qui n'ont pas demeuré quelque tems en Angleterre, ne le prennent que pour un Gille de la foire, pour un farceur très-au-dessous d'Arlequin, pour le plus méprisable bouffon qui ait jamais amusé la populace. C'est pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination & qui pénètrent le cœur. C'est la vérité, c'est la nature elle-même qui parle son propre langage sans aucun mélange de l'art. C'est du sublime, & l'auteur ne l'a point cherché.

Quand, dans la tragédie de la Mort de *César*, *Brutus* reproche à *Cassius* les rapines qu'il a laissé exercer par les siens en Asie, il lui dit : *Souviens-toi des ides de Mars : souviens-toi du sang de César. Nous l'avons versé parce qu'il était injuste. Quoi ! celui qui porta les premiers coups, celui qui le premier punit César d'avoir favorisé les brigands de la république, souillerait ses mains lui-même par la corruption !*

César, en prenant enfin la résolution d'aller au

sénat où il doit être assassiné, parle ainsi : *Les hommes timides meurent mille fois avant leur mort ; l'homme courageux n'éprouve la mort qu'une fois. De tout ce qui m'a jamais surpris, rien ne m'étonne plus que la crainte. Puisque la mort est inévitable, qu'elle vienne.*

Brutus, dans la même pièce, après avoir formé la conspiration dit : *Depuis que j'en parlai à Cassius pour la première fois, le sommeil m'a fui ; entre un dessein terrible & le moment de l'exécution, l'intervalle est un songe épouvantable. La mort & le génie tiennent conseil dans l'ame ; elle est bouleversée, son intérieur est le champ d'une guerre civile.*

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de *Hamlet*, qui est dans la bouche de tout le monde, & qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation scrupuleuse à l'excès sur les bienséances.

Demeure, il faut choisir de l'être & du néant.
Ou souffrir ou périr, c'est-là ce qui m'attend.
Ciel, qui voyez mon trouble, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur & mon sort ?
Qui suis-je, qui m'arrête, & qu'est-ce que la mort ?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile ;
Après de longs transports c'est un sommeil tranquille ;
On s'endort, & tout meurt.... mais un affreux reveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace ; on dit que cette courte vie
De tourmens éternels est aussi-tôt suivie.
O mort ! moment fatal ! affreuse éternité,
Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie ;

De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie;
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,
Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs,
Et montrer les langueurs de son ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue?
La mort serait trop douce en ces extrémités;
Mais le scrupule parle, & nous crie: Arrêtez!
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

Que peut-on conclure de ce contraste de grandeur & de bassesse, de raisons sublimes & de folies grossières, enfin de tous les contrastes que nous venons de voir dans *Shakespéare*? qu'il aurait été un poëte parfait, s'il avait vécu du tems d'*Addisson*.

D'Addisson.

Cet homme célèbre, qui fleurissait sous la reine *Anne*, est peut-être celui de tous les écrivains anglais qui sut le mieux conduire le génie par le goût. Il avait de la correction dans le style; une imagination sage; dans l'expression, de l'élégance, de la force, & du naturel dans ses vers & dans sa prose. Ami des bienséances & des règles, il voulait que la tragédie fût écrite avec dignité, & c'est ainsi que son Caton est composé.

Ce sont, dès le premier acte, de vers dignes de *Virgile*, & des sentimens dignes de *Caton*. Il n'y a point de théâtre en Europe où la scène de *Juba* & de *Siphax* ne fût applaudie, comme un chef-d'œuvre d'adresse, de caractères bien développés, de beaux contrastes, & d'une diction pure & noble. L'Europe littéraire, qui connaît les traductions de cette pièce, applaudit

aux traits philoſophiques dont le rôle de *Caton* eſt rempli.

Les vers que ce héros de la philoſophie & de Rome prononce au cinq.ᵉ acte, lorſqu'il paraît ayant ſur ſa table une épée nue, & liſant le *Traité de Platon ſur l'immortalité de l'ame*, ont été traduits dès-long-tems en français; nous devons les placer ici.

Oui, Platon, tu dis vrai: notre ame eſt immortelle;
C'eſt un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Et d'où viendrait ſans lui ce grand preſſentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des ſiècles ſans fin je ſens que tu m'entraînes;
Du monde & de mes ſens je vais briſer les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité! quel mot conſolant & terrible!
O lumière! ô nuage! ô profondeur horrible!
Que ſuis-je? où ſuis-je? où vais-je? & d'où ſuis-je tiré?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où ſera cet eſprit qui ne peut ſe connaître?
Que me préparez-vous, abymes ténébreux?
Allons, s'il eſt un Dieu, Caton doit être heureux.
Il en eſt un ſans doute, & je ſuis ſon ouvrage.
Lui-même au cœur du juſte il empreint ſon image.
Il doit venger ſa cauſe, & punir les pervers.
Mais comment? dans quel tems, & dans quel univers?
Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime;
La fortune y domine, & tout y ſuit ſon char.
Ce globe infortuné fut formé pour Céſar.
Hâtons-nous de ſortir d'une priſon funeſte,
Je te verrai ſans ombres, ô Vérité céleſte

Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
Cette vie est un songe, & la mort un réveil.

La pièce eut le grand succès que méritaient ses beautés de détail, & que lui assuraient les discordes de l'Angleterre auxquelles cette tragédie était en plus d'un endroit une allusion très-frapante. Mais la conjoncture de cette allusion étant passée, les vers n'étant que beaux, les maximes n'étant que nobles & justes ; & la pièce étant froide, on n'en sentit plus guère que la froideur. Rien n'est plus beau que le second chant de *Virgile* ; récitez-le sur le théâtre, il ennuiera : il faut des passions, un dialogue vif, de l'action. On revint bientôt aux irrégularités grossières, mais attachantes de *Shakespéare.* *

De la bonne Tragédie Française.

JE laisse là tout ce qui est médiocre ; la foule de nos faibles tragédies effraie ; il y en a près de cent volumes : c'est un magasin énorme d'ennuis.

Nos bonnes pièces, ou du moins celles qui, sans être bonnes, ont des scènes excellentes, se réduisent à une vingtaine tout au plus ; mais aussi j'ose dire que ce petit nombre d'ouvrages admirables est au-dessus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre, sans en excepter *Sophocle* & *Euripide*.

C'est une entreprise si difficile d'assembler dans un même lieu des héros de l'antiquité ; de les faire-parler en vers français, de ne leur faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire ; de ne les faire-entrer & sortir qu'à propos ; de faire-verser des larmes pour eux,

de leur prêter un langage enchanteur qui ne soit ni ampoulé ni familier; d'être toujours décent, & toujours intéressant; qu'un tel ouvrage est un prodige, & qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette espèce.

Parmi ces chef-d'œuvres ne faut-il pas donner, sans difficulté, la préférence à ceux qui parlent au cœur sur ceux qui ne parlent qu'à l'esprit? Quiconque ne veut qu'exciter l'admiration, peut faire dire: Voilà qui est beau; mais il ne fera point verser de larmes. Quatre où cinq scènes bien raisonnées, fortement pensées, majestueusement écrites, s'attirent une espèce de vénération; mais c'est un sentiment qui passe vite, & qui laisse l'ame tranquille. Ces morceaux sont de la plus grande beauté, & d'un genre même que les anciens ne connurent jamais: ce n'est pas assez, il faut plus que de la beauté. Il faut se rendre maître du cœur par degrés, l'émouvoir, le déchirer, & joindre à cette magie les règles de la poësie, & toutes celles du théâtre, qui sont presque sans nombre.

Voyons quelle pièce nous pourrions proposer à l'Europe, qui reunît tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de donner Phèdre comme le modèle le plus parfait, quoique le rôle de *Phèdre* soit d'un bout à l'autre ce qui a jamais été écrit de plus touchant & de mieux travaillé. Ils me répéteront que le rôle de *Théfée* est trop faible, qu'*Hippolyte* est trop français, qu'*Aricie* est trop peu tragique, que *Théramène* est trop condamnable de débiter des maximes d'amour à son pupille;

pupille; tous ces défauts sont à la vérité, ornés d'une diction si pure & si touchante, que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la pièce: mais tâchons d'en trouver une à laquelle on ne puisse faire aucune juste reproche.

Ne sera-ce point l'Iphigénie en Aulide? (1) Dès

(1) On pourrait peut-être reprocher à cette admirable pièce ces vers d'*Agamemnon*, qui paraissent trop peu dignes du chef de la Grèce, & trop éloignés des mœurs des tems héroïques:

Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Eriphile,
Que lui-même amena captive de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.

La jalousie d'*Iphigénie*, causée par le faux rapport d'*Arcas*, & qui occupe la moitié du second acte, paraît trop étrangère au sujet & trop peu tragique.

On pourrait observer aussi, que dans une tragédie où un père veut immoler sa fille pour faire changer le vent, à peine aucun des personnages ose s'élever contre cette atroce absurdité. *Clytemnestre* seule prononce ces deux vers:

Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?

Mais ces vers sont encore affaiblis par ce qui les précède & ce qui les suit:

Un oracle cruel ordonne qu'elle expire:
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on poursuit sa famille,
Faites-chercher dans Sparte Hermione sa fille.

Hermione n'était-elle pas aussi innocente qu'*Iphigénie*? *Clytemnestre* ne pouvait-elle défendre sa fille qu'en proposant d'assassiner sa nièce? Mais *Racine*, en condamnant les sacrifices humains, eût craint de manquer de respect à *Abraham* & à *Jephté*. Il imita *Euripide*, dira-t-on. Mais *Euripide* craignait de s'exposer au sort de *Socrate*, s'il attaquait les oracles & les sacrifices ordonnés au nom des Dieux; ce n'est point pour se conformer aux mœurs du siècle de la guerre de Troie, c'est pour ménager les préjugés du sien, que l'ami & le disciple

le premier vers je me sens intéressé & attendri ; ma curiosité est excitée par les seuls vers que prononce un simple officier d'*Agamemnon* : vers harmonieux, vers charmans, vers tels qu'aucun poëte n'en fesait alors.

A peine un faible jour vous éclaire & vous guide :
Vos yeux seuls & les miens sont ouverts en Aulide.
Auriez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

Agamemnon, plongé dans la douleur, ne répond point à *Arcas*, ne l'entend point ; il se dit à lui-même en soupirant :

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché !

Quels sentimens ! quels vers heureux ! quelle voix de la nature !

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment, pour apprendre aux nations qu'un juge d'Ecosse, qui a bien voulu donner des règles de poësie & de goût à son pays, déclare dans son chapitre vingt-un, *des narrations & des descriptions*, qu'il n'aime point ce vers,

Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

S'il avait su que ce vers était imité d'*Euripide*, il lui aurait peut-être fait grâce : mais il aime mieux

de *Socrate* n'osa mettre dans la bouche d'aucun de ses personnages la juste indignation qu'il portait au fond du cœur contre la fourberie des oracles & le fanatisme sanguinaire des Prêtres païens.

la réponse du soldat dans la première scène de *Hamlet*,

Je n'ai pas entendu trotter une souris.

Voilà qui est naturel, dit-il, *c'est ainsi qu'un soldat doit répondre*. Oui, monsieur le juge, dans un corps de-garde, mais non pas dans une tragédie : sachez que les Français, contre lesquels vous vous déchaînez, admettent le simple, & non le bas & le grossier. Il faut être bien sûr de la bonté de son goût avant de le donner pour loi ; je plains les plaideurs, si vous les jugez comme vous jugez les vers... Quittons vite son audience pour revenir à Iphigénie.

Est-il un homme de bon sens & d'un cœur sensible, qui n'écoute le récit d'*Agamemnon* avec un transport mêlé de pitié & de crainte, qui ne sente les vers de *Racine* pénétrer jusqu'au fond de son ame ? L'intérêt, l'inquiétude, l'embarras augmentent dès la troisième scène, quand *Agamemnon* se trouve entre *Achille* & *Ulysse*.

La crainte, cette ame de la tragédie, redouble encore à la scène qui suit. C'est *Ulysse* qui veut persuader *Agamemnon*, & immoler *Iphigénie* à l'intérêt de la Grèce. Ce personnage d'*Ulysse* est odieux ; mais, par un art admirable, *Racine* sait le rendre intéressant.

Je suis père, Seigneur, & faible comme un autre ;
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre ;
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.

Dès ce premier acte *Iphigénie* est condamnée à la

mort, *Iphigénie* qui se flatte avec tant de raison d'épouser *Achille* : elle va être sacrifiée sur le même autel où elle doit donner la main à son amant.

Nubendi tempore in ipso ;
Tantùm relligio potuit suadere malorum !

ACTE II d'Iphigénie.

C'EST avec une adresse bien digne de lui, que *Racine* au second acte fait paraître *Eriphile*, avant qu'on ait vu *Iphigénie*. Si l'amante aimée d'*Achille* s'était montrée la première, on ne pourrait souffrir *Eriphile* sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la pièce, puisqu'il en fait le dénouement ; il en fait même le nœud ; c'est elle qui, sans le savoir, inspire des soupçons cruels à *Clytemnestre*, & une juste jalousie à *Iphigénie* ; & par un art encore plus admirable, l'auteur fait intéresser pour cette *Eriphile* elle-même. Elle a toujours été malheureuse, elle ignore ses parens, elle a été prise dans sa patrie mise en cendres : un oracle funeste la trouble ; &, pour comble de maux, elle a une passion involontaire pour ce même *Achille* dont elle est captive.

Dans les cruelles mains par qui je fus ravie,
Je demeurai long-tems sans lumière & sans vie.
Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté ;
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissais, Doris, & d'un vainqueur sauvage
Craignais (r) de rencontrer l'effroyable visage.

(r) Des Puristes ont prétendu qu'il fallait *je craignais* ; ils ignorent les heureuses libertés de la poësie : ce qui est une négligence en prose, est très-souvent une beauté en vers. *Racine* s'exprime avec une élégance exacte, qu'il ne sacrifie jamais à la chaleur du style.

J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche :
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer....
J'oubliai ma colère, & ne sus que pleurer.

Il le faut avouer, on ne fesait point de tels vers avant *Racine* ; non-seulement personne ne savait la route du cœur, mais presque personne ne savait les finesses de la versification, cet art de rompre la mesure :

Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche. Personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues & brèves, & de consonnes suivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de mollesse, & qui le font entrer dans une oreille sensible & juste avec tant de plaisir.

Quel tendre & prodigieux effet cause ensuite l'arrivée d'*Iphigénie* ! Elle vole après son père aux yeux d'*Eriphile* même, de son père qui a pris enfin la résolution de la sacrifier; chaque mot de cette scène tourne le poignard dans le cœur. *Iphigénie* ne dit pas des choses outrées, comme dans *Euripide* : *Je voudrais être folle* (ou faire la *folle*) *pour vous égayer, pour vous plaire.* Tout est noble dans la pièce française, mais d'une simplicité attendrissante; & la scène finit par ces mots terribles : *Vous y serez, ma fille.* Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant est dans *Euripide*, on le répète sans cesse. Non, il n'y est pas. Il faut se défaire enfin, dans un siècle tel que le nôtre, de

cette maligne opiniâtreté à faire-valoir toujours le théâtre ancien des Grecs aux dépens du théâtre français. Voici ce qui eſt dans *Euripide*.

IPHIGENIE.

Mon père, me ferez-vous habiter dans un autre ſéjour? (ce qui veut dire, me marierez-vous ailleurs ?)

AGAMEMNON.

Laiſſez cela; il ne convient pas à une fille de ſavoir ces choſes.

IPHIGENIE.

Mon père, revenez au plutôt après avoir achevé votre entrepriſe.

AGAMEMNON.

Il faut auparavant que je faſſe un ſacrifice.

IPHIGENIE.

Mais c'eſt un ſoin dont les prêtres doivent ſe charger.

AGAMEMNON.

Vous le ſaurez, puiſque vous ſerez tout-auprès, au lavoir.

IPHIGENIE.

Ferons-nous, mon père, un chœur autour de l'autel?

AGAMEMNON.

Je te crois plus heureuſe que moi, mais à préſent cela ne t'importe pas; donne-moi un baiſer triſte & ta main, puiſque tu dois être ſi long-tems abſente de ton père. O quelle gorge! quelles joues! quels bonds cheveux! Que de douleur la ville des Phrygiens & *Hélène* me cauſent! Je ne veux plus parler, car je pleure trop en t'embraſſant. Et vous, fille de *Léda*, excuſez-moi ſi l'amour paternel m'attendrit trop, quand je dois donner ma fille à *Achille*.

Ensuite *Agamemnon* instruit *Clytemnestre* de la généalogie d'*Achille*, & *Clytemnestre* lui demande si les noces de *Pélée* & de *Thétis* se firent au fond de la mer ?

Brumoi a déguisé autant qu'il l'a pu ce dialogue, comme il a falsifié presque toutes les pièces qu'il a traduites ; mais rendons justice à la vérité, & jugeons si ce morceau d'*Euripide* approche de celui de *Racine*.

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGENIE.

Vous vous taisez !

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.

Comment se peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'*Iphigénie* ne comprend point, mais que le spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encore des scènes touchantes dans le même acte, & même des coups-de-théâtre frappans ? C'est là, selon moi, qu'est le comble de la perfection.

ACTE III.

Après des incidens naturels bien préparés, & qui tous concourent à redoubler le nœud de la pièce, *Clytemnestre*, *Iphigénie*, *Achille*, attendent dans la joie le moment du mariage ; *Eriphile* est présente ; & le contraste de sa douleur avec l'alégresse de la mère & des deux amans, ajoute à la beauté de la

ſituation. *Arcas* paraît de la part d'*Agamemnon*; il vient dire que tout eſt prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais quel coup! quel moment épouvantable!

Il l'attend à l'autel.... pour la ſacrifier....

Achille, *Clytemneſtre*, *Iphigénie*, *Eriphile*, expriment alors en un ſeul vers tous leurs ſentimens différens, & *Clytemneſtre* tombe aux genoux d'*Achille*.

Oubliez une gloire importune,
Ce triſte abaiſſement convient à ma fortune.
. . . .
C'eſt vous que nous cherchions ſur ce funeſte bord;
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle, des Dieux implorant la juſtice,
Embraſſer les autels parés pour ſon ſupplice?
Elle n'a que vous ſeul; vous êtes en ces lieux
Son père, ſon époux, ſon aſile, ſes Dieux.

O véritable tragédie! beautés de tous les tems & de toutes les nations! malheur aux barbares qui ne ſentiraient pas juſqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite!

Je ſais que l'idée de cette ſituation eſt dans *Euripide*; mais elle y eſt comme le marbre dans la carrière, & c'eſt *Racine* qui a conſtruit le palais.

Une choſe aſſez extraordinaire, mais bien digne des commentateurs toujours un peu ennemis de leur patrie, c'eſt que le jéſuite *Brumoy*, dans ſon *diſcours ſur le théâtre des Grecs*, fait cette critique: (*s*) « Suppoſons qu'*Euripide* vînt de l'autre monde, & » qu'il aſſiſtât à la repréſentation de l'Iphigénie de

(*s*) Page 11 de l'édition in-4°.

» M. *Racine*.... Ne ferait-il point révolté de voir » *Clytemnestre* aux pieds d'*Achille* qui la relève, & » de mille autres choses, soit par rapport à nos » usages qui nous paraissent plus polis que ceux » de l'antiquité, soit par rapport aux bienséances ? &c. »

Remarquez, lecteurs, avec attention, que *Clytemnestre* se jette aux genoux d'*Achille*, dans *Euripide*, & que même il n'est point dit qu'*Achille* la relève.

A l'égard de *mille autres choses par rapport à nos usages*, *Euripide* se serait conformé aux usages de la France, & *Racine* à ceux de la Grèce.

Après cela, fiez-vous à l'intelligence & à la justice des commentateurs.

Acte IV.

Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre *Agamemnon*, *Clytemnestre*, & *Iphigénie*, est encore supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, & qui laissent ensuite éclater tous les sentimens qui les déchirent : on est partagé entre la pitié & l'horreur : c'est d'un côté *Agamemnon*, accablé lui-même de tristesse, qui vient demander sa fille pour la mener à l'autel, sous prétexte de la remettre aux héros à qui elle est

promise. C'est *Clytemnestre* qui lui répond d'une voix entrecoupée :

S'il faut partir, ma fille est toute prête ;
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, Madame ?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, & l'autel est paré ;
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

Ces mots, *Vous ne me parlez point de la victime*, ne sont pas assurément dans Euripide. On sait de quel sublime est le reste de la scène, non pas de ce sublime de déclamation ; non pas de ce sublime de pensées recherchées, ou d'expressions gigantesques, mais de ce qu'une mère au désespoir a de plus pénétrant & de plus terrible ; de ce qu'une jeune princesse qui sent tout son malheur, a de plus touchant & de plus noble : après quoi *Achille* dans une autre scène déploie la fierté, l'indignation, les menaces d'un héros irrité, sans qu'*Agamemnon* perde rien de sa dignité ; & c'était là le plus difficile.

Jamais *Achille* n'a été plus *Achille* que dans cette tragédie. Les étrangers ne pourront pas dire de lui ce qu'ils disent d'*Hippolyte*, de *Xipharès*, d'*Antiochus*, roi de Comagène, de *Bajazet* même ; ils les appellent *monsieur Bajazet*, *monsieur Antiochus*, *mon-*

ſieur Xipharès, *monſieur Hippolyte* ; &, je l'avoue, ils n'ont pas tort. Cette faibleſſe de *Racine* eſt un tribut qu'il a payé aux mœurs de ſon tems, à la galanterie de la cour de *Louis XIV*, au goût des romans qui avaient infecté la nation, aux exemples mêmes de *Corneille* qui ne compoſa jamais une tragédie ſans y mettre de l'amour, & qui fit de cette paſſion le principal reſſort de la tragédie de *Polyeucte* confeſſeur & martyr, & de celles d'*Attila* roi des Huns, & de *Ste Théodore* qu'on proſtitue.

Ce n'eſt que depuis peu d'années qu'on a oſé en France produire des tragédies profanes ſans galanterie. La nation était ſi accoutumée à cette fadeur, qu'au commencement du ſiècle où nous ſommes, on reçut avec applaudiſſement une Electre amoureuſe, & une partie-quarrée de deux amans & de deux maitreſſes dans le ſujet le plus terrible de l'antiquité, tandis qu'on ſifflait l'Electre de *Longepierre*, non-ſeulement parce qu'il y avait des déclamations à l'antique, mais parce qu'on n'y parlait point d'amour.

Du tems de *Racine*, & juſqu'à nos derniers tems, les perſonnages eſſentiels au théâtre étaient l'*amoureux* & l'*amoureuſe*, comme à la foire *Arlequin* & *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les amoureux.

Achille aime *Iphigénie*, & il le doit ; il la regarde comme ſa femme : mais il eſt beaucoup plus fiér, plus violent qu'il n'eſt tendre ; il aime comme *Achille* doit aimer ; & il parle comme *Homère* l'aurait fait parler s'il avait été français.

ACTE V.

M. *Luneau de Boisjermain*, qui a fait une édition de *Racine* avec des commentaires, voudrait que la cataſtrophe d'*Iphigénie* fût en action ſur le théâtre.

« Nous n'avons, (dit-il), qu'un regret à former : c'eſt » que *Racine* n'ait point composé ſa pièce dans un tems » où le théâtre fût, comme aujourd'hui, dégagé de la » foule des ſpectateurs qui inondaient autrefois le lieu de » la ſcène ; ce poëte n'aurait pas manqué de mettre en » action la cataſtrophe qu'il n'a miſe qu'en récit. On eû » vu d'un côté un père conſterné, une mère éperdue ; » vingt Rois en ſuſpens, l'autel, le bûcher, le prêtre, » le couteau, la victime ; eh ! quelle victime ! De l'autre, » *Achille* menaçant, l'armée *en émeute*, le ſang de toutes » parts prêt à couler ; *Eriphile* alors ſerait ſurvenue ; *Calchas* l'aurait déſignée pour l'unique objet de la colère » céleſte ; & cette princeſſe s'emparant du couteau ſacré, » aurait expiré bientôt ſous les coups qu'elle ſe ſerait » *portés.* »

Cette idée paraît plauſible au premier coup-d'œil. C'eſt en effet le ſujet d'un très-beau tableau, parce que dans un tableau on ne peint qu'un inſtant ; mais il ſerait bien difficile que, ſur le théâtre, cette action qui doit durer quelques momens, ne devînt froide & ridicule. Il m'a toujours paru évident, que le violent *Achille* l'épée nue, & ne ſe battant point, vingt héros dans la même attitude comme des perſonnages de tapiſſerie, *Agamemnon* roi des rois n'impoſant à perſonne, immobile dans le tumulte, formeraient un ſpectacle aſſez ſemblable

au cercle de la reine en cire colorée par *Benoit*.

Il eſt des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Il y a bien plus ; la mort d'*Eriphile* glacerait les ſpectateurs, au lieu de les émouvoir. S'il eſt permis de répandre du ſang ſur le théâtre, (ce que j'ai quelque peine à croire) il ne faut tuer que les perſonnages auxquels on s'intéreſſe. C'eſt alors que le cœur du ſpectateur eſt véritablement ému ; il vole au-devant du coup qu'on va porter, il ſaigne de la bleſſure ; on ſe plaît avec douleur à voir tomber *Zaïre* ſous le poignard d'*Oroſmane* dont elle eſt idolâtrée. Tuez, ſi vous voulez, ce que vous aimez, mais ne tuez jamais une perſonne indifférente ; le public ſera très-indifférent à cette mort. On n'aime point-du-tout *Eriphile*. *Racine* l'a rendue ſupportable juſqu'au quatrième acte ; mais dès qu'*Iphigénie* eſt en péril de mort, *Eriphile* eſt oubliée, & bientôt haïe : elle ne ferait pas plus d'effet que la biche de *Diane*.

On m'a mandé depuis peu, qu'on avait eſſayé à Paris le ſpectacle que M. *Luneau de Boisjermain* avait propoſé, & qu'il n'a point réuſſi. Il faut ſavoir qu'un récit écrit par *Racine* eſt ſupérieur à toutes les actions théâtrales.

D'Athalie.

JE commencerai par dire d'*Athalie*, que c'eſt-là que la cataſtrophe eſt admirablement en action. C'eſt là que ſe fait la reconnaiſſance la plus intéreſſante ; chaque acteur y joue un grand rôle. On

ne tue point *Athalie* fur le théâtre; le fils des rois eft fauvé, & eft reconnu roi: tout ce fpectacle tranfporte les fpectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette pièce, le chef-d'œuvre de l'efprit-humain, fi tous les gens-de-goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence fur prefque toutes les autres pièces. On peut condamner le caractère & l'action du grand-prêtre *Joad*; fa confpiration, fon fanatifme peuvent être d'un très-mauvais exemple; aucun fouverain, depuis le Japon jufqu'à Naples, ne voudrait d'un tel pontife; il eft factieux, infolent, enthoufiafte, inflexible, fanguinaire; il trompe indignement fa reine; il fait-égorger par des prêtres cette femme âgée de quatre-vingts ans, qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune *Joas*, *qu'elle voulait élever comme fon propre fils.*

J'avoue qu'en réfléchiffant fur cet évènement, on peut détefter la perfonne du pontife: mais on admire l'auteur, on s'affujettit fans peine à toutes les idées qu'il préfente; on ne penfe, on ne fent que d'après lui. Son fujet, d'ailleurs refpectable, ne permet pas les critiques qu'on pourrait faire, fi c'était un fujet d'invention. Le fpectateur fuppofe, avec *Racine*, que *Joad* eft en droit de faire tout ce qu'il fait; & ce principe une fois pofé, on convient que la pièce eft ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus fimple, & de plus fublime. Ce qui ajoute encore au mérite de cet ouvrage, c'eft que, de tous les fujets, c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé, avec quelque fondement, que *Racine* avait imité dans cette pièce plusieurs endroits de la tragédie de la Ligue, faite par le conseiller d'Etat *Matthieu*, historiographe de France sous *Henri IV*, écrivain qui ne fesait pas mal des vers pour son tems. *Constance* dit dans la Tragédie de *Matthieu* :

Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains.

. . . .

On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père.
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux ;
Il donne la pâture aux jeunes passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés, & des montagnes :
Tout vit de sa bonté.

Racine dit :

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

. . . .

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Le plagiat paraît sensible, & cependant ce n'en est point un ; rien n'est plus naturel que d'avoir les mêmes idées sur le même sujet. D'ailleurs *Racine* & *Matthieu* ne sont pas les premiers qui aient exprimé des pensées dont on trouve le fond dans plusieurs endroits de l'Ecriture.

Des Chef-d'œuvres tragiques Français.

QU'OSERAIT-ON placer parmi ces chef-d'œuvres, reconnus pour tels en France, & dans les autres pays, après Iphigénie & Athalie ? Nous mettrions

une grande partie de Cinna; les ſcènes ſupérieures des Horaces, du Cid, de Pompée, de Polyeucte; la fin de Rodogune; le rôle parfait & inimitable de *Phèdre*, qui l'emporte ſur tous les rôles; celui d'*Acomat* auſſi beau en ſon genre; les quatre premiers actes de Britannicus; Andromaque toute entiére, à une ſcène près de pure coquetterie; les rôles tout entiers de *Roxane* & de *Monime*, admirables l'un & l'autre dans des genres tout oppoſés; des morceaux vraiement tragiques dans quelques autres pièces: mais après vingt bonnes tragédies, ſur plus de quatre mille, qu'avons-nous? Rien. Tant mieux. Nous l'avons dit ailleurs: Il faut que le beau ſoit rare, ſans quoi il ceſſerait d'être beau.

Comédie.

EN parlant de la tragédie, je n'ai point oſé donner de règles; il y a plus de bonnes diſſertations que de bonnes pièces; & ſi un jeune-homme qui a du génie veut connaître les règles importantes de cet art, il lui ſuffira de lire ce que *Boileau* en dit dans ſon Art poëtique, & d'en être bien pénétré: j'en dis autant de la comédie.

J'écarte la théorie, & je n'irai guère au-delà de l'hiſtoire. Je demanderai ſeulement pourquoi les Grecs & les Romains firent toutes leurs comédies en vers, & pourquoi les modernes ne les font ſouvent qu'en proſe? N'eſt-ce point que l'un eſt beaucoup plus aiſé que l'autre, & que les hommes en tout genre veulent réuſſir ſans beaucoup de travail?

Fénélon fit son Télémaque en prose, parce qu'il ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'*Aubignac*, qui, comme prédicateur du Roi, se croyait l'homme le plus éloquent du royaume, & qui, pour avoir lu la Poétique d'*Aristote*, pensait être le maître de *Corneille*, fit une tragédie en prose, dont la représentation ne put être achevée, & que jamais personne n'a lue.

La Motte s'étant laissé persuader que son esprit était infiniment au-dessus de son talent pour la poësie, demanda pardon au public de s'être abaissé jusqu'à faire des vers. Il donna une ode en prose, & une tragédie en prose; & on se moqua de lui. Il n'en a pas été de même de la comédie; *Molière* avait écrit son Avare en prose pour le mettre ensuite en vers; mais il parut si bon, que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était, & que personne n'osa depuis y toucher.

Au contraire, le Convive de *Pierre*, qu'on a si mal-à-propos appelé le *Festin de Pierre*, fut versifié après la mort de *Molière* par *Thomas Corneille*, & est toujours joué de cette façon.

Je pense que personne ne s'avisera de versifier le George Dandin. La diction en est si naïve, si plaisante, tant de traits de cette pièce sont devenus proverbes, qu'il semble qu'on les gâterait si on voulait les mettre en vers.

Ce n'est pas peut-être une idée fausse, de penser qu'il y a des plaisanteries de prose, & des plaisanteries de vers. Tel bon conte dans la conversation, deviendrait insipide s'il était rimé; & tel autre ne

réuſſira bien qu'en rimes. Je penſe que M. & Mad. de *Sottenville*, & Mad. la comteſſe d'*Eſcarbagnas* ne feraient point ſi plaiſans s'ils rimaient. Mais dans les grandes pièces remplies de portraits, de maximes, de récits, & dont les perſonnages ont des caractères fortement deſſinés, tels que le Miſanthrope, le Tartuffe, l'Ecole des femmes, celle des maris, les Femmes ſavantes, le Joueur, les vers me paraiſſent abſolument néceſſaires; & j'ai toujours été de l'avis de *Michel Montagne*, qui dit que *la ſentence, preſſée aux pieds nombreux de la poëſie, enlève ſon ame d'une plus rapide ſecouſſe.*

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de *Molière*; on ſait aſſez que dans ſes bonnes pièces, il eſt au-deſſus des comiques de toutes les nations anciennes & modernes. *Deſpréaux* a dit:

> Mais ſitôt que, d'un trait de ſes fatales mains,
> La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
> On reconnut le prix de ſa muſe éclipſée;
> L'aimable comédie, avec lui terraſſée,
> Envain d'un coup ſi rude eſpéra revenir,
> Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.

Put plus eſt un peu rude à l'oreille; mais *Boileau* avait raiſon.

Depuis 1673, année dans laquelle la France perdit *Molière*, on ne vit pas une ſeule pièce ſupportable juſqu'au Joueur du tréſorier de France *Regnard*, qui fut joué en 1697; & il faut avouer qu'il n'y a eu que lui ſeul, après *Molière*, qui ait fait de bonnes comédies en vers. La ſeule pièce de caractère qu'on ait eue depuis lui, a été le Glorieux de *Deſ-*

touches, dans laquelle tous les perſonnages ont été généralement applaudis, excepté malheureuſement celui du Glorieux qui eſt le ſujet de la pièce.

Rien n'était ſi difficile que de faire-rire les honnêtes-gens : on ſe réduiſit enfin à donner des comédies romaneſques, qui étaient moins la peinture fidelle des ridicules, que des eſſais de tragédie bourgeoiſe ; ce fut une eſpèce bâtarde, qui n'étant ni comique ni tragique, manifeſtait l'impuiſſance de faire des tragédies & des comédies. Cette eſpèce cependant avait un mérite, celui d'intéreſſer ; &, dès qu'on intéreſſe, on eſt ſûr du ſuccès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige, celui de ſemer leurs pièces de vers heureux. Voici comme ce genre s'introduiſit.

Quelques perſonnes s'amuſaient à jouer dans un château de petites comédies qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades* : on en fit une en l'année 1732, dont le principal perſonnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très-bon-homme, & marin fort groſſier, lequel croyant avoir perdu ſa femme & ſon fils, venait ſe remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente, qui était venue faire la grande dame dans la capitale, manger une grande partie du bien acquis par ſon mari, & marier ſon fils à une demoiſelle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mère, ſe donnait des airs de ſeigneur ; & ſon plus grand air était de mépriſer beaucoup ſa femme, laquelle était un modèle de vertu & de raiſon. Cette jeune femme l'ac-

cablait de bons procédés ſans ſe plaindre, payait ſes dettes ſecrètement quand il avait joué & perdu ſur ſa parole, & lui feſait-tenir des petits préſens très-galans ſous des noms ſuppoſés. Cette conduite rendait notre jeune-homme encore plus fat; le marin revenait à la fin de la pièce & mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'eſprit, nommée mademoiſelle *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourrait faire une comédie très-intéreſſante, & d'un genre tout nouveau pour les Français, en expoſant ſur le théâtre le contraſte d'un jeune-homme qui croirait en effet que c'eſt un ridicule d'aimer ſa femme, & d'une épouſe reſpectable, qui forcerait enfin ſon mari à l'aimer publiquement. Elle preſſa l'auteur d'en faire une pièce régulière, noblement écrite; mais ayant été refuſée, elle demanda permiſſion de donner ce ſujet à M de *La Chauſſée*, jeune-homme qui feſait fort bien des vers, & qui avait de la correction dans le ſtyle. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*.

Cette pièce était bien froide après celles de *Molière* & de *Regnard*; elle reſſemblait à un homme un peu peſant qui danſe avec plus de juſteſſe que de grace. L'auteur voulut mêler la plaiſanterie aux beaux ſentimens; il introduiſit deux marquis qu'il crut comiques, & qui ne furent que forcés & inſipides. L'un dit à l'autre:

Si la même maitreſſe eſt l'objet de nos vœux,
L'embarras de choiſir la rendra plus perplexe.

Ma foi, marquis, il faut prendre pitié du ſexe.

Ce n'eſt pas ainſi que *Molière* fait-parler ſes perſonnages. Dès-lors le comique fut banni de la comédie. On y ſubſtitua le pathétique; on diſait que c'était par bon goût, mais c'était par ſtérilité.

Ce n'eſt pas que deux ou trois ſcènes pathétiques ne puiſſent faire un très-bon effet. Il y en a des exemples dans *Térence*; il y en a dans *Molière*: mais il faut après cela revenir à la peinture naïve & plaiſante des mœurs.

On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante, que parce que ce genre eſt plus aiſé; mais cette facilité même le dégrade: en un mot, les Français ne ſurent plus rire.

Quand la comédie fut ainſi défigurée, la tragédie le fut auſſi: on donna des pièces barbares, & le théâtre tomba; mais il peut ſe relever.

De l'Opéra.

C'EST à deux cardinaux que la tragédie & l'opéra doivent leur établiſſement en France: car ce fut ſous *Richelieu* que *Corneille* fit ſon apprentiſſage, parmi les cinq auteurs que ce miniſtre feſait-travailler comme des commis, aux drames dont il formait le plan, & où il gliſſait ſouvent nombre de très-mauvais vers de ſa façon: & ce fut lui encore qui, ayant perſécuté le Cid, eut le bonheur d'inſpirer à *Corneille* ce noble dépit & cette généreuſe opiniâtreté qui lui fit-compoſer les admirables ſcènes des Horaces & de Cinna.

Le cardinal *Mazarin* fit-connaître aux Français

l'opéra qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le ministre n'y travaillât point.

Ce fut en 1647 qu'il fit-venir pour la première fois une troupe entière de musiciens italiens, des décorateurs & un orchestre; on représenta au Louvre la tragi-comédie d'Orphée en vers italiens & en musique: ce spectacle ennuya tout Paris. Très-peu de gens entendaient l'italien; presque personne ne savait la musique, & tout le monde haïssait le cardinal: cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut sifflée; & bientôt-après, les plaisans de ce tems-là firent *le grand ballet, & le branle de la suite de Mazarin, dansé sur le théâtre de la France par lui-même & par ses adhérens.* Voilà toute la récompense qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui, on avait eu des ballets en France dès le commencement du seizième siècle; & dans ces ballets il y avait toujours eu quelque musique d'une ou deux voix, quelquefois accompagnées de chœurs, qui n'étaient guère autre chose qu'un plain-chant grégorien. Les filles d'*Acheloüs*, les sirènes, avaient chanté en 1582 aux noces du duc de *Joyeuse*; mais c'étaient d'étranges sirènes.

Le cardinal *Mazarin* ne se rebuta pas du mauvais succès de son opéra italien; & lorsqu'il fut tout-puissant, il fit-revenir ses musiciens italiens qui chantèrent *le Nozze di Peleo e di Tetide* en trois actes, en 1654. *Louis XIV* y dansa; la nation fut charmée de voir son Roi jeune, d'une taille majestueuse, & d'une figure aussi aimable que noble, danser dans sa capitale après en avoir été chassé: mais

l'opéra du cardinal n'ennuya pas moins Paris pour la feconde fois.

Mazarin perfifta : il fit-venir en 1660 le *Signor Cavalli*, qui donna dans la grande galerie du Louvre l'opéra de Xerxès en cinq actes : les Français bâillèrent plus que jamais, & fe crurent délivrés de l'opéra italien par la mort de *Mazarin*, qui donna lieu en 1661 à mille épitaphes ridicules, & à prefque autant de chanfons qu'on en avait fait contre lui pendant fa vie.

Cependant les Français voulaient auffi dès ce tems-là même avoir un opéra dans leur langue, quoiqu'il n'y eût pas un feul homme dans le pays qui fût faire un trio, ou jouer paffablement du violon ; & dès l'année 1659, un abbé *Perrin* qui croyait faire des vers, & un *Cambert*, intendant de douze violons de la Reine-mère, qu'on appelait *la mufique de France*, firent chanter dans le village d'Iffi une paftorale qui, en fait d'ennui, l'emportait fur les *Ercole amante*, & fur les *Nozze di Peleo*.

En 1669, le même abbé *Perrin* & le même *Cambert* s'affocièrent avec un marquis de *Sourdiac*, grand machinifte, qui n'était pas abfolument fou, mais dont la raifon était très-particulière, & qui fe ruina dans cette entreprife. Les commencemens en parurent heureux ; on joua d'abord Pomone, dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes & d'artichauds.

On repréfenta enfuite les Peines & les Plaifirs de l'Amour ; & enfin *Lulli*, violon de *Mademoifelle*, devenu furintendant de la mufique du Roi, s'em-

para du jeu de paume qui avait ruiné le marquis de *Sourdiac*. L'abbé *Perrin* inruinable se consola dans Paris à faire des élégies & des sonnets, & même à traduire l'Enéide de *Virgile* en vers qu'il disait héroïques. Voici comme il traduit, par exemple, ces deux vers du cinquième livre de l'Enéide :

Arduus effractoque illisit in ossa cerebro,
Sternitur, exanimisque tremens procumbit humi bos.
Dans ses os fracassés enfonce son éteuf,
Et tout tremblant & mort en-bas tombe le bœuf.

On trouve son nom souvent dans les Satyres de *Boileau*, qui avait grand tort de l'accabler : car il ne faut se moquer ni de ceux qui font du bon, ni de ceux qui font du très-mauvais, mais de ceux qui étant médiocres se croient des génies, & font les importans.

Pour *Cambert*, il quitta la France de dépit, & alla faire-exécuter sa déteſtable musique chez les Anglais qui la trouvèrent excellente.

Lulli, qu'on appela bientôt *monsieur de Lulli*, s'associa très-habilement avec *Quinault*, dont il sentait tout le mérite, & qu'on n'appela jamais *monsieur de Quinault*. Il donna dans son jeu de paume de Belair en 1672, les Fêtes de l'Amour & de Bacchus, composées par ce poëte aimable; mais ni les vers, ni la musique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis; les connaisseurs seulement estimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'*Horace* :

Donec gratus eram tibi,
Nec quisquam potior brachia candidæ

Cervici

Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui Rege beatior.

. . . .

Cette ode en effet est très-gracieusement rendue en français ; mais la musique en est un peu languissante.

Il y eut des bouffonneries dans cet opéra, ainsi que dans Cadmus & dans Alceste. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets, & les opéra italiens étaient remplis d'arlequinades. *Quinault* ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes.

Tu fais la grimace en pleurant,
Et tu me fais crever de rire.

. . . .

Ah ! vraiment, petite mignone,
Je vous trouve bonne
De reprendre ce que je dis.

. . . .

Mes pauvres compagnons, hélas !
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.

. . . .

Le dragon ne fait-il point le mort ?

Mais dans ces deux opéra d'Alceste & de Cadmus, *Quinault* sut insérer des morceaux admirables de poësie. *Lulli* sut un peu les rendre, en accommodant son génie à celui de la langue française ; & comme il était d'ailleurs très-plaisant, très-débauché, adroit, intéressé, bon courtisan, & par-conséquent aimé des grands, & que *Quinault* n'était que doux & modeste, il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que *Quinault* était son garçon poëte, qu'il dirigeait, & qui sans lui ne serait connu que par les Satyres

de *Boileau*. *Quinault*, avec tout ſon mérite, reſta donc en proie aux injures de *Boileau*, & à la protection de *Lulli*. . . . .

Cependant rien n'eſt plus beau, ni même plus ſublime que ce chœur des ſuivans de *Pluton* dans Alceſte :

Tout mortel doit ici paraître ;
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre ;
Qui cherche à vivre,
Cherche à ſouffrir.
Plaintes, cris, larmes,
Tout eſt ſans armes
Contre la mort.
. . . .
Eſt-on ſage
De fuir ce paſſage ?
C'eſt un orage
Qui mène au port.

Le diſcours que tient *Hercule* à *Pluton*, paraît digne de la grandeur du ſujet.

Si c'eſt te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grâce à l'amour.

La charmante tragédie d'Atis, les beautés ou nobles ou délicates ou naïves, répandues dans les pièces ſuivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de *Quinault*, & ne firent qu'augmenter celle de *Lulli*, qui fut regardé comme le dieu de la muſique. Il avait en effet le rare talent de la déclama-

tion : il sentit de-bonne-heure que, la langue française étant la seule qui eût l'avantage des rimes feminines & masculines, il fallait la déclamer en musique différemment de l'italien. *Lulli* inventa le seul récitatif qui convînt à la nation, & ce récitatif ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de rendre fidellement les paroles. Il fallait encore des acteurs, il s'en forma ; c'était *Quinault* qui souvent les exerçait, & leur donnait l'esprit du rôle & l'ame du chant. *Boileau* dit que les vers de *Quinault*

Etaient des lieux-communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

C'était au contraire *Quinault* qui réchauffait *Lulli*. Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le sont : cela est si vrai, qu'à peine, depuis le tems de ces deux hommes faits l'un pour l'autre, y eût-il à l'opéra cinq ou six scènes de récitatif tolérables.

Les ariettes de *Lulli* furent très-faibles, c'était des *barcaroles* de Venise. Il fallait, pour ces petits airs, des chansonnettes d'amour aussi molles que les notes. *Lulli* composait d'abord les airs de tous ces divertissemens ; le poëte y assujettissait les paroles. *Lulli* forçait *Quinault* d'être insipide ; mais les morceaux vraiment poëtiques de *Quinault* n'étaient pas des lieux-communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup d'odes de *Pindare* plus fières & plus harmonieuses que ce couplet de l'opéra de Proserpine ?

Les superbes Géans, armés contre les Dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante ;
Ils sont ensévelis sous la masse pesante

Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux ;
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage expirante ;
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Chantons, dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat *Brossette* a beau dire ; l'ode sur la prise de Namur, *avec ses monceaux de piques, de corps morts, de rocs, de briques*, est aussi mauvaise que ces vers de *Quinault* sont bien faits. Le sévère auteur de l'Art poëtique, si supérieur dans son seul genre, devait être plus juste envers un homme supérieur aussi dans le sien ; homme d'ailleurs aimable dans la société, homme qui n'offensa jamais personne, & qui humilia *Boileau* en ne lui répondant point.

Enfin, le quatrième acte de Roland, & toute la tragédie d'Armide furent des chef-d'œuvres de la part du poëte ; & le récitatif du musicien sembla même en approcher. Ce fut pour l'*Arioste* & pour le *Tasse*, dont ces deux opéra sont tirés, le plus bel hommage qu'on leur ait jamais rendu.

Du récitatif de Lulli.

Il faut savoir que cette melodie était alors à-peu-près celle de l'Italie. Les amateurs ont encore quelques motets de *Carissimi* qui sont précisément dans ce goût. Telle est cette espèce de cantate latine, qui fut, si je ne me trompe, composée par le cardinal *Delphini* :

Sunt breves mundi rosæ,
Sunt fugitivi flores;
Frondes veluti annosæ,
Sunt labiles honores.
Velocissimo cursu
Fluunt anni;
Sicut celeres venti,
Sicut sagittæ rapidæ,
Fugiunt, evolant, evanescunt.
Nil durat æternum sub cælo.
Rapit omnia rigida sors;
Implacabili, funesto telo
Ferit omnia livida Mors.
Est sola in cælo quies,
Jucunditas sincera,
Voluptas pura,
Et sine nube dies, &c.

Beaumaviel chantait souvent ce motef, & je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de *Thevenard*; rien ne me semblait plus conforme à certains morceaux de *Lulli*. Cette mélodie demande de l'ame, il faut des acteurs, & aujourd'hui il ne faut que des chanteurs; le vrai récitatif est une déclamation notée, mais on ne note pas l'action & le sentiment.

Si une actrice en grasseyant un peu, en adoucissant sa voix, en minaudant, chantait :

Ah! je le tiens, je tiens ton cœur perfide.
Ah! je l'immole à ma fureur...

elle ne rendrait ni *Quinault*, ni *Lulli*; & elle pourrait, en fesant ralentir un peu la mesure, chanter sur les mêmes notes :

Ah! je les vois, je vois vos yeux aimables,

Ah ! je me rends à leurs attraits.

Pergolèse a exprimé dans une musique imitatrice ces beaux vers de l'Artaxerce de *Métastasio* :

Va solcando un mar crudele
Senza vele,
Senza sarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Cresce il vento, e manca l'arte.
E il voler della fortuna
Son costretto a seguitar, &c.

Je priai une des plus célèbres virtuoses de me chanter ce fameux air de *Pergolèse*. Je m'attendais à frémir au *mar crudele*, au *freme l'onda*, au *cresce il vento*; je me préparais à toute l'horreur d'une tempête: j'entendis une voix tendre qui frédonnait avec grâce l'haleine imperceptible des doux zéphyrs.

Dans l'Encyclopédie, à l'article EXPRESSION, qui est d'un assez mauvais auteur de quelques opéra & de quelques comédies, on lit ces étranges paroles : « En général la musique vocale de *Lulli* n'est autre, on » le répète, que le pur récitatif, & n'a par elle-même au- » cune expression du sentiment que les paroles de *Qui-* » *nault* ont peint ; ce fait est si certain, que, sur le même » chant qu'on a si long-tems cru plein de la plus forte » expression, on n'a qu'à mettre des paroles qui forment » un sens tout-à-fait contraire, & ce chant pourra être » appliqué à ces nouvelles paroles aussi-bien pour le moins » qu'aux anciennes. Sans parler ici du premier choeur du » prologue d'Amadis, où *Lulli* a exprimé *éveillons-nous* » comme il aurait fallu exprimer *endormons-nous*, on va » prendre pour exemple & pour preuve un de ses mor- » ceaux de la plus grande réputation.

» Qu'on lise d'abord les vers admirables que *Quinault*
» met dans la bouche de la cruelle, de la barbare *Méduse* :

Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux,
Tout se change en rocher à mon aspect horrible ;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.

» Il n'est personne qui ne sente qu'un chant qui serait
» l'expression véritable de ces paroles, ne saurait servir
» pour d'autres qui présenteraient un sens absolument con-
» traire ; or le chant que *Lulli* met dans la bouche de
» l'horrible *Méduse*, dans ce morceau & dans tout cet acte,
» est si agréable, par conséquent si-peu convenable au su-
» jet, si-fort en contre-sens, qu'il irait très-bien pour
» exprimer le portrait que l'Amour triomphant ferait de
» lui-même. On ne représente ici, pour abréger, que la
» parodie de ces cinq vers, avec leur chant. On peut
» être sûr que la parodie très-aisée à faire du reste de
» la scène, offrirait par-tout une démonstration aussi frap-
» pante. »


Je por - te l'épouvante & la mort en tous lieux, Tout se change en ro-
Je por - te l'allégresse & la vie en tous lieux, Tout s'anime & s'en-
cher à mon aspect hor - rible, rible; Les traits que Jupi - ter lance du haut des
flamme à mon aspect ai - mable, mable; Les feux que le so - leil lance du haut des
cieux, N'ont rien de si ter - rible Qu'un regard de mes yeux.
cieux, N'ont rien de compa-rable Aux regards de mes yeux.

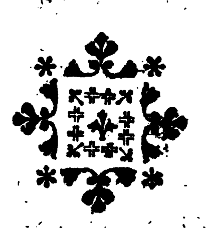
Pour moi, je suis sûr du contraire de ce qu'on avance; j'ai consulté des oreilles très-exercées, & je ne vois point-du-tout qu'on puisse mettre *l'allégresse & la vie* au lieu de *je porte l'épouvante & la mort*, à moins qu'on ne ralentisse la mesure, qu'on n'affaiblisse & qu'on ne corrompe cette musique par une expression doucereuse, & qu'une mauvaise actrice ne gâte le chant des musiciens.

J'en dis autant des mots *éveillons-nous*, auxquels on ne saurait substituer *endormons-nous*, que par un dessein formé de tourner tout en ridicule; je ne puis adopter la sensation d'un autre contre ma propre sensation.

J'ajoute qu'on avait le sens-commun du tems de *Louis XIV* comme aujourd'hui; qu'il aurait été impossible que toute la nation n'eût pas senti que *Lulli* avait exprimé *l'épouvante & la mort* comme *l'alégresse & la vie*, & le réveil comme l'assoupissement.

On n'a qu'à voir comment *Lulli* a rendu *dormons, dormons tous*, on sera bientôt convaincu de l'injustice qu'on lui fait. C'est bien ici qu'on peut dire :

Il meglio è l'inimico del bene.



ART POETIQUE.

Le ſavant preſque univerſel, l'homme même de génie, qui joint la philoſophie à l'imagination, dit, dans ſon excellent article *Encyclopédie*, ces paroles remarquables.... *Si on en excepte ce Perrault, & quelques autres, dont le verſificateur Boileau n'était pas en état d'apprécier le mérite*, &c. (feuillet 636.)

Ce philoſophe rend avec raiſon juſtice à *Claude Perrault*, ſavant traducteur de *Vitruve*, homme utile en plus d'un genre, à qui l'on doit la belle façade du Louvre & d'autres grands monumens; mais il faut auſſi rendre juſtice à *Boileau*. S'il n'avait été qu'un verſificateur, il ſerait à peine connu; il ne ſerait pas de ce petit nombre de grands hommes qui feront paſſer le ſiècle de *Louis XIV* à la poſtérité. Ses dernières Satyres; ſes belles Epîtres, & ſur-tout ſon Art poëtique, ſont des chef-d'œuvres de raiſon autant que de poëſie, *ſapere eſt principium & fons*. L'art du verſificateur eſt, à la vérité, d'une difficulté prodigieuſe, ſur-tout en notre langue où les vers alexandrins marchent deux à deux, où il eſt rare d'éviter la monotonie, où il faut abſolument rimer, où les rimes agréables & nobles ſont en trop petit nombre, où un mot hors de ſa place, une ſyllabe dure gâte une penſée heureuſe. C'eſt danſer ſur la corde avec des entraves; mais le plus grand ſuccès dans cette partie de l'art n'eſt rien s'il eſt ſeul.

L'Art poëtique de *Boileau* eſt admirable, parce qu'il dit toujours agréablement des choſes vraies

& utiles, parce qu'il donne toujours le précepte & l'exemple, parce qu'il est varié; parce que l'auteur, en ne manquant jamais à la pureté de la langue,

. . . . Sait d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Ce qui prouve son mérite chez tous les gens de goût, c'est qu'on sait ses vers par cœur; & ce qui doit plaire aux philosophes, c'est qu'il a presque toujours raison.

Puisque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes sur les anciens, on oserait présumer ici que l'Art poëtique de *Boileau* est supérieur à celui d'*Horace*. La méthode est certainement une beauté dans un poëme didactique; *Horace* n'en a point. Nous ne lui en fesons pas un reproche, puisque son poëme est une épître familière aux *Pisons*, & non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques*; mais c'est un mérite de plus dans *Boileau*, mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte.

L'Art poëtique latin ne paraît pas à beaucoup près si travaillé que le français. *Horace* y parle presque toujours sur le ton libre & familier de ses autres épîtres. C'est une extrême justesse dans l'esprit, c'est un goût fin, ce sont des vers heureux & pleins de sel, mais souvent sans liaison, quelquefois destitués d'harmonie; ce n'est pas l'élégance & la correction de *Virgile*. L'ouvrage est très-bon celui de *Boileau* paraît encore meilleur; & si vous en exceptez les Tragédies de *Racine* qui ont le mé-

rite supérieur de traiter les passions, & de surmonter toutes les difficultés du théâtre, l'Art poëtique de *Despréaux* est sans contredit le poëme qui fait le plus d'honneur à la langue française.

Il serait triste que les philosophes fussent les ennemis de la poësie. Il faut que la littérature soit comme la maison de *Mécène*..... *est locus unicuique suus.*

L'auteur des *Lettres persanes* si aisées à faire, & parmi lesquelles il y en a de très-jolies, d'autres très-hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles; cet auteur, dis-je, très-recommandable d'ailleurs, n'ayant jamais pu faire de vers, quoiqu'il eût de l'imagination & souvent du style, s'en dédommage en disant que *l'on verse le mépris sur la poësie à pleines mains*, & que *la poësie lyrique est une harmonieuse extravagance*, &c. Et c'est ainsi qu'on cherche souvent à rabaisser les talens auxquels on ne saurait atteindre: « Nous ne pouvons y parvenir, (dit *Montagne*,) vengeons-nous-en par en médire. » Mais *Montagne*, le devancier & le maître de *Montesquieu* en imagination & en philosophie, pensait sur la poësie bien différemment.

Si *Montesquieu* avait eu autant de justice que d'esprit, il aurait senti malgré lui que plusieurs de nos belles odes & de nos bons opéra valent infiniment mieux que les plaisanteries de *Riga* à *Usbeck*, imitées du Siamois de *Dufréni*, & que les détails de ce qui se passe dans le sérail d'*Usbeck* à Ispahan.

Nous parlerons plus amplement de ces injustices trop fréquentes, à l'article CRITIQUE.

ARTS, BEAUX-ARTS.

(*Article dédié au Roi de Prusse.*)

SIRE,

LA petite société d'amateurs dont une partie travaille à ces rapsodies au mont Crapak, ne parlera point à votre Majesté de l'art de la guerre. C'est un art héroïque, ou, si l'on veut, abominable. S'il avait de la beauté, nous vous dirions, sans être contredits, que vous êtes le plus bel homme de l'Europe.

Nous entendons par beaux-arts, l'éloquence dans laquelle vous vous êtes signalé en étant l'historien de votre patrie, & le seul historien brandebourgeois qu'on ait jamais lu; la poësie, qui a fait vos amusemens & votre gloire quand vous avez bien voulu composer des vers français; la musique, où vous avez réussi au point que nous doutons fort que *Ptolomée Aulètes* eût jamais osé jouer de la flûte après vous, ni *Achille* de la lyre.

Ensuite viennent les arts où l'esprit & la main sont presque également nécessaires, comme la sculpture, la peinture, tous les ouvrages dépendans du dessin, & sur-tout l'horlogerie que nous regardons comme un bel art depuis que nous en avons établi des manufactures au mont Crapak.

Vous connaissez, Sire, les quatre siècles des arts; presque tout naquit en France, & se perfectionna sous *Louis XIV*; ensuite plusieurs de ces mê-

mes arts exilés de France allèrent embellir & enrichir le reste de l'Europe au tems fatal de la destruction du célèbre Edit de *Henri IV*, énoncé *irrévocable*, & si facilement révoqué. Ainsi le plus grand mal que *Louis XIV* pût se faire à lui-même, fit le bien des autres Princes contre son intention; & ce que vous en avez dit dans votre Histoire du Brandebourg, en est une preuve.

Si ce monarque n'avait été connu que par le bannissement de six à sept cents mille citoyens utiles, par son irruption dans la Hollande dont il fut bientôt obligé de sortir, par *sa grandeur qui l'attachait au rivage*, (*a*) tandis que ses troupes passaient le Rhin à la nage; si on n'avait pour monumens de sa gloire que les prologues de ses opéra suivis de la bataille d'Hochstet, sa personne & son règne figureraient mal dans la postérité. Mais tous les beaux-arts en foule encouragés par son goût & par sa munificence, ses bienfaits répandus avec profusion sur tant de gens-de-lettres étrangers, le commerce naissant à sa voix dans son royaume, cent manufactures établies, cent belles citadelles bâties, des ports admirables construits, les deux Mers unies par des travaux immenses, &c. forcent encore l'Europe à regarder avec respect *Louis XIV* & son siècle.

Ce sont sur-tout ces grands-hommes uniques en tout genre, que la nature produisit alors à-la-fois, qui rendirent ces tems éternellement mémorables.

(*a*) *Boileau, Passage du Rhin.*

Le fiècle fut plus grand que *Louis XIV*, mais la gloire en rejaillit fur lui.

L'émulation des arts a changé la face de la terre, du pied des Pyrénées aux glaces de l'Archangel. Il n'eft prefque point de Prince en Allemagne qui n'ait fait des établiffemens utiles & glorieux.

Qu'ont fait les Turcs pour la gloire ? rien. Ils ont dévafté trois empires & vingt royaumes : mais une feule ville de l'ancienne Grèce aura toujours plus de réputation que tous les Ottomans enfemble.

Voyez ce qui s'eft fait depuis peu d'années dans Pétersbourg, que j'ai vu un marais au commencement du fiècle où nous fommes. Tous les arts y ont accouru, tandis qu'ils font anéantis dans la patrie d'*Orphée*, de *Linus* & d'*Homère*.

La ftatue que l'Impératrice de Ruffie élève à *Pierre le grand*, parle du bord de la Néva à toutes les nations ; elle dit : *J'attends celle de Catherine*... mais il la faudra placer vis-à-vis de la vôtre, &c.

Que la nouveauté des Arts ne prouve point la nouveauté du Globe.

Tous les philofophes crurent la matière éternelle ; mais les arts paraiffent nouveaux. Il n'y a pas jufqu'à l'art de faire du pain qui ne foit récent. Les premiers Romains mangeaient de la bouillie ; & ces vainqueurs de tant de nations ne connurent jamais ni les moulins-à-vent, ni les moulins-à-eau. Cette vérité femble d'abord contredire l'antiquité du globe tel qu'il eft, ou fuppofe de terribles révolutions

dans ce globe. Des inondations de barbares ne peuvent guère anéantir des arts devenus néceſſaires. Je ſuppoſe qu'une armée de Nègres vienne chez nous comme des ſauterelles des montagnes de Cobonas, par le Monomotapa, par le Monoëmugi, les Noſſeguais, les Maracates; qu'ils aient traverſé l'Abyſſinie, la Nubie, l'Egypte, la Syrie, l'Aſie-mineure, toute notre Europe; qu'ils aient tout renverſé, tout ſaccagé : il reſtera toujours quelques boulangers, quelques tailleurs, quelques cordonniers, quelques charpentiers; les arts néceſſaires ſubſiſteront; il n'y aura que le luxe d'anéanti. C'eſt ce qu'on vit à la chute de l'empire romain; l'art de l'écriture même devint très-rare; preſque tous ceux qui contribuent à l'agrément de la vie ne renaquirent que long-tems après. Nous en inventons tous les jours de nouveaux.

De tout cela on ne peut rien conclure au-fond contre l'antiquité du globe. Car ſuppoſons même qu'une inondation de barbares nous eût fait-perdre entièrement juſqu'à l'art d'écrire & de faire le pain; ſuppoſons encore plus, que nous n'avons que depuis dix ans du pain, des plumes, de l'encre & du papier; le pays qui a pu ſubſiſter dix ans ſans manger de pain & ſans écrire ſes penſées, aurait pu paſſer un ſiècle, & cent mille ſiècles ſans ces ſecours.

Il eſt très-clair que l'homme & les autres animaux peuvent très-bien ſubſiſter ſans boulangers, ſans romanciers & ſans théologiens : témoin toute l'Amérique, témoins les trois quarts de notre continent.

La nouveauté des arts parmi nous ne prouve

donc point la nouveauté du globe, comme le prétendait *Epicure* l'un de nos prédéceſſeurs en rêveries, qui ſuppoſait que par-hazard les atômes éternels en déclinant avaient formé un jour notre terre. *Pomponace* diſait : *Se il mondo non è eterno, per tutti ſanti è molto vecchio.*

Des petits inconvéniens attachés aux Arts.

CEUX qui manient le plomb & le mercure ſont ſujets à des coliques dangereuſes, & à des tremblemens-de-nerfs très-fâcheux. Ceux qui ſe ſervent de plumes & d'encre, ſont attaqués d'une vermine qu'il faut continuellement ſecouer : cette vermine eſt celle de quelques Ex-jéſuites qui font des libelles. Vous ne connaiſſez pas, Sire, cette race d'animaux ; elle eſt chaſſée de vos Etats, auſſi-bien que de ceux de l'Impératrice de Ruſſie, du Roi de Suède, & du Roi de Danemark, mes autres protecteurs. L'ex-jéſuite *Polian* & l'ex-jéſuite *Nonotte*, qui cultivent comme moi les beaux-arts, ne ceſſent de me perſécuter juſqu'au mont Crapak ; ils m'accablent ſous le poids de leur crédit, & ſous celui de leur génie, qui eſt encore plus peſant. Si votre Majeſté ne daigne pas me ſecourir contre ces grands-hommes, je ſuis anéanti.

ASMODÉE.

AUCUN homme verſé dans l'antiquité n'ignore que les Juifs ne connurent les Anges que par les Perſes & les Chaldéens, pendant la captivité. C'eſt-là qu'ils

apprirent, ſelon dom *Calmet*, qu'il y a ſept Anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils y apprirent auſſi les noms des diables. Celui que nous nommons *Aſmodée* s'appelait *Hashmodaï*, ou *Chammadaï*. « On ſait, dit *Calmet*, (*a*) qu'il y a des diables de pluſieurs ſortes; les uns ſont princes & » maîtres démons, les autres ſubalternes & ſujets. »

Comment cet *Hashmodaï* était-il aſſez puiſſant pour tordre le coû à ſept jeunes-gens qui épousèrent ſucceſſivement la belle *Sara*, native de Ragès, à quinze lieues d'Ecbatane? Il fallait que les Mèdes fuſſent ſept fois plus manichéens que les Perſes. Le bon principe donne un mari à cette fille, & voilà le mauvais principe, cet *Hashmodaï* roi des démons, qui détruit ſept fois de ſuite l'ouvrage du principe bienfeſant.

Mais *Sara* était juive, fille de *Raguel* le juif, captive dans le pays d'Ecbatane. Comment un démon mède avait-il tant de pouvoir ſur des corps juifs? c'eſt ce qui a fait penſer qu'*Aſmodée*, *Chammadaï*, était juif auſſi; que c'était l'ancien ſerpent qui avait ſéduit *Eve*; qu'il aimait paſſionnément les femmes; que tantôt il les trompait, & tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour & de jalouſie.

En effet le livre de *Tobie* nous fait entendre, dans la verſion grecque, qu'*Aſmodée* était amoureux de *Sara*: *oti daimonion philei autein.* C'eſt l'opinion de toute la ſavante antiquité, que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, & les fées pour nos garçons. L'Ecriture mê-

(*a*) Dom *Calmet*, diſſertation ſur *Tobie*, page 205.

me se proportionnant à notre faiblesse, & daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure, *que les enfans de* DIEU (*b*) *voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choisirent.*

Mais l'ange *Raphaël*, qui conduit le jeune Tobie, lui donne une raison plus digne de son ministère, & plus capable d'éclairer celui dont il est le guide. Il lui dit que les sept maris de *Sara* n'ont été livrés à la cruauté d'*Asmodée* que parce qu'ils l'avaient épousée uniquement pour leur plaisir, comme des chevaux & des mulets. *Il faut*, dit-il, (*c*) *garder la continence avec elle pendant trois jours, & prier* DIEU *tous deux ensemble.*

Il semble qu'avec une telle instruction on n'ait plus besoin d'aucun autre secours pour chasser *Asmodée*; mais *Raphaël* ajoute qu'il y faut le cœur d'un poisson grillé sur des charbons ardens. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce secret infaillible pour chasser le Diable du corps des filles? Pourquoi les Apôtres, envoyés exprès pour chasser les Démons, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poisson sur le gril? Pourquoi ne se servit-on pas de cet expédient dans l'affaire de *Marthe Brossier*, des religieuses de Loudun, des maitresses d'*Urbain Grandier*, de la *Cadière* & du frère *Girard*, & de mille autres possédées dans le tems qu'il y avait des possédés?

Les Grecs & les Romains, qui connaissaient tant de philtres pour se faire-aimer, en avaient aussi pour guérir l'amour; ils employaient des herbes, des racines. L'*agnus castus* a été fort renommé; les

(*b*) Genèse, chap. VI. (*c*) Chap. VI, v. 16, 17 & 18.

modernes en ont fait prendre à de jeunes religieuses, sur lesquelles il a eu peu d'effet. Il y a longtems qu'*Apollon* se plaignait à *Daphné* que, tout médecin qu'il était, il n'avait point encore éprouvé de simple qui guérît de l'amour.

Hei mihi! quòd nullis amor est medicabilis herbis. (*d*)

D'un incurable amour remèdes impuissans.

On se servait de fumée de soufre; mais *Ovide*, qui était un grand maître, déclare que cette recette est inutile.

Nec fugiat vivo sulphure victus amor. (*e*)

Le soufre, croyez-moi, ne chasse point l'amour.

La fumée du cœur ou du foie d'un poisson fut plus efficace contre *Asmodée*. Le révérend père dom *Calmet* en est fort en peine, & ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir sur un pur esprit. Mais il pouvait se rassurer, en se souvenant que tous les anciens donnaient des corps aux Anges & aux Démons. C'étaient des corps très-déliés, des corps aussi légers que les petites particules qui s'élèvent d'un poisson rôti. Ces corps ressemblaient à une fumée; & la fumée d'un poisson grillé agissait sur eux par sympathie.

Non seulement *Asmodée* s'enfuit, mais *Gabriel* alla l'enchaîner dans la haute-Egypte, où il est encore. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de Saata ou Taata. *Paul Lucas* l'a vu, & lui a parlé. On coupe ce serpent par morceaux, & sur-le-champ tous les tronçons se rejoignent; il n'y paraît pas.

(*d*) *Ov. Met.* liv. I. (*e*) *De rem. amor.* liv. I.

Dom *Calmet* cite le témoignage de *Paul Lucas*; il faut bien que je le cite aussi. On croit qu'on pourra joindre la théorie de *Paul Lucas* avec celle des vampires dans la première compilation que l'abbé *Guyon* imprimera.

ASPHALTE.

Lac Asphaltide, Sòdome.

MOT chaldéen qui signifie une espèce de bitume. Il y en a beaucoup dans les pays qu'arrose l'Euphrate, nos climats en produisent, mais de fort mauvais. Il y en a en Suisse; on en voulut couvrir le comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève; cette couverture ne dura pas un an : la mine a été abandonnée; mais on peut garnir de ce bitume le fond des bassins d'eau, en le mêlant avec de la poix-résine : peut-être un jour en fera-t-on un usage plus utile.

Le véritable asphalte est celui qu'on tirait des environs de Babylone, & avec lequel on prétend que le feu grégeois fut composé.

Plusieurs lacs sont remplis d'asphalte ou d'un bitume qui lui ressemble, de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le désert d'Egypte, qui s'étend depuis le lac Mœris jusqu'à l'entrée du Delta; & il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac Asphaltide, connu par le nom de *Sodome*, fut long-tems renommé pour son bitume; mais au-

jourd'hui les Turcs n'en font plus d'uſage, ſoit que la mine qui eſt ſous les eaux ait diminué, ſoit que la qualité s'en ſoit altérée, ou bien qu'il ſoit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileuſes, & même de groſſes maſſes qui ſurnagent; on les ramaſſe, on les mêle, & on les vend pour du baume de la Mecque. Il eſt peut-être auſſi bon: car tous les baumes qu'on emploie pour les coupures ſont auſſi efficaces les uns que les autres; c'eſt-à-dire, ne ſont bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend pas l'application d'un baume pour fournir du ſang de la lymphe, & pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une plaie. Les baumes de la Mecque, de Judée & du Pérou, ne ſervent qu'à empêcher l'action de l'air, à couvrir la bleſſure, & non pas à la guérir; de l'huile ne produit pas de la peau.

Flavien Joſephe, qui était du pays, dit (*a*) que de ſon tems le lac de Sodome n'avait aucun poiſſon, & que l'eau en était ſi légère que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *ſi peſante*, au lieu de *ſi légère*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il ſe peut, après tout, qu'une eau dormante, imprégnée de ſels & de matières compactes, étant alors plus peſante qu'un corps de pareil volume, comme celui d'une bête ou d'un homme, les ait forcés de ſurnager. L'erreur de *Joſephe* conſiſte à donne une cauſe très-fauſſe d'un phénomène qui peut être très-vrai. (1)

(*a*) Liv. IV. chap. XXVII.

(1) Depuis l'impreſſion de cet article, on a apporté à Paris de l'eau du lac Aſphaltide. Cette eau ne diffère de celle de la

Quant à la disette de poissons, elle est croyable. L'asphalte ne paraît pas propre à les nourrir : cependant il est vraisemblable que tout n'est pas asphalte dans ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieues de long, & qui, en recevant à sa source les eaux du Jourdain, doit recevoir aussi les poissons de cette rivière ; mais peut-être aussi le Jourdain n'en fournit pas, & peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac supérieur de Tibériade.

Josephe ajoute, que les arbres qui croissent sur les bords de la mer Morte, portent des fruits de la plus belle apparence, mais qui s'en vont en poussière dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'est pas si probable ; & pourrait faire-croire que *Josephe* n'a pas été sur le lieu-même, ou qu'il a exagéré suivant sa coutume & celle de ses compatriotes. Rien ne semble devoir produire de plus beaux & de meilleurs fruits qu'un terrain sulfureux & salé, tel que celui de Naples, de Catane & de Sodome.

La sainte Ecriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La physique en cette occasion rend témoignage à l'ancien Testament, quoiqu'il n'ait pas besoin d'elle, & qu'ils ne soient pas toujours d'accord. On a des exemples de tremblemens-de-terre, accompagnés de coups de tonnerre, qui ont détruit des villes plus considérables que Sodome & Gomorrhe.

Mais la rivière du Jourdain ayant nécessairement

Mer, qu'en ce qu'elle est plus pesante, & qu'elle contient les mêmes sels en beaucoup plus grande quantité que l'eau d'aucune Mer connue. Des corps qui tomberaient au fond de l'eau douce, ou même au fond de la Mer, pourraient y nager ; & c'en était assez pour faire-crier au miracle un peuple aussi superstitieux qu'ignorant.

fon embouchure dans ce lac fans iffue, cette mer Morte, femblable à la mer Cafpienne, doit avoir exifté tant qu'il y a eu un Jourdain; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où eft ce lac de Sodome. Auffi l'Ecriture ne dit point-du-tout que ce terrain fût changé en un lac; elle dit tout le contraire: DIEU *fit-pleuvoir du foufre & du feu venant du ciel; & Abraham fe levant le matin regarda Sodome & Gomorrhe, & toute la terre d'alentour; & il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaife.* (*b*)

Il faut donc que les cinq villes, Sodome, Gomorrhe, Zéboïn, Adama & Segor, fuffent fituées fur le bord de la mer Morte. On demandera comment, dans un défert auffi inhabitable qu'il eft aujourd'hui, & où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs arabes, il pouvait y avoir cinq villes affez opulentes pour être plongées dans les délices, & même dans des plaifirs infâmes qui font le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richeffe? on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront: Comment cinq villes pouvaient-elles fubfifter à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant leur ruine? L'Ecriture elle-même nous apprend que tout le terrein était afphalte avant l'embrâfement de Sodome. *Il y avait,* dit-elle, (*c*) *beaucoup de puits de bitume dans la vallée des bois; & les rois de Sodome & de Gomorrhe prirent la fuite, & tombèrent en cet endroit-là.*

On fait encore une autre objection. *Ifaïe* & *Jérémie*

(*b*) Genèfe, chap. XIX.

(*c*) Genèfe, chap. XIV, v. 10.

difent

disent (*d*) que Sodome & Gomorrhe ne seront jamais rebâties : mais *Etienne* le géographe parle de Sodome & de Gomorrhe sur le rivage de la mer Morte. On trouve dans l'*Histoire des conciles* des évêques de Sodome & de Segor.

On peut répondre à cette critique, que DIEU mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables; car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus*.

Mais quelle eau, dira-t-on, put abreuver ces nouveaux habitans ? tous les puits sont saumâtres; on trouve l'asphalte & un sel corrosif dès qu'on creuse la terre.

On répondra que quelques Arabes y habitent encore, & qu'ils peuvent être habitués à boire de très-mauvaise eau; que Sodome & Gomorrhe dans le bas empire étaient de méchans hameaux, & qu'il y eut dans ce tems-là beaucoup d'évêques, dont tout le diocèse consistait en un pauvre village. On peut dire encore que les colons de ces villages préparaient l'asphalte, & en fesaient un commerce utile.

Ce désert aride & brûlant, qui s'étend de Segor jusqu'au territoire de Jérusalem, produit du baume & des aromates, par la même raison qu'il fournit du naphte, du sel corrosif & du soufre.

On prétend que les pétrifications se font dans ce désert avec une rapidité surprenante. C'est ce qui rend très-plausible, selon quelques physiciens, la pétrification d'*Edith* femme de *Loth*.

Mais il est dit que cette femme *ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel*; ce n'est donc pas

(*d*) *Isaïe*, chap. XIII. *Jérémie*, chap. II.

une pétrification naturelle opérée par l'asphalte & le sel ; c'est un miracle évident. *Flavien Josephe* dit (*e*) qu'il a vu cette statue. *St Justin* & *St Irénée* en parlent comme d'un prodige qui subsistait encore de leur tems.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il est très-naturel que quelques Juifs se fussent amusés à tailler un monceau d'asphalte en une figure grossière ; & on aura dit : c'est la femme de *Loth*. J'ai vu des cuvettes d'asphalte très-bien faites qui pourront long-tems subsister. Mais il faut avouer que *St Irénée* va un peu loin quand il dit : (*f*) La femme de *Loth* resta dans le pays de Sodome, non plus en chair corruptible, mais en statue de sel permanente, & montrant par ses parties naturelles les effets ordinaires : *Uxor remansit in Sodomis, jam non caro corruptibilis, sed statua salis semper manens, & per naturalia ea quæ sunt consuetudinis hominis ostendens.*

St Irénée ne semble pas s'exprimer avec toute la justesse d'un bon naturaliste, en disant : La femme de *Loth* n'est plus de la chair corruptible, mais elle a ses règles.

Dans le *poëme de Sodome*, dont on dit *Tertulien* auteur, on s'exprime encore plus énergiquement.

Dicitur & vivens alio sub corpore sexûs
Mirificè solito dispungere sanguine menses.

C'est ce qu'un poëte du tems de *Henri II* a traduit ainsi dans son style gaulois :

La femme à Loth, quoique sel devenue,
Est femme encor ; car elle a sa menstrue.

(*e*) Antiq, liv. I chap. II.
(*f*) Liv. IV, chap. II.

Les pays des aromates furent aussi le pays des fables. C'est vers les cantons de l'Arabie pétrée, c'est dans ces déserts que les anciens mythologistes prétendent que *Mirrha*, petite-fille d'une statue, s'enfuit après avoir couché avec son père, comme les filles de *Loth* avec le leur, & qu'elle fut métamorphosée en l'arbre qui porte la myrrhe. D'autres profonds mythologistes assurent qu'elle s'enfuit dans l'Arabie heureuse; & cette opinion est aussi soutenable que l'autre.

Quoi qu'il en soit, aucun de nos voyageurs ne s'est encore avisé d'examiner le terrain de Sodome, son asphalte, son sel, ses arbres & leurs fruits; de peser l'eau du lac, de l'analyser, de voir si les matières spécifiquement plus pesantes que l'eau ordinaire y surnagent; & de nous rendre un compte fidèle de l'histoire naturelle du pays. Nos pélerins de Jérusalem n'ont garde d'aller faire ces recherches: ce désert est devenu infesté par des arabes vagabonds qui courent jusqu'à Damas, qui se retirent dans les cavernes des montagnes, & que l'autorité du bacha de Damas n'a pu encore réprimer. Ainsi les curieux sont fort-peu instruits de tout ce qui concerne le lac Asphaltide.

Il est bien triste pour les doctes, que parmi tous les Sodomites que nous avons, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui nous ait donné des notions de leur capitale.



ASSASSIN, ASSASINAT.

SECTION Ire.

NOM, corrompu du mot *Ehissessin.* Rien n'est plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain que de mal-entendre, mal-répéter, mal-écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal-compris dans une langue absolument étrangère, & de tromper ensuite leurs compatriotes en se trompant eux-mêmes. L'erreur s'établit de bouche en bouche, & de plume en plume : il faut des siècles pour la détruire.

Il y avait du tems des croisades un malheureux petit peuple de montagnards, habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands élisaient un chef qu'ils nommaient *Chik Elchassissin.* On prétend que ce mot honorifique *chik* ou *chek*, signifie *vieux* originairement, de même que parmi nous le titre de *seigneur* vient de *senior*, vieillard, & que le mot *graf*, *comte*, veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toujours déféré aux vieillards chez presque tous les peuples. Ensuite le commandement étant devenu héréditaire, le titre de *chik*, de *graf*, de *seigneur*, de *comte*, a été donné à des enfans ; & les Allemands appellent un bambin de quatre ans, *monsieur le comte*, c'est-à-dire *monsieur le vieux*.

Les croisés nommèrent le vieux des montagnards arabes, *le vieil de la montagne*, & s'imaginèrent que c'était un très-grand prince, parce qu'il avait fait-tuer

& voler sur le grand-chemin un comte de *Montferrat*, & quelques autres seigneurs croisés. On nomma ces peuples *les assassins*, & leur chik *le roi du vaste pays des assassins*. Ce vaste pays contient cinq à six lieues de long sur deux à trois de large dans l'anti-Liban, pays horrible, semé de rochers, comme l'est presque toute la Palestine, mais entre-coupé de prairies assez agréables, & qui nourrissent de nombreux troupeaux, comme l'attestent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces assassins ne pouvait être qu'un petit chef de bandits, puisqu'il y avait alors un soudan de Damas qui était très-puissant.

Nos romanciers de ce tems-là, aussi chimériques que les croisés, imaginèrent d'écrire que le grand prince des assassins, en 1236, craignant que le roi de France *Louis IX*, dont il n'avait jamais entendu parler, ne se mît à la tête d'une croisade, & ne vînt lui ravir ses États, envoya deux grands seigneurs de sa cour, des cavernes de l'anti-Liban à Paris, pour assassiner ce roi; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux & aimable, il envoya en pleine mer deux autres seigneurs pour contremander l'assassinat: je dis en pleine mer, car ces deux émissaires envoyés p^r tuer *Louis*, & les deux autres pour lui sauver la vie, ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croisés, ce qui redouble encore le merveilleux de l'entreprise. Il fallait que les deux premiers eussent trouvé un vaisseau de croisés tout-prêt pour les transporter amicale-

ment, & les deux autres encore un autre vaisseau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette aventure les uns après les autres, quoique *Joinville*, contemporain qui alla sur les lieux, n'en dise mot.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Le jésuite *Maimbourg*, le jésuite *Daniel*, vingt autres jésuites, *Mézerai*, quoiqu'il ne soit pas jésuite, répètent cette absurdité. L'abbé *Véli*, dans son Histoire de France, la redit avec complaisance, le tout sans aucune discussion, sans aucun examen, & sur la foi d'un *Guillaume de Nangis*, qui écrivait environ soixante ans après cette belle aventure, dans un tems où l'on ne compilait l'histoire que sur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choses vraies & utiles, l'immensité de nos livres d'histoire se réduirait à bien peu de chose; mais on saurait plus & mieux.

On a, pendant six cents ans, rebattu le conte du vieux de la montagne, qui enivrait de voluptés ses jeunes élus dans ses jardins délicieux, leur fesait accroire qu'ils étaient en paradis, & les envoyait ensuite assassiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant, le vieil de la montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau;
Craint n'était-il pour l'immense campagne
Qu'il posséda, ni pour aucun monceau
D'or & d'argent; mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimait des choses,
Qui de maints faits courageux étaient causes.

Il choisissait entr'eux les plus hardis,
Et leur fesait donner du paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible,
(Du paradis de son législateur.)
Rien n'en a dit ce prophète menteur,
Qui ne devint très-croyable & sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenait-on ?
On les fesait boire tous de façon
Qu'ils s'enivraient, perdaient sens & raison.
En cet état privés de connaissance,
On les portait en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvaient tendrons en abondance,
Plus que maillés & beaux par excellence;
Chaque réduit en avait à couper.
Si se venaient joliment attrouper
Près de ces gens, qui, leur boisson cuvée,
S'émerveillaient de voir cette couvée,
Et se croyaient habitans devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
Au gazouillis des oiseaux de ces bois,
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols: il n'est plaisirs au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis:
Les gens trouvaient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquaient encor de s'enivrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les fesait aussi-tôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivait-il ? ils croyaient fermement
Que quelques jours de semblables délices

Les attendaient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les ſupplices,
Ils fiſſent choſe agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occaſion.
Par ce moyen leur prince pouvait dire
Qu'il avait gens à ſa dévotion,
Déterminés, & qu'il n'était empire
Plus redouté que le ſien ici-bas.....

Tout cela eſt fort bon dans un conte de *la Fontaine*, aux vers faibles près; & il y a cent anecdotes hiſtoriques qui n'auraient été bonnes que là.

SECTION II.

L'ASSASSINAT étant, après l'empoiſonnement, le crime le plus lâche & le plus puniſſable, il n'eſt pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme dont la raiſon ſingulière n'a pas toujours été d'accord avec la raiſon des autres hommes.

Il feint dans un roman intitulé *Emile*, d'élever un jeune gentilhomme, auquel il ſe donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'Ecole militaire, comme d'apprendre les langues, la géométrie, la tactique, les fortifications, l'hiſtoire de ſon pays; il eſt bien éloigné de lui inſpirer l'amour de ſon roi & de ſa patrie: il ſe borne à en faire un garçon menuiſier. Il veut que ce gentilhomme menuiſier, quand il a recu un démenti ou un ſoufflet, au lieu de les rendre & de ſe battre, *aſſaſſine prudemment ſon homme*. Il eſt vrai que *Molière*, en plaiſantant dans l'Amour peintre, dit qu'*aſſaſſiner*

c'est *plus sûr*; mais l'auteur du roman prétend que c'est le plus raisonnable & le plus honnête. Il le dit très-sérieusement ; & dans l'immensité de ses paradoxes, c'est une des trois ou quatre choses qu'il ait dites le premier. Le même esprit de sagesse & de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit souvent accompagner son disciple dans un lieu de prostitution, (*a*) le fait décider que ce disciple doit être un assassin. Ainsi l'éducation que donne *Jean-Jacques* à un gentilhomme, consiste à manier le rabot, & à mériter le grand-remède & la corde.

Nous doutons que les pères-de-famille s'empressent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous semble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de *Mentor* dans Télémaque : mais aussi il faut avouer que notre siècle s'est fort écarté en tout du grand siècle de *Louis XIV*.

Heureusement vous ne trouverez point dans le Dictionnaire Encyclopédique de ces horreurs insensées. On y voit souvent une philosophie qui semble hardie ; mais non pas cette bavarderie atroce & extravagante, que deux ou trois fous ont appelée *philosophie*, & que deux ou trois dames appelaient *éloquence*.

ASSEMBLÉE.

TERME général qui convient également au profane, au sacré, à la politique, à la société, au

(*a*) *Emile*, tome III, page 261.

jeu, à des hommes unis par les lois, enfin à toutes les occaſions où ils ſe trouve pluſieurs perſonnes enſemble.

Cette expreſſion prévient toutes les diſputes de mots, & toutes les ſignifications injurieuſes par leſquelles les hommes ſont dans l'habitude de déſigner les ſociétés dont ils ne ſont pas.

L'aſſemblée légale des Athéniens s'appelait *Egliſe*. (*Voyez* EGLISE.)

Ce mot ayant été conſacré parmi nous à la convocation des Catholiques dans un même lieu, nous ne donnions pas d'abord le nom d'*Égliſe* à l'aſſemblée des Proteſtans; on diſait *une troupe de Huguenots*; mais la politeſſe banniſſant tout terme odieux, on ſe ſervit du mot *aſſemblée* qui ne choque perſonne.

En Angleterre l'Égliſe dominante donne le nom d'aſſemblée, *Meeting*, aux égliſes de tous les non-conformiſtes.

Le mot d'*aſſemblée* eſt celui qui convient le mieux, quand pluſieurs perſonnes en aſſez grand nombre ſont priées de venir perdre leur tems dans une maiſon dont on leur fait les honneurs, & dans laquelle on joue, on cauſe, on ſoupe, on danſe, &c. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés, cela ne s'appelle point *aſſemblée*, c'eſt un rendez-vous d'amis; & les amis ne ſont jamais nombreux.

Les aſſemblées s'appellent en italien *converſatione*, *ridotto*. Ce mot *ridotto* eſt proprement ce que nous entendions par *réduit*; mais *réduit* étant devenu parmi nous un terme de mépris, les gazetiers ont traduit

ridotto par *redoute*. On lisait, parmi les nouvelles importantes de l'Europe, que plusieurs seigneurs de la plus grande considération étaient venus prendre du chocolat chez la princesse *Borghèse*, & qu'il y avait eu *redoute*. On avertissait l'Europe qu'il y aurait *redoute* le mardi suivant chez son excellence la marquise de *Santa-fior*.

Mais on s'apperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on était obligé de parler des véritables redoutes qui signifient en effet *redoutables*, & d'où l'on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *ridotti pacifici*; on est revenu au mot *assemblée*, qui est le seul convenable,

On s'est quelquefois servi de celui de *rendez-vous* mais il est plus fait pour une petite compagnie, & sur-tout pour deux personnes.

ASTROLOGIE.

L'ASTROLOGIE pourrait s'appuyer sur de meilleurs fondemens que la magie. Car si personne n'a vu ni *Farfadets*, ni *Lémures*, ni *Dives*, ni *Peris*, ni *Démons*, ni *Cacodémons*, on a vu souvent des prédictions d'astrologues réussir. Que de deux astrologues consultés sur la vie d'un enfant & sur la saison, l'un dise que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non; que l'un annonce la pluie, & l'autre le beau tems; il est bien clair qu'il y en aura un prophète.

Le grand malheur des astrologues, c'est que le ciel a changé depuis que les règles de l'art ont été données. Le soleil, qui à l'équinoxe était dans le

bélier du tems des Argonautes, se trouve aujourd'hui dans le taureau ; & les astrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maison du soleil ce qui appartient visiblement à une autre. Cependant ce n'est pas encore une raison démonstrative contre l'astrologie. Les maîtres de l'art se trompent ; mais il n'est pas démontré que l'art ne peut exister.

Il n'y a pas d'absurdité à dire : « Un tel enfant est né dans le croissant de la lune, pendant une saison orageuse, au lever d'une telle étoile ; sa constitution a été faible, & sa vie malheureuse & courte, ce qui est le partage ordinaire des mauvais tempéramens : au contraire, celui-ci est né quand la lune est dans son plein, le soleil dans sa force, le tems serein, au lever d'une telle étoile ; sa constitution a été bonne, sa vie longue & heureuse. » Si ces observations avaient été répétées, si elles s'étaient trouvés justes, l'expérience eût pu, au bout de quelques milliers de siècles, former un art dont il eût été difficile de douter : on aurait pensé, avec quelque vraisemblance, que les hommes sont comme les arbres & les légumes, qu'il ne faut planter & semer que dans certaines saisons. Il n'eût servi de rien contre les astrologues de dire : Mon fils est né dans un tems heureux, & cependant il est mort au berceau. L'astrologue aurait répondu : Il arrive souvent que les arbres, plantés dans la saison convenable, périssent ; je vous ai répondu des astres, mais je ne vous ai pas répondu du vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'astro-

logie n'opère que quand aucune cause ne s'oppose au bien que les astres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réussi à décréditer l'astrologie en disant : De deux enfans qui sont nés dans la même minute, l'un a été roi, l'autre n'a été que marguillier de sa paroisse ; car on aurait très-bien pu se défendre, en fesant voir que le paysan a fait sa fortune lorsqu'il est devenu marguillier, comme le prince en devenant roi.

Et si on alléguait qu'un bandit que *Sixte-Quint* fit pendre était né au même tems que *Sixte-Quint*, qui de gardeur de cochons devint pape, les astrologues diraient qu'on s'est trompé de quelques secondes, & qu'il est impossible dans les règles, que la même étoile donne la tiare & la potence. Ce n'est donc que parce qu'un foule d'expériences a démenti les prédictions, que les hommes se sont apperçus à la fin que l'art est illusoire ; mais, avant d'être détrompés, ils ont été long-tems crédules.

Un des plus fameux mathématiciens de l'Europe, nommé *Stoffler*, qui florissait aux quinzième & seizième siècles, & qui travailla long-tems à la réforme du Calendrier proposée au concile de Constance, prédit un déluge universel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de février, & rien n'est plus plausible ; car *Saturne*, *Jupiter* & *Mars*, se trouvèrent alors en conjonction dans le signe des poissons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent consterné. Tout le monde s'attendit au déluge, malgré l'arc-en-ciel. Plusieurs auteurs contemporains rap-

portent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empressaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, & qui n'étaient pas si crédules qu'eux. Chacun se munissait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouse nommé *Auriol* fit-faire surtout une grande arche pour lui, sa famille & ses amis: on prit les mêmes précautions dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de février arriva, & il ne tomba pas une goutte d'eau: jamais mois ne fut plus sec, & jamais les astrologues ne furent plus embarrassés. Cependant ils ne furent ni découragés, ni négligés parmi nous; presque tous les princes continuèrent de les consulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince; cependant le célèbre comte de *Boulainviliers*, & un italien nommé *Colonne* qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent l'un & l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déjà de près de trente années, (*) de quoi je leur demande humblement pardon.

ASTRONOMIE,

Et encore quelques Réflexions sur l'Astrologie.

M. *Duval*, qui a été, si je ne me trompe, bibliothécaire de l'empereur *François I*, a rendu compte

(*) Cet article fut imprimé pour la première fois dans l'édition de 1757.

de la manière dont un pur inſtinct dans ſon enfance lui donna les premières idées d'aſtronomie. Il contemplait la lune qui, en s'abaiſſant vers le couchant, ſemblait toucher aux derniers arbres d'un bois; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derrière ces arbres: il y courut, & fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours ſuivans la curioſité le força de ſuivre le cours de cet aſtre, & il fut encore plus ſurpris de le voir ſe lever & ſe coucher à des heures différentes.

Les formes diverſes qu'il prenait de ſemaine en ſemaine, ſa diſparition totale durant quelques nuits, augmentèrent ſon attention. Tout ce que pouvait faire un enfant était d'obſerver & d'admirer; c'était beaucoup: il n'y en a pas un ſur dix mille, qui ait cette curioſité & cette perſévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entière, ſans autre livre que le Ciel, & ſans autre maître que ſes yeux. Il s'apperçut que les étoiles ne changeaient point entre elles de poſition. Mais le brillant de l'étoile de *Vénus* fixant ſes regards, elle lui parut avoir un cours particulier à-peu près comme la lune; il l'obſerva toutes les nuits, elle diſparut long-tems à ſes yeux, & il la revit enfin devenue l'étoile du matin au lieu de l'étoile du ſoir.

La route du ſoleil, qui de mois en mois ſe levait & ſe couchait dans des endroits du Ciel différens, ne lui échappa point; il marqua les ſolſti-

ces avec deux piquets, sans savoir ce que c'était que les solstices. (1)

Il me semble que l'on pourrait profiter de cet exemple pour enseigner l'astronomie à un enfant de dix à douze ans, beaucoup plus facilement que cet enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

C'est d'abord un spectacle très-attachant pour un esprit bien disposé par la nature, de voir que les différentes phases de la lune ne sont autre chose que celles d'une boule autour de laquelle on fait tourner un flambeau qui tantôt en laisse voir un quart, tantôt une moitié, & qui la laisse invisible quand on met un corps opaque entre elle & le flambeau. C'est ainsi qu'en usa *Galilée* lorsqu'il expliqua les véritables principes de l'astronomie devant le Doge & les Sénateurs de Venise sur la tour de St Marc : il démontra tout aux yeux.

En effet, non-seulement un enfant, mais un homme mûr qui n'a vu les constellations que sur des cartes, a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le Ciel. L'enfant concevra très-bien en peu de tems les causes de la course apparente du soleil, & de la révolution journalière des étoiles fixes.

Il reconnaîtra sur-tout les constellations à l'aide de ces quatre vers latins, faits par un Astro-

(1) Il n'est peut-être pas inutile de faire observer ici que cet enfant, qui devint un homme-de-lettres très-instruit & d'un esprit original & piquant, n'eut jamais que des connaissances très-médiocres en astronomie.

nome il y a environ cinquante ans, & qui ne font pas affez connus.

Delta aries, Perfeum taurus, geminique capellam;
Nil cancer, plauftrum leo, virgo comam atque bootem,
Libra anguem, anguiferum fert fcorpius: Antinoum arcus,
Delphinum caper, amphora equos, Cepheida pifces.

Les fyftêmes de *Ptolomée* & de *Ticho-Brahé*, ne méritent pas qu'on lui en parle, puifqu'ils font faux; ils ne peuvent jamais fervir qu'à expliquer quelques paffages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité; par exemple, dans le fecond livre des Métamorphofes d'*Ovide*, le foleil dit à *Phaéton*:

Adde quòd affiduâ rapitur vertigine cœlum,
Nitor in adverfum, nec me, qui cætera vincit
Impetus, & rapido contrarius evehor orbi.

Un mouvement rapide emporte l'empyrée;
Je réfifte moi feul, moi feul je fuis vainqueur,
Je marche contre lui dans ma courfe affurée.

Cette idée d'un premier mobile qui fefait-tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures d'un mouvement impoffible, & du foleil qui, entraîné par ce premier mobile, s'avançait pourtant infenfiblement d'Occident en Orient par un mouvement propre qui n'a aucune caufe, ne ferait qu'embarraffer un jeune commençant.

Il fuffit qu'il fache que, foit que la terre tourne fur elle-même & autour du foleil, foit que le foleil achève fa révolution en une année, les apparences font à-peu-près les mêmes; & qu'en aftronomie on eft obligé de juger par fes yeux avant

que d'examiner les choses en physicien.

Il connaîtra bien vite la cause des éclipses de lune & de soleil, & pourquoi il n'y en a point tous les mois. Il lui semblera d'abord que le soleil se trouvant chaque mois en opposition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipse de lune & une de soleil. Mais dès qu'il saura que ces deux astres ne se meuvent point dans un même plan, & sont rarement sur la même ligne avec la terre, il ne sera plus surpris.

On lui fera aisément comprendre comment on a pu prédire les éclipses, en connaissant la ligne circulaire dans laquelle s'accomplissent le mouvement apparent du soleil & le mouvement réel de la lune. On lui dira que les observateurs ont su, par l'expérience & par le calcul, combien de fois ces deux astres se sont rencontrés précisément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années & quelques heures; après quoi ces astres paraissent recommencer le même cours: de sorte qu'en fesant les corrections nécessaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années, on prédisait au juste quel jour, quelle heure & quelle minute il y aurait une éclipse de lune ou de soleil. Ces premiers élémens entrent aisément dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La précession des équinoxes même ne l'effrayera pas. On se contentera de lui dire, que le soleil a paru avancer continuellement dans sa course annuelle d'un degré en soixante & douze ans vers

l'Orient, & que c'eſt ce que voulait dire *Ovide* par ce vers que nous avons cité :

Contrarius evehor orbi.

Ma carrière eſt contraire au mouvement des cieux.

Ainſi le bèlier, dans lequel le ſoleil entrait autrefois au commencement du printems, eſt aujourd'hui à la place où était le taureau ; & tous les almanachs ont tort de continuer, par un reſpect ridicule pour l'antiquité, à placer l'entrée du ſoleil dans le bèlier au premier jour du printems.

Quand on commence à poſſéder quelques principes d'aſtronomie, on ne peut mieux faire que de lire les Inſtitutions de M. *le Monnier*, & tous les articles de M. d'*Alembert* dans l'Encyclopédie concernant cette ſcience. Si on les raſſemblait, ils feraient le traité le plus complet & le plus clair que nous ayons eu.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé dans le Ciel, & de l'entrée du ſoleil dans d'autres conſtellations que celles qu'il occupait autrefois, était le plus fort argument contre les prétendues règles de l'aſtrologie judiciaire. Il ne paraît pas cependant qu'on ait fait-valoir cette preuve avant notre ſiècle pour détruire cette extravagance univerſelle, qui a ſi long-tems infecté le genre-humain, & qui eſt encore fort en vogue dans la Perſe.

Un homme né, ſelon l'almanach, quand le ſoleil était dans le ſigne du lion, devait être néceſſairement courageux ; mais malheureuſement il était né en effet ſous le ſigne de la vierge : ainſi il aurait

fallu que *Gauric* & *Michel Morin* euſſent changé toutes les règles de leur art.

Une choſe aſſez plaiſante, c'eſt que toutes les lois de l'aſtrologie étaient contraires à celles de l'aſtronomie. Les miſérables charlatans de l'antiquité & leurs ſots diſciples, qui ont été ſi bien reçus & ſi bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de *Mars* & de *Vénus* ſtationnaires & rétrogrades. Ceux qui avaient *Mars* ſtationnaire, devaient être toujours vainqueurs. *Vénus* ſtationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand *Vénus* était rétrograde, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait eſt que les aſtres n'ont jamais été ni rétrogrades ni ſtationnaires : & il ſuffirait d'une légère connaiſſance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'eſt-il pu faire que, malgré la phyſique & la géométrie, cette ridicule chimère de l'aſtrologie ait dominé juſqu'à nos jours, au point que nous avons vu des hommes diſtingués par leurs connaiſſances, & ſur-tout très-profonds dans l'hiſtoire, entêtés toute leur vie d'une erreur ſi mépriſable? Mais cette erreur était ancienne, & cela ſuffit.

Les Egyptiens, les Chaldéens, les Juifs avaient prédit l'avenir; donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les ſerpens, on évoquait des ombres; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres & enchanter des ſerpens. Il n'y a qu'à ſavoir bien préciſément la formule dont on ſe ſervait. Si on ne fait plus de prédictions, ce n'eſt pas la faute de l'art, c'eſt la faute des artiſtes. *Michel Morin* eſt mort avec ſon

secret. C'est ainsi que les alchimistes parlent de la pierre philosophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui, disent-ils, c'est que nous ne sommes pas encore assez au fait; mais il est certain qu'elle est dans la clavicule de *Salomon*; & avec cette belle certitude, plus de deux cents familles se sont ruinées en Allemagne & en France.

Ne vous étonnez donc point si la terre entière a été la dupe de l'astrologie. Ce pauvre raisonnement, *il y a de faux prodiges, donc il y en a de vrais*, n'est ni d'un philosophe, ni d'un homme qui ait connu le monde.

Cela est faux & absurde, donc cela sera cru par la multitude; voilà une maxime plus vraie.

Etonnez-vous encore moins que tant d'hommes, d'ailleurs très-élevés au-dessus du vulgaire, tant de princes, tant de papes, qu'on n'aurait pas trompés sur le moindre de leurs intérêts, aient été si ridiculement séduits par cette impertinence de l'astrologie. Ils étaient très-orgueilleux & très-ignorans. Il n'y avait d'étoiles que pour eux; le reste de l'univers était de la canaille dont les étoiles ne se mêlaient pas. Ils ressemblaient à ce prince qui tremblait d'une comète, & qui répondait gravement à ceux qui ne la craignaient pas: *Vous en parlez fort à votre aise, vous n'êtes pas princes!*

Le fameux duc *Valstein* fut un des plus infatués de cette chimère. Il se disait prince, & par conséquent pensait que le zodiaque avait été formé tout-exprès pour lui. Il n'assiégeait une ville, ne livrait une bataille, qu'après avoir tenu son conseil avec le ciel. Mais

comme ce grand-homme était fort ignorant, il avait établi pour chef de ce conſeil un frippon d'italien, nommé *Jean-Baptiſte Séni*, auquel il entretenait un carroſſe à ſix chevaux, & donnait la valeur de vingt mille de nos livres de penſion. *Jean-Baptiſte Séni* ne put jamais prévoir que *Valſtein* ſerait aſſaſſiné par les ordres de ſon gracieux ſouverain *Ferdinand II*, & que lui *Séni* s'en retournerait à pied en Italie.

Il eſt évident qu'on ne peut rien ſavoir de l'avenir que par conjectures. Ces conjectures peuvent être ſi fortes qu'elles approcheront d'une certitude. Vous voyez une baleine avaler un petit garçon; vous pourriez parier dix-mille contre un qu'il ſera mangé : mais vous n'en êtes pas abſolument ſûr, après les aventures d'*Hercule*, de *Jonas* & de *Roland le fou*, qui reſtèrent ſi long-tems dans le ventre d'un poiſſon.

On ne peut trop répéter qu'*Albert le grand* & le cardinal d'*Ailli* ont fait tous deux l'horoſcope de JESUS-CHRIST. Ils ont lu évidemment dans les aſtres combien de diables il chaſſerait du corps des poſſédés, & par quel genre de mort il devait finir ; mais malheureuſement ces deux ſavans aſtrologues n'ont rien dit qu'après coup.

Nous verrons ailleurs, que dans une ſecte qui paſſe pour chrétienne, on ne croit pas qu'il ſoit poſſible à l'Intelligence ſuprême de voir l'avenir autrement que par une *ſuprême conjecture*; car l'avenir n'exiſtant point, c'eſt, ſelon eux, une contradiction dans les termes de voir préſent ce qui n'eſt pas.



ATHÉE.

SECTION PREMIÈRE.

IL y a eu beaucoup d'athées chez les Chrétiens ; il y en a aujourd'hui beaucoup moins. Ce qui paraîtra d'abord un paraxode, & qui à l'examen paraîtra une vérité, c'est que la théologie avait souvent jeté les esprits dans l'athéisme, & qu'enfin la philosophie les en a retirés. Il fallait en effet pardonner autrefois aux hommes de douter de la Divinité, quand les seuls qui la leur annonçaient disputaient sur sa nature. Les premiers Pères de l'Eglise fesaient presque tous DIEU corporel ; les autres ensuite, ne lui donnant point d'étendue, le logeaient cependant dans une partie du ciel. Il avait selon les uns créé le monde dans le tems, & selon les autres il avait créé le tems. Ceux-là lui donnaient un fils semblable à lui, ceux-ci n'accordaient point que le fils fût semblable au père. On disputait sur la manière dont une troisième personne dérivait des deux autres.

On agitait si le fils avait été composé de deux personnes sur la terre. Ainsi la question était, sans qu'on s'en apperçût, s'il y avait dans la Divinité cinq personnes, en comptant deux pour JESUS-CHRIST sur la terre & trois dans le ciel ; ou quatre personnes, en ne comptant le CHRIST en terre que pour une ; ou trois personnes, en ne regardant le CHRIST que comme DIEU. On disputait sur sa mère, sur la descente dans l'enfer & dans les

limbes, sur la manière dont on mangeait le corps de l'homme-DIEU, & dont on buvait le sang de l'homme-DIEU; & sur sa grâce, & sur ses Saints, & sur tant d'autres matières. Quand on voyait les confidens de la Divinité si peu d'accord entre eux, & prononçant anathême les uns contre les autres de siècle en siècle, mais tous d'accord dans la soif immodérée des richesses & de la grandeur; lorsque d'un autre côté on arrêtait la vue sur ce nombre prodigieux de crimes & de malheurs dont la terre était infectée, & dont plusieurs étaient causés par les disputes mêmes de ces maîtres des ames; il faut l'avouer, il semblait permis à l'homme raisonnable de douter de l'existence d'un Être si étrangement annoncé, & à l'homme sensible d'imaginer qu'un DIEU qui aurait fait librement tant de malheureux, n'existait pas.

Supposons, par-exemple, un physicien du quinzième siècle qui lit dans la Somme de *St Thomas* ces paroles : *Virtus cœli, loco spermatis, sufficit cum elementis & putrefactione ad generationem animalium imperfectorum.* « *LA vertu du ciel, au lieu de sperme, suffit avec les élémens & la putréfaction pour la génération des animaux imparfaits.* » Voici comme ce physicien aura raisonné : Si la pourriture suffit avec les élémens pour faire des animaux informes, apparemment qu'un peu plus de pourriture & un peu plus de chaleur fait aussi des animaux plus complets. La vertu du ciel n'est ici que la vertu de la nature. Je penserai donc, avec *Epicure* & *St Thomas*, que les hommes ont pu naître du limon de la terre & des rayons du

du soleil : c'est encore une origine assez noble pour des êtres si malheureux & si méchans. Pourquoi admettrai-je un Dieu créateur qu'on ne me présente que sous tant d'idées contradictoires & révoltantes ? Mais enfin la physique est née, & la philosophie avec elle. Alors on a clairement reconnu que le limon du Nil ne forme ni un seul insecte ni un seul épi de froment ; on a été forcé de reconnaître par-tout des germes, des rapports, des moyens, & une correspondance étonnante entre tous les êtres. On a suivi les traits de lumière qui partent du soleil pour aller éclairer les globes & l'anneau de *Saturne* à trois cents millions de lieues, & pour venir sur la terre former deux angles opposés au sommet dans l'œil d'un ciron, & peindre la nature sur sa rétine. Un philosophe a été donné au monde, qui a découvert par quelles simples & sublimes lois tous les globes célestes marchent dans l'abyme de l'espace. Ainsi l'ouvrage de l'univers mieux connu montre un ouvrier, & tant de lois toujours constantes ont prouvé un législateur. La saine philosophie a donc détruit l'athéisme, à qui l'obscure théologie prêtait des armes.

Il n'est resté qu'une seule ressource au petit nombre d'esprits difficiles, qui, plus frappés des injustices prétendues (*) d'un Être suprême que de sa sagesse, se sont obstinés à nier ce premier moteur. Ils ont dit : La nature existe de toute éternité ; tout est en mouvement dans la nature ; donc tout y change continuellement. Or si tout change à-jamais,

(*) Voyez l'article *du Bien & du Mal*.

il faut que toutes les combinaisons possibles arrivent; donc la combinaison présente de toutes les choses a pu être le seul effet de ce mouvement & de ce changement éternel. Prenez six dés, il y a à la vérité 46655 à parier contre un que vous n'amenerez pas une chance de six fois six; mais aussi en 46655 le pari est égal. Ainsi, dans l'infinité des siècles, une des combinaisons infinies, telle que l'arrangement présent de l'univers, n'est pas impossible.

On a vu des esprits, d'ailleurs raisonnables, séduits par cet argument; mais ils ne considèrent pas qu'il y a l'infini contre eux, & qu'il n'y a certainement pas l'infini contre l'existence de DIEU. Ils doivent encore considérer que si tout change, les moindres espèces des choses ne devraient pas être immuables, comme elles le sont depuis si long-tems. Ils n'ont du moins aucune raison pour laquelle de nouvelles espèces ne se formeraient pas tous les jours. Il est au contraire très-probable qu'une main puissante, supérieure à ces changemens continuels, arrête toutes les espèces dans les bornes qu'elle leur a prescrites. Ainsi le philosophe qui reconnaît un DIEU, a pour lui une foule de probabilités qui équivalent à la certitude, & l'athée n'a que des doutes. On peut étendre beaucoup les preuves qui détruisent l'athéisme dans la philosophie.

Il est évident que, dans la morale, il vaut beaucoup mieux reconnaître un DIEU que de n'en point admettre. C'est certainement l'intérêt de tous les hommes, qu'il y ait une Divinité qui punisse ce que

la justice humaine ne peut réprimer; mais aussi il est clair qu'il vaudrait mieux ne pas reconnaître de DIEU, que d'en adorer un barbare auquel on sacrifierait des hommes, comme on a fait chez tant de nations.

Cette vérité sera hors de doute par un exemple frappant. Les Juifs, sous *Moïse*, n'avaient aucune notion de l'immortalité de l'ame & d'une autre vie. Leur législateur ne leur annonce de la part de DIEU que des récompenses & des peines purement temporelles; il ne s'agit donc pour eux que de vivre. Or *Moïse* commande aux Lévites d'égorger vingt-trois mille de leurs frères, pour avoir eu un veau d'or ou doré. Dans une autre occasion on en massacre vingt-quatre mille, pour avoir eu commerce avec les filles du pays; & douze mille sont frappés de mort, parce que quelques-uns d'entre eux ont voulu soutenir l'Arche qui était près de tomber. On peut, en respectant les décrets de la Providence, affirmer humainement qu'il eût mieux valu pour ces cinquante-neuf mille hommes qui ne croyaient pas une autre vie, être absolument athées & vivre, que d'être égorgés au nom du Dieu qu'ils reconnaissaient.

Il est très-certain qu'on n'enseigne point l'athéisme dans les écoles des lettrés à la Chine; mais il y a beaucoup de ces lettrés athées, parce qu'ils ne sont que médiocrement philosophes. Or il est sûr qu'il vaudrait mieux vivre avec eux à Pékin, en ouissant de la douceur de leurs mœurs & de leurs lois, que d'être exposé dans Goa à gémir chargé de

fers dans les prisons de l'inquisition, pour en sortir couvert d'une robe ensoufrée, parsemée de diables, & pour expirer dans les flammes.

Ceux qui ont soutenu qu'une société d'athées pouvait subsister, ont donc eu raison : car ce sont les lois qui forment la société ; & ces athées étant d'ailleurs philosophes, peuvent mener une vie très-sage & très-heureuse à l'ombre de ces lois. Ils vivront certainement en société plus aisément que des fanatiques superstitieux. Peuplez une ville d'*Epicures*, de *Simonides*, de *Prothagoras*, de *Des-Barreaux* de *Spinosa* ; peuplez une autre ville de Jansénistes & de Molinistes : dans laquelle pensez-vous qu'il y aura plus de troubles & de querelles ? L'athéisme, à ne le considérer que par rapport à cette vie, serait très-dangereux chez un peuple farouche ; des notions fausses de la Divinité ne seraient pas moins pernicieuses. La plupart des grands du monde vivent comme s'ils étaient athées. Quiconque a vécu & a vu, sait que la connaissance d'un DIEU, sa présence, sa justice, n'ont pas la plus légère influence sur les guerres, sur les traités, sur les objets de l'ambition, de l'intérêt, des plaisirs, qui emportent tous leurs momens. Cependant on ne voit point qu'ils blessent grossièrement les règles établies dans la société. Il est beaucoup plus agréable de passer sa vie auprès d'eux, qu'avec des superstitieux & des fanatiques. J'attendrai, il est vrai, plus de justice de celui qui croira un DIEU, que de celui qui n'en croira pas ; mais je n'attendrai qu'amertume & persécution du superstitieux. L'athéisme

& le fanatisme sont deux monstres qui peuvent dévorer & déchirer la société; mais l'athée, dans son erreur, conserve sa raison qui lui coupe les griffes; & le fanatique est atteint d'une folie continuelle qui aigüise les siennes. (*)

SECTION II.

EN Angleterre, comme par-tout ailleurs, il y a eu & il y a encore beaucoup d'athées par principes: car il n'y a que de jeunes prédicateurs sans expérience & très-mal informés de ce qui se passe au monde, qui assurent qu'il ne peut y avoir d'athées; j'en ai connu en France quelques-uns qui étaient de très-bons physiciens; & j'avoue que j'ai été bien surpris que des hommes qui démêlent si bien les ressorts de la nature, s'obstinassent à méconnaître la main qui préside si visiblement au jeu de ces ressorts.

Il me paraît qu'un des principes qui les conduisent au matérialisme, c'est qu'ils croient le monde infini & plein, & la matière éternelle; il faut bien que ce soient ces principes qui les égarent, puisque presque tous les Newtoniens que j'ai vus admettant le vide & la matière finie, admettent conséquemment un Dieu.

En effet si la matière est infinie, comme tant de philosophes & *Descartes* même l'ont prétendu, elle a par elle-même un attribut de l'Être suprême; si le vide est impossible, la matière existe nécessaire-

(*) Voyez RELIGION.

ment; si elle existe nécessairement, elle existe de toute éternité: donc dans ces principes on peut se passer d'un DIEU créateur, fabricateur & conservateur de la matière.

Je sais bien que *Descartes*, & la plupart des écoles qui ont cru le plein & la matière indéfinie, ont cependant admis un DIEU; mais c'est que les hommes ne raisonnent & ne se conduisent presque jamais selon leurs principes.

Si les hommes raisonnaient conséquemment, *Epicure*, & son apôtre *Lucrèce*, auraient dû être les plus religieux défenseurs de la Providence qu'ils combattaient: car en admettant le vide & la matière finie, vérité qu'ils ne fesaient qu'entrevoir, il s'ensuivait nécessairement que la matière n'était pas l'Être nécessaire, existant par lui-même, puisqu'elle n'était pas indéfinie; ils avaient donc dans leur propre philosophie, malgré eux-mêmes, une démonstration qu'il y a un autre Être suprême, nécessaire, infini, & qui a fabriqué l'univers. La philosophie de *Newton*, qui admet & qui prouve la matière finie & le vide, prouve aussi démonstrativement un DIEU.

Aussi je regarde les vrais philosophes comme les apôtres de la Divinité; il en faut pour chaque espèce d'homme; un catéchiste de paroisse dit à des enfans qu'il y a un DIEU; mais *Newton* le prouve à des sages.

A Londres, après les guerres de *Cromwel* sous *Charles II*, comme à Paris après les guerres des *Guises* sous *Henri IV*, on se piquait beaucoup d'athéisme; les hommes ayant passé de l'excès de la cruauté

à celui des plaisirs, & ayant corrompu leur esprit successivement dans la guerre & dans la mollesse, ne raisonnaient que très-médiocrement; plus on a depuis étudié la nature, plus on a connu son auteur.

J'ose croire une chose, c'est que de toutes les religions le théisme est la plus répandue dans l'univers: elle est la religion dominante à la Chine; c'est la secte des sages chez les Mahométans; & de dix philosophes chrétiens il y en a huit de cette opinion. Elle a pénétré jusque dans les écoles de théologie, dans les cloîtres, & dans le conclave; c'est une espèce de secte, sans association, sans culte, sans cérémonies, sans dispute & sans zèle, répandue dans l'univers sans avoir été prêchée. Le théisme se rencontre au milieu de toutes les religions, comme le judaïsme: ce qu'il y a de singulier, c'est que l'un étant le comble de la superstition, abhorré des peuples & méprisé des sages, est toléré partout à prix d'argent; & l'autre étant l'opposé de la superstition, inconnu au peuple, & embrassé par les seuls philosophes, n'a d'exercice public qu'à la Chine.

Il n'y a point de pays dans l'Europe où il y ait plus de théistes qu'en Angleterre. Plusieurs personnes demandent s'ils ont une religion, ou non?

Il y a deux sortes de théistes: ceux qui pensent que DIEU a fait le monde sans donner à l'homme des règles du bien & du mal. Il est clair que ceux-là ne doivent avoir que le nom de philosophes.

Il y a ceux qui croient que DIEU a donné à l'homme une loi naturelle, & il est certain que

ceux-là ont une religion, quoiqu'ils n'aient pas de culte extérieur. Ce ſont, à l'égard de la religion chrétienne, des ennemis pacifiques qu'elle porte dans ſon ſein, & qui renoncent à elle ſans ſonger à la détruire. Toutes les autres ſectes veulent dominer; chacune eſt comme les corps politiques, qui veulent ſe nourrir de la ſubſtance des autres, & s'élever ſur leur ruine : le théiſme ſeul a toujours été tranquille. On n'a jamais vu de théiſtes qui aient cabalé dans aucun Etat.

Il y a eu à Londres une ſociété de théiſtes qui s'aſſemblèrent pendant quelque tems auprès du temple Voer; ils avaient un petit livre de leurs lois: la religion, ſur laquelle on a compoſé ailleurs tant de gros volumes, ne contenait pas deux pages de ce livre. Leur principal axiôme était ce principe: «La morale eſt la même chez tous les hommes, donc elle vient de DIEU; le culte eſt différent, donc il eſt l'ouvrage des hommes.

Le ſecond axiôme était: «Que les hommes étant tous frères & reconnaiſſant le même Dieu, il eſt exécrable que des frères perſécutent leurs frères, parce qu'ils témoignent leur amour au père-de-famille d'une manière différente.» En effet, diſaient-ils, quel eſt l'honnête-homme qui ira tuer ſon frère aîné ou ſon frère cadet, parce que l'un aura ſalué leur père commun à la chinoiſe & l'autre à la hollandaiſe, ſur-tout dès qu'il ne ſera pas bien décidé dans la famille de quelle manière le père veut qu'on lui faſſe la révérence? Il paraît que celui qui en

userait ainsi, serait plutôt un mauvais frère qu'un bon fils.

Je sais bien que ces maximes mènent tout droit au *dogme abominable & exécrable de la tolérance*; aussi je ne fais que rapporter simplement les choses. Je me donne bien de garde d'être controversiste. Il faut convenir cependant que si les différentes sectes qui ont déchiré les Chrétiens, avaient eu cette modération, la chrétienté aurait été troublée par moins de désordres, saccagée par moins de révolutions, & inondée par moins de sang.

Plaignons les théistes de combattre notre sainte révélation. (*) Mais d'où vient que tant de Calvinistes, de Luthériens, d'Anabaptistes, de Nestoriens, d'Ariens, de partisans de Rome, d'ennemis de Rome, ont été si sanguinaires, si barbares & si malheureux, persécutans & persécutés? c'est qu'ils étaient *peuple*. D'où vient que les théistes, même en se trompant, n'ont jamais fait de mal aux hommes? c'est qu'ils sont *philosophes*. La religion chrétienne a coûté à l'humanité plus de dix-sept millions d'hommes, à ne compter qu'un million d'hommes par siècle, tant ceux qui ont péri par les mains des bourreaux de la justice, que ceux qui sont morts par la main des autres bourreaux soudoyés & rangés en bataille, le tout pour le salut du prochain & la plus grande gloire de DIEU.

J'ai vu des gens s'étonner qu'une religion aussi modérée que le théisme, & qui paraît si conforme

(*) *Voyez* l'Avertissement des Editeurs, tome I, *Philosophie*

à la raiſon, n'ait jamais été répandue parmi le peuple.

Chez le vulgaire, grand & petit, on trouve de pieuſes herbières, de dévotes revendeuſes, de moliniſtes ducheſſes, de ſcrupuleuſes couturières, qui ſe feraient-brûler pour l'anabaptiſme, de ſaints cochers-de-fiacre qui ſont tout-à-fait dans les intérêts de *Luther* ou d'*Arius*; mais enfin dans ce peuple on ne voit point de théiſtes. C'eſt que le théiſme doit encore moins s'appeler une religion qu'un ſyſtême de philoſophie, & que le vulgaire des grands & le vulgaire des petits n'eſt point philoſophe.

Locke était un théiſte déclaré. J'ai été étonné de trouver dans le chapitre *des idées innées* de ce grand philoſophe, que les hommes ont tous des idées différentes de la juſtice. Si cela était, la morale ne ſerait plus la même, la voix de DIEU ne ſe ferait plus entendre aux hommes; il n'y a plus de religion naturelle. Je veux croire avec lui qu'il y a des nations où l'on mange ſon père, & où l'on rend un ſervice d'ami en couchant avec la femme de ſon voiſin; mais ſi cela eſt vrai, cela n'empêche pas que cette loi, *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*, ne ſoit une loi générale. Car ſi on mange ſon père, c'eſt quand il eſt vieux, qu'il ne peut plus ſe traîner, & qu'il ſerait mangé par les ennemis; or quel eſt le père, je vous prie, qui n'aimât mieux fournir un bon repas à ſon fils, qu'à l'ennemi de ſa nation? De plus celui qui mange ſon père, eſpère qu'il ſera mangé à ſon tour par ſes enfans.

Si l'on rend ſervice à ſon voiſin en couchant avec

sa femme, c'est lorsque ce voisin ne peut avoir un fils, & en veut avoir un ; car autrement il en serait fort fâché. Dans l'un & dans l'autre de ces cas, & dans tous les autres, la loi naturelle, *Ne fais à autrui que ce que tu voudrais qu'on te fît*, subsiste. Toutes les autres règles, si diverses & si variées se rapportent à celle-là. Lors donc que le sage métaphysicien *Locke* dit que les hommes n'ont point d'idées innées, qu'ils ont des idées différentes du juste & de l'injuste, il ne prétend pas assurément que DIEU n'ait pas donné à tous les hommes cet instinct d'amour-propre qui les conduit tous nécessairement. (*)

ATHÉISME.

SECTION Ire.

De la comparaison si souvent faite entre l'Athéisme & l'Idolâtrie.

IL me semble que dans le Dictionnaire encyclopédique on ne réfute pas aussi fortement qu'on l'aurait pu le sentiment du jésuite *Richeome* sur les athées & sur les idolâtres ; sentiment soutenu autrefois par *St Thomas*, *St Grégoire* de Nazianze, *St Cyprien*, & *Tertullien* ; sentiment qu'*Arnobe* étalait avec beaucoup de force quand il disait aux païens : *Ne rougissez-vous pas de nous reprocher notre mépris pour vos Dieux, & n'est-il pas beaucoup plus juste de ne croire aucun Dieu,*

(*) Voyez les articles AMOUR-PROPRE, ATHÉISME & THÉISME ; & l'ouvrage intitulé, *Profession de foi des Théistes*, & les *Lettres de Memmius à Cicéron*, Philosophie, tome I.

que de leur imputer des actions infâmes? sentiment établi long-tems auparavant par *Plutarque*, qui dit *qu'il aime beaucoup mieux qu'on dise qu'il n'y a point de Plutarque, que si on disait : Il y a un Plutarque inconstant, colère & vindicatif*; sentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de *Bayle*.

Voici le fond de la dispute, mis dans un jour assez éblouissant par le jésuite *Richeome*, & rendu encore plus spécieux par la manière dont *Bayle* le fait-valoir.

« Il y a deux portiers à la porte d'une maison;
» on leur demande : Peut-on parler à votre maître ?
» Il n'y est pas, répond l'un. Il y est, répond l'autre;
» mais il est occupé à faire de la fausse monnaie,
» de faux contrats, des poignards & des poisons,
» pour perdre ceux qui n'ont fait qu'accomplir son
» dessein. L'athée ressemble au premier de ces por-
» tiers, le païen à l'autre. Il est donc visible que le
» païen offense plus grièvement la Divinité que ne
» fait l'athée. »

Avec la permission du père *Richeome* & même de *Bayle*, ce n'est point là du tout l'état de la question. Pour que le premier portier ressemble aux athées, il ne faut pas qu'il dise : Mon maître n'est point ici; il faudrait qu'il dît : Je n'ai point de maître; celui que vous prétendez mon maître, n'existe point. Mon camarade est un sot, qui vous dit que Monsieur est occupé à composer des poisons & à aigüiser des poignards pour assassiner ceux qui ont exécuté ses volontés. Un tel être n'existe point dans le monde.

Richeome a donc fort mal raisonné, & *Bayle*, dans ses discours un peu diffus, s'est oublié jusqu'à faire à *Richeome* l'honneur de le commenter fort mal-à-propos.

Plutarque semble s'exprimer bien mieux, en préférant les gens qui assurent qu'il n'y a point de *Plutarque*, à ceux qui prétendent que *Plutarque* est un homme insociable. Que lui importe en effet qu'on dise qu'il n'est pas au monde? mais il lui importe beaucoup qu'on ne flétrisse pas sa réputation. Il n'en est pas ainsi de l'Être suprême.

Plutarque n'entame pas encore le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit que de savoir qui offense le plus l'Être suprême, de celui qui le nie, ou de celui qui le défigure. Il est impossible de savoir autrement que par la révélation, si DIEU est offensé des vains discours que les hommes tiennent de lui.

Les philosophes, sans y penser, tombent presque toujours dans les idées du vulgaire, en supposant que DIEU est jaloux de sa gloire, qu'il est colère, qu'il aime la vengeance, & en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéressant pour l'univers entier, est de savoir s'il ne vaut pas mieux pour le bien de tous les hommes admettre un Dieu rémunérateur & vengeur, qui récompense les bonnes actions cachées, & qui punit les crimes secrets, que de n'en admettre aucun.

Bayle s'épuise à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux Dieux de l'antiquité. Ses adversaires lui répondent par les lieux-communs qui ne si-

ſignifient rien. Les partiſans de *Bayle* & ſes ennemis ont preſque toujours combattu ſans ſe rencontrer. Ils conviennent tous que *Jupiter* était un adultère, *Vénus* une impudique, *Mercure* un fripon. Mais ce n'eſt pas, à ce qu'il me ſemble, ce qu'il fallait conſidérer. On devait diſtinguer les métamorphoſes d'*Ovide*, de la religion des anciens Romains. Il eſt très-certain qu'il n'y a jamais eu de temple, ni chez eux, ni même chez les Grecs, dédié à *Mercure* le fripon, à *Vénus* l'impudique, à *Jupiter* l'adultère.

Le Dieu que les Romains appelaient *Deus optimus maximus*, très-bon, très-grand, n'était pas cenſé encourager *Clodius* à coucher avec la femme de *Céſar*, ni *Céſar* à être le giton du roi *Nicomède*.

Cicéron ne dit point que *Mercure* excita *Verrès* à voler la Sicile, quoique *Mercure* dans la fable eût volé les vaches d'*Apollon*. La véritable religion des anciens était que *Jupiter très-bon & très-juſte*, & les Dieux ſecondaires, puniſſaient le parjure dans les enfers. Auſſi les Romains furent-ils très-longtems les plus religieux obſervateurs des ſermens. La religion fut donc très-utile aux Romains. Il n'était point-du-tout ordonné de croire aux deux œufs de *Léda*, au changement de la fille d'*Inachus* en vache, à l'amour d'*Apollon* pour *Hyacinthe*.

Il ne faut donc pas dire que la religion de *Numa* déshonorait la Divinité. On a donc long-tems diſputé ſur une chimère; & c'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent.

On demande enſuite ſi un peuple d'athées peut

ſubſiſter? Il me ſemble qu'il faut diſtinguer entre le peuple proprement dit, & une ſociété de philoſophes au-deſſus du peuple. Il eſt vrai que par tout pays la populace a beſoin du plus grand frein ; & que ſi *Bayle* avait eu ſeulement cinq ou ſix cents payſans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un DIEU rémunérateur & vengeur. Mais *Bayle* n'en aurait pas parlé aux Epicuriens, qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus ſociales & ſur-tout l'amitié, fuyant l'embarras & le danger des affaires publiques, menant enfin une vie commode & innocente. Il me paraît qu'ainſi la diſpute eſt finie quant à ce qui regarde la ſociété & la politique.

Pour les peuples entièrement ſauvages, on a déjà dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées, ni parmi les théiſtes. Leur demander leur croyance, ce ſerait autant que leur demander s'ils ſont pour *Ariſtote* ou pour *Démocrite* ; ils ne connaiſſent rien, ils ne ſont pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut inſiſter ; on peut dire : Ils vivent en ſociété, & ils ſont ſans DIEU ; donc on peut vivre en ſociété ſans religion.

En ce cas je répondrai que les loups vivent ainſi, & que ce n'eſt pas une ſociété qu'un aſſemblage de barbares anthropophages tels que vous les ſuppoſez. Et je vous demanderai toujours ſi, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre ſociété, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge, ne cruſſent en DIEU ?

SECTION II.

Des Athées modernes. Raisons des adorateurs de DIEU.

Nous sommes des êtres intelligens; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, insensible: il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous disons qu'il y a un bon machiniste, & que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable; donc il y a dans le monde une admirable intelligence, quelque part où elle soit. Cet argument est vieux, & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de leviers, de poulies, qui agissent suivant les lois de la mécanique, de liqueurs que les lois de l'hydrostatique font perpétuellement circuler: & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation, on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres, celui de notre petite terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaissait pas une de ces lois, l'éloquent, mais le chimérique *Platon*, qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, & l'eau sur un triangle rectangle; l'étrange *Pla-*

ton, qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, *Platon* qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeler DIEU *l'éternel géomètre*, pour sentir qu'il existe une Intelligence formatrice? *Spinosa* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

Raisons des Athées.

J'AI cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'Intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment: La combinaison de cet univers était possible, puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure, & la Terre; ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en fesant abstraction de tout le reste, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaison; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres ne se trouveront pas où ils sont les uns par-rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent-vingt contre un à parier que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, & notre globe

ne feront pas placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que fept cents vingt hazards contre un, pour mettre ces fix groffes planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entr'elles, felon leurs diftances données. Il eft donc démontré qu'en fept cents vingt jets, le feul mouvement a pu mettre ces fix planètes principales dans leur ordre.

Prenez enfuite tous les aftres fecondaires, toutes leurs combinaifons, tous leurs mouvemens; tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui fentent, qui penfent, qui agiffent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jufqu'au nombre que notre faibleffe appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il eft, par le feul mouvement: donc il eft poffible que dans toute l'éternité le feul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il exifte. Il eft même néceffaire que dans l'éternité cette combinaifon arrive. Ainfi, difent-ils, non-feulement il eft poffible que le monde foit tel qu'il eft par le feul mouvement; mais il était impoffible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaifons infinies.

Réponfe.

TOUTE cette fuppofition me paraît prodigieufement chimérique, pour deux raifons: la première, c'eft que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne fauriez prouver qu'il foit

poſſible que le ſeul mouvement produiſe l'entendement. La ſeconde, c'eſt que, de votre propre aveu, il y a l'infini contre un à parier, qu'une cauſe intelligente formatrice annonce l'univers. Quand on eſt tout ſeul vis-à-vis l'infini, on eſt bien pauvre.

Encore une fois, *Spinoſa* lui-même admet cette intelligence; c'eſt la bâſe de ſon ſyſtême. Vous ne l'avez pas lu, & il faut le lire. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un ſot orgueil votre faible raiſon dans un abyme où *Spinoſa* n'a pas oſé deſcendre? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'eſt une cauſe aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète eſt toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme le cube de ſa diſtance eſt au cube des diſtances des autres au centre commun? Ou les aſtres ſont de grands géomètres, ou l'éternel Géomètre a arrangé les aſtres.

Mais, où eſt l'éternel Géomètre? Eſt-il en un lieu ou en tout lieu ſans occuper l'eſpace? je n'en ſais rien. Eſt-ce de ſa propre ſubſtance qu'il a arrangé toutes choſes? je n'en ſais rien. Eſt-il immenſe ſans quantité & ſans qualité? je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut l'adorer & être juſte.



Nouvelle Objection d'un Athée moderne.

« PEUT-ON dire que les parties des animaux
» soient conformées selon leurs besoins ? Quels sont
» ces besoins ? la conservation & la propagation.
» Or faut-il s'étonner que des combinaisons infi-
» nies que le hazard a produites, il n'ait pu sub-
» sister que celles qui avaient des organes propres
» à la nourriture & à la continuation de leur es-
» pèce ? toutes les autres n'ont-elles pas dû néces-
» sairement périr ? »

Réponse.

Ce discours, rebattu d'après *Lucrèce*, est assez réfuté par la sensation donnée aux animaux, & par l'intelligence donnée à l'homme. Comment des combinaisons *que le hazard a produites*, produiraient-elles cette sensation & cette intelligence ? (ainsi qu'on vient de le dire au paragraphe précédent.) Oui sans-doute, les membres des animaux sont faits pour tous leurs besoins avec un art incompréhensible, & vous n'avez pas même la hardiesse de le nier. Vous n'en parlez plus. Vous sentez que vous n'avez rien à répondre à ce grand argument que la nature fait contre vous. La disposition d'une aile de mouche, les organes d'un limaçon, suffisent pour vous atterrer.

Objection de Maupertuis.

« LES physiciens modernes n'ont fait qu'étendre
» ces prétendus argumens, ils les ont souvent pous-
» sés jusqu'à la minutie & à l'indécence. On a trouvé

» DIEU dans les plis de la peau du rhinocéros : on
» pouvait, avec le même droit, nier son existence à
» cause de l'écaille de la tortue. »

Réponse.

QUEL raisonnement ! La tortue & le rhinocéros, & toutes les différentes espèces, prouvent également dans leurs variétés infinies, la même cause, le même dessein, le même but, qui sont la conservation, la génération & la mort. L'unité se trouve dans cette infinie variété ; l'écaille & la peau rendent également témoignage. Quoi ! nier DIEU parce que l'écaille ne ressemble pas à du cuir ! Et des journalistes ont prodigué à ces inepties des éloges qu'ils n'ont pas donnés à *Newton* & à *Locke*, tous deux adorateurs de la Divinité en connaissance de cause !

Autre Objection de Maupertuis.

« A quoi sert la beauté & la convenance dans la
» construction du serpent ? Il peut, dit-on, avoir des
» usages que nous ignorons. Taisons-nous donc au
» moins ; n'admirons pas un animal que nous ne con-
» naissons que par le mal qu'il fait. »

Réponse.

TAISEZ-VOUS donc aussi, puisque vous ne concevez pas son utilité plus que moi ; ou avouez que tout est admirablement proportionné dans les reptiles. Il y en a de venimeux, vous l'avez été vous-même. Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a formé les serpens, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, & les bipèdes. Cet art est assez manifeste.

dont des juges infâmes firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers, & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait *Socrate* élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de DIEU, & se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autorisait de si infâmes licences, méritait bien ce qui lui est arrivé, de devenir l'esclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Russes que la Grèce aurait autrefois appelés *barbares*, & qui la protègent aujourd'hui, n'auraient ni empoisonné *Socrate*, ni condamné à mort *Alcibiade*.

Franchissons tout l'espace des tems entre la république romaine & nous. Les Romains, bien plus sages que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'empire romain. Dès que l'empereur *Frédéric II* a des querelles avec les Papes, on l'accuse d'être athée, & d'être l'auteur du livre des *trois imposteurs*, conjointement avec son chancelier *de Vineis*.

Notre grand-chancelier de l'*Hôpital* se déclare-t-il contre les persécutions? on l'accuse aussitôt d'athéisme. (*a*) *Homo doctus, sed verus atheus.* Un jésuite, autant au-dessous d'*Aristophane* qu'*Aristophane* est au-dessous d'*Homère*, un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jésuite *Garasse*, en un mot, trouve par-tout des

(*a*) *Commentarium rerum Gallicarum*, l. 28.

Athéistes ; c'eft ainfi qu'il nomme tous ceux contre lefquels il fe déchaîne. Il appelle *Théodore de Bèze* athéifte ; c'eft lui qui a induit le public en erreur fur *Vanini*.

La fin malheureufe de *Vanini* ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de *Socrate*, parce que *Vanini* n'était qu'un pédant étranger fans mérite : mais enfin, *Vanini* n'était point athée comme on l'a prétendu ; il était précifément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre napolitain, prédicateur & théologien de fon métier ; difputeur à outrance fur les quiddités & fur les univerfaux, *& utrùm chimæra bombinans in vacuo poffit comedere fecundas intentiones*. Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'athéifme. Sa notion de DIEU eft de la théologie la plus faine & la plus approuvée : « DIEU eft fon » principe & fa fin, père de l'un & de l'autre, & » n'ayant befoin ni de l'un ni de l'autre ; éternel fans » être dans le tems, préfent par-tout fans être en » aucun lieu. Il n'y a pour lui ni paffé ni futur ; il » eft par-tout & hors de tout ; gouvernant tout, & » ayant tout créé ; immuable, infini fans parties ; » fon pouvoir eft fa volonté, &c. » Cela n'eft pas bien philofophique, mais cela eft de la théologie la plus approuvée.

Vanini fe piquait de renouveler ce beau fentiment de *Platon*, embraffé par *Averroës*, que DIEU avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jufqu'au plus grand, dont le dernier chaînon eft attaché à fon trône éternel ; idée, à la vérité, plus fublime que

vraie, mais qui eſt auſſi éloignée de l'athéiſme que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour diſputer; mais malheureuſement la diſpute eſt le chemin oppoſé à la fortune; on ſe fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de ſavans ou de pédans contre leſquels on argumente. Il n'y eut point d'autre ſource du malheur de *Vanini*; ſa chaleur & ſa groſſièreté dans la diſpute lui valurent la haîne de quelques théologiens; & ayant eu une querelle avec un nommé *Francon* ou *Franconi*, ce *Francon*, ami de ſes ennemis, ne manqua pas de l'accuſer d'être athée enſeignant l'athéiſme.

Ce *Francon* ou *Franconi*, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de ſoutenir à la confrontation ce qu'il avait avancé. *Vanini* ſur la ſellette, interrogé ſur ce qu'il penſait de l'exiſtence de DIEU, répondit qu'il adorait avec l'Égliſe un DIEU en trois perſonnes. Ayant pris à terre une paille: Il ſuffit de ce fétu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau diſcours ſur la végétation & le mouvement, & ſur la néceſſité d'un Être ſuprême, ſans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le préſident *Grammont*, qui était alors à Toulouſe, rapporte ce diſcours dans ſon Hiſtoire de France, aujourd'hui ſi oubliée; & ce même *Grammont*, par un préjugé inconcevable prétend que *Vanini* diſait tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une perſuaſion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire &

atroce du préfident *Grammont?* Il eft évident que, fur la réponfe de *Vanini*, on devait l'abfoudre de l'accufation d'athéifme. Mais qu'arriva-t-il? ce malheureux prêtre étranger fe mêlait auffi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il confervait chez lui dans un vafe plein d'eau; on ne manqua pas de l'accufer d'être forcier. On foutint que ce crapaud était le dieu qu'il adorait; on donna un fens impie à plufieurs paffages de fes livres, ce qui eft très-aifé & très-commun, en prenant les objections pour les réponfes, en interprétant avec malignité quelque phrafe louche, en empoifonnant une expreffion innocente. Enfin la faction qui l'opprimait arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour juftifier cette mort, il fallait bien accufer cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très-minime *Merfenne* a pouffé la démence jufqu'à imprimer, que *Vanini était parti de Naples avec douze de fes Apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'athéifme.* Quelle pitié! comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à fes gages? comment aurait-il pû perfuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre par-tout cette doctrine révoltante au péril de leur vie? Un Roi ferait-il affez puiffant pour payer douze prédicateurs d'athéifme? Perfonne, avant le père *Merfenne*, n'avait avancé une fi énorme abfurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les Journaux, les Dictionnaires hiftoriques; & le monde, qui aime l'extraordinaire, a cru cette fable fans examen.

Bayle lui-même, dans ses Penſées diverſes, parle de *Vanini* comme d'un athée : il ſe ſert de cet exemple pour appuyer ſon paradoxe qu'*une ſociété d'Athées peut ſubſiſter*; il aſſure que *Vanini* était un homme de mœurs très-réglées, & qu'il fut le martyr de ſon opinion philoſophique. Il ſe trompe également ſur ces deux points. Le prêtre *Vanini* nous apprend dans ſes Dialogues, faits à l'imitation d'*Eraſme*, qu'il avait eu une maitreſſe nommée *Iſabelle*. Il était libre dans ſes écrits comme dans ſa conduite ; mais il n'était point athée.

Un ſiècle après ſa mort le ſavant *la Croze*, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le juſtifier ; mais comme perſonne ne s'intéreſſe à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très-mauvais auteur, preſque perſonne ne lit ces apologies.

Le jéſuite *Hardouin*, plus ſavant que *Garaſſe*, & non moins téméraire, accuſe d'athéiſme, dans ſon livre intitulé *ATHEI DETECTI*, les *Deſcartes*, les *Arnaulds*, les *Paſcals*, les *Mallebranches*; heureuſement ils n'ont pas eu le ſort de *Vanini*.

SECTION IV.

DISONS un mot de la queſtion de morale, agitée par *Bayle*, ſavoir : *Si une ſociété d'Athées pourrait ſubſiſter ?* Remarquons d'abord ſur cet article, quelle eſt l'énorme contradiction des hommes dans la diſpute. Ceux qui ſe ſont élevés contre l'opinion de *Bayle* avec le plus d'emportement ; ceux qui lui ont nié avec le plus d'injures la poſſibilité d'une ſociété

d'athées, ont soutenu depuis avec la même intrépidité, que l'athéisme est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils se sont assurément bien trompés sur le gouvernement chinois : ils n'avaient qu'à lire les édits des Empereurs de ce vaste pays ; ils auraient vu que ces édits sont des sermons, & que par-tout il y est parlé de l'Être suprême, gouverneur, vengeur, & rémunérateur.

Mais en même tems ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'athées ; & je ne sais comment M. *Bayle* a pu oublier un exemple frappant qui aurait pu rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'athées paraît-elle impossible ? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre ensemble ; que les lois ne peuvent rien contre les crimes secrets ; qu'il faut un Dieu vengeur, qui punisse, dans ce monde-ci ou dans l'autre, les méchans échappés à la justice humaine.

Les lois de *Moïse*, il est vrai, n'enseignaient point une vie à venir, ne menaçaient point de châtimens après la mort, n'enseignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être athées, loin de croire se soustraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel, mais ils le croyaient toujours présent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans

leurs enfans, dans leur poftérité, jufqu'à la quatrième génération: ce frein était très-puiffant.

Mais, chez les gentils, plufieurs fectes n'avaient aucun frein; les Sceptiques doutaient de tout: les Académiciens fufpendaient leur jugement fur tout; les Epicuriens étaient perfuadés que la Divinité ne pouvait fe mêler des affaires des hommes, & dans le fond ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'eft point une fubftance, mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps; par conféquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les fénateurs & les chevaliers romains étaient de véritables athées, car les Dieux n'exiftaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'efpéraient rien d'eux. Le fénat romain était donc réellement une affemblée d'athées, du tems de *Céfar* & de *Cicéron*.

Ce grand orateur, dans fa harangue pour *Cluentius*, dit à tout le fénat affemblé: *Quel mal lui fait la mort? nous rejettons toutes les fables ineptes des enfers; qu'eft-ce donc que la mort lui a ôté? rien que le fentiment des douleurs.*

Céfar, l'ami de *Catilina*, voulant fauver la vie de fon ami contre ce même *Cicéron*, ne lui objecte-t-il pas que ce n'eft point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'eft rien*, que c'eft feulement la fin de nos maux, que c'eft un moment plus heureux que fatal? *Cicéron* & tout le fénat ne fe rendent-ils pas à ces raifons? Les vainqueurs & les légiflateurs de l'univers connu formaient donc vifiblement une fociété d'hommes

qui ne craignaient rien des Dieux, qui étaient de véritables athées.

Bayle examine ensuite si l'idolâtrie est plus dangereuse que l'athéisme, si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes; il est en cela du sentiment de *Plutarque;* il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion qu'une mauvaise opinion : mais, n'en déplaise à *Plutarque*, il est évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre *Cérès*, *Neptune*, & *Jupiter*, que de ne rien craindre du tout. Il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire, & qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que, dans une ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une religion, même mauvaise, que de n'en point avoir du tout.

Il paraît donc que *Bayle* devait plutôt examiner quel est le plus dangereux, du fanatisme, ou de l'athéisme. Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste; car l'athéisme n'inspire point de passion sanguinaire, mais le fanatisme en inspire : l'athéisme ne s'oppose pas aux crimes, mais le fanatisme les fait commettre. Supposons avec l'auteur du *Commentarium rerum gallicarum*, que le chancelier de l'*Hospital* fût athée; il n'a fait que de sages lois, & n'a conseillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les massacres de la Saint-Barthélemi. *Hobbes* passa pour un

athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de son tems inondèrent de sang l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande. *Spinosa* était non-seulement athée, mais il enseigna l'athéisme ; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'assassinat juridique de *Barnevelt* ; ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de *With* en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les athées sont pour la plupart des savans hardis & égarés, qui raisonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses & de la nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux, n'ont guère le tems de raisonner, & d'embrasser un mauvais systême ; ils ont autre chose à faire qu'à comparer *Lucrèce* avec *Socrate*. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du sénat de Rome, qui était presque tout composé d'athées de théorie & de pratique, c'est-à-dire, qui ne croyaient ni à la Providence, ni à la vie future : ce sénat était une assemblée de philosophes, de voluptueux, & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la république. L'épicuréisme subsista sous les Empereurs : les athées du sénat avaient été des factieux dans les tems de *Sylla* & de *César* ; ils furent sous *Auguste* & *Tibère* des athées esclaves.

Je ne voudrais pas avoir affaire à un Prince athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serais pilé ;

Je ne voudrais pas, si j'étais Souverain, avoir affaire à des courtisans athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner; il me faudrait prendre, au hazard, du contrepoison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les princes & pour les peuples, que l'idée d'un Être suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur, & vengeur, soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des peuples athées, dit *Bayle* dans ses Pensées sur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinambous, & beaucoup d'autres petites nations, n'ont point de DIEU; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler: dites-leur qu'il y en a un, ils le croiront aisément: dites-leur que tout se fait par la nature des choses, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont athées, est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-cartésiens; ils ne sont ni pour ni contre *Descartes*. Ce sont de vrais enfans; un enfant n'est ni athée, ni déiste, il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci? Que l'athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent; qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons sur-tout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant

ſans germe, aucun germe ſans deſſein, &c., & que le blé ne vient point de pourriture.

Des géomètres non-philoſophes ont rejetté les cauſes finales, mais les vrais philoſophes les admettent ; &, comme on l'a dit déjà, (article *ATHÉE*) un catéchiſte annonce DIEU aux enfans, & *Newton* le démontre aux ſages.

S'il y a des athées, à qui doit-on s'en prendre, ſinon aux tyrans mercenaires des ames, qui, en nous révoltant contre leurs fourberies, forcent quelques eſprits faibles à nier le DIEU que ces monſtres déshonorent ? Combien de fois les ſangſues du peuple ont-ils porté les citoyens accablés juſqu'à ſe révolter contre le Roi ! (*)

Des hommes engraiſſés de notre ſubſtance nous crient : Soyez perſuadés qu'une âneſſe a parlé ; croyez qu'un poiſſon a avalé un homme & l'a rendu au bout de trois jours ſain & gaillard ſur le rivage ; ne doutez pas que le DIEU de l'univers n'ait ordonné à un prophète juif de manger de la merde (*Ezéchiel*), & à un autre prophète d'acheter deux catins, & de leur faire des fils de p.... (*Oſée.*) Ce ſont les propres mots qu'on fait prononcer au DIEU de vérité & de pureté ! Croyez cent choſes ou viſiblement abominables, ou mathématiquement impoſſibles ; ſinon le DIEU de miſéricorde vous brûlera, non-ſeulement pendant des millions de milliars de ſiècles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité, ſoit que vous ayez un corps, ſoit que vous n'en ayez pas.

(*) *Voyez* FRAUDE.

Ces inconcevables bêtises révoltent des esprits faibles & téméraires, aussi bien que des esprits fermes & sages. Ils disent : Nos maîtres nous peignent DIEU comme le plus insensé & comme le plus barbare de tous les êtres : donc il n'y a pas de DIEU ; mais ils devraient dire : Nos maîtres attribuent à DIEU leurs absurdités & leurs fureurs ; donc DIEU est le contraire de ce qu'ils annoncent ; donc DIEU est aussi sage & aussi bon, qu'ils le disent fou & méchant. C'est ainsi que s'expliquent les sages. Mais si un fanatique les entend, il les dénonce à un magistrat sergent de prêtres ; & ce sergent les fait brûler à petit feu, croyant venger & imiter la Majesté divine qu'il outrage.

ATOMES.

ÉPICURE, aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs, qui a mérité que *Gassendi* prît sa défense ; après *Epicure*, *Lucrèce* qui força la langue latine à exprimer les idées philosophiques, & (ce qui attira l'admiration de Rome) à les exprimer en vers ; *Epicure* & *Lucrèce*, dis-je, admîrent les atômes & le vide : *Gassendi* soutint cette doctrine, & *Newton* la démontra. En vain un reste de cartésianisme combatait pour le plein : en vain *Leibnitz*, qui avait d'abord adopté le systême raisonnable d'*Epicure*, de *Lucrèce*, de *Gassendi*, & de *Newton*, changea d'avis sur le vide, quand il fut brouillé avec *Newton* son maître. Le plein

eſt aujourd'hui regardé comme une chimère. *Boileau*, qui était un homme de très-grand ſens, a dit avec beaucoup de raiſon :

> Que Rohaut vainement ſèche pour concevoir
> Comment tout étant plein tout a pu ſe mouvoir.

Le vide eſt reconnu ; on regarde les corps les plus durs comme des cribles, & ils ſont tels en effet. On admet des atômes, des principes inſécables, inaltérables, qui conſtituent l'immutabilité des élémens & des eſpèces ; qui ſont que le feu eſt toujours feu, ſoit qu'on l'apperçoive, ſoit qu'on ne l'apperçoive pas ; que l'eau eſt toujours eau, la terre toujours terre, & que les germes imperceptibles qui forment homme ne forment point un oiſeau.

Epicure & *Lucrèce* avaient déjà établi cette vérité, quoique noyée dans des erreurs. *Lucrèce* dit en parlant des atômes :

> *Sunt igitur ſolidâ pollentia ſimplicitate.*
> Le ſoutien de leur être eſt la ſimplicité.

Dans ces élémens d'une nature immuable, il eſt à croire que l'univers ne ferait qu'un chaos ; & en cela *Epicure* & *Lucrèce* paraiſſent de vrais philoſophes.

Leurs intermèdes qu'on a tant tournés en ridicule, ne ſont autre choſe que l'eſpace non-réſiſtant dans lequel *Newton* a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des tems proportionnels à leurs aires ; ainſi ce n'étaient pas les intermèdes d'*Epicure* qui étaient ridicules, ce furent leurs adverſaires.

Mais lorsqu'ensuite *Epicure* nous dit que ses atômes ont décliné par hazard dans le vide; que cette déclinaison a formé par hazard les hommes & les animaux; que les yeux par hazard se trouvèrent au haut de la tête, & les pieds au bout des jambes; que les oreilles n'ont point été données pour entendre; mais que la déclinaison des atômes ayant fortuitement composé des oreilles, alors les hommes s'en sont servi fortuitement pour écouter: cette démence, qu'on appelait *physique*, a été traitée de ridicule à très-juste titre.

Les vrais philosophes ont donc distingué depuis long-tems ce qu'*Epicure* & *Lucrèce* ont de bon, d'avec leurs chimères fondées sur l'imagination & l'ignorance. Les esprits les plus soumis ont adopté la création dans le tems, & les plus hardis ont admis la création de tout tems. Les uns ont reçu avec foi un univers tiré du neant; les autres, ne pouvant comprendre cette physique, ont cru que tous les êtres étaient des émanations du grand Être, de l'Être suprême & universel: mais tous ont rejeté le concours fortuit des atômes; tous ont reconnu que le hazard est un mot vide de sens. Ce que nous appelons *hazard* n'est & ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu. Comment donc se peut-il faire qu'on accuse encore les philosophes de penser que l'arrangement prodigieux & ineffable de cet univers soit une production du concours fortuit des atômes, un effet du hazard? ni *Spinosa*, ni personne n'a dit cette absurdité.

Cependant le fils du grand *Racine* dit, dans son Poëme de la religion :

O toi ! qui follement fais ton Dieu du hazard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidelle,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle ;
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment ?

Ces vers sont assurément en pure perte ; personne ne fait son Dieu du hazard ; personne n'a dit qu'*une hirondelle en broyant, en arrondissant son ciment, ait élevé son hardi bâtiment par hazard.* On dit, au contraire, qu'*elle fait son nid par les lois de la nécessité*, qui est l'opposé du hazard.

Le poëte *Rousseau* tombe dans le même défaut dans une Epître à ce même *Racine.*

De-là sont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systêmes si beaux,
Qui dirigeant sur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets, d'insensibles atômes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le hazard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce versificateur a-t-il trouvé *ces plans fameux d'Epicures nouveaux, qui dirigent sur leur prud'hommie du monde entier toute l'économie?* Où a-t-il vu que *ce grand univers est composé d'un concours divers de corps muets*, tandis qu'il y en a tant qui retentissent & qui ont de la voix ? Où a-t-il vu *ces insensibles atômes qui forment*

des fantômes conduits par le hazard? C'eſt ne connaître ni ſon ſiècle, ni la philoſophie, ni la poéſie, ni ſa langue, que de s'exprimer ainſi. Voilà un plaiſant philoſophe! l'auteur des *Epigrammes ſur la ſodomie & la beſtialité* devait-il écrire ſi magiſtralement & ſi mal ſur des matières qu'il n'entendait point-du-tout, & accuſer des philoſophes d'un libertinage d'eſprit qu'ils n'avaient point?

Je reviens aux atômes: la ſeule queſtion qu'on agite aujourd'hui conſiſte à ſavoir ſi l'Auteur de la nature a formé des parties primordiales, incapables d'être diviſées, pour ſervir d'élémens inaltérables; ou ſi tout ſe diviſe continuellement & ſe change en d'autres élémens. Le premier ſyſtême ſemble rendre raiſon de tout, & le ſecond de rien; du moins juſqu'à préſent.

Si les premiers élémens des choſes n'étaient pas indeſtructibles, il pourrait ſe trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres, & les changeât en ſa propre ſubſtance. C'eſt probablement ce qui fit imaginer à *Empédocle* que tout venait du feu, & que tout ſerait détruit par le feu.

On ſait que *Robert Boyle*, à qui la phyſique eut tant d'obligations dans le ſiècle paſſé, fut trompé par la fauſſe expérience d'un chimiſte qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. *Boerhaave* depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites; mais avant qu'il l'eût découverte, *Newton*, abuſé par *Boyle*, comme *Boyle* l'avait été par ſon chimiſte, avait déjà penſé que les élémens pouvaient ſe changer les uns dans les

autres ; & c'eſt ce qui lui fit-croire que le globe perdait toujours un peu de ſon humidité, & feſait des progrès en ſéchereſſe ; qu'ainſi DIEU ſerait un jour obligé de remettre la main à ſon ouvrage, *manum emendatricem deſideraret.* (*a*).

Leibnitz ſe récria beaucoup contre cette idée, & probablement il eut raiſon cette fois contre *Newton*. *Mundum tradidit diſputationi eorum*.

Mais malgré cette idée que l'eau peut devenir terre, *Newton* croyait aux atômes inſécables, indeſtructibles, ainſi que *Gaſſendi* & *Boerhaave* : ce qui paraît d'abord difficile à concilier ; car ſi l'eau s'était changée en terre, ſes élémens ſe feraient diviſés & perdus.

Cette queſtion rentre dans cette autre queſtion fameuſe de la matière diviſible à l'infini. Le mot d'*atômé* ſignifie *non partagé*, ſans parties. Vous le diviſez par la penſée ; car ſi vous le diviſiez réellement, il ne ſerait plus atôme.

Vous pouvez diviſer un grain d'or en dix-huit millions de parties viſibles ; un grain de cuivre diſſous dans l'eſprit de ſel ammoniac a montré aux yeux plus de vingt-deux milliars de parties : mais quand vous êtes arrivé au dernier élément, l'atôme échappe au microſcope, vous ne diviſez plus que par imagination.

Il en eſt de l'atôme diviſible à l'infini, comme de quelques propoſitions de géométrie. Vous pouvez faire-paſſer une infinité de courbes entre le cercle &

(*a*) *Voyez* le volume de *Phyſique*.

la tangente : oui, dans la supposition que ce cercle & cette tangente sont des lignes sans largeur; mais il n'y en a point dans la nature.

Vous établissez de même que des asymptotes s'approcheront sans jamais se toucher; mais c'est dans la supposition que ces lignes sont des longueurs sans largeur, des êtres de raison.

Ainsi vous représentez l'unité par une ligne, ensuite vous divisez cette unité & cette ligne en tant de fractions qu'il vous plaît; mais cette infinité de fractions ne sera jamais que votre unité & votre ligne.

Il n'est pas démontré en rigueur que l'atôme soit indivisible; mais il paraît prouvé qu'il est indivisé par les lois de la nature.

AVARICE.

Avaritiés, *amor habendi*, desir d'avoir, avidité, convoitise.

A proprement parler, l'*avarice* est le desir d'accumuler, soit en grains, soit en meubles, ou en fonds, ou en curiosités. Il y avait des avares avant qu'on eût inventé la monnaie.

Nous n'appelons point *avare* un homme qui a vingt-quatre chevaux de carrosse, & qui n'en prêtera pas deux à son ami; ou bien qui, ayant deux mille bouteilles de vin de Bourgogne destinées pour sa table, ne vous en enverra pas une demi-douzaine quand il saura que vous en manquez. S'il vous montre pour cent mille écus de diamans, vous ne vous avisez pas

d'exiger qu'il vous en présente un de cinquante louis; vous le regardez comme un homme fort magnifique, & point-du-tout comme un avare.

Celui qui dans les finances, dans les fournitures des armées, dans les grandes entreprises, gagna deux millions chaque année, & qui se trouvant enfin riche de quarante-trois millions, sans compter ses maisons de Paris & son mobilier, dépensa pour sa table cinquante mille écus par année, & prêta quelquefois à des Seigneurs de l'argent à cinq pour cent, ne passa point dans l'esprit du peuple pour un avare. Il avait cependant brûlé toute sa vie de la soif d'avoir; le démon de la convoitise l'avait perpétuellement tourmenté; il accumula jusqu'au dernier jour de sa vie. Cette passion toujours satisfaite ne s'appelle jamais *avarice*. Il ne dépensait pas la dixième partie de son revenu, & il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de faste.

Un père-de-famille qui, ayant vingt mille livres de rente, n'en dépensera que cinq ou six, & qui accumulera ses épargnes pour établir ses enfans, est réputé par ses voisins *avaricieux*, *pince-maille*, *ladre-vert*, *vilain*, *fesse-matthieu*, *gagne-denier*, *grippe-sou*, *cancre*; on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'aviser.

Cependant ce bon bourgeois est beaucoup plus honorable que le Crésus dont je viens de parler; il dépense trois fois plus à proportion. Mais voici la raison qui établit entre leurs réputations une si grande différence.

Les hommes ne haïssent celui qu'ils appellent *avare*, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apothicaire, le marchand de vin, l'épicier, le sellrer, & quelques demoiselles gagnent beaucoup avec notre Crésus, qui est le véritable avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois, économe & serré; ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui se privent du nécessaire, sont abandonnés à *Plaute* & à *Molière*.

Un gros avare mon voisin disait il n'y a pas longtems: On en veut toujours à nous autres pauvres riches! A *Molière*, à *Molière*.

AUGURE.

NE faut-il pas être bien possédé du démon de l'étymologie, pour dire, avec *Pezron* & d'autres, que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* & *gur*! *Au*, selon ces savans, devait signifier *le foie* chez les Basques & les Bas-Bretons; parce que *asu*, qui, disent-ils, signifiait *gauche*, devait aussi désigner le foie qui est à droite; & que *gur* voulait dire *homme*, ou bien *jaune* ou *rouge*, dans cette langue celtique dont il ne nous reste aucun monument. C'est puissamment raisonner!

On a poussé la curiosité absurde (car il faut appeller les choses par leur nom) jusqu'à faire venir du chaldéen & de l'hébreu certains mots teutons & celtiques. *Bochard* n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie

ont prouvé que sur les bords du Tibre on emprunta des expressions du patois des sauvages de la Biscaye. On prétend même que ce patois était un des premiers idiômes de la langue primitive, de la langue mère de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier. Il ne reste plus qu'à dire que les différens ramages de oiseaux viennent du cri des deux premiers perroquets, dont toutes les autres espèces d'oiseaux ont été produites.

La folie religieuse des augures était originairement fondée sur des observations très-naturelles & très-sages. Les oiseaux de passage ont toujours indiqué les saisons ; on les voit venir par troupes au printems, & s'en retourner en automne. Le coucou ne se fait-entendre que dans les beaux jours: il semble qu'il les appelle; les hirondelles, qui rasent la terre, annoncent la pluie; chaque climat a son oiseau qui est en effet son augure.

Parmi les observateurs il se trouva sans-doute des fripons qui persuadèrent aux sots qu'il y avait quelque chose de divin dans ces animaux, & que leur vol préfageait nos destinées, qui étaient écrites sous les ailes d'un moineau tout aussi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'histoire allégorique & intéressante de *Joseph* vendu par ses frères, & devenu premier Ministre du Pharaon d'Egypte pour avoir expliqué ses rêves, infèrent que *Joseph* était savant dans la science des augures, de ce que l'Intendant de *Joseph* est chargé de dire à ses frères: (*a*)

(*a*) Gen. chap. XLIV, vers. 5 & suivans.

Pourquoi avez-vous volé la tasse d'argent de mon maître, dans laquelle il boit, & avec laquelle il a coutume de prendre les augures? *Joseph* ayant fait-revenir ses frères devant lui, leur dit : *Comment avez-vous pu agir ainsi? ignorez-vous que personne n'est semblable à moi dans la science des augures?*

Juda convient au nom de ses frères (*b*) que *Joseph est un grand devin*; *que c'est* DIEU *qui l'a inspiré*; DIEU *a trouvé l'iniquité de vos serviteurs*. Ils prenaient alors *Joseph* pour un Seigneur égyptien. Il est évident, par le texte, qu'ils croyaient que le Dieu des Egyptiens & des Juifs avait découvert à ce Ministre le vol de sa tasse.

Voilà donc les augures, la divination très-nettement établie dans le livre de la Genèse, & si bien établie qu'elle est défendue ensuite dans le Lévitique, où il est dit: (*c*) *Vous ne mangerez rien où il y ait du sang; vous n'observerez ni les augures, ni les songes; vous ne couperez point votre chevelure en rond; vous ne vous raserez point la barbe.*

A l'égard de la superstition de voir l'avenir dans une tasse, elle dure encore; cela s'appelle *voir dans le verre*. Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution, se tourner vers l'Orient, prononcer *abraxa per Dominum nostrum*; après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choses qu'on veut. On choisit d'ordinaire des enfans pour cette opération; il faut qu'ils aient leurs cheveux: une tête rasée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le

(*b*) Gen. chap. XLIV, verf. 16.
(*c*) Chap. XIX, verf. 26 & 27.

AUGUSTE OCTAVE.

Des mœurs d'Auguste. (*)

On ne peut connaître les mœurs que par les faits ; & il faut que ces faits soient incontestables. Il est avéré que cet homme si immodérément loué d'avoir été le restaurateur des mœurs & des lois, fut longtems un des plus infâmes débauchés de la république romaine. Son épigramme sur *Fulvie*, faite après l'horreur des proscriptions, démontre qu'il avait autant de mépris des bienséances dans les expressions, que de barbarie dans sa conduite.

Quòd futuit Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoquè utì futuam.
Aut futue, aut pugnemus, ait ; quid quod mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula ? signa canant.

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguste*. *Sexte Pompée* lui reprocha des faiblesses infâmes. *Effeminatum insectatus est. Antoine*, avant le triumvirat, déclara que *César*, grand-oncle d'*Auguste*, ne l'avait adopté pour son fils, que parce qu'il avait servi à ses plaisirs ; *adoptionem avunculi stupro meritum.*

Lucius César lui fit le même reproche, & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper ;

*) Voyez l'article *Velletri*.

il

il passa quelque tems avec elle dans un cabinet voisin, & la ramena ensuite à table, sans que lui, ni elle, ni son mari, en rougîssent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguste* conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc epistolam cùm leges, non inieris Testullam, aut Terentillam, aut Russillam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi & in quam arrigas?* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs, avec six des principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux & en déesses, & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

Dum nova Divorum cœnat adulteria.

Enfin on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers :

Videsne ut cinædus orbem digito temperet?

Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide*, prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête-homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille *Julie*, & qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que *Caligula* publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'*Auguste* & de *Julie*; c'est ce que dit *Suétone* dans la Vie de *Caligula*.

On sait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle; & il enleva le même jour *Livie* à son mari, grosse de *Tibère*;

autre monftre qui lui fuccéda : voilà l'homme à qui *Horace* difait :

> *Res italas armis tuteris, moribus ornes,*
> *Legibus emendes*, &c.

Il eft difficile de n'être pas faifi d'indignation en lifant à la tête des *Géorgiques*, qu'*Augufte* eft un des plus grands dieux, & qu'on ne fait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel, s'il régnera dans les airs, ou s'il fera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers.

> *An Deus immenfi venias maris, ac tua nautæ*
> *Numina fola colant, tibi ferviat ultima Thule.*

L'*Ariofte* parle bien plus fenfément, comme auffi avec plus de grâce, quand il dit dans fon admirable trente-cinquième chant :

> *Non fu fi fanto ne benigno Augufto*
> *Come la tromba di Virgilio fuona ;*
> *L'aver avuto in poëfia buon gufto,*
> *La profcriptione iniqua gli perdona*, &c.

> Tyran de fon pays, & fcélérat habile,
> Il mit Péroufe en cendre & Rome dans les fers ;
> Mais il avait du goût, il fe connut en vers :
> Augufte au rang des Dieux eft placé par Virgile.

Des cruautés d'Augufte.

Autant qu'*Augufte* fe livra long-tems à la diffolution la plus effrénée, autant fon énorme cruauté fut tranquille & réfléchie. Ce fut au milieu des feftins & des fêtes qu'il ordonna des profcriptions ; il y eut près de trois cents fénateurs de profcrits, deux mille chevaliers, & plus de cent pères-de-famille obfcurs, mais

riches, dont tout le crime était dans leur fortune. *Octave* & *Antoine* ne les firent-tuer que pour avoir leur argent, & en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grand-chemin qu'on fait-expirer sur la roue.

Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses soldats vétérans, toutes les terres des citoyens de Mantoue & de Crémone. Ainsi il récompensait le meurtre par la déprédation.

Il n'est que trop certain que le monde fut ravagé, depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne, par un homme sans pudeur, sans foi, sans honneur, sans probité, fourbe, ingrat, avare, sanguinaire, tranquille dans le crime, & qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier supplice au premier de ses crimes.

Cependant on admire encore le gouvernement d'*Auguste*, parce que Rome goûta sous lui la paix, les plaisirs & l'abondance : *Sénèque* dit de lui : *clementiam non voco lassam crudelitatem.* « Je n'appelle point » clémence la lassitude de la cruauté. »

On croit qu'*Auguste* devint plus doux quand le crime ne lui fut plus nécessaire, & qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément ; car après la bataille d'Actium il fit-égorger le fils d'*Antoine* au pied de la statue de *César*, & il eut la barbarie de faire-trancher la tête au jeune *Césarion*, fils de *César* & de *Cléopâtre*, que lui-même avait reconnu pour le roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit-appliquer en sa presence à la torture ; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler *tyran* par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit *Suétone*.

On sait que *César*, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis ; mais je ne vois pas qu'*Auguste* ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone* ne disent rien de cette aventure. *Suétone*, qui parle de toutes les conspirations faites contre *Auguste*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échapé à tous les historiens contemporains. *Dion Cassius* n'en parle qu'après *Sénèque*; & ce morceau de *Sénèque* ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, *Sénèque* met la scène en Gaule, & *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos Histoires romaines, compilées à la hâte & sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'Histoire de *Laurent Echard* a paru aux hommes éclairés aussi fautive que tronquée ; l'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que *Cinna* ait été soupçonné ou convaincu par *Auguste* de quelque infidélité, & qu'après l'éclaircissement, *Auguste* lui ait accordé le vain honneur du consulat : mais il n'est nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conspiration s'emparer

de la puiſſance ſuprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme conſidérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un ſimple courtiſan ſubalterne ait eu la folie de vouloir ſuccéder à un Souverain affermi depuis vingt années, & qui avait des héritiers; & il n'eſt nullement probable qu'*Auguſte* l'eût fait conſul immédiatement après la conſpiration.

Si l'aventure de *Cinna* eſt vraie, *Auguſte* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raiſons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris ſur lui un grand aſcendant, & qui lui perſuada, dit *Sénèque*, que le pardon lui ferait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par générosité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi & affermi, de jouir en paix du fruit de ſes rapines, & de ne pas aſſaſſiner tous les jours les fils & les petits-fils des proſcrits, quand ils ſont à genoux devant lui & qu'ils l'adorent? Il fut un politique prudent, après avoir été un barbare; mais il eſt à remarquer que la poſtérité ne lui donna jamais le nom de *vertueux*, comme à *Titus*, à *Trajan*, aux *Antonins*. Il s'introduiſit même une coutume dans les complimens qu'on feſait aux empereurs à leur avènement, c'était de leur ſouhaiter d'être plus heureux qu'*Auguſte*, & meilleurs que *Trajan*.

Il eſt donc permis aujourd'hui de regarder *Auguſte* comme un monſtre adroit & heureux.

Louis Racine, fils du grand *Racine*, & héritier d'une partie de ses talens, semble s'oublier un peu quand il dit dans ses réflexions sur la poësie, qu'*Horace & Virgile gâtèrent Auguste, qu'ils épuisèrent leur art pour empoisonner Auguste par leurs louanges.* Ces expressions pourraient faire-croire que les éloges si bassement prodigués par ces deux grands poëtes, corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais *Louis Racine* savait très-bien qu'*Auguste* était un fort méchant homme, indifférent au crime & à la vertu, se servant également des horreurs de l'un & des apparences de l'autre, uniquement attentif à son seul intérêt, n'ensanglantant la terre & ne la pacifiant, n'employant les armes & les lois, la religion & les plaisirs, que pour être le maître, & sacrifiant tout à lui-même. *Louis Racine* fait-voir seulement que *Virgile* & *Horace* eurent des ames serviles.

Il a malheureusement trop raison, quand il reproche à *Corneille* d'avoir dédié *Cinna* au financier *Montoron*, & d'avoir dit à ce receveur : *Ce que vous avez de commun avec Auguste, c'est sur-tout cette générosité avec laquelle.....* car enfin, quoiqu'*Auguste* ait été le plus méchant des citoyens romains, il faut convenir que le premier des empereurs, le maître, le pacificateur, le législateur de la terre alors connue, ne devait pas être mis absolument de niveau avec un financier commis d'un Contrôleur-général en Gaule.

Le même *Louis Racine*, en condamnant justement l'abaissement de *Corneille*, & la lâcheté du siècle d'*Horace* & de *Virgile*, relève merveilleusement un passage du petit Carême de *Massilon*. ON *est aussi*

coupable quand on manque de vérité aux Rois que quand on manque de fidélité, & on aurait dû établir la même peine pour l'adulation que pour la révolte.

Père *Massillon*, je vous demande pardon; mais ce trait est bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La Ligue & la Fronde ont fait, si je ne me trompe, plus de mal que les prologues de *Quinault*. Il n'y a pas moyen de condamner *Quinault* à être roué comme un rebelle. Père *Massillon*, EST *modus in rebus* : & c'est ce qui manque net à tous les fefeurs de sermons.

AUGUSTIN.

Ce n'est pas comme évêque, comme docteur, comme père de l'Eglise que je considère ici *St Augustin*, natif de Tagaste; c'est en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de physique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me semble que *St Augustin* avait environ quatorze ans, lorsque son père, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'usage & la bienséance qu'un père se baignât avec son fils (*); & *Bayle* même fait cette remarque. Oui, les patriciens à Rome, les chevaliers romains ne se baignaient pas avec leurs enfans dans les étuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple, qui allait au bain pour un liard, fût scrupuleux observateur des bienséances des riches?

(*) *Valère-Maxime*, liv. 2. *de instit. antiq.*

L'homme opulent couchait dans un lit d'ivoire & d'argent ſur des tapis de pourpre, ſans draps, avec ſa concubine; ſa femme, dans un autre appartement parfumé, couchait avec ſon amant. Les enfans, les précepteurs, les domeſtiques, avaient leurs chambres ſéparées; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne fefait pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaſte en Afrique. Le père d'*Auguſtin* menait ſon fils au bain des pauvres.

Ce ſaint raconte que ſon père le vit dans un état de virilité qui lui cauſa une joie vraiment paternelle, & qui lui fit-eſpérer d'avoir bientôt des petits fils *in ogni modo*, comme de fait il en eut.

Le bon-homme s'empreſſa même d'aller conter cette nouvelle à *ſainte Monique* ſa femme.

Quant à cette puberté prématurée d'*Auguſtin*, ne peut-on pas l'attribuer à l'uſage anticipé de l'organe de la génération? *St Jerôme* parle d'un enfant de dix ans dont une femme abuſait, & dont elle conçut un fils. (Epître *ad Vitalem*, tome III.)

St Auguſtin, qui était un enfant très-libertin, avait l'eſprit auſſi prompt que la chair. Il dit (*a*) qu'ayant à peine vingt ans, il apprit ſans maître la géométrie, l'arithmétique, & la muſique.

Cela ne prouve-t-il pas deux choſes, que dans l'Afrique, que nous nommons aujourd'hui *La Barbarie*, les corps & les eſprits ſont plus avancés que chez nous?

Ces avantages précieux de *St Auguſtin* conduiſent

(*a*) *Confeſſions*, liv. IV, chap. XVI.

à croire qu'*Empédocle* n'avait pas tant de tort de regarder le feu comme le principe de la nature. Il eſt aidé, mais par des ſubalternes. C'eſt un roi qui fait agir tous ſes ſujets. Il eſt vrai qu'il enflamme quelquefois un peu trop les imaginations de ſon peuple. Ce n'eſt pas ſans raiſon que *Siphax* dit à *Juba*, dans le Caton d'*Addiſſon*, « que le ſoleil qui roule ſon char ſur les têtes africaines, met plus de couleur ſur leurs joues, plus de feu dans leurs cœurs, & que les dames de Zama ſont très-ſupérieures aux pâles beautés de l'Europe, que la nature n'a qu'à moitié pétries. »

Où ſont à Paris, à Straſbourg, à Ratisbonne, à Vienne les jeunes-gens, qui apprennent l'arithmétique, les mathématiques, la muſique ſans aucun ſecours, & qui ſoient pétris à quatorze ans?

Ce n'eſt point ſans-doute une fable, qu'*Atlas* prince de Mauritanie, appelé *fils du Ciel* par les Grecs, ait été un célèbre aſtronome, qu'il ait fait conſtruire une ſphère céleſte comme il en eſt à la Chine depuis tant de ſiècles. Les anciens, qui exprimaient tout en allégories, comparèrent ce prince à la montagne qui porte ſon nom, parce qu'elle élève ſon ſommet dans les nues, & les nues ont été nommées *le Ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choſes que ſur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultivèrent les ſciences avec ſuccès, & enſeignèrent l'Eſpagne & l'Italie pendant plus de cinq ſiècles. Les choſes ſont bien changées. Le pays de *St Auguſtin* n'eſt plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la Fran-

ce, qui étaient plongées dans la barbarie, cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc, dans cet article, que faire-voir combien ce monde eſt un tableau changeant. *Auguſtin* débauché devient orateur & philoſophe. Il ſe pouſſe dans le monde, il eſt profeſſeur de rhétorique; il ſe fait manichéen; du manichéiſme il paſſe au chriſtianiſme. Il ſe fait-baptiſer avec un de ſes bâtards nommé *Deodatus* : il devient évêque; il devient père de l'Egliſe. Son *ſyſtême ſur la grâce* eſt reſpecté onze cents ans comme un article de foi. Au bout d'onze cents ans, des Jéſuites trouvent moyen de faire-anathématiſer le ſyſtême dé *St Auguſtin* mot-pour-mot, ſous le nom de *Janſénius*, de *Saint-Cyran*, d'*Arnaud*, de *Queſnel*. (*) Nous demandons ſi cette révolution dans ſon genre n'eſt pas auſſi grande que celle de l'Afrique, & s'il y a rien de permanent ſur la terre ?

AVIGNON.

AVIGNON & ſon comtat ſont des monumens de ce que peuvent à-la-fois l'abus de la religion, l'ambition, la fourberie, & le fanatiſme. Ce petit pays, après mille viciſſitudes, avait paſſé au douzième ſiècle dans la maiſon des comtes de Toulouſe, deſcendans de *Charlemagne* par les femmes.

Raimond VI comte de Toulouſe, dont les aïeux avaient été les principaux héros des croiſades, fut dépouillé de ſes Etats par une croiſade que les Pa-

(*) Voyez GRACE.

pes suscitèrent contre lui. La cause de la croisade était l'envie d'avoir ses dépouilles : le prétexte était que dans plusieurs de ses villes, les citoyens pensaient à-peu-près comme on pense depuis plus de deux cents ans en Angleterre, en Suède, en Danemarck, dans les trois quarts de la Suisse, en Hollande, & dans la moitié de l'Allemagne.

Ce n'était pas une raison pour donner au nom de DIEU les Etats du comte de Toulouse au premier-occupant, & pour aller égorger & brûler ses sujets un crucifix à la main, & une croix blanche sur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus sauvages, n'approche pas des barbaries commises dans cette guerre, appellée *sainte*. L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuses accompagna toujours les excès de ces horreurs. On sait que *Raimond VI* fut traîné à une Eglise de Saint-Gilles devant un légat nommé *Milon*, nu jusqu'à la ceinture, sans bas & sans sandales, ayant une corde au coû, laquelle était tirée par un diacre, tandis qu'un second diacre le fouettait, qu'un troisième diacre chantait un *miserere* avec des moines, & que le légat était à dîner.

Telle est la première origine du droit des Papes sur Avignon.

Le comte *Raimond*, qui s'était soumis à être fouetté pour conserver ses Etats, subit cette ignominie en pure perte. Il lui fallut défendre par les armes ce qu'il avait cru conserver par une poignée de verges : il vit ses villes en cendres, & mourut en

1213, dans les viciſſitudes de la plus ſanglante guerre.

Son fils *Raimond VII* n'était pas ſoupçonné d'héréſie comme le père ; mais étant fils d'un hérétique, il devait être dépouillé de tous ſes biens en vertu des Décrétales ; c'était la loi. La croiſade ſubſiſta donc contre lui. On l'excommuniait dans les égliſes, les dimanches & les jours de fêtes, au ſon des cloches ; & à cierges éteints.

Un légat qui était en France dans la minorité de *St Louis*, y levait des décimes pour ſoutenir cette guerre en Languedoc & en Provence. *Raimond* ſe défendait avec courage ; mais les têtes de l'hydre du fanatiſme renaiſſaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin le Pape fit la paix, parce que tout ſon argent ſe dépenſait à la guerre.

Raimond VII vint ſigner le traité devant le portail de la cathédrale de Paris. Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat, deux mille à l'abbaye de Cîteaux, cinq cents à l'abbaye de Clervaux, mille à celle de Grand-Selve, trois cents à celle de Belleperche, le tout pour le ſalut de ſon ame, comme il eſt ſpécifié dans le traité. C'était ainſi que l'Egliſe négociait toujours.

Il eſt très-remarquable que, dans l'inſtrument de cette paix, le comte de Toulouſe met toujours le Légat avant le Roi. « Je jure & promets au Légat & au Roi d'obſerver de bonne-foi toutes ces choſes, & de les faire obſerver par mes vaſſaux & ſujets, &c. »

Ce n'était pas tout; il céda au pape *Grégoire IX* le comtat Venaissin au-delà du Rhône, & la suzeraineté de soixante & treize châteaux en-deçà. Le Pape s'adjugea cette amende par un acte particulier, ne voulant pas que, dans un instrument public, l'aveu d'avoir exterminé tant de Chrétiens, pour ravir le bien d'autrui, parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que *Raimond* ne pouvait lui donner sans le consentement de l'empereur *Frédéric II*. Les terres du comte, à la gauche du Rhône, étaient un fief impérial. *Frédéric II* ne ratifia jamais cette extorsion.

Alfonse, frère de *St Louis*, ayant épousé sa fille de ce malheureux prince, & n'en ayant point eu d'enfans, tous les Etats de *Raimond VII* en Languedoc furent réunis à la couronne de France, ainsi qu'il avait été stipulé par le contrat de mariage.

Le comtat Venaissin, qui est dans la Provence, avait été rendu avec magnanimité par l'empereur *Frédéric II* au comte de Toulouse. Sa fille *Jeanne*, avant de mourir, en avait disposé par son testament en faveur de *Charles d'Anjou*, comte de Provence & roi de Naples.

Philippe le hardi, fils de *St Louis* pressé par le pape *Grégoire X*, donna le comtat Venaissin à l'Eglise romaine en 1274. Il faut avouer que *Philippe le hardi* donnait ce qui ne lui appartenait point-du-tout; que cette cession était absolument nulle, & que jamais acte ne fut plus contre toutes les lois.

Il en est de même de la ville d'Avignon. *Jeanne*

de France, reine de Naples, defcendante du frère de *St Louis*, accufée avec trop de vraifemblance d'avoir fait-étrangler fon mari, voulut avoir la protection du pape *Clément VI*, qui fiégeait alors dans la ville d'Avignon, domaine de *Jeanne*. Elle était comteffe de Provence. Les Provençaux lui firent-jurer en 1347, fur les Evangiles, qu'elle ne vendrait aucune de fes fouverainetés. A peine eut-elle fait fon ferment, qu'elle alla vendre Avignon au Pape. L'acte authentique ne fut figné que le 14 Juin 1348; on y ftipula, pour prix de la vente, la fomme de quatre-vingts mille florins d'or. Le Pape la déclara innocente du meurtre de fon mari; mais il ne la paya point. On n'a jamais produit la quittance de *Jeanne*. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illufoire.

Ainfi donc Avignon & le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifefte, qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorfque *Louis XI* acquit la Provence, il l'acquit avec tous fes droits, & voulut les faire-valoir en 1464, comme on le voit par une lettre de *Jean de Foix* à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toujours tant de pouvoir, que les Rois de France condefcendirent à la laiffer jouir de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les Papes une poffeffion légitime, mais une fimple jouiffance.

Dans le traité de Pife, fait par *Louis XIV* en 1664, avec *Alexandre VII*, il eft dit, *qu'on lèvera*

tous les obstacles, afin que le Pape puisse jouir d'Avignon comme auparavant. Le Pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des pensions du roi, & ces pensions sont amovibles.

Avignon & le comtat furent toujours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le refuge de tous les banqueroutiers & de tous les contrebandiers. Par-là il causait de grandes pertes; & le Pape n'en profitait guère.

Louis XIV rentra deux fois dans ses droits, mais pour châtier le Pape plus que pour réunir Avignon & le comtat à sa couronne.

Enfin *Louis XV* a fait justice à sa dignité & à ses sujets. La conduite indécente & grossière du pape *Rezzonico, Clement XIII*, l'a forcé de faire revivre les droits de sa couronne en 1768. Ce pape avait agi comme s'il avait été du quatorzième siècle. On lui a prouvé qu'on était au dix-huitième, avec l'applaudissement de l'Europe entière.

Lorsque l'officier-général, chargé des ordres du ROI, entra dans Avignon, il alla droit à l'appartement du légat sans se faire annoncer, & lui dît : *Monsieur, le Roi prend possession de sa ville.*

Il y a loin de-là à un comte de Toulouse fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les choses, comme on voit, changent avec le tems. (1)

(1) *Clément XIII* étant mort, son successeur *Ganganelli* répara ses fautes, promit de détruire les Jésuites, & on lui rendit Avignon.

De profonds politiques croient qu'il est bon de laisser Avignon au Pape pour conserver un moyen de le punir s'il abuse de ses clefs : mais qu'on laisse le peuple s'éclairer, & l'on n'aura plus besoin d'Avignon ni pour faire entendre raison au successeur de *saint Pierre*, ni pour n'en avoir rien à craindre.

AVOCATS.

On fait que *Cicéron* ne fut conful, c'eft-à-dire le premier homme de l'univers connu, que pour avoir été avocat. *Céfar* fut avocat. Il n'en eft pas ainfi de maître *le Dain*, avocat en parlement à Paris, malgré fon difcours *du côté du greffe*, contre maître *Huerne*, qui avait défendu les comédiens, *par le fecours d'une littérature agréable & intéreffante*. *Céfar* plaida des caufes à Rome dans un autre goût que maître *le Dain*, avant qu'il daignât venir nous fubjuguer, & faire-pendre *Ariovifte*.

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains, ainfi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé : *Parallèle des anciens Romains & des Français*, il a fallu que dans la partie des Gaules que nous habitons, nous partageaffions en plufieurs petites portions les talens que les Romains uniffaient. Le même homme était chez eux avocat, augure, fénateur & guerrier. Chez nous un fénateur eft un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de confeiller, foit aux enquêtes, foit en cour des aides, foit au grenier à fel, felon fes facultés; le voilà placé pour le refte de fa vie, fe carrant dans fon cercle dont il ne fort jamais, & croyant jouer un grand rôle fur le globe.

Un avocat eft un homme qui, n'ayant pas affez de fortune pour acheter un de ces brillans offices fur lefquels l'univers a les yeux, étudie pendant trois ans les lois de *Théodofe* & de *Juftinien* pour connaî-

tre la coutume de Paris, & qui enfin, étant immatriculé, a le droit de plaider pour de l'argent, s'il a la voix forte.

Sous notre grand *Henri IV*, un avocat ayant demandé quinze cents écus pour avoir plaidé une cauſe, la ſomme fut trouvée trop forte pour le tems, pour l'avocat, & pour la cauſe; tous les avocats alors allèrent dépoſer leur bonnet au greffe, *du côté* duquel maître *le Dain* a ſi-bien parlé depuis; & cette aventure cauſa une conſternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'opprimé, n'étaient pas plus connus que l'éloquence. Preſque tous les Français étaient Welches, excepté un *de Thou*, un *Sulli*, un *Malherbe*, & ces braves capitaines qui ſecondèrent le grand *Henri*, & qui ne purent le garantir de la main d'un welche endiablé du fanatiſme des Welches.

Mais lorſqu'avec le tems la raiſon a repris ſes droits, l'honneur a repris les ſiens; pluſieurs avocats français ſont devenus dignes d'être des ſénateurs romains. Pourquoi ſont-ils devenus déſintéreſſés & patriotes en devenant éloquens? c'eſt qu'en effet les beaux-arts élèvent l'ame; la culture de l'eſprit en tout genre ennoblit le cœur.

L'aventure à jamais mémorable des *Calas* en eſt un grand exemple. Quatorze avocats de Paris s'aſſemblent pluſieurs jours, ſans aucun intérêt, pour examiner ſi un homme roué à deux cents lieues de-là eſt mort innocent ou coupable. Deux d'entre eux,

au nom de tous protègent la mémoire du mort & les larmes de la famille. L'un des deux consume deux années entières à combattre pour elle, à la secourir, à la faire-triompher.

Généreux *Beaumont*! les siècles à venir sauront que le fanatisme en robe ayant assassiné juridiquement un père-de-famille, la philosophie & l'éloquence ont vengé & honoré sa mémoire.

AUSTÉRITÉS.

Mortifications, Flagellations.

QUE des hommes choisis, amateurs de l'étude, se soient unis après mille catastrophes arrivées au monde; qu'ils se soient occupés d'adorer DIEU, & de régler les tems de l'année, comme on le dit des anciens Brachmanes & des Mages, il n'est rien là que de bon & d'honnête. Ils ont pu être en exemple au reste de la terre par une vie frugale; ils ont pu s'abstenir de toute liqueur énivrante, & du commerce avec leurs femmes, quand ils célébrèrent des fêtes. Ils durent être vêtus avec modestie & décence S'ils furent savans, les autres hommes les consultèrent; s'ils furent justes, on les respecta & on les aima. Mais la superstition, la gueuserie, la vanité, ne se mirent-elles pas bientôt à la place des vertus?

Le premier fou qui se fouetta publiquement pour appaiser les Dieux, ne fut-il pas l'origine des prêtres de la Déesse de Syrie, qui se fouettaient en son hon-

neur; des prêtres d'*Isis*, qui en fesaient autant à certains jours; des prêtres de Dodône, nommés *Saliens*, qui se fesaient des blessures; des prêtres de *Bellone*, qui se donnaient des coups de sabre; des prêtres de *Diane*, qui s'ensanglantaient à coups de verges; des prêtres de *Cybèle*, qui se fesaient eunuques; des fakirs des Indes, qui se chargèrent de chaînes? L'espérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs austérités?

Les gueux qui se font enfler les jambes avec de la tithymale, & qui se couvrent d'ulcères pour arracher quelques deniers aux passans, n'ont-ils pas quelque rapport aux énergumènes de l'antiquité qui s'enfonçaient des clous dans les fesses, & qui vendaient ces saints clous aux dévots du pays?

Enfin, la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude? « Je me fouette, mais c'est pour expier vos fautes; je marche tout nu, mais c'est pour vous reprocher le faste de vos vêtemens; je me nourris d'herbe & de colimaçons, mais c'est pour corriger en vous le vice de la gourmandise; je m'attache un anneau de fer à la verge, pour vous faire rougir de votre lasciveté. Respectez-moi comme un homme cher aux Dieux, qui attirera leurs faveurs sur vous. Quand vous serez accoutumés à me respecter, vous n'aurez pas de peine à m'obéir; je serai votre maître au nom des Dieux; & si quelqu'un de vous alors transgresse la moindre de mes volontés, je le ferai empaler pour appaiser la colère céleste. »

Si les premiers fakirs ne prononcèrent pas ces pa-

roles, il eſt bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces auſtérités affreuſes furent peut-être les origines des ſacrifices de ſang humain. Des gens qui répandaient leur ſang en public à coups de verges, & qui ſe tailladaient les bras & les cuiſſes pour ſe donner de la conſidération, firent aiſément croire à des ſauvages imbécilles, qu'on devait ſacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher ; qu'il fallait immoler ſa fille pour avoir un bon vent ; précipiter ſon fils du haut d'un rocher, pour n'être point attaqué de la peſte ; jeter une fille dans le Nil, pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces ſuperſtitions aſiatiques ont produit parmi nous les flagellations que nous avons imitées des Juifs. (*) Leurs dévots ſe fouettaient & ſe fouettent encore les uns les autres, comme feſaient autrefois les prêtres de Syrie & d'Egypte. (**)

Parmi nous les abbés fouettèrent leurs moines, les confeſſeurs fouettèrent leurs pénitens des deux ſexes. *St Auguſtin* écrit à *Marcellin* le tribun, *qu'il faut fouetter les Donatiſtes, comme les maîtres d'école en uſent avec les écoliers.*

On prétend que ce n'eſt qu'au dixième ſiècle que les moines & les religieuſes commencèrent à ſe fouetter à certains jours de l'année. La coutume de donner le fouet aux pécheurs pour pénitence s'établit ſi bien, que le confeſſeur de *St Louis* lui donnait très-ſouvent le fouet. *Henri II* d'Angleterre fut fouetté par les chanoines de Cantorberi. (*a*) *Raimond* comte

(*) Voyez CONFESSION.

(**) Voyez APULÉE.

(*a*) En 1209.

de Toulouse fut fouetté la corde au coû par un diacre, à la porte de l'église de Saint Gilles, devant le légat *Milon*, comme nous l'avons dit.

Les chapelains du roi de France *Louis VIII* (*b*) furent condamnés par le légat du pape *Innocent III* à venir aux quatre grandes fêtes, aux portes de la cathédrale de Paris, présenter des verges aux chanoines pour les fouetter, en expiation du crime du Roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre que le Pape lui avait ôtée, après la lui avoir donnée en vertu de sa pleine puissance. Il parut même que le Pape était fort indulgent en ne fesant pas fouetter le Roi lui-même, & en se contentant de lui ordonner, sous peine de damnation, de payer à la chambre apostolique deux années de son revenu.

C'est de cet ancien usage que vient la coutume d'armer encore dans Saint Pierre de Rome les grands-pénitenciers de longues baguettes au lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens prosternés de leur long. C'est ainsi que le roi de France *Henri IV* reçut le fouet sur les fesses des cardinaux d'*Ossat* & *Duperron*. Tant il est vrai que nous sortons à peine de la barbarie, dans laquelle nous avons encore une jambe enfoncée jusqu'au genou.

Au commencement du treizième siècle il se forma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouse & à Bologne. Les jeunes-gens, presque nus, une poignée de verges dans une main, & un petit crucifix dans l'autre, se fouettaient dans les rues. Les femmes les

(*b*) En 1223.

regardaient à travers les jalousies des fenêtres, & se fouettaient dans leurs chambres.

Ces flagellans inondèrent l'Europe : on en voit encore beaucoup en Italie, en Espagne (*c*), & en France même, à Perpignan. Il était assez commun au commencement du XVIe siècle, que les confesseurs fouettassent leurs pénitens sur les fesses. Une Histoire des Pays-Bas, composée par *Meteren* (*d*), rapporte que le cordelier nommé *Adriacem*, grand prédicateur de Bruges, fouettait ses pénitentes toutes nues.

Le jésuite *Edmond Auger*, confesseur de *Henri III*, (*e*) engagea ce malheureux prince à se mettre à la tête des flagellans.

Dans plusieurs couvens de moines & de religieuses on se fouette sur les fesses. Il en a résulté quelquefois d'étranges impudicités, sur lesquelles il faut jeter un voile, pour ne pas faire rougir celles qui portent un voile sacré, & dont le sexe & la profession méritent les plus grands égards. (*)

AUTELS.

Temples, Rites, Sacrifices, &c.

IL est universellement reconnu que les premiers Chrétiens n'eurent ni temples, ni autels, ni cierges, ni encens, ni eau bénite, ni aucun des rites que la prudence des pasteurs institua depuis, selon les

(*c*) *Histoire des Flagellans*, page 198.

(*d*) Meteren, *Historia Belgica*, *anno* 1570.

(*e*) *De Thou*, liv. XXVIII.

(*) Voyez EXPIATION.

tems & les lieux, & ſur-tout ſelon le beſoin des fidèles.

Nous avons plus d'un témoignage d'*Origène*, d'*Athénagore*, de *Théophile*, de *Juſtin*, de *Tertullien*, que les premiers Chrétiens avaient en abomination les temples & les autels. Ce n'eſt pas ſeulement parce qu'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement, dans ces commencemens, la permiſſion de bâtir des temples ; mais c'eſt qu'ils avaient une averſion réelle pour tout ce qui ſemblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur ſubſiſta chez eux pendant deux cents cinquante ans. Cela ſe démontre par *Minutius Felix* qui vivait au troiſième ſiècle.

Vous penſez, dit-il aux Romains, *que nous cachons ce que nous adorons, parce que nous n'avons ni temples ni autels. Mais quel ſimulacre érigerons-nous à* DIEU, *puiſque l'homme eſt lui-même le ſimulacre de* DIEU ? *quel temple lui bâtirons-nous, quand le monde qui eſt ſon ouvrage ne peut le contenir ? comment enfermerai-je la puiſſance d'une telle Majeſté dans une ſeule maiſon ? ne vaut-il pas bien mieux lui conſacrer un temple dans notre eſprit & dans notre cœur ?*

« Putatis autem nos occultare quod colimus, ſi delubra » & aras non habemus. Quod enim ſimulacrum DEO fingam, quùm, ſi rectè exiſtimes, ſit DEI homo ipſe ſimulacrum ? quod templum ei extruam, quùm totus hic » mundus, ejus opere fabricatus, eum capere non poſſit ? » & quùm homo latiùs maneam, intrà unam ædiculam » vim tantæ Majeſtatis includam ? nonnè meliùs in noſtrâ » dedicandus eſt mente, in noſtro imo conſecrandus eſt » pectore ? »

Les Chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*. L'Egliſe était alors très-nombreuſe. On avait beſoin de

décorations & de rites, qui auraient été jusque-là inutiles & même dangereux à un troupeau faible, long-tems méconnu, & pris seulement pour une petite secte des Juifs dissidens.

Il est manifeste que, dans le tems où ils étaient confondus avec les Juifs, ils ne pouvaient obtenir la permission d'avoir des temples. Les Juifs qui payaient très-chèrement leurs synagogues, s'y seraient opposés ; ils étaient mortels ennemis des Chrétiens, & ils étaient riches. Il ne faut pas dire, avec *Toland*, qu'alors les Chrétiens ne fesaient-semblant de mépriser les temples & les autels, que comme le renard disait que les raisins étaient trop verds.

Cette comparaison semble aussi injuste qu'impie, puisque tous les premiers Chrétiens de tant de pays différens s'accordèrent à soutenir qu'il ne faut point de temples & d'autels au vrai Dieu.

La providence, en fesant-agir les causes secondes, voulut qu'ils bâtissent un temple superbe dans Nicomédie, résidence de l'empereur *Dioclétien*, dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en construisirent dans d'autres villes ; mais ils avaient encore en horreur les cierges, l'encens, l'eau lustrale, les habits pontificaux : tout cet appareil imposant n'était alors à leurs yeux que marque distinctive du paganisme. Ils n'adoptèrent ces usages que peu-à-peu sous *Constantin* & sous ses successeurs ; & ces usages ont souvent changé.

Aujourd'hui dans notre Occident, les bonnes-femmes qui entendent le dimanche une messe-basse en

en latin, servie par un petit garçon, s'imaginent que ce rite a été observé de tout tems, qu'il n'y en a jamais eu d'autre, & que la coutume de s'assembler dans d'autres pays pour prier DIEU en commun est diabolique & toute récente. Une messe-basse est sans contredit quelque chose de très-respectable, puisque elle a été autorisée par l'Eglise. Elle n'est point-du-tout ancienne, mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une seule cérémonie qui ait été en usage du tems des Apôtres. Le St-Esprit s'est toujours conformé aux tems. Il inspirait les premiers disciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ses inspirations dans Saint Pierre de Rome qui a coûté deux cents millions; également divin dans le galetas & dans le superbe édifice de *Jules II*, de *Léon X*, de *Paul III* & de *Sixte V*. (*)

AUTEURS.

AUTEUR est un nom générique, qui peut, comme le nom de toutes les autres professions, signifier du bon & du mauvais, du respectable ou du ridicule, de l'utile & de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom est tellement commun à des choses différentes, qu'on dit également *l'Auteur de la Nature*, & *l'auteur des chansons du Pont-neuf*, ou *l'auteur de l'Année littéraire*.

(*) Voyez *EGLISE Primitive*.

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit ſe garder de trois choſes, du titre, de l'épître dédicatoire, & de la préface. Les autres doivent ſe garder d'une quatrième, c'eſt d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre ſon nom, ce qui eſt ſouvent très-dangereux, il faut du moins que ce ſoit ſous une forme modeſte; on n'aime point à voir un ouvrage pieux, qui doit renfermer des leçons d'humilité, par *Meſſire* ou *Monſeigneur un tel, conſeiller du Roi en ſes conſeils, évêque & comte d'une telle ville.* Le lecteur qui eſt toujours malin, & qui ſouvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faſte. On ſe ſouvient alors que l'auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST n'y a pas mis ſon nom.

Mais les Apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. -- Cela n'eſt pas vrai, ils étaient trop modeſtes. Jamais l'apôtre *Mathieu* n'intitula ſon livre, *Evangile de St Mathieu;* c'eſt un hommage qu'on lui rendit depuis. *St Luc* lui-même, qui recueillit ce qu'il avait entendu dire, & qui dédie ſon livre à *Théophile*, ne l'intitule point *Evangile de Luc.* Il n'y a que *St Jean* qui ſe nomme dans l'Apocalypſe; & c'eſt ce qui fit ſoupçonner que ce livre était de *Cérinthe*, qui prit le nom de *Jean* pour autoriſer cette production.

Quoi qu'il en puiſſe être des ſiècles paſſés, il me paraît bien hardi dans ce ſiècle de mettre ſon nom & ſes titres à la tête de ſes Œuvres. Les Evêques n'y manquent pas; & dans les gros in-4° qu'ils nous donnent ſous le titre de *Mandemens*,

on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houppes; ensuite il est dit un mot de l'humilité chrétienne, & ce mot est suivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui sont, ou d'une autre communion, ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs profanes. Le duc de *la Rochefoucauld* n'intitula point ses *Pensées*, par *Monseigneur le duc de la Rochefoucauld, pair de France*, &c.

Plusieurs personnes trouvent mauvais qu'une compilation, dans laquelle il y a de très-beaux morceaux, soit annoncée par *Monsieur*, &c. ci-devant professeur de l'université, docteur en théologie, recteur, précepteur des enfans de M. le duc de.... membre d'une académie, & même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On souhaiterait qu'il fût plus court, plus philosophique, moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres & qualités, personne ne s'en soucie.

L'épître dédicatoire n'a été souvent présentée que par la bassesse intéressée, à la vanité dédaigneuse :

De-là vient cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,
Où toujours le héros passe pour sans-pareil,
Et, fût-il louche & borgne, est réputé soleil.

Qui croirait que *Rohaut* soi-disant physicien, dans sa dédicace au duc de *Guise* lui dit, que *ses ancêtres ont maintenu aux dépens de leur sang les vérités politiques, les lois fondamentales de l'Etat, & les droits des souverains*? Le *Balafré* & le duc de *Mayenne* seraient

un peu ſurpris, ſi on leur liſait cette épître. Et que dirait *Henri IV*?

On ne ſait pas que la plupart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent, comme les Capucins chez nous viennent préſenter des ſalades, à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens-de-lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux aviliſſement; & jamais ils n'ont eu tant de nobleſſe dans l'eſprit, excepté quelques malheureux qui ſe diſent *gens-de-lettres*, dans le même ſens que des barbouilleurs ſe vantent d'être de la profeſſion de *Raphaël*, & que le cocher de *Vertamont* était poëte.

Les préfaces ſont un autre écueil; le *moi* eſt haïſſable, diſait *Paſcal*. Parlez de vous le moins que vous pourrez; car vous devez ſavoir que l'amour-propre du lecteur eſt auſſi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous eſtimer. C'eſt à votre livre à parler pour lui, s'il parvient à être lu dans la foule.

Les illuſtres ſuffrages dont ma pièce a été honorée, devraient me diſpenſer de répondre à mes adverſaires. Les applaudiſſemens du public.... Rayez tout cela, croyez-moi: vous n'avez point eu de ſuffrages illuſtres, votre pièce eſt oubliée pour jamais.

Quelques cenſeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'évènemens dans le troiſième acte, & que la princeſſe découvre trop tard dans le quatrième les tendres ſentimen de ſon cœur pour ſon amant; à cela je réponds que.... Ne réponds point, mon ami, car perſonne n'a parlé ni ne parlera de ta princeſſe. Ta pièce eſt tom-

bée, parce qu'elle eſt ennuyeuſe & écrite en vers plats & barbares : ta préface eſt une prière pour les morts ; mais elle ne les reſſuſcitera pas.

D'autres atteſtent l'Europe entière, qu'on n'a pas entendu leur ſyſtême ſur les compoſſibles, ſur les ſupralapſaires, ſur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques macédoniens & les hérétiques valentiniens. Mais vraiment je crois bien que perſonne ne t'entend, puiſque perſonne ne te lit.

On eſt inondé de ces fatras, & de ces continuelles répétitions, & des inſipides romans qui copient de vieux romans, & de nouveaux ſyſtêmes fondés ſur d'anciennes rêveries, & de petites hiſtoriettes priſes dans des Hiſtoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre ? ſongez qu'il doit être neuf & utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi ! du fond de votre province vous m'aſſaſſinerez de plus d'un in-4° pour m'apprendre qu'un Roi doit être juſte, & que *Trajan* était plus vertueux que *Caligula* ! Vous ferez imprimer vos ſermons, qui ont endormi votre petite ville inconnue ! Vous mettrez à contribution toutes nos Hiſtoires, pour en extraire la Vie d'un prince ſur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux !

Si vous avez écrit une Hiſtoire de votre tems, ne doutez pas qu'il ne ſe trouve quelque éplucheur de chronologie, quelque commentateur de gazette, qui vous relèvera ſur une date, ſur un nom de baptême, ſur un eſcadron mal-placé par vous à

trois cents pas de l'endroit où il fut en effet posté. Alors corrigez-vous vite.

Si un ignorant, un folliculaire se mêle de critiquer à tort & à travers, vous pouvez le confondre; mais nommez-le rarement, de peur de souiller vos écrits.

Vous attaque-t-on sur le style? ne répondez jamais, c'est à votre ouvrage seul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade: contentez-vous de vous bien porter, sans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite santé.

Et sur-tout souvenez-vous que le public s'embarrasse fort peu si vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain, & vingt folliculaires font l'extrait, la critique, l'apologie, la satyre de ces compilations, dans l'idée d'avoir aussi du pain, parce qu'ils n'ont point de métier.

Tous ces gens-là vont le vendredi demander au lieutenant de police de Paris la permission de vendre leurs drogues. Ils ont audience immédiatement après les filles-de-joie, qui ne les regardent pas, parce qu'elles savent bien que ce sont de mauvaises pratiques. (1)

(1) En France il existe ce qu'on appelle l'inspection de la librairie: le Chancelier en est chargé en chef; c'est lui seul qui décide si les Français doivent lire ou croire telle proposition. Les Parlemens ont aussi une jurisdiction sur les livres; ils font brûler par leurs bourreaux ceux qui leur déplaisent: mais la mode de brûler les Auteurs avec les livres commence à passer. Les Cours souveraines brûlent aussi en cérémonie les livres qui ne parlent point d'elles avec assez de respect. Le Clergé de son côté tâche, autant qu'il peut, de s'établir une petite jurisdiction sur les pensées. Comment la vérité s'échappera-t-elle des mains des censeurs, des exempts de police, des bourreaux

Ils s'en retournent avec une permiſſion tacite de faire-vendre & débiter par tout le royaume leurs *Hiſtoriettes*, leurs *Recueils de bons-mots*, la *Vie du bienheureux Regis*, la *Traduction d'un Poëme allemand*, les *Nouvelles Découvertes ſur les anguilles*, un *Nouveau choix de Vers*, un *Syſtême ſur l'origine des Cloches*, les *Amours du Crapaud*. Un libraire achète leurs production dix écus ; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ſes gazettes. Le folliculaire prend leur argent, & dit de leurs *opuſcules* tout le mal qu'il peut. Les léſés viennent ſe plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire ; on ſe bat à coups de poing chez l'apothicaire *le Lièvre* : la ſcène finit par mener le folliculaire au Fort-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs* !

Ces pauvres gens ſe partagent en deux ou trois bandes, & vont à la quête comme des moines mendians ; mais n'ayant point fait de vœux, leur ſociété ne dure que peu de jours ; ils ſe trahiſſent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoiqu'ils n'aient nul bénéfice à eſpérer. Et cela s'appelle *des auteurs* !

& des docteurs ? Elle ira chercher une terre étrangère ; & comme il eſt impoſſible que cette tyrannie exercée ſur les eſprits ne donne un peu d'humeur, elle parlera avec moins de circonſpection & plus de violence.

Dans le tems où M. de *Voltaire* a écrit, c'était le Lieutenant-de-police de Paris qui avait, ſous le Chancelier, l'inſpection des livres : depuis on lui a ôté une partie de ce département ; il n'a conſervé que l'inſpection des pièces-de-théâtre & des ouvrages au-deſſous d'une feuille d'impreſſion. Le détail de cette partie eſt immenſe. Il n'eſt point permis à Paris d'imprimer qu'on a perdu ſon chien, ſans que la police ſe ſoit aſſurée qu'il n'y a dans le ſignalement de cette pauvre bête aucune propoſition contraire aux bonnes mœurs & à la religion.

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont pas fait apprendre une profeſſion. C'eſt un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple, qui peut élever ſon fils dans un art utile, & ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur-en-œuvre ſe fait jéſuite à dix-ſept ans. Il eſt chaſſé de la ſociété à vingt-quatre, parceque le déſordre de ſes mœurs a trop éclaté. Le voilà ſans pain; il devient folliculaire; il infecte la baſſe littérature, & devient le mépris & l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs*!

Les auteurs véritables ſont ceux qui ont réuſſi dans un art véritable, ſoit dans l'épopée, ſoit dans la tragédie, ſoit dans la comédie, ſoit dans l'hiſtoire ou dans la philoſophie; qui ont enſeigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé ſont parmi les gens-de-lettres, ce que les frélons ſont parmi les oiſeaux.

On cite, on commente, on critique, on néglige, on oublie, mais ſur-tout on mépriſe communément un auteur qui n'eſt qu'auteur.

A propos de citer un auteur, il faut que je m'amuſe à raconter une ſingulière bévue du révérend père *Viret* cordelier, profeſſeur en théologie. Il lit dans la Philoſophie de l'hiſtoire du bon abbé *Bazin*, que *jamais aucun auteur n'a cité un paſſage de Moïſe avant Longin, qui vécut & mourut du tems de l'empereur Aurélien.* Auſſi-tôt le zèle de *St François* s'allume: *Viret* crie que cela n'eſt pas vrai, que pluſieurs écrivains ont dit qu'il y avait un *Moïſe*; que *Joſephe* même en a parlé fort au long, & que l'abbé *Bazin* eſt un impie

qui veut détruire les ſept ſacremens. Mais, cher père *Viret*, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer.* Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur, & citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur c'eſt dire, il a vécu, il a écrit en tel tems. Le citer, c'eſt rapporter un de ſes paſſages : *comme Moïſe le dit dans ſon Exode*, *comme Moïſe a écrit dans ſa Genèſe.* Or l'abbé *Bazin* affirme qu'aucun écrivain étranger, aucun même des prophètes juifs n'a jamais cité un ſeul paſſage de *Moïſe*, quoiqu'il ſoit un auteur divin. Pere *Viret*, en vérité vous êtes un auteur bien malin ; mais on ſaura du moins, par ce petit paragraphe, que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France, ont été les contrôleurs-généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations, depuis le règne de *Louis XIV* ſeulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages ; on y a trouvé des propoſitions erronées, des contradictions. Mais où ſont les bons auteurs qui n'aient pas été cenſurés ?

AUTORITÉ.

MISERABLES humains, ſoit en robe verte, ſoit en turban, ſoit en robe noire ou en ſurplis, ſoit en manteau & en rabat, ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raiſon, ou conſentez à être bafoués dans tous les ſiècles comme les plus impertinens de tous les hommes, & à ſubir

la haîne publique comme les plus injuftes.

On vous a parlé cent fois de l'infolente abfurdité avec laquelle vous condamnâtes *Galilée*, & moi je vous en parle pour la cent & unième, & je veux que vous en faffiez à jamais l'anniverfaire; je veux qu'on grave à la porte de votre faint-office :

« Ici fept cardinaux, affiftés de frères mineurs, firent jeter en prifon le maître-à-penfer de l'Italie, âgé de foixante & dix ans, le firent jeûner au pain & à l'eau, parce qu'il inftruifait le genre-humain, & qu'ils étaient des ignorans.

« Là on rendit un arrêt en faveur des cathégories d'*Ariftote*, & l'on ftatua favamment & équitablement la peine des galères contre quiconque ferait affez ofé pour être d'un autre avis que le Stagyrite, dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

« Plus loin une faculté, qui n'a pas de grandes facultés, fit un décret contre les idées innées, & fit enfuite un décret pour les idées innées, fans que ladite faculté fût feulement informée par fes bedeaux de ce que c'eft qu'une idée.

« Dans des écoles voifines on a procédé juridiquement contre la circulation du fang.

« On a intenté procès contre l'inoculation, & parties ont été affignées par exploit.

« On a faifi à la douane des penfées vingt-&-un volumes *in-folio*, dans lefquels il était dit méchamment & proditoirement que les triangles ont toujours trois angles, qu'un père eft plus âgé que fon

fils, que *Rhea Silvia* perdit son pucelage avant d'accoucher, & que de la farine n'est pas une feuille de chène.

« En une autre année on jugea le procès, *Utrùm chimæra bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*, & on décida pour l'affirmative.

« En conséquence, on se crut très-supérieur à *Archimède*, à *Euclide*, à *Cicéron*, à *Pline*; & on se pavana dans le quartier de l'université. »

AXE.

D'OU vient que l'axe de la terre n'est pas perpendiculaire à l'équateur? Pourquoi se relève-t-il vers le nord, & s'abaisse-t-il vers le pôle austral dans une position qui ne paraît pas naturelle, & qui semble la suite de quelque dérangement, ou d'une période d'un nombre prodigieux d'années?

Est-il bien vrai que l'écliptique se relève continuellement par un mouvement insensible vers l'équateur, & que l'angle que forment ces deux lignes soit un peu diminué depuis deux mille années?

Est-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur, que les Egyptiens l'aient dit, & qu'*Hérodote* l'ait rapporté? Ce mouvement de l'écliptique formerait une période d'environ 2 millions d'années; ce n'est point cela qui effraie: car l'axe de la terre a un mouvement imperceptible d'environ vingt-six mille ans, qui fait la précession des

équinoxes, & il eſt auſſi aiſé à la nature de produire une rotation de vingt mille ſiècles, qu'une rotation de deux cents ſoixante ſiècles.

On s'eſt trompé, quand on a dit que les Egyptiens avaient, ſelon *Hérodote*, une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition dont parle *Hérodote* n'a point de rapport à la coïncidence de la ligne équinoxiale & de l'écliptique ; c'eſt toute autre choſe.

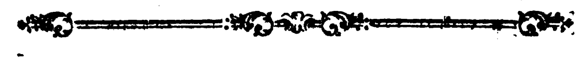
Les prétendus ſavans d'Egypte diſaient que le ſoleil, dans l'eſpace de onze mille années, s'était couché deux fois à l'orient, & levé deux fois à l'occident. Quand l'équateur & l'écliptique auraient coincidé enſemble, quand toute la terre aurait eu la ſphère droite, & que par-tout les jours euſſent été égaux aux nuits, le ſoleil ne changerait pas pour cela ſon coucher & ſon lever. La terre aurait toujours tourné ſur ſon axe, d'occident en orient, comme elle y tourne aujourd'hui. Cette idée de faire coucher le ſoleil à l'orient, n'eſt qu'une chimère digne du cerveau des prêtres d'Egypte, & montre la profonde ignorance de ces jongleurs qui ont eu tant de réputation.

Il faut ranger ce conte avec les Satyres qui chantaient & danſaient à la ſuite d'*Oſiris* ; avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger qu'après avoir couru 8 lieues pour leur apprendre à conquérir le monde ; avec les deux enfans qui crièrent *bec* pour demander du pain, & qui par-là firent découvrir que la langue phrygienne était la première que les hommes euſſent parlée ; avec le roi *Pſammeticus* qui donna

ſa fille à un voleur, pour le récompenſer de lui avoir pris ſon argent très-adroitement, &c. &c. &c.

Ancienne hiſtoire, ancienne aſtronomie, ancienne phyſique, ancienne médecine, (à *Hippocrate* près) ancienne géographie, ancienne métaphyſique, tout cela n'eſt qu'une ancienne abſurdité, qui doit faire ſentir le bonheur d'être nés tard.

Il y a, ſans-doute, plus de vérités dans deux pages de l'Encyclopédie, concernant la phyſique, que dans toute la bibliothèque d'Alexandrie, dont pourtant on regrette la perte.



B.

BABEL.

SECTION I[re].

BABEL ſignifiait, chez les Orientaux, DIEU *le père*, *la puiſſance de* DIEU, *la porte de* DIEU, ſelon que l'on prononçait ce nom. C'eſt de-là que Babylone fut la ville de DIEU, la ville ſainte. Chaque capitale d'un état était la ville de DIEU, la ville ſacrée. Les Grecs les appelèrent toutes *Hierapolis*, & il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel ſignifiait donc *la tour du père de* DIEU.

Joſephe, à la vérité, dit que Babel ſignifiait *confuſion*. *Calmet* dit, après d'autres, que *Bibla* en chaldéen ſignifie *confondue*; mais tous les Orientaux ont été d'un ſentiment contraire. Le mot de *confuſion*

ſerait une étrange origine de la capitale d'un vaſte empire. J'aime autant *Rabelais*, qui prétend que Paris fut autrefois appelé *Lutèce*, à cauſe des blanches cuiſſes des dames.

Quoi qu'il en ſoit, les commentateurs ſe ſont fort tourmentés pour ſavoir juſqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuſe tour de Babel. *St Jérôme* lui donne vingt mille pieds. L'ancien livre juif intitulé *Jalcult* lui en donnait quatre-vingt-un mille. *Paul Lucas* en avait vu les reſtes, & c'eſt bien voir à lui. Mais ces dimenſions ne ſont pas la ſeule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu ſavoir comment les enfans de *Noé* (*a*), *ayant partagé entre eux les îles des nations, s'établiſſant en divers pays, dont chacun eut ſa langue, ſes familles & ſon peuple particulier*, tous les hommes ſe trouvèrent enſuite *dans la plaine de Senaar pour y bâtir une tour, en diſant :* (*b*) « *Rendons notre nom » célèbre avant que nous ſoyons diſperſés dans toute la » terre.* »

La Génèſe parle des Etats que les fils de *Noé* fondèrent. On a recherché comment les peuples de l'Europe, de l'Afrique, de l'Aſie vinrent tous à Senaar, n'ayant tous qu'un même langage & une même volonté.

La vulgate met le déluge en l'année du monde 1656, & on place la conſtruction de la tour de Babel en 1771; c'eſt-à-dire, cent quinze ans après la deſtruction du genre-humain, & pendant la vie même de *Noé*.

(*a*) Génèſe, chap. X, v. 5. (*b*) Chap. XI, v. 2 & 4.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuſe célérité ; tous les arts renaquirent en bien peu de tems. Si on réfléchit au grand nombre de métiers différens qu'il faut employer pour élever une tour ſi haute, on eſt effrayé d'un ſi prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus : *Abraham* était né, ſelon la Bible, environ quatre cents ans après le déluge ; & déjà on voyait une ſuite de Rois puiſſans en Egypte & en Aſie. *Bochard* & les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de ſyſtêmes & de mots phéniciens & chaldéens qu'ils n'entendent point ; ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce, la Grèce pour la Crète, & l'île de Chypre pour Tyr : il n'en nagent pas moins dans une mer d'ignorance, qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que DIEU nous a donné après pluſieurs ſiècles les livres ſacrés pour nous rendre plus gens-de-bien, & non pour faire de nous des géographes, & des chronologiſtes, & des étymologiſtes.

Babel eſt Babylone ; elle fut fondée, ſelon les hiſtoriens perſans, (*c*) par un prince nommé *Tâmurath*. La ſeule connaiſſance qu'on ait de ſes antiquités conſiſte dans les obſervations aſtronomiques de dix-neuf cents trois années, envoyées par *Calliſthène*, par ordre d'*Alexandre*, à ſon précepteur *Ariſtote*. A cette certitude ſe joint une probabilité extrême qui lui eſt preſque égale : c'eſt qu'une nation qui avait une ſuite d'obſervations céleſtes depuis près

(*c*) Voyez la *Bibliothèque Orientale*.

de deux mille ans, était rassemblée en corps de peuple, & formait une puissance considérable plusieurs siècles avant la première observation.

Il est triste qu'aucun des calculs des anciens auteurs profanes ne s'accorde avec nos auteurs sacrés, & que même aucun nom des princes qui régnèrent après les différentes époques assignées au déluge, n'ait été connu, ni des Egyptiens, ni des Syriens, ni des Babyloniens, ni des Grecs.

Il n'est pas moins triste qu'il ne soit resté sur la terre, chez les auteurs profanes, aucun vestige de la tour de Babel : rien de cette histoire de la confusion des langues ne se trouve dans aucun livre ; cette aventure si mémorable fut aussi inconnue de l'univers entier, que les noms de *Noé*, de *Mathusalem*, de *Caïn*, d'*Abel*, d'*Adam* & d'*Eve*.

Cet embarras afflige notre curiosité. *Hérodote*, qui avait tant voyagé, ne parle ni de *Noé*, ni de *Sem*, ni de *Réhu*, ni de *Salé*, ni de *Nembrod*. Le nom de *Nembrod* est inconnu à toute l'antiquité profane ; il n'y a que quelques Arabes & quelques Persans modernes qui aient fait mention de *Nembrod*, en falsifiant les livres des Juifs. Il ne nous reste, pour nous conduire dans ces ruines anciennes, que la foi à la Bible, ignorée de toutes les nations de l'univers pendant tant de siècles ; mais heureusement c'est un guide infaillible.

Hérodote, qui a mêlé trop de fables avec quelques vérités, prétend que de son tems, qui était celui de la plus grande puissance des Perses souverains de Babylone, toutes les citoyennes de cette

ville immenſe étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Mylitta*, déeſſe qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus*, pour ſe proſtituer aux étrangers; & que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent, comme un tribut ſacré qu'on payait à la déeſſe.

Ce conte des mille & une nuits reſſemble à celui qu'*Hérodote* fait dans la page ſuivante, que *Cyrus* partagea le fleuve de l'Inde en trois cents ſoixante canaux, qui tous ont leur embouchure dans la Mer Caſpienne. Que diriez-vous de *Mezerai*, s'il nous avait raconté que *Charlemagne* partagea le Rhin en trois cents ſoixante canaux qui tombent dans la Méditerranée, & que toutes les dames de ſa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie ſe préſenter à l'égliſe de Sainte-Geneviève, & de ſe proſtituer à tous les paſſans pour de l'argent?

Il faut remarquer qu'une telle fable eſt encore plus abſurde dans le ſiècle des *Xerxès*, où vivait *Hérodote*, qu'elle ne le ferait dans celui de *Charlemagne*. Les Orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs & les Gaulois. Les femmes de tous les grands ſeigneurs étaient ſoigneuſement gardées par des eunuques. Cet uſage ſubſiſtait de tems immémorial. On voit même dans l'Hiſtoire juive, que lorſque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un Roi, (*d*) *Samuel*, pour les en détourner & pour conſerver ſon autorité, dit *qu'un Roi les tyranniſera, qu'il prendra la dîme des vignes & des blés pour*

(*d*) Livre I des Rois, ch. VIII, v, 15; ch. XXII, v. 9; ch. VIII, v. 6; ch. IX, v. 52; ch. XXIV, v. 12; & ch. XXV, v. 19.

donner à ses eunuques. Les rois accomplirent cette prédiction : car il est dit dans le troisième livre des Rois, que le roi *Achab* avait des eunuques ; & dans le quatrième, que *Joram*, *Jéhu*, *Joachim*, & *Sédékias*, en avaient aussi.

Il est parlé long-tems auparavant dans la Génèse des eunuques du Pharaon ; (*e*) & il est dit que *Putiphar*, à qui *Joseph* fut vendu, était eunuque du roi. Il est donc clair qu'on avait à Babylone une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur fesait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier-venu pour de l'argent. Babylone, la ville de DIEU, n'était donc pas un vaste b.... comme on l'a prétendu.

Ces contes d'*Hérodote*, ainsi que tous les autres contes dans ce goût, sont aujourd'hui si décriés par tous les honnêtes-gens, la raison a fait de si grands progrès, que les vieilles & les enfans mêmes ne croient plus ces sottises : *non est vetula quæ credat, nec pueri credunt, nisi qui nondùm ære lavantur*.

Il ne s'est trouvé de nos jours qu'un seul homme qui, n'étant pas de son siècle, a voulu justifier la fable d'*Hérodote*. Cette infamie lui paraît toute simple. Il veut prouver que les princesses babyloniennes se prostituaient par piété au premier-venu, parce qu'il est dit, dans la sainte Ecriture, que les Ammonites fesaient-passer leurs enfans par le feu, en les présentant à *Moloc*. Mais cet usage de quelques hordes barbares, cette superstition de faire-passer ses enfans par les flammes, ou même de les

(*e*) Chap. XXXVII, v. 36.

brûler ſur des bûchers, en l'honneur de je ne ſais quel *Moloc*, ces horreurs iroquoiſes d'un petit peuple infâme, ont-elles quelque rapport avec une proſtitution ſi incroyable chez la nation la plus jalouſe & la plus policée de tout l'Orient connu ? Ce qui ſe paſſe chez les Iroquois ſera-t-il parmi nous une preuve des uſages de la cour d'Eſpagne, ou de celle de France ?

Il apporte encore en preuve la fête des Lupercales chez les Romains, *pendant laquelle*, dit-il, *des jeunes-gens de qualité & des Magiſtrats reſpectables couraient nus par la ville, un fouet à la main, & frappaient de ce fouet des femmes de qualité qui ſe préſentaient à eux ſans rougir, dans l'eſpérance d'obtenir par-là une plus heureuſe délivrance.*

Premièrement il n'eſt point dit que les Romains de qualité couruſſent tout-nus ; *Plutarque*, au contraire, dit expreſſément dans ſes Demandes ſur les Romains, qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

Secondement, il ſemble, à la manière dont s'exprime le défenſeur *des coutumes infâmes*, que les dames romaines ſe trouſſaient pour recevoir des coups de fouet ſur leur ventre nu ; ce qui eſt abſolument faux.

Troiſièmement, cette fête des Lupercales n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babylone, qui ordonne aux femmes & aux filles du roi, des ſatrapes & des mages, de ſe vendre & de ſe proſtituer par dévotion aux paſſans.

Quand on ne connaît ni l'eſprit humain, ni les

mœurs des nations ; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des paſſages de vieux auteurs, qui preſque tous ſe contrediſent, il faut alors propoſer ſon ſentiment avec modeſtie ; il faut ſavoir douter, ſecouer la pouſſière du collège, & ne jamais s'exprimer avec une inſolence outrageuſe.

Hérodote, ou *Ctéſias*, ou *Diodore* de Sicile, rapportent un fait ; vous l'avez lu en grec : donc ce fait eſt vrai. Cette manière de raiſonner n'eſt pas celle d'*Euclide* ; elle eſt aſſez ſurprenante dans le ſiècle où nous vivons : mais tous les eſprits ne ſe corrigeront pas ſi-tôt ; & il y aura toujours plus de gens qui compilent, que de gens qui penſent.

Nous ne dirons rien ici de la confuſion des langues arrivée tout-d'un-coup pendant la conſtruction de la tour de Babel. C'eſt un miracle rapporté dans la ſainte Écriture. Nous n'expliquons, nous n'examinons même aucun miracle : nous les croyons d'une foi vive & ſincère, comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'Encyclopédie les ont crus.

Nous dirons ſeulement que la chute de l'Empire romain a produit plus de confuſion & plus de langues nouvelles, que la chute de la tour de Babel. Depuis le règne d'*Auguſte* juſque vers le tems des *Attila*, des *Clodvic*, des *Gondebaud*, pendant ſix ſiècles, *terra erat unius labii*, la terre connue de nous était d'une ſeule *langue*. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les lois ſous leſquelles vivaient cent nations, étaient écrites en latin, & le grec ſervait d'amuſement ; le jargon barbare de chaque province n'était que pour la populace. On plaidait en latin dans les

tribunaux de l'Afrique comme à Rome. Un habitant de Cornouaille partait pour l'Asie mineure, sûr d'être entendu par-tout sur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On se trouvait citoyen de toutes les villes, sur le Danube comme sur le Guadalquivir. Aujourd'hui un Bergamasque, qui voyage dans les petits cantons suisses, dont il n'est séparé que par une montagne, a besoin d'interprète comme s'il était à la Chine. C'est un des plus grands fléaux de la vie.

SECTION II.

LA vanité a toujours élevé les grands monumens. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel: « Allons, élevons une tour dont le sommet touche au ciel, & rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre. » L'entreprise fut faite du tems d'un nommé *Phaleg* qui comptait le bon-homme *Noé* pour son cinquième aïeul. L'architecture & tous les arts qui l'accompagnent avaient fait, comme on voit, de grands progrès en cinq générations. *St Jérôme*, le même qui a vu des Faunes & des Satyres, n'avait pas vu plus que moi la tour de Babel; mais il assure qu'elle avait vingt mille pieds de hauteur. C'est bien peu de chose. L'ancien livre *Jalcult*, écrit par un des plus doctes juifs, démontre que sa hauteur était de quatre-vingt & un mille pieds juifs. Et il n'y a personne qui ne sache que le pied juif était à-peu-près de la longueur du pied grec. Cette dimension est bien

plus vraiſemblable que celle de *Jérôme*. Cette tour ſubſiſte encore, mais elle n'eſt plus tout-à-fait ſi haute. Pluſieurs voyageurs très-véridiques l'ont vue : moi qui ne l'ai point vue, je n'en parlerai pas plus que d'*Adam* mon grand-père, avec qui je n'ai point eu l'honneur de converſer. Mais conſultez le révérend père dom *Calmet*. C'eſt un homme d'un eſprit fin & d'une profonde philoſophie : il vous expliquera la choſe. Je ne ſais pas pourquoi il eſt dit dans la Génèſe que Babel ſignifie confuſion ; car *Ba* ſignifie père dans les langues orientales, & *Bel* ſignifie DIEU. Babel ſignifie la ville de DIEU, la ville ſainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il eſt inconteſtable que Babel veut dire confuſion, ſoit parce que les architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage juſqu'à quatre-vingt & un mille pieds juifs, ſoit parce que les langues ſe confondirent : & c'eſt évidemment depuis ce tems-là que les Allemands n'entendent plus les Chinois ; car il eſt clair, ſelon le ſavant *Bochard*, que le chinois eſt originairement la même langue que le haut allemand.

BACCHUS.

DE tous les perſonnages veritables ou fabuleux de l'antiquité profane, *Bacchus* eſt le plus important pour nous ; je ne dis point par la belle invention que tout l'univers, excepté les Juifs, lui attribua ; mais par la prodigieuſe reſſemblance de ſon hiſtoire

fabuleuse avec les aventures véritables de *Moïse*.

Les anciens poëtes font-naître *Bacchus* en Egypte; il est exposé sur le Nil; & c'est de-là qu'il est nommé *Mises* par le premier *Orphée*, ce qui veut dire en ancien égyptien *sauvé des eaux*, à ce que prétendent ceux qui entendaient l'ancien égyptien qu'on n'entend plus. Il est élevé vers une montagne d'Arabie nommée *Nisa*, qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déesse lui ordonna d'aller détruire une nation barbare, qu'il passa la Mer Rouge à pied avec une multitude d'hommes, de femmes, d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte suspendit ses eaux à droite & à gauche pour le laisser passer; l'Hidaspe en fit autant. Il commanda au soleil de s'arrêter; deux rayons lumineux lui sortaient de la tête. Il fit-jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrse; il grava ses lois sur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Égypte de dix plaies, pour être la copie parfaite de *Moïse*.

Vossius est, je pense, le premier qui ait étendu ce parallèle. L'évêque d'Avranches *Huet* l'a poussé tout aussi loin; mais il ajoute, dans sa Démonstration évangélique, que non-seulement *Moïse* est *Bacchus*, mais qu'il est encore *Osiris* & *Typhon*. Il ne s'arrête pas en si beau chemin; *Moïse*, selon lui, est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Adonis*, *Priape* même. Il est assez plaisant que *Huet*, pour prouver que *Moïse* est *Adonis*, se fonde sur ce que l'un & l'autre ont gardé des moutons:

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Adonis & Moïse ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il eſt *Priape* eſt qu'on peignait quelquefois *Priape* avec un âne, & que les Juifs paſſèrent chez les Gentils pour adorer un âne. Il en donne une autre preuve qui n'eſt pas canonique, c'eſt que la verge de *Moïſe* pouvait être comparée au ſceptre de *Priape* : (*a*) *ſceptrum tribuitur Priapo, virga Moſi.* Ces démonſtrations ne ſont pas celles d'*Euclide*.

Nous ne parlerons point ici des *Bacchus* plus modernes, tel que celui qui précéda de deux cents ans la guerre de Troie, & que les Grecs célébrèrent comme un fils de *Jupiter*, enfermé dans ſa cuiſſe.

Nous nous arrêtons à celui qui paſſa pour être né ſur les confins de l'Égypte, & pour avoir fait tant de prodiges. Notre reſpect pour les livres ſacrés juifs, ne nous permet pas de douter que les Égyptiens, les Arabes, & enſuite les Grecs, n'aient voulu imiter l'hiſtoire de *Moïſe*. La difficulté conſiſtera ſeulement à ſavoir comment ils auront pu être inſtruits de cette hiſtoire inconteſtable.

A l'égard des Egyptiens, il eſt très-vraiſemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de *Moïſe*, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'hiſtorien *Joſephe* & *Philon* n'auraient pas manqué de ſe prévaloir de ce mot. *Joſephe* dans ſa réponſe à *Appion*, ſe fait un devoir de citer tous les auteurs d'Égypte qui ont fait mention de *Moïſe*; & il n'en trouve aucun qui rapporte un ſeul de ces miracles. Aucun Juif n'a jamais cité un au-

(*a*) *Démonſt. évangél.* pages 79, 87 & 110.

teur

teur égyptien qui ait dit un mot des dix plaies d'Égypte; du passage miraculeux de la Mer Rouge, &c. Ce ne peut donc être chez les Égyptiens qu'on ait trouvé de quoi faire ce parallèle scandaleux du divin *Moïse* avec le profane *Bacchus*.

Il est de la plus grande évidence, que si un seul auteur égyptien avait dit un mot des grands miracles de *Moïse*, toute la synagogue d'Alexandrie, toute l'Église disputante de cette fameuse ville, aurait cité ce mot, & en aurait triomphé, chacune à sa manière. *Athénagore*, *Clément*, *Origène*, qui disent tant de choses inutiles, auraient rapporté mille fois ce passage nécessaire: c'eût été le plus fort argument de tous les pères. Ils ont tous gardé un profond silence; donc ils n'avaient rien à dire. Mais aussi comment s'est-il pu faire qu'aucun Égyptien n'ait parlé des exploits d'un homme qui fit tuer tous les aînés des familles d'Égypte, qui ensanglanta le Nil, & qui noya dans la mer le roi & toute l'armée? &c. &c. &c.

Tous nos historiens avouent qu'un *Clodvic*, un Sicambre subjugua la Gaule avec une poignée de barbares: les Anglais sont les premiers à dire que les Saxons, les Danois & les Normands, vinrent tour-à-tour exterminer une partie de leur nation. S'ils ne l'avaient pas avoué, l'Europe entière le crierait. L'univers devait crier de même aux prodiges épouvantables de *Moïse*, de *Josué*, de *Gédéon*, de *Samson* & de tant de prophètes: l'univers s'est tu cependant. O profondeur! D'un côté il est palpable que tout cela est vrai, puisque tout cela se trouve

dans la sainte Écriture approuvée par l'Église ; de l'autre, il est incontestable qu'aucun peuple n'en a jamais parlé. Adorons la Providence, & soumettons-nous.

Les Arabes, qui ont toujours aimé le merveilleux, sont probablement les premiers auteurs des fables inventées sur *Bacchus*, adoptées bientôt & embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes & les Grecs auraient-ils puisé chez les Juifs? On sait que les Hébreux ne communiquèrent leurs livres à personne jusqu'au tems des *Ptolomées*; ils regardaient cette communication comme un sacrilège ; & *Josephe* même, pour justifier cette obstination à cacher le Pentateuque au reste de la terre, dit que DIEU avait puni tous les étrangers qui avaient osé parler des histoires juives. Si on l'en croit, l'historien *Théopompe* ayant eu seulement dessein de faire mention d'eux dans son ouvrage, devint fou pendant trente jours, & le poëte tragique *Théodecte* devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des Juifs dans une de ses tragédies. Voilà les excuses que *Flavien Josephe* donne dans sa réponse à *Appion* de ce que l'histoire Juive a été si long-tems inconnue.

Ces livres étaient d'une si prodigieuse rareté, qu'on n'en trouva qu'un seul exemplaire sous le roi *Josias*; & cet exemplaire encore avait été long-têms oublié dans le fond d'un coffre, au rapport de *Saphan* scribe du pontife *Helcias*, qui le porta au Roi.

Cette aventure arriva, selon le quatrième livre des Rois, six cents vingt-quatre ans avant notre ère vulgaire, quatre cents ans après *Homère*, & dans les

villes les plus florissans de la Grèce. Les Grecs savaient alors à peine qu'il y eût des Hébreux au monde. La captivité des Juifs à Babylone augmenta encore leur ignorance de leurs propres livres. Il fallut qu'*Esdras* les restaurât au bout de soixante & dix ans; & il y avait déjà plus de cinq cents ans que la fable de *Bacchus* courait toute la Grèce.

Si les Grecs avaient puisé leurs fables dans l'histoire juive, ils y auraient pris des faits plus intéressens pour le genre-humain. Les aventures d'*Abraham*, celles de *Noé*, de *Mathusalem*, de *Seth*, d'*Enoch*, de *Caïn*, d'*Eve*, de son funeste serpent, de l'arbre de la science, tous ces noms leur ont été de tout tems inconnus: & ils n'eurent une faible connaissance du peuple juif que long-tems après la révolution que fit *Alexandre* en Asie & en Europe. L'historien *Josephe* l'avoue en termes formels. Voici comme il s'exprime dès le commencement de sa réponse à *Appion* qui (par parenthèse) était mort quand il lui répondit: car *Appion* mourut sous l'empereur *Claude*, & *Josephe* écrivit sous *Vespasien*.

(*b*) « Comme le pays que nous habitons est éloigné de la » mer, nous ne nous appliquons point au commerce, & » n'avons point de communication avec les autres nations. » Nous nous contentons de cultiver nos terres qui sont très- » fertiles, & travaillons principalement à bien élever nos en- » fans, parce que rien ne nous paraît si nécessaire que de les » instruire dans la connaissance de nos saintes lois, & dans » une véritable piété qui leur inspire le désir de les observer. » Ces raisons, ajoutées à ce que j'ai dit, & à cette manière

(*b*) Réponse de *Josephe*. Traduct. d'*Arnaud d'Andilli*, ch. V.

» de vie qui nous eſt particulière, font-voir que dans les » ſiècles paſſés nous n'avons point eu de communication » avec les Grecs, comme ont eu les Egyptiens & les Phé- » niciens.... Y a-t-il donc ſujet de s'étonner que notre na- » tion n'étant point voiſine de la mer, n'affectant point de » rien écrire, & vivant en la manière que je l'ai dit, elle » ait été peu connue ? »

Après un aveu auſſi authentique du Juif le plus entêté de l'honneur de ſa nation, qui ait jamais écrit, on voit aſſez qu'il eſt impoſſible que les anciens Grecs euſſent pris la fable de *Bacchus* dans les livres ſacrés des Hébreux, ni même aucune autre fable, comme le ſacrifice d'*Iphigénie*, celui du fils d'*Idoménée*, les travaux d'*Hercule*, l'aventure d'*Eurydice*, &c. La quantité d'anciens récits qui ſe reſſemblent eſt prodigieuſe. Comment les Grecs ont-ils mis en fables ce que les Hébreux ont mis en hiſtoire ? Serait-ce par le don de l'invention ? Serait-ce par la facilité de l'imitation ? Serait-ce parce que les beaux-eſprits ſe rencontrent ? Enfin, Dieu l'a permis ; cela doit ſuffire. Qu'importe que les Arabes & les Grecs aient dit les mêmes choſes que les Juifs ? Ne liſons l'ancien Teſtament que pour nous préparer au nouveau, & ne cherchons dans l'un & dans l'autre que des leçons de bienfeſance, de modération, d'indulgence, & d'une véritable charité.



ROGER BACON.

VOUS croyez que *Roger Bacon*, ce fameux moine du treizième siècle, était un très-grand homme, & qu'il avait la vraie science, parce qu'il fut persécuté & condamné dans Rome à la prison par des ignorans? C'est un grand préjugé en sa faveur, je l'avoue: mais n'arrive-t-il pas tous les jours que des charlatans condamnent gravement d'autres charlatans, & que des fous font payer l'amende à d'autres fous? Ce monde-ci a été long-tems semblable aux petites-maisons, dans lesq^es. celui qui se croit le Père éternel anathématise celui qui se croit le St-Esprit; & ces aventures ne sont pas même aujourd'hui extrêmement rares.

Parmi les choses qui le rendirent recommandable, il faut premièrement compter sa prison; ensuite la noble hardiesse avec laquelle il dît que tous les livres d'*Aristote* n'étaient bons qu'à brûler: & cela dans un tems où les scolastiques respectaient *Aristote*, beaucoup plus que les jansénistes ne respectent *St Augustin*. Cependant *Roger Bacon* a-t-il fait quelque chose de mieux que la Poëtique, la Rhétorique, & la Logique d'*Aristote*? Ces trois ouvrages immortels prouvent assurément qu'*Aristote* était un très-grand & très-beau génie, pénétrant, profond, méthodique; & qu'il n'était mauvais physicien, que parce qu'il était impossible de fouiller dans les carrières de la physique, lorsqu'on manquait d'instrumens.

Roger Bacon dans son meilleur ouvrage, où il traite de la lumière & de la vision, s'exprime-t-il beaucoup plus clairement qu'*Aristote*, quand il dit: *La lumière*

fait par voie de multiplication son espèce lumineuse, & cette action est appelée univoque & conforme à l'agent ; il a une autre multiplication équivoque, par laquelle la lumière engendre la châleur, *& la chaleur la putréfaction*?

Ce *Roger* d'ailleurs vous dit qu'on peut prolonger sa vie avec du sperma ceti, de l'aloès & de la chair de dragon, mais qu'on peut se rendre immortel avec la pierre philosophale. Vous pensez bien qu'avec ces beaux secrets il possédait encore tous ceux de l'astrologie judiciaire sans exception : aussi assure-t-il bien positivement dans son *Opus majus*, que la tête de l'homme est soumise aux influences du bèlier, son coû à celles du taureau, & ses bras au pouvoir des gémeaux, &c. Il prouve même ces belles choses par l'expérience, & il loue beaucoup un grand astrologue de Paris, qui empêcha, dit-il, un médecin de mettre un emplâtre sur la jambe d'un malade, parceque le soleil était alors dans le signe du verseau, & que le verseau est mortel pour les jambes sur lesquelles on applique des emplâtres.

C'est une opinion assez généralement répandue, que notre *Roger* fut l'inventeur de la poudre-à-canon. Il est certain que de son tems on était sur la voie de cette horrible découverte : car je remarque toujours que l'esprit d'invention est de tous les tems, & que les docteurs, les gens qui gouvernent les esprits & les corps, ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire-régner les plus insensés préjugés, ont beau n'avoir pas le sens-commun, il se trouve toujours des hommes obscurs, des artistes animés d'un instinct supérieur qui inventent des choses admirables, sur quelles ensuite les savans raisonnent.

Voici mot-à-mot ce fameux passage de *Roger Bacon* touchant la poudre-à-canon ; il se trouve dans son *Opus majus*, page 464., édit. de Londres :

Le feu grégeois peut difficilement s'éteindre, car l'eau ne l'éteint pas. Et il y a de certains feux dont l'explosion fait tant de bruit, que si on les allumait subitement & de nuit, une ville & une armée ne pourraient le soutenir : les éclats de tonnerre n pourraient leur être comparés. Il y en a qui effraient tellement la vue, que les éclairs des nues la troublent moins : on croit que c'est par de tels artifices, que Gédéon jeta la terreur dans l'armée des Madianites. Et nous en avons une preuve dans ce jeu d'enfans qu'on fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre avec force dans une petite balle de la grosseur d'un pouce ; on la fait crever avec un bruit si violent qu'il surpasse le rugissement du tonnerre ; & il en sort une plus grande exhalaison de feu que celle de la foudre.

Il paraît évident, que *Roger Bacon* ne connaissait que cette expérience commune d'une petite boule pleine de salpêtre, mise sur le feu. Il y a encore bien loin de-là à la poudre-à-canon, dont *Roger* ne parle en aucun endroit, mais qui fut bientôt-après inventée.

Une chose me surprend davantage, c'est qu'il ne connut pas la direction de l'aiguille aimantée, qui de son tems commençait à être connue en Italie ; mais en récompense il savait très-bien le secret de la baguette de coudrier, & beaucoup d'autres choses semblables, dont il traite dans sa *Dignité de l'art expérimental.*

Cependant, malgré ce nombre effroyable d'absurdités & de chimères, il faut avouer que ce *Bacon* était un homme admirable pour son siècle. Quel siècle ? me direz-vous ; c'était celui du gouvernement féodal & des scolastiques. Figurez-vous les Samoïèdes &

les Ostiaques, qui auraient lu *Aristote* & *Avicenne* : voilà ce que nous étions.

Roger savait un peu de géométrie & d'optique, & c'est ce qui le fit passer à Rome & à Paris pour un sorcier. Il ne savait pourtant que ce qui est dans l'arabe *Alhazen*. Car dans ces tems-là on ne savait encore rien que par les Arabes. Ils étaient les médecins & les astrologues de tous les Rois chrétiens. Le fou du roi était toujours de la nation : mais le docteur était arabe ou juif.

Transportez ce *Bacon* au tems où nous vivons, il serait sans-doute un très-grand homme. C'était de l'or encroûté de toutes les ordures du tems où il vivait : cet or aujourd'hui serait épuré.

Pauvres humains que nous sommes ! que de siècles il a fallu pour acquérir un peu de raison !

DE FRANÇOIS BACON,

Et de l'Attraction.

SECTION PREMIERE.

LE plus grand service peut-être que *François Bacon* ait rendu à la philosophie, a été de deviner l'attraction.

Il disait sur la fin du XVI[e] siècle, dans son livre de la Nouvelle méthode de savoir :

« Il faut chercher s'il n'y aurait point une espèce de force » magnétique qui opère entre la terre & les choses pesan» tes, entre la lune & l'océan ; entre les planètes.... Il faut » ou que les corps graves soient poussés vers le centre de

» la terre, ou qu'ils en ſoient mutuellement attirés; & » en ce dernier cas, il eſt évident que plus les corps en » tombant s'approchent de la terre, plus fortement ils s'at- » tirent... Il faut expérimenter ſi la même horloge à poids » ira plus vite ſur le haut d'une montagne, ou au fond » d'une mine. Si la force des poids diminue ſur la monta- » gne & augmente dans la mine, il y a apparence que la terre » a une vraie attraction. »

Environ cent ans après, cette attraction, cette gravitation, cette propriété univerſelle de la matière, cette cauſe qui retient les planètes dans leurs orbites, qui agit dans le ſoleil, & qui dirige un fétu vers le centre de la terre, a été trouvée, calculée, & démontrée, par le grand *Newton*. Mais quelle ſagacité dans *Bacon* de Verulam, de l'avoir ſoupçonnée lorſque perſonne n'y penſait!

Ce n'eſt pas là de la matière ſubtile produite par des échancrures de petits dés qui tournèrent autrefois ſur eux-mêmes, quoique tout fût plein; ce n'eſt pas de la matière globuleuſe formée de ces dés, ni de la matière cannelée. Ces groteſques furent reçus pendant quelque tems chez les curieux: c'était un très-mauvais roman; non-ſeulement il réuſſit comme *Cyrus* & *Pharamond*, mais il fut embraſſé comme une vérité par des gens qui cherchaient à penſer. Si vous en exceptez *Bacon*, *Galilée*, *Toricelli*, & un très-petit nombre de ſages, il n'y avait alors que des aveugles en phyſique.

Ces aveugles quittèrent les chimères grecques pour les chimères des tourbillons & de la matière cannelée; & lorſqu'enfin on eut découvert & démontré l'attraction, la gravitation, & ſes lois, on

eria aux qualités occultes. Hélas! tous les premiers resſorts de la nature ne ſont-ils pas pour nous des qualités occultes? Les cauſes du mouvement, du reſſort, de la génération, de l'immutabilité des eſpèces, du ſentiment, de la mémoire, de la penſée, ne ſont-elles pas très-occultes?

Bacon ſoupçonna, *Newton* démontra l'exiſtence d'un principe juſqu'alors inconnu. Il faut que les hommes s'en tiennent là, juſqu'à ce qu'ils deviennent des Dieux. *Newton* fut aſſez ſage, en démontrant les lois de l'attraction, pour dire qu'il en ignorait la cauſe; il ajouta que c'était peut-être une impulſion, peut-être une ſubſtance légère prodigieuſement élaſtique, répandue dans la nature. Il tâchait apparemment d'apprivoiſer par ces *peut-être* les eſprits effarouchés du mot d'*attraction*, & d'une propriété de la matière, qui agit dans tout l'univers ſans toucher à rien.

Le premier qui oſa dire (du moins en France) qu'il eſt impoſſible que l'impulſion ſoit la cauſe de ce grand & univerſel phénomène, s'expliqua ainſi, lors même que les tourbillons & la matière ſubtile étaient encore fort à la mode:

« On voit l'or, le plomb, le papier, la plume, tomber » également vite, & arriver au fond du récipient, & en » même-tems dans la machine pneumatique.

» Ceux qui tiennent encore pour le plein de *Deſcartes*, » pour les prétendus effets de la matière ſubtile, ne peu- » vent rendre aucune bonne raiſon de ce fait; car les » faits ſont leurs écueils. Si tout était plein, quand on » leur accorderait qu'il pût y avoir alors du mouvement » (ce qui eſt abſolument impoſſible) au moins cette pré-

» tendue matière subtile remplira exactement le récipient,
» elle y serait en aussi grande quantité que de l'eau ou
» du mercure qu'on y aurait mis : elle s'opposerait au
» moins à cette descente si rapide des corps : elle résiste-
» rait à ce large morceau de papier selon la surface de ce
» papier, & laisserait tomber la balle d'or ou de plomb
» beaucoup plus vite. Mais ces chutes se font au même
» instant ; donc il n'y a rien dans le récipient qui résiste ;
» donc cette prétendue matière subtile ne peut faire au-
» cun effet sensible dans ce récipient ; donc il y a une au-
» tre force qui fait la pesanteur.

» Envain dirait-on qu'il reste une matière subtile dans
» ce récipient, puisque la lumière le pénètre. Il y a bien
» de la différence ; la lumière qui est dans ce vase de ver-
» re n'en occupe certainement pas la cent-millième partie :
» mais, selon les Cartésiens, il faut que leur matière ima-
» ginaire remplisse bien plus exactement le récipient, que
» si je le supposais rempli d'or ; car il y a beaucoup de
» vide dans l'or, & ils n'en admettent point dans leur
» matière subtile.

» Or, par cette expérience, la pièce d'or qui pèse cent
» mille fois plus que le morceau de papier, est descen-
» due aussi vite que le papier ; donc la force qui l'a fait
» descendre a agi cent mille fois plus sur lui que sur le
» papier : de même qu'il faudra cent fois plus de force à
» mon bras pour remuer cent livres, que pour remuer
» une livre ; donc cette puissance qui opère la gravitation agit
» en raison directe de la masse des corps. Elle agit en ef-
» fet tellement sur la masse des corps, non selon les sur-
» faces, qu'un morceau d'or, réduit en poudre, descend
» dans la machine pneumatique aussi vite que la même
» quantité d'or, étendue en feuille. La figure du corps
» ne change ici en rien sa gravité ; ce pouvoir de gravi-

» tation agit donc sur la nature interne des corps, & non
» en raison des superficies.

» On n'a jamais pu répondre à ces vérités pressantes,
» que par une supposition aussi chimérique que les tour-
» billons. On suppose que la matière subtile prétendue,
» qui remplit tout le récipient, ne pèse point. Etrange
» idée, qui devient absurde ici; car il ne s'agit pas dans
» le cas présent d'une matière qui ne pèse pas, mais d'une
» matière qui ne résiste pas. Toute matière résiste par sa
» force d'inertie. Donc si le récipient était plein, la ma-
» tière quelconque qui le remplirait, résisterait infiniment;
» cela paraît démontré en rigueur.

» Ce pouvoir ne résiste point dans la prétendue matiè-
» re subtile. Cette matière serait un fluide; tout fluide agit
» sur les solides en raison de leurs superficies: ainsi le vais-
» seau présentant moins de surface par sa proue, fend la
» mer qui résisterait à ses flancs. Or, si la superficie
» d'un corps est comme le quarré de son diamètre, la so-
» lidité de ce corps est comme le cube de ce même diamètre:
» le même pouvoir ne peut agir à-la-fois en raison du
» cube & du quarré; donc la pesanteur, la gravitation,
» n'est point l'effet de ce fluide. De plus, il est impossi-
» ble que cette prétendue matière subtile ait d'un côté as-
» sez de force pour précipiter un corps de cinquante-qua-
» tre mille pieds de haut en une minute, (car telle est la
» chute des corps) & que de l'autre elle soit assez im-
» puissante pour ne pouvoir empêcher le pendule du bois
» le plus léger, de remonter de vibration en vibration
» dans la machine pneumatique, dont cette matière ima-
» ginaire est supposée remplir exactement tout l'espace.
» Je ne craindrai donc point d'affirmer que si l'on décou-
» vrait jamais une impulsion, qui fût la cause de la pesan-
» teur des corps vers un centre, en un mot, la cause de
» la gravitation, de l'attraction universelle, cette impulsion

» ferait d'une toute autre nature que celle qui nous est
» connue. »

Cette philosophie fut d'abord très-mal reçue; mais il y a des gens dont le premier aspect choque, & auxquels on s'accoutume.

La contradiction est utile: mais l'auteur du Spectacle de la nature n'a-t-il pas un peu outré ce service rendu à l'esprit humain, lorsqu'à la fin de son Histoire du Ciel il a voulu donner des ridicules à *Newton*, & ramener les tourbillons sur les pas d'un écrivain nommé *Privat de Molières*?

(*a*) *Il vaudrait mieux*, dit-il, *se tenir en repos, que d'exercer laborieusement sa géométrie à calculer & à mesurer des actions imaginaires, & qui ne nous apprennent rien, &c.*

Il est pourtant assez reconnu que *Galilée*, *Kepler*, & *Newton*, nous ont appris quelque chose. Ce discours de M. *Pluche* ne s'éloigne pas beaucoup de celui que M. *Algarotti* rapporte dans le *Neutonianismo per le Dame*, d'un brave Italien qui disait: *Souffrirons-nous qu'un Anglais nous instruise?*.

Pluche va plus loin: (*b*) il raille; il demande comment un homme dans une encoignure de l'Eglise Notre-Dame n'est pas attiré & collé à la muraille?

Huyghens & *Newton* auront donc envain démontré, par le calcul de l'action des forces centrifuges & centripètes, que la terre est un peu applatie vers les pôles? Vient un *Pluche*, qui vous dit froidement (*c*) que les terres ne doivent être plus

(*a*) Tome II, page 299.

(*b*) Page 300.

(*c*) Page 319.

hautes vers l'Equateur, qu'afin que, *les vapeurs s'élèvent plus dans l'air, & que les Nègres de l'Afrique ne soient pas brûlés de l'ardeur du soleil.*

Voilà, je l'avoue, une plaisante raison. Il s'agissait alors de savoir si, par les lois mathématiques, le grand cercle de l'équateur terrestre surpasse le cercle du méridien d'un cent soixante & dix-huitième; & on veut nous persuader que si la chose est ainsi, ce n'est point en vertu de la théorie des forces centrales, mais uniquement pour que les Nègres aient environ cent soixante-dix-huit gouttes de vapeurs sur leurs têtes, tandis que les habitans du Spitzberg n'en auront que cent soixante-dix-sept.

Le même *Pluche* continuant ses railleries de collège, dit ces propres paroles: « Si l'attraction a pu » élargir l'équateur.... qui empêchera de deman» der si ce n'est pas l'attraction qui a mis en sail» lie le devant du globe de l'œil, ou qui a élancé » au milieu du visage de l'homme ce morceau de » cartilage qu'on appelle *le nez*? (*d*) »

Ce qu'il y a de pis, c'est que l'Histoire du Ciel & le Spectacle de la nature contiennent de très-bonnes choses pour les commençans; & que les erreurs ridicules, prodiguées à côté de vérités utiles, peuvent aisément égarer des esprits qui ne sont pas encore formés.

SECTION II.

IL n'y a pas long-tems que l'on agitait dans une compagnie célèbre cette question usée & frivole;

(*d*) En effet, *Maupertuis*, dans un petit livre intitulé *la Vénus Physique*, avança cette étrange opinion.

Quel était le plus grand homme de *César*, d'*Alexandre*, de *Tamerlan*, ou de *Cromwel*? Quelqu'un répondit que c'était sans contredit *Isaac Newton*. Cet homme avait raison; car si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant génie, & à s'en être servi pour s'éclairer soi même & les autres; un homme comme M. *Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement le grand-homme; & ces politiques & ces conquérans, dont aucun siècle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par violence; c'est à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects.

Le fameux baron de *Vérulam*, connu en Europe sous le nom de *Bacon*, était fils d'un Garde-des-sceaux, & fut long-tems chancelier sous le roi *Jacques I*. Cependant, au milieu des intrigues de la cour & des occupations de sa charge, qui demandaient un homme tout-entier, il trouva le tems d'être grand philosophe, bon historien, écrivain élégant; & ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il vivait dans un siècle où l'on ne connaissait guère l'art de bien écrire, encore moins la bonne philosophie. Il a été, comme c'est l'usage parmi les hommes, plus estimé après sa mort que de son vivant. Ses ennemis étaient à la cour de Londres; ses admirateurs étaient les étrangers. Lorsque le marquis d'*Effiat* amena en Angleterre la princesse *Marie*, fille de *Henri le grand*, qui devait épouser le roi *Charles*, ce ministre alla

visiter *Bacon*, qui, étant alors malade au lit, le reçut les rideaux fermés. « Vous ressemblez aux An-» ges, (lui dit d'*Effiat;*) on entend toujours parler » d'eux, on les croit bien supérieurs aux hommes, » & on n'a jamais la consolation de les voir. »

On sait comment *Bacon* fut accusé d'un crime qui n'est guère d'un philosophe, de s'être laissé corrompre par argent. On sait comment il fut condamné par la chambre des Pairs à une amende d'environ quatre cents mille livres de notre monnaie, à perdre sa dignité de chancelier & de pair. Aujourd'hui les Anglais révèrent sa mémoire au point, qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si on me demande ce que j'en pense, je me servirai, pour répondre, d'un mot que j'ai ouï-dire à milord *Bolingbrocke*. On parlait en sa présence de l'avarice dont le duc de *Malborough* avait été accusé, & on en citait des traits, sur lesquels on appelait au témoignage de milord *Bolingbrocke*, qui, ayant été d'un parti contraire, pouvait peut-être avec bienséance dire ce qui en était. « C'était un si grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ses vices. » Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au chancelier *Bacon* l'estime de l'Europe.

Le plus singulier & le meilleur de ses ouvrages, est celui qui est aujourd'hui le moins lu & le plus utile; je veux parler de son *Novum scientiarum Organum*. C'est l'échaffaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie; & quand cet édifice a été élevé, au moins en partie, l'échafaud n'a plus été d'aucun usage. Le chancelier *Bacon* ne connaissait

pas encore la nature; mais il savait & indiquait tous les chemins qui mènent à elle. Il avait méprisé de bonne-heure ce que des fous en bonnet-carré enseignaient sous le nom de philosophie, dans les petites-maisons appelées *collèges*; & il fesait tout ce qui dépendait de lui, afin que ces compagnies instituées pour la perfection de la raison humaine, ne continuassent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs *horreurs du vide*, leurs *formes substantielles*, & tous ces mots que non-seulement l'ignorance rendait respectables, mais qu'un mélange ridicule avec la religion avait rendu sacrés.

Il est le père de la philosophie expérimentale. Il est bien vrai qu'avant lui on avait découvert des secrets étonnans : on avait inventé la boussole, l'imprimerie, la gravure des estampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vue aux vieillards par les lunettes qu'on appelle *besicles*, la poudre-à-canon, &c.; on avait cherché, trouvé, & conquis un nouveau monde. Qui ne croirait que ces sublimes découvertes eussent été faites par les grands philosophes, & dans des tems bien plus éclairés que le nôtre? Point-du-tout: c'est dans le tems de la barbarie scolastique que ces grands changemens ont été faits sur la terre. Le hazard seul a produit presque toutes ces inventions; on a même prétendu que ce qu'on appelle *hazard*, a eu grande part dans la découverte de l'Amérique: du moins a-t-on cru que *Christophe Colomb* n'entreprit son voyage que sur la foi d'un capitaine de vaisseau, qu'une tempête avait jetté jusqu'à la hauteur des îles Ca-

raïbes. Quoi qu'il en soit, les hommes savaient aller au bout du monde; ils savaient détruire des villes avec un tonnerre artificiel, plus terrible que le tonnerre véritable : mais ils ne connaissaient pas la circulation du sang, la pesanteur de l'air, les lois du mouvement, la lumière, le nombre de nos planètes, &c. Et un homme qui soutenait une thèse sur les cathégories d'*Aristote*, sur l'universel *à parte rei*, ou telle autre sottise, était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. C'est à un instinct mécanique, qui est chez la plupart des hommes, que nous devons la plupart des arts, & nullement à la saine philosophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre & de préparer les métaux, de bâtir des maisons, l'invention de la navette, sont d'une toute autre nécessité que l'imprimerie & la boussole ; cependant, ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages. Quel prodigieux usage les Grecs & les Romains ne firent-ils pas depuis des mécaniques ! Cependant on croyait de leur tems, qu'il y avait des cieux de cristal, & que les étoiles étaient de petites lampes, qui tombaient quelquefois dans la mer ; & un de leurs plus grands philosophes, après bien des recherches, avait trouvé que les astres étaient des cailloux, qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot, personne, avant le chancelier *Bacon*, n'avait connu la philosophie expérimentale ; & de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis

lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. Il en avait fait lui-même plusieurs. Il fit des espèces de machines pneumatiques, par lesquelles il devina l'élasticité de l'air ; il a tourné tout-autour de la découverte de sa pesanteur ; il y touchait : cette vérité fut saisie par *Toricelli*. Peu de tems après, la physique expérimentale commença tout-d'un-coup à être cultivée à-la-fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'était un trésor caché dont *Bacon* s'était douté, & que tous les philosophes, encouragés par sa promesse, s'efforcèrent de déterrer. Nous avons vu qu'on trouve dans son livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont *Newton* passe pour l'inventeur.

Ce précurseur de la philosophie a été aussi un écrivain élégant, un historien, un bel-esprit. Ses Essais de morale sont très-estimés, mais ils sont faits pour instruire plutôt que pour plaire ; & n'étant ni la satyre de la nature-humaine, comme les Maximes de *la Rochefoucauld*, ni l'école du scepticisme, comme *Montagne*, ils sont moins lus que ces deux livres ingénieux. Sa vie de *Henri VII* a passé pour un chef-d'œuvre ; mais comment se peut-il faire, que quelques personnes osent comparer un si petit ouvrage avec l'Histoire de notre illustre M. *de Thou* ? En parlant de ce fameux *Perkins*, fils d'un Juif converti, qui prit si hardiment le nom de *Richard IV*, roi d'Angleterre, encouragé par la duchesse de Bourgogne, & qui disputa la couronne à *Henri VII* ; voici comme le chancelier *Bacon* s'exprime : « Environ ce tems le roi *Henri* fut obsé-

» dé d'eſprits malins par la magie de la ducheſſe » de Bourgogne, qui évoqua des enfers l'ombre » d'*Edouard IV*, pour venir tourmenter le roi *Henri*. » Quand la ducheſſe de Bourgogne eut inſtruit » *Perkins*, elle commença à délibérer par quelle » région du ciel elle ferait paraître cette comète, » & elle réſolut qu'elle éclaterait d'abord ſur l'ho- » riſon de l'Irlande. » Il me ſemble que notre ſage *de Thou* ne donne guère dans ce phébus, qu'on prenait autrefois pour du ſublime, mais qu'à préſent on nomme avec raiſon *galimathias*.

BADAUD.

QUAND on dira que *Badaud* vient de l'Italien *badare*, qui ſignifie *regarder*, *s'arrêter*, *perdre ſon tems*, on ne dira rien que d'aſſez vraiſemblable. Mais il ſerait ridicule de dire, avec le Dictionnaire de Trévoux, que *Badaud* ſignifie ſot, niais, ignorant, *ſtolidus*, *ſtupidus*, *bardus*, & qu'il vient du mot latin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus volontiers qu'à un autre, c'eſt uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, & par conſéquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne ſont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui ſe diſent des injures, ou un charretier dont la charrette ſera renverſée, & qu'ils ne relèveront pas. Il y a des

badauds par-tout; mais on a donné la préférence à ceux de Paris.

BAISER.

J'EN demande pardon aux jeunes-gens & aux jeunes demoiselles; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'est que pour les savans & les gens sérieux, auxquels il ne convient guère.

Il n'est que trop question de baiser dans les comédies du tems de *Molière*. Champagne, dans la comédie de la Mère coquette de *Quinault*, demande des baisers à Laurette; elle lui dit:

Tu n'es donc pas content? vraiment c'est une honte,
Je t'ai baisé deux fois.

Champagne lui répond:

Quoi, tu baises par compte?

Les valets demandaient toujours des baisers aux soubrettes; on se baisait sur le théâtre. Cela était d'ordinaire très-fade & très-insupportable, sur-tout dans des acteurs assez vilains, & qui fesaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baisers, qu'il en aille chercher dans le *Pastor fido*; il y a un chœur entier où il n'est parlé que des baisers (*a*); & la pièce n'est fon-

(*a*) *Bacci pura bocca curiosa e scaltra*
O seno, ò fronte, ò mano: unqua non fia
Che parte alcuna in bella donna bacci,
Che bacciatrice sia
Se non la bocca; ove l'una alma e l'altra
Corre, e si baccia anche ella, e con vivaci

dée que fur un baifer que *Mirtillo* donna un jour à la belle *Amarilli* au jeu de Colin-Maillard, *un baccio molto saporito*.

On connaît le chapitre fur les baifers, dans lequel *Jean de la Caza*, archevêque de Bénévent, dit qu'on peut fe baifer de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement ; & il confeille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

Le baifer était une manière de faluer très-ordinaire dans toute l'antiquité. *Plutarque* rapporte que les conjurés, avant de tuer *Céfar*, lui baifèrent le vifage, la main & la poitrine. *Tacite* dit que, lorfque fon beau-père *Agricola* revint de Rome, *Domitien* le reçut avec un froid baifer, ne lui dît rien, & le laiffa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pouvait parvenir à faluer fon fupérieur en le baifant, appliquait fa bouche à fa propre main, & lui envoyait ce baifer, qu'on lui rendait de même fi on voulait.

On employait même ce figne pour adorer les

Spiriti pellegrini
Dò vita al bel tesoro,
Di baccianti rubini, &c.

Il y a quelque chofe de femblable dans ces vers français dont on ignore l'auteur.

De cent baifers, dans votre ardente flamme,
Si vous preffez belle gorge & beaux bras,
C'eft vainement ; ils ne les rendent pas.
Baifez la bouche, elle répond à l'ame.
L'ame fe colle aux lèvres de rubis,
Aux dents d'ivoire, à la langue amoureufe ;
Ame contre ame alors eft fort heureufe,
Deux n'en font qu'une, & c'eft un Paradis.

Dieu. *Job*, dans sa *parabole* (*b*) qui est peut-être le plus ancien de nos livres connus, dit « qu'il » n'a point adoré le soleil & la lune comme les » autres Arabes, qu'il n'a point porté sa main à sa » bouche en regardant les astres. »

Il ne nous est resté, dans notre occident, de cet usage si antique, que la civilité *puérile & honnête* qu'on enseigne encore dans quelques petites villes aux enfans, de baiser leur main droite quand on leur donne quelque sucrerie.

C'était une chose horrible de trahir en baisant; c'est ce qui rend l'assassinat de *César* encore plus odieux. Nous connaissons assez les baisers de *Judas*: ils sont devenus proverbe.

Joab, l'un des capitaines de *David*, étant fort jaloux d'*Amaza*, autre capitaine, lui dit: (*c*) *Bon jour, mon frère; & il prit de sa main le menton d'Amaza pour le baiser, & de l'autre main il tira sa grande épée & l'assassina d'un seul coup si terrible, que toutes ses entrailles lui sortirent du corps.*

On ne trouve aucun baiser dans les autres assassinats assez fréquens qui se commirent chez les Juifs, si ce n'est peut-être les baisers que donna *Judith* au capitaine *Holopherne*, avant de lui couper la tête dans son lit lorsqu'il fut endormi; mais il n'en est pas fait mention, & la chose n'est que vraisemblable.

Dans une tragédie de *Shakespéare* nommée *Othello*, cet *Othello* qui est un nègre, donne deux bai-

(*b*) *Job*, chap. XXXI.

(*c*) Liv. II. des Rois, chap. II.

sers à sa femme avant de l'étrangler. Cela paraît abominable aux honnêtes-gens; mais des partisans de *Shakespéare* disent que c'est la belle nature, surtout dans un nègre.

Lorsqu'on assassina *Jean-Galeas Sforza*, dans la cathédrale de Milan le jour de St Etienne; les deux *Médicis*, dans l'église de la Reparata; l'amiral *Coligni*, le prince d'*Orange*, le maréchal d'*Ancre*, les frères de *With*, & tant d'autres; du moins on ne les baisa pas.

Il y avait chez les anciens je ne sais quoi de symbolique & de sacré, attaché au baiser, puisqu'on baisait les statues des Dieux, & leurs barbes, quand les sculpteurs les avaient figurés avec de la barbe. Les initiés se baisaient aux mystères de *Cérès*, en signe de concorde.

Les premiers chrétiens & les premières chrétiennes se baisaient à la bouche dans leurs agapes. Ce mot signifiait *repas d'amour*. Ils se donnaient le saint baiser, le baiser de paix, le baiser de frère & de sœur, *agion philema*. Cet usage dura plus de quatre siècles, & fut enfin aboli à cause des conséquences. Ce furent ces baisers de paix, ces agapes d'amour, ces noms de *frère* & de *sœur*, qui attirèrent long-tems aux Chrétiens peu connus, ces imputations de débauche dont les prêtres de *Jupiter* & les prêtresses de *Vesta* les chargèrent. Vous voyez dans *Pétrone*, & dans d'autres auteurs profanes, que les dissolus se nommaient *frère* & *sœur*. On crut que, chez les Chrétiens, les mêmes noms signifiaient les mêmes infamies. Ils servirent innocemment

commettent eux-mêmes à répandre ces accuſations dans l'Empire romain.

Il y eut dans le commencement dix-ſept ſociétés chrétiennes différentes, comme il y en eut neuf chez les Juifs, en comptant les deux eſpèces de Samaritains. Les ſociétés qui ſe flattaient d'être les plus orthodoxes, accuſaient les autres des impuretés les plus inconcevables. Le terme de *Gnoſtique* qui fut d'abord ſi honorable, & qui ſignifiait *ſavant*, *éclairé*, *pur*, devint un terme d'horreur & de mépris, un reproche d'héréſie. *St Epiphane*, au troiſième ſiècle, prétendait qu'ils ſe chatouillaient d'abord les uns les autres, hommes & femmes, qu'enſuite ils ſe donnaient des baiſers fort impudiques, & qu'ils jugeaient du degré de leur foi par la volupté de ces baiſers; que le mari diſait à ſa femme, en lui préſentant un jeune initié : *Fais l'agape avec mon frère;* & qu'ils feſaient l'agape.

Nous n'oſons répéter ici dans la chaſte langue françaiſe ce que *St Epiphane* ajoute en grec. (*d*) Nous

(*d*) En voici la traduction littérale en latin : (*) *Poſtquàm enim inter ſe permixti fuerunt per ſcortationis affectum, inſuper blaſphemiam ſuam in cælum extendunt. Et ſuſcipit quidem muliercula, itemque vir, fluxum à maſculo in proprias ſuas manus; & ſtant ad cælum intuentes, & immunditiam in manibus habentes : precantur nimirùm Stratiotici quidem & Gnoſtici appellati, ad Patrem, ut aiunt, univerſorum, offerentes ipſum hoc quod in manibus habent & dicunt : Offerimus tibi hoc donum corpus* CHRISTI. *Et ſic ipſum edunt, aſſumentes ſuam ipſorum immunditiam, & dicunt : Hoc eſt corpus* CHRISTI, *& hoc eſt paſcha. Ideò patiuntur corpora noſtra, & coguntur confiteri paſſionem* CHRISTI. *Eodem verò modo etiam de fœminâ, ubi contigerit ipſam in ſanguinis fluxu eſſe, menſtruum collectum ab ipſâ immunditiâ ſan-*

(*) *Epiphane contrà hæreſ.* liv. I, tome II.

dirons seulement que peut-être on en imposa un peu à ce saint, qu'il se laissa trop emporter à son zèle, & que tous les hérétiques ne sont pas de vilains débauchés.

La secte des Piétistes, en voulant imiter les premiers Chrétiens, se donne aujourd'hui des baisers de paix en sortant de l'assemblée, en s'appelant *mon frère*, *ma sœur* : c'est ce que m'avoua, il y a vingt ans, une piétiste fort jolie & fort humaine. L'ancienne coutume était de baiser sur la bouche; les Piétistes l'ont soigneusement conservée.

Il n'y avait point d'autre manière de saluer les dames en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre; c'était le droit des cardinaux de baiser les Reines sur la bouche, & même en Espagne. Ce qui est singulier, c'est qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France, où les dames eurent toujours plus de liberté que par-tout ailleurs; mais *chaque pays a ses cérémonies*, & il n'y a point d'usage si général, que le hazard & l'habitude n'y aient mis quelque exception. C'eût été une incivilité, un affront, qu'une dame honnête, en recevant la pre-

guinem acceptum in communi edunt; & hic est (inquiunt) sanguis CHRISTI.

Comment *saint Epiphane* eût-il reproché des turpitudes si exécrables à la plus savante des premières sociétés Chrétiennes, si elle n'avait pas donné lieu à ces accusations? comment osa-t-il les accuser, s'ils étaient innocens? Ou *saint Epiphane* était le plus grand extravagant des calomniateurs; ou ces Gnostiques étaient les dissolus les plus infâmes, & en même-tems les plus détestables hypocrites qui fussent sur la terre. Comment accorder de telles contradictions? comment sauver le berceau de notre Eglise triomphante des horreurs d'un tel scandale? Certes rien n'est plus propre à nous faire-rentrer en nous-mêmes, à nous faire sentir notre extrême misère.

mière visite d'un seigneur, ne le baisât pas à la bouche malgré ses moustaches. *C'est une déplaisante coutume*, dit Montagne, (*e*) *& injurieuse à nos dames d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal-plaisant qu'il soit.* Cette coutume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il est désagréable à une jeune & jolie bouche de se coller par politesse à une bouche vieille & laide, il y avait un grand danger entre des bouches fraîches & vermeilles de vingt à vingt-cinq ans; & c'est ce qui fit-abolir enfin la cérémonie du baiser dans les mystères & dans les agapes. C'est ce qui fit-enfermer les femmes chez les Orientaux, afin qu'elles ne baisassent que leurs pères & leurs frères; coutume long-tems introduite en Espagne par les Arabes.

Voici le danger : il y a un nerf de la cinquième paire, qui va de la bouche au cœur, & de-là plus bas; tant la nature a tout préparé avec l'industrie la plus délicate ! Les petites glandes des lèvres, leur tissu spongieux, leurs mamelons veloutés, la peau fine, chatouilleuse, leur donnent un sentiment exquis & voluptueux, lequel n'est pas sans analogie avec une partie plus cachée & plus sensible encore. La pudeur peut souffrir d'un baiser long-tems savouré entre deux Piétistes de dix-huit-ans.

Il est à remarquer que l'espèce humaine, les tourterelles & les pigeons, sont les seules qui connaissent les baisers; de-là est venu chez les Latins le mot *columbatim*, que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on n'ait abusé. Le baiser, destiné par la

(*e*) Liv. III. chap. V.

nature à la bouche, a été prostitué souvent à des membranes qui ne semblaient pas faites pour cet usage. On sait de quoi les Templiers furent accusés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus au long ce sujet intéressant, quoique *Montagne* dise : *Il en faut parler sans vergogne ; nous prononçons hardiment* tuer, dérober, trahir ; *& de cela nous n'oserions parler qu'entre les dents.*

BALA,
BATARDS.

Bala servante de *Rachel*, & *Zelpha* servante de *Lia*, donnèrent chacune deux enfans au patriarche *Jacob*; & vous remarquerez qu'ils héritèrent comme fils légitimes, aussi-bien que les huit autres enfans mâles que *Jacob* eut des deux sœurs *Lia* & *Rachel*. Il est vrai qu'ils n'eurent tous pour héritage qu'une bénédiction, au lieu que *Guillaume le bâtard* hérita de la Normandie.

Thierri, bâtard de *Clovis*, hérita de la meilleure partie des Gaules, envahie par son père.

Plusieurs rois d'Espagne & de Naples ont été bâtards.

En Espagne les bâtards ont toujours hérité. Le roi *Henri de Transtamare* ne fut point regardé comme roi illégitime, quoiqu'il fût enfant illégitime ; & cette race de bâtards, fondue dans la maison d'Autriche, a régné en Espagne jusqu'à *Philippe V*.

La race d'*Arragon* qui régnait à Naples du tems de *Louis XII*, était bâtarde. Le comte de *Dunois* signait

le bâtard d'Orléans; & l'on a conservé long-tems des lettres du duc de Normandie, roi d'Angleterre, signées *Guillaume le bâtard*.

En Allemagne, il n'en est pas de même; on veut des races pures; les bâtards n'héritent jamais des fiefs, & n'ont point d'état. En France, depuis long-tems, le bâtard d'un Roi ne peut être prêtre sans une dispense de Rome; mais il est prince sans difficulté, dès que le Roi le reconnaît pour le fils de son péché, fût-il bâtard adultérin de père & de mère. Il en est de même en Espagne. Le bâtard d'un Roi d'Angleterre ne peut être prince, mais duc. Les bâtards de *Jacob* ne furent ni ducs ni princes, ils n'eurent point de terres; & la raison est que leurs pères n'en avaient point: mais on les appela depuis *patriarches*, comme qui dirait archiperes.

On a demandé si les bâtards des papes pouvaient être papes à leur tour? Il est vrai que le pape *Jean XI* était bâtard du pape *Sergius III* & de la fameuse *Marozie*: mais un exemple n'est pas une loi. (Voyez à l'article *Loi*, comme toutes les lois & tous les usage se contredisent.)

BANNISSEMENT.

BANNISSEMENT à tems ou à vie, peine à laquelle on condamne les délinquans, ou ceux qu'on veut faire-passer pour tels.

On bannissait, il n'y a pas bien long-tems, du ressort de la jurisdiction un petit voleur, un petit faus-

ſaire, un coupable de voie de-fait. Le réſultat était qu'il devenait grand voleur, grand fauſſaire, & meurtrier dans une autre juridiction. C'eſt comme ſi nous jetions dans les champs de nos voiſins les pierres qui nous incommoderaient dans les nôtres. (1)

Ceux qui ont écrit ſur le droit des gens ſe ſont fort tourmentés, pour ſavoir au juſte ſi un homme qu'on a banni de ſa patrie eſt encore de ſa patrie. C'eſt à-peu-près comme ſi on demandait ſi un joueur qu'on a chaſſé de la table du jeu, eſt encore un des joueurs.

S'il eſt permis à tout homme par le droit naturel de ſe choiſir ſa patrie, celui qui a perdu le droit de citoyen, peut à plus forte raiſon ſe choiſir une patrie nouvelle. Mais peut-il porter les armes contre ſes anciens concitoyens? Il y en a mille exéples. Combien de Proteſtans français naturaliſés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, ont ſervi contre la France & contre des armées où étaient leurs parens & leurs propres frères! Les Grecs qui étaient dans les armées du Roi de Perſe, ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les Suiſſes au ſervice de la Hollande tirer ſur les Suiſſes au ſervice de la France. C'eſt encore pis que de ſe battre contre ceux qui vous ont banni; car après tout, il ſemble moins malhonnête de tirer l'épée pour ſe venger, que de la tirer pour de l'argent.

(1) Cet abus ſubſiſte encore. S'il eſt contre le bon ſens de bannir d'une juriſdiction, on peut regarder le banniſſement hors de l'Etat comme une infraction au droit des gens.

BANQUE.

La banque est un trafic d'espèces contre du papier, &c.

Il y a des banques particulières & des banques publiques.

Les banques particulières consistent en lettres-de-change qu'un particulier vous donne pour recevoir votre argent au lieu indiqué. Le banquier prend ½ pour 100, & son correspondant chez qui vous allez prend aussi ½ pour 100 quand il vous paye. Ce premier gain est convenu entre eux sans en avertir le porteur. (1)

Le second gain, beaucoup plus considérable, se fait sur la valeur des espèces. Ce gain dépend de l'intelligence du banquier & de l'ignorance du remetteur d'argent. Les banquiers ont entre eux une langue particulière, comme les chimistes; & le passant qui n'est pas initié à ces mystères en est toujours la dupe. Ils vous disent, par exemple : « Nous remettons de Berlin à Amsterdam, l'*incertain* pour le *certain*; le change est haut, il est à trente-quatre, trente-cinq; » & avec ce jargon, il se trouve qu'un homme qui croit les entendre perd six ou sept pour cent : de sorte que s'il fait environ quinze voyages à Amsterdam, en remettant toujours son argent

(1) Ce profit est souvent beaucoup moindre; la manière dont on le fait consiste à donner à celui qui vous remet son argent comptant des lettres qui ne sont payables qu'après quelques semaines, en protestant qu'on ne peut lui en fournir à des échéances plus prochaines.

par lettres-de-change, il ſe trouvera que ſes deux banquiers auront eu à la fin tout ſon bien. C'eſt ce qui produit d'ordinaire à tous les banquiers une grande fortune. Si on demande ce que c'eſt que l'*incertain* pour le *certain*, le voici.

Les écus d'Amſterdam ont un prix fixe en Hollande, & leur prix varie en Allemagne. Cent écus ou patagons de Hollande, argent de banque, font cent écus, de ſoixante ſous chacun : il faut partir de-là, & voir ce que les Allemands leur donnent pour ces cents écus.

Vous donnez au banquier d'Allemagne, ou 130, ou 131, ou 132 riſdales, &c. & c'eſt-là l'incertain.

Pourquoi 131 riſdales ou 132 ? parce que l'argent d'Allemagne paſſe pour être plus faible de titre que celui de Hollande.

Vous êtes cenſé recevoir poids pour poids & titre pour titre ; il faut donc que vous donniez en Allemagne un plus grand nombre d'écus, puiſque vous les donnez d'un titre inférieur.

Pourquoi tantôt 132 ou 133 écus, ou quelquefois 136 ? C'eſt que l'Allemagne a plus tiré de marchandiſes qu'à l'ordinaire de la Hollande : l'Allemagne eſt débitrice, & alors les banquiers d'Amſterdam exigent un plus grand profit, ils abuſent de la néceſſité où l'on eſt ; & quand on tire ſur eux, ils ne veulent donner leur argent qu'à un prix fort haut. Les banquiers d'Amſterdam diſent aux banquiers de Francfort ou de Berlin : Vous nous devez, & vous tirez encore de l'ar-

gent ſur nous : donnez-nous donc cent trente-ſix écus pour cent patagons.

Ce n'eſt-là encore que la moitié du myſtère. J'ai donné à Berlin treize cents ſoixante écus, & je vais à Amſterdam avec une lettre-de-change de mille écus, ou patagons. Le banquier d'Amſterd. me dit : Voulez-vous de l'argent courant, ou de l'argent de banque ? Je lui réponds que je n'entends rien à ce langage, & que je le prie de faire pour le mieux. Croyez-moi, me dit-il, prenez de l'argent courant. Je n'ai pas de peine à le croire.

Je penſe recevoir la valeur de ce que j'ai donné à Berlin ; je crois, par exemple, que ſi je rapportais ſur-le-champ à Berlin l'argent qu'il me compte, je ne perdrais rien ; point-du-tout, je perds encore ſur cet article, & voici comment. Ce qu'on appelle argent de banque en Hollande, eſt ſuppoſé l'argent dépoſé en 1609 à la caiſſe publique, à la banque générale. Les patagons dépoſés y furent reçus pour ſoixante ſous de Hollande, & en valaient ſoixante-trois. (2) Tous les gros payemens ſe font en billets ſur la banque d'Amſterdam ; ainſi je devais recevoir ſoixante-trois ſous à cette banque pour un billet d'un écu. J'y vais, ou bien je négocie mon billet, & je ne reçois que ſoixante-deux ſous & demi, ou ſoixante-deux ſous pour mon patagon de banque ; c'eſt pour la peine de ces meſſieurs, ou pour ceux qui m'eſcomptent mon billet ; cela s'appelle l'*agio*, du mot

(2) Ils ne valent réellement que 60 ſous ; mais la monnaie courante que l'on dit valoir 60 ſous ne les vaut pas, à cauſe du faiblage dans la fabrique, & du déchet qu'elle éprouve à l'uſage.

italien *aider*: on m'aide donc à perdre un sou par écu, & mon banquier m'aide encore davantage en m'épargnant la peine d'aller aux changeurs : il me fait perdre deux sous en me disant que l'*agio* est fort haut, que l'argent est fort cher ; il me vole, & je le remercie. (3)

Voilà comme se fait la banque des négocians, d'un bout de l'Europe à l'autre.

La banque d'un Etat est d'un autre genre : ou c'est un argent que les particuliers déposent pour leur seule sûreté, sans en tirer de profit, comme on fit à Amsterdam en 1609, & à Roterdam en 1636 : ou c'est une compagnie autorisée qui reçoit l'argent des particuliers pour l'employer à son avantage, & qui paye aux déposans un intérêt ; c'est ce qui se pratique en Angleterre, où la banque autorisée par le parlement donne 4 pour 100 aux propriétaires.

En France on voulut établir une banque de l'Etat sur ce modèle, en 1717. L'objet était de payer avec les billets de cette banque, toutes les dépenses courantes de l'Etat, de recevoir les impositions en même payement, & d'acquitter tous les billets ; de donner

(3) J'ai vu un Banquier très-connu à Paris prendre 2 pour 100, pour faire-passer à Berlin une somme d'argent au pair : c'est 40 sous par livre pesant ; un chariot de poste transporterait de l'argent de Paris à Berlin à moins de 20 sous par livre. Un des principaux objets que se proposait le Ministère de France en 1775, dans l'établissement des Messageries royales, était de diminuer ces profits énormes des Banquiers, & de les tenir toujours au-dessous du prix du transport de l'argent ; aussi les Banquiers se mirent à crier que ce Ministère n'entendait rien aux Finances ; & ceux des Financiers qui font commerce de Banque entre les caisses des Provinces & le Trésor royal, ne manquèrent point d'être de l'avis des Banquiers.

sans aucun décompte tout l'argent qui serait tiré sur la banque, soit par les régnicoles, soit par l'étranger, & par-là de lui assurer le plus grand crédit. Cette opération doublait réellement les espèces en ne fabriquant de billets de banque qu'autant qu'il y avait d'argent courant dans le royaume, & le triplait, si en fesant deux fois autant de billets qu'il y avait de monnaie, on avait soin de faire les payemens à point nommé; car la caisse ayant pris faveur, chacun y eût laissé son argent, & non-seulement on eût porté le crédit au triple, mais on l'eût poussé encore plus loin, comme en Angleterre. Plusieurs gens de finance, plusieurs gros banquiers, jaloux du sieur *Law*, inventeur de cette banque, voulurent l'anéantir dans sa naissance; ils s'unirent avec des négocians hollandais, & tirèrent sur elle tout son fonds en huit jours. Le gouvernement, au lieu de fournir de nouveaux fonds pour les payemens, (ce qui était le seul moyen de soutenir la banque,) imagina de punir la mauvaise volonté de ses ennemis, en portant par un édit la monnaie un tiers au-delà de sa valeur; de sorte que quand les agens hollandais vinrent pour recevoir les derniers payemens, on ne leur paya en argent que les deux tiers réels de leurs lettres-de-change; mais ils n'avaient plus que peu de chose à retirer. Leurs grands coups avaient été frappés, la banque était épuisée; ce haussement de la valeur numéraire des espèces acheva de la décrier. Ce fut la première époque du bouleversement du fameux systême de *Law*. Depuis ce tems il n'y eut plus en France de banque publique; & ce qui n'était pas arrivé à la Suède, à Ve-

nife, à l'Angleterre, à la Hollande, dans les tems les plus défaftreux, arriva à la France au milieu de la paix & de l'abondance.

Tous les bons gouvernemens fentent les avantages d'une banque d'Etat; cependant la France & l'Efpagne n'en ont point: c'eft à ceux qui font à la tête de ces royaumes d'en pénétrer la raifon.

BANQUEROUTE.

On connaiffait peu de banqueroutes en France avant le feizième fiècle. La grande raifon, c'eft qu'il n'y avait point de banquiers. Des Lombards, des Juifs prêtaient fur gages au denier dix: on commerçait argent comptant. Le change, les remifes en pays étrangers, étaient un fecret ignoré de tous les juges.

Ce n'eft pas que beaucoup de gens ne fe ruinaffent; mais cela ne s'appelait point *banqueroute*: on difait *déconfiture*; ce mot eft plus doux à l'oreille. On fe fervait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais; mais rompture ne fonne pas fi bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie, *banco-rotto*, *bancarotta*, *gambarotta e la giuftizia non impicar.* Chaque négociant avait fon banc dans la place du change; & quand il avait mal fait fes affaires, qu'il fe déclarait *fallito*, & qu'il abandonnait fon bien à fes créanciers moyennant qu'il en retînt une bonne partie pour lui, il était libre & réputé très-galant homme. On n'avait rien à lui dire, fon banc était caffé, *banco rotto*, *banca rotta*; il pouvait même dans certaines villes garder tous fes biens & fruftrer fes

créanciers, pourvu qu'il s'aſsît le derrière nu ſur une pierre en préſence de tous les marchands. C'était une dérivation douce de l'ancien proverbe romain *ſolvere aut in ære aut in cute*, payer de ſon argent ou de ſa peau. Mais cette coutume n'exiſte plus ; les créanciers ont préféré leur argent au derrière d'un banqueroutier.

En Angleterre & dans d'autres pays, on ſe déclare banqueroutier dans les gazettes. Les aſſociés & les créanciers s'aſſemblent en vertu de cette nouvelle, qu'on lit dans les cafés, & ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a ſouvent de frauduleuſes, il a fallu les punir. Si elles ſont portées en juſtice, elles ſont par-tout regardées comme un vol, & les coupables par-tout condamnés à des peines ignominieuſes.

Il n'eſt pas vrai qu'on ait ſtatué en France peine de mort contre les banqueroutiers ſans diſtinction. Les ſimples faillites n'emportent aucune peine ; les banqueroutiers frauduleux furent ſoumis à la peine de mort aux états d'Orléans ſous *Charles IX*, & aux états de Blois en 1686 ; mais ces édits renouvelés par *Henri IV* ne furent que comminatoires.

Il eſt trop difficile de prouver qu'un homme s'eſt déshonoré exprès, & a cédé volontairement tous ſes biens à ſes créanciers pour les tromper. Dans le doute, on s'eſt contenté de mettre le malheureux au pilori, ou de l'envoyer aux galères, quoique d'ordinaire un banquier ſoit un mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement trai-

tès la dernière année du règne de *Louis XIV*, & pendant la régence. Le triste état où l'intérieur du royaume fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas payer la quantité d'effets invendus ou invendables, la crainte de l'interruption de tout commerce, obligèrent le gouvernement en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722, & 1726, à faire suspendre toutes les procédures contre tous ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les discussions de ces procès furent renvoyées aux juges consuls; c'est une jurisdiction de marchands très-experts dans ces cas, & plus faite pour entrer dans ces détails de commerce, que des parlemens, qui ont toujours été plus occupés des lois du royaume que de la finance. Comme l'État fesait alors banqueroute, il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes considérables, banqueroutiers frauduleux; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme-de-lettres de ma connaissance perdit quatre-vingts mille francs à la banqueroute d'un magistrat *important*, qui avait eu plusieurs millions net en partage de la succession de monsieur son père, & qui, outre l'*importance* de sa charge & de sa personne, possédait encore une dignité assez *importante* à la cour. Il mourut malgré tous cela; & monsieur son fils, qui avait acheté aussi une charge *importante*, s'empara des meilleurs effets.

L'homme-de-lettres lui écrivit, ne doutant pas de sa loyauté, attendu que cet homme avait une dignité

l'homme-de-loi. L'*important* lui manda qu'il protégerait toujours les gens-de-lettres, s'enfuit, & ne paya rien.

BAPTÊME,

Mot grec qui signifie Immersion.

SECTION Ire.

NOUS ne parlons point du baptême en théologiens; nous ne sommes que de pauvres gens-de-lettres qui n'entrerons jamais dans le sanctuaire.

Les Indiens, de tems immémorial, se plongeaient & se plongent encore dans le Gange. Les hommes, qui se conduisent toujours par les sens, imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps, lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés.

O nimiùm faciles, qui tristia crimina cædis
Fluminea tolli posse putatis aquâ!

Le vieux *Boudier*, à l'âge de quatre-vingts ans, traduisit comiquement ces deux vers:

C'est une drôle de maxime,
Qu'une lessive efface un crime.

Comme tout signe est indifférent par lui-même, DIEU daigna consacrer cette coutume chez le peuple hébreu. On baptisait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Palestine; ils étaient appelés *prosélytes de domicile*.

Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circoncision ; mais seulement à embrasser les sept préceptes des Noachides, & à ne sacrificer à aucun DIEU des étrangers. Les prosélytes de justice étaient circoncis & baptisés ; on baptisait aussi les femmes prosélytes, toutes nues, en présence de trois hommes.

Les Juifs les plus dévots venaient recevoir le baptême de la main des prophètes les plus vénérés par le peuple. C'est pourquoi on courut à *St Jean*, qui baptisait dans le Jourdain.

JESUS-CHRIST même, qui ne baptisa jamais personne, daigna recevoir le baptême de *Jean*. Cet usage ayant été long-tems un accessoire de la religion judaïque, reçut une nouvelle dignité, un nouveau prix de notre Sauveur même ; il devint le principal rite & le sceau du christianisme. Cependant les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous Juifs. Les Chrétiens de la Palestine conservèrent très-long-tems la circoncision. Les Chrétiens de *St Jean* ne reçurent jamais le baptême du CHRIST.

Plusieurs autres sociétés chrétiennes appliquèrent un cautère au baptisé avec un fer rouge, déterminés à cette étonnante opération par ces paroles de *St Jean-Baptiste*, rapportées par *St Luc* : *Je baptise par l'eau, mais celui qui vient après moi baptisera par le feu.*

Les Seleuciens, les Herminiens, & quelques autres, en usaient ainsi. Ces paroles, *il baptisera par le feu*, n'ont jamais été expliquées. Il y a plusieurs opinions sur le baptême de feu dont *St Luc* & *St Matthieu* parlent. La plus vraisemblable, peut-être, est que c'était une allusion à l'ancienne coutume des dévots

à la Déesse de Syrie, qui, après s'être plongés dans l'eau, s'imprimaient sur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout était superstition chez les misérables hommes; & JESUS substitua une cérémonie sacrée, un symbole efficace & divin, à ces superstitions ridicules. (*a*)

Dans les premiers siècles du christianisme, rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur *Constantin* en est une assez forte preuve. *St Ambroise* n'était pas encore baptisé quand on le fit Évêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

(*a*) On s'imprimait ces stigmates principalement au coû & au poignet, afin de mieux faire-savoir par ces marques apparentes, qu'on était initié & qu'on appartenait à la Déesse. Voyez le chapitre de la Déesse de Syrie, écrit par un initié, & inséré dans *Lucien*. *Plutarque*, dans son Traité de la superstition, dit que cette Déesse donnait des ulcères au gras des jambes de ceux qui mangeaient des viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le Deutéronome, qui, après avoir défendu de manger de l'ixion, du grifon, du chameau, de l'anguille, &c., dit : (*) *Si vous n'observez pas ces commandemens, vous serez maudits, &c..... Le Seigneur vous donnera des ulcères malins dans les genoux & dans les gras des jambes.* C'est ainsi que le mensonge était en Syrie l'ombre de la vérité hébraïque, qui a fait place elle-même à une vérité plus lumineuse.

Le Baptême par le feu, c'est-à-dire ces stigmates, étaient presque par-tout en usage. Vous lisez dans *Ezéchiel* : (**) *Tuez tout, vieillards, enfans, filles, excepté ceux qui seront marqués du thau.* Voyez dans l'Apocalypse : (***) *Ne frappez point la terre, la mer & les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué les serviteurs de* DIEU *sur le front. Et le nombre des marqués était de cent quarante-quatre mille.*

(*) Chap. XXVIII, v. 35. (***) Chap. VII, v. 4 & 5.
(**) Chap. IX, v. 9.

Du Baptême des morts.

On baptisa aussi les morts. Ce baptême est constaté par ce passage de *St Paul* dans sa lettre aux Corinthiens : *Si on ne ressuscite point, que feront ceux qui reçoivent le baptême pour les morts ?* C'est ici un point de fait. Ou l'on baptisait les morts mêmes, ou l'on recevait le baptême en leur nom, comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les ames de ses amis & de ses parens.

St Epiphane & *St Chrysostome* nous apprennent que dans quelques sociétés chrétiennes, & principalement chez les Marcionites, on mettait un vivant sous le lit d'un mort ; on lui demandait s'il voulait être baptisé ? le vivant répondait *oui* ; alors on prenait le mort, & on le plongeait dans une cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée : *St Paul* en fait mention, mais il ne la condamne pas ; au contraire, il s'en sert comme d'un argument invincible qui prouve la résurrection.

Du Baptême d'aspersion.

Les Grecs conservèrent toujours le baptême par immersion. Les Latins, vers la fin du huitième siècle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, substituèrent la simple aspersion ; ce qui les fit souvent anathématiser par l'Eglise grecque.

On demanda à *St Cyprien*, évêque de Carthage, si ceux-là étaient réellement baptisés, qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps ? Il répond dans

sa soixante & seizième lettre, « que plusieurs Églises
» ne croyaient pas que ces arrosés fussent chrétiens;
» que pour lui il pense qu'ils sont chrétiens, mais
» qu'ils ont une grâce infiniment moindre que ceux
» qui ont été plongés trois fois selon l'usage. »

On était initié chez les Chrétiens dès qu'on avait été plongé; avant ce tems on n'était que catéchumène. Il fallait pour être initié avoir des répondans, des cautions, qu'on appelait d'un nom qui répond à *parrains*, afin que l'Église s'assurât de la fidélité des nouveaux-chrétiens, & que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi, dans les premiers siècles, les Gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des Chrétiens, que ceux-ci l'étaient des mystères d'*Isis* & de *Cérès Eleusine*.

Cyrille d'Alexandrie, dans son écrit contre l'empereur *Julien*, s'exprime ainsi: *Je parlerais du baptême, si je ne craignais que mon discours ne parvînt à ceux qui ne sont pas initiés.* Il n'y avait alors aucun culte qui n'eût ses mystères, ses associations, ses catéchumènes, ses initiés, ses profès. Chaque secte exigeait de nouvelles vertus, & recommandait à ses pénitens une nouvelle vie, *Initium novæ vitæ*, & de-là le mot d'*initiation*. L'initiation des chrétiens & des chrétiennes était d'être plongés tout nus dans une cuve d'eau froide; la rémission de tous les péchés était attachée à ce signe. Mais la différence entre le baptême chrétien & les cérémonies grecques, syriennes, égyptiennes, romaines, était la même qu'entre la vérité & le mensonge. JESUS-CHRIST était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le second siècle, on commença à baptiser les enfans; il était naturel que les Chrétiens desirassent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvus. On conclut enfin, qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours; parce que, chez les Juifs, c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Église grecque est encore dans cet usage.

Ceux qui mouraient dans la première semaine étaient damnés, selon les Pères de l'Église les plus rigoureux. Mais *Pierre Chrysologue*, au cinquième siècle, imagina les *limbes*, espèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, faubourg d'enfer, où vont les petits enfans morts sans baptême, & où les patriarches restaient avant la descente de JESUS-CHR. aux enfers. De sorte que l'opinion que JESUS-CHR. était descendu aux limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du sable? On a répondu que non. Si on pouvait baptiser avec de l'eau-rose? & on a décidé qu'il fallait de l'eau pure; que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers Pasteurs qui l'ont établie.

Les Anabaptistes, & quelques autres communions qui sont hors du giron, ont cru qu'il ne fallait baptiser, initier personne, qu'en connaissance de cause. Vous faites promettre, disent-ils, qu'on sera de la société chrétienne; mais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous lui donnez un répondant, un parrain;

mais c'eſt un abus d'un ancien uſage. Cette précaution était très-convenable dans le premier établiſſement. Quand des inconnus, hommes faits, femmes & filles adultes, venaient ſe préſenter aux premiers diſciples pour être reçus dans la ſociété, pour avoir part aux aumônes, ils avaient beſoin d'une caution qui répondît de leur fidélité ; il fallait s'aſſurer d'eux ; ils juraient d'être à vous : mais un enfant eſt dans un cas diamétralement oppoſé. Il eſt arrivé ſouvent qu'un enfant baptiſé par des Grecs à Conſtantinople, a été enſuite circoncis par des Turcs ; chrétien à huit jours, muſulman à treize ans, il a trahi les ſermens de ſon parrain. C'eſt une des raiſons que les Anabaptiſtes peuvent alléguer ; mais cette raiſon, qui ſerait bonne en Turquie, n'a jamais été admiſe dans des pays chrétiens, où le baptême aſſure l'état d'un citoyen. Il faut ſe conformer aux lois & aux rites de ſa patrie.

Les Grecs rebaptiſent les Latins qui paſſent d'une de nos communions latines à la communion grecque ; l'uſage était dans le ſiècle paſſé que ces catéchumènes prononçaſſent ces paroles : *Je crache ſur mon père & ma mère qui m'ont fait mal baptiſer.* Peut-être cette coutume dure encore, & durera long-tems dans les provinces.

Idée des Unitaires rigides ſur le Baptême.

« IL eſt évident pour quiconque veut raiſonner ſans
» préjugé, que le baptême n'eſt ni une marque de grâce
» conférée, ni un ſceau d'alliance, mais une ſimple mar-
» que de profeſſion.

de JESUS ; c'eſt une preuve inconteſtable que *Jean Baptiſte* avait de ſon tems beaucoup plus de réputation que celui qu'il baptiſa. Une grande multitude le ſuivait, dit ce célèbre hiſtorien, & les Juifs paraiſſaient diſpoſés à entreprendre tout ce qu'il leur eût commandé. Il paraît par ce paſſage que *Jean* était non-ſeulement un chef de ſecte, mais un chef de parti. *Joſephe* ajoute qu'*Hérode* en conçut de l'inquiétude. En effet, il ſe rendit redoutable à *Hérode*, qui le fit enfin mourir ; mais JESUS n'eut affaire qu'aux Phariſiens : voilà pourquoi *Joſephe* fait mention de *Jean* comme d'un homme qui avait excité les Juifs contre le roi *Hérode*, comme d'un homme qui s'était rendu par ſon zèle criminel d'État, au lieu que JESUS n'ayant pas approché de la cour, fut ignoré de l'hiſtorien *Joſephe*.

La ſecte de *Jean-Baptiſte* ſubſiſta très-différente de la diſcipline de JESUS. On voit dans les Actes des Apôtres que, vingt ans après le ſupplice de JESUS, *Apollo* d'Alexandrie, quoique devenu chrétien, ne connaiſſait que le baptême de *Jean*, & n'avait aucune notion du Saint-Eſprit. Pluſieurs voyageurs, & entre autres *Chardin*, le plus accrédité de tous, diſent qu'il y a encore en Perſe des diſciples de *Jean*, qu'on appelle *Sabis*, qui ſe baptiſent en ſon nom, & qui reconnaiſſent à la vérité JESUS pour un prophète, mais non pas pour un Dieu.

A l'égard de JESUS, il reçut le baptême, mais ne le conféra à perſonne : ſes Apôtres baptiſaient les catéchumènes, ou les circonciſaient, ſelon l'occaſion ; c'eſt ce qui eſt évident par l'opération de la circonciſion

concision que *Paul* fit à *Timothée* son disciple.

Il paraît encore que quand les Apôtres baptisèrent, ce fut toujours au seul nom de JESUS-CHRIST. Jamais les Actes des Apôtres ne font mention d'aucune personne baptisée au nom du Père, du Fils & du Saint-Esprit : c'est ce qui peut faire croire que l'auteur des Actes des Apôtres ne connaissait pas l'Evangile de *Matthieu*, dans lequel il est dit : *Allez enseigner toutes les nations, & baptisez-les au nom du Père & du Fils & du Saint-Esprit.* La religion chrétienne n'avait pas encore reçu sa forme : le symbole même qu'on appelle *le symbole des Apôtres*, ne fut fait qu'après eux ; & c'est de quoi personne ne doute. On voit, par l'épitre de *Paul* aux Corinthiens, une coutume fort singulière qui s'introduisit alors, c'est qu'on baptisait les morts ; mais bientôt l'Église naissante réserva le baptême pour les seuls vivans : on ne baptisa d'abord que les adultes ; souvent même on attendait jusqu'à cinquante ans, & jusqu'à sa dernière maladie, afin de porter dans l'autre monde la vertu toute entière d'un baptême encore récent.

Aujourd'hui on baptise tous les enfans : il n'y a que les Anabaptistes qui réservent cette cérémonie pour l'âge où l'on est adulte ; ils se plongent tout le corps dans l'eau. Pour les Quakers qui composent une société fort nombreuse en Angleterre & en Amérique, ils ne font point usage du Baptême : ils se fondent sur ce que JESUS-CHRIST ne baptisa aucun de ses Disciples, & ils se piquent de n'être chrétiens que comme on l'était du tems de JESUS-CHR. ;

ce qui met entr'eux & les autres communions une prodigieuse différence.

Addition de M. l'abbé Nicaise à l'art. Baptême.

L'EMPER. *Julien le philosophe*, dans son immortelle Satyre des Césars, met ces paroles dans la bouche de *Constance*, fils de *Constantin* : « Quiconque se sent » coupable de viol, de meurtre, de rapine, de sa- » crilège & de tous les crimes les plus abominables, » dès que je l'aurai lavé avec cette eau, il sera net » & pur. »

C'est en effet cette fatale doctrine qui engagea les Empereurs chrétiens & les grands de l'Empire à différer leur baptême jusqu'à la mort. On croyait avoir trouvé le secret de vivre criminel, & de mourir vertueux.

Quelle étrange idée tirée de la lessive, qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes ! Aujourd'hui qu'on baptise tous les enfans, parce qu'une idée non-moins absurde les supposa tous criminels, les voilà tous sauvés jusqu'à ce qu'ils aient l'usage de raison, & qu'ils puissent devenir coupables. Egorgez-les donc au plus vite pour leur assurer le paradis. Cette conséquence est si juste, qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement baptisés. Ces dévots raisonnaient parfaitement. Ils disaient : Nous fesons à ces petits innocens le plus grand bien possible ; nous les empêchons d'être méchans & malheureux dans cette vie, & nous leur donnons la vie éternelle.

BARAC ET DEBORA,

Et par occasion, des Chars de guerre.

NOUS ne prétendons point discuter ici en quel tems *Barac* fut chef du peuple juif; pourquoi étant chef, il laissa commander son armée par une femme; si cette femme, nommée *Débora*, avait épousé *Lapidoth*; si elle était la parente ou l'amie de *Barac*, ou même sa fille ou sa mère; ni quel jour se donna la bataille du Thabor en Galilée, entre cette *Débora* & le capitaine *Sizara*, général des armées du roi *Jabin*; lequel *Sizara* commandait vers la Galilée une armée de trois cents mille fantassins, dix mille cavaliers & trois mille chars armés en guerre, si l'on en croit l'historien *Josephe*. (*a*)

Nous laisserons même ce *Jabin*, roi d'un village nommé Azor, qui avait plus de troupes que le grand Turc. Nous plaignons beaucoup la destinée de son grand-visir *Sizara*, qui ayant perdu la bataille en Galilée, sauta de son chariot à quatre chevaux, & s'enfuit à pied pour courir plus vite. Il alla demander l'hospitalité à une sainte femme juive qui lui donna du lait, & qui lui enfonça un grand clou de charrette dans la tête quand il fut endormi. Nous en sommes très-fâchés; mais ce n'est pas cela dont il s'agit: nous voulons parler des chariots de guerre.

C'est au pied du mont Thabor, auprès du torrent de Cison, que se donna la bataille. Le mont Thabor

(*a*) Antiq. jud. liv. X.

impuiſſans n'ont point de barbe, par la raiſon qu'ils manquent de cette liqueur, laquelle doit être repompée par des vaiſſeaux abſorbans, s'unir à la lymphe nourricière, & lui fournir des petits oignons de poils ſous le menton, ſur les joues, &c. &c.

Il y a des hommes velus de la tête aux pieds comme les ſinges; on prétend que ce ſont les plus dignes de propager leur eſpèce, les plus vigoureux, les plus prêts à tout, & on leur fait ſouvent beaucoup trop d'honneur, ainſi qu'à certaines dames qui ſont un peu velues, & qui ont ce qu'on appelle *une belle palatine.* Le fait eſt que les hommes & les femmes ſont tous velus de la tête aux pieds; blondes ou brunes, bruns ou blonds, tout cela eſt égal. Il n'y a que la paume de la main & la plante du pied qui ſoient abſolument ſans poil. La ſeule différence, ſur-tout dans nos climats froids, c'eſt que les poils des dames, & ſur-tout des blondes, ſont plus folets, plus doux, plus imperceptibles. Il y a auſſi beaucoup d'hommes dont la peau ſemble très-unie; mais il en eſt d'autres qu'on prendrait de loin pour des ours, s'ils avaient une queue.

Cette affinité conſtante entre le poil & la liqueur ſéminale ne peut guère ſe conteſter dans notre hémiſphère. On peut ſeulement demander pourquoi les eunuques & les impuiſſans étant ſans barbe, ont pourtant des cheveux? La chevelure ſerait-elle d'un autre genre que la barbe & que les autres poils? n'aurait-elle aucune analogie avec cette liqueur ſéminale? Les eunuques ont des ſourcils & des cils aux paupières; voilà encore une nouvelle exception. Cela pourrait

nuire à l'opinion dominante que l'origine de la barbe est dans les testicules. Il y a toujours quelques difficultés qui arrêtent tout-court les suppositions les mieux établies. Les systêmes sont comme les rats qui peuvent passer par vingt petits trous, & qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

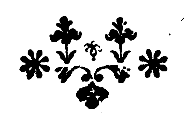
Il y a un hémisphère entier qui semble déposer contre l'union fraternelle de la barbe & de la semence. Les Américains, de quelque contrée, de quelque couleur, de quelque stature qu'ils soient, n'ont ni barbe au menton, ni aucun poil sur le corps, excepté les sourcils & les cheveux. J'ai des attestations juridiques d'hommes en place qui ont vécu, conversé, combattu avec trente nations de l'Amérique septentrionale; ils attestent qu'ils ne leur ont jamais vu un poil sur le corps, & ils se moquent, comme ils le doivent, des écrivains qui, se copiant les uns les autres, disent que les Américains ne sont sans poil que parce qu'ils se l'arrachent avec les pinces; comme si *Christophe Colomb*, *Fernand Cortez*, & les autres conquérans, avaient chargé leurs vaisseaux de ces petites pincettes avec lesquelles nos dames arrachent leurs poils folets, & en avaient distribué dans tous les cantons de l'Amérique.

J'avais cru long-tems que les Esquimaux étaient exceptés de la loi générale du nouveau monde; mais on m'assure qu'ils sont imberbes comme les autres. Cependant on fait des enfans au Chili, au Pérou, en Canada, ainsi que dans notre continent barbu. La virilité n'est point attachée en Amérique à des poils tirant sur le noir ou sur le jaune. Il y a donc

une différence ſpécifique entre ces bipèdes & nous, de même que leurs lions, qui n'ont point de crinière, ne ſont pas de la même eſpèce que nos lions d'Afrique. (*)

Il eſt à remarquer que les Orientaux n'ont jamais varié ſur leur conſidération pour la barbe. Le mariage chez eux a toujours été, & eſt encore l'époque de la vie où l'on ne ſe raſe plus le menton. L'habit long & la barbe impoſent du reſpect. Les Occidentaux ont preſque toujours changé d'habit, &, ſi on l'oſe dire, de menton. On porta des mouſtaches ſous *Louis XIV* juſques vers l'année 1672. Sous *Louis XIII* c'était une petite barbe en pointe. *Henri IV* la portait quarrée. *Charles-Quint*, *Jules II*, *François I* remirent en honneur à leurs cours la large barbe, qui était depuis long-tems paſſée de mode. Les gens-de-robe alors, par gravité, & par reſpect pour les uſages de leurs pères, ſe feſaient-raſer, tandis que les courtiſans, en pourpoint & en petit manteau, portaient la barbe la plus longue qu'ils pouvaient. Les Rois alors, quand ils voulaient envoyer un homme-de-robe en ambaſſade, priaient ſes confrères de ſouffrir qu'il laiſſât croître ſa barbe, ſans qu'on ſe moquât de lui dans la chambre des comptes ou des enquêtes. En voilà trop ſur les barbes.

(*) Voyez l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des Nations*.



BATAILLON.

Ordonnance Militaire. *

LA quantité d'hommes dont un bataillon a été successivement composé, a changé depuis l'impression de l'Encyclopédie, & on changera encore les calculs par lesquels pour tel nombre donné d'hommes on doit trouver les côtés du quarré, les moyens de faire ce quarré plein ou vide, & de faire d'un bataillon un triangle à l'imitation du *cuneus* des anciens, qui n'était cependant point un triangle Voilà ce qui est déjà à l'art. *BATAILLON*, dans l'Encyclopédie, & nous n'ajouterons que quelques remarques sur les propriétés, ou sur les défauts de cette ordonnance.

La méthode de ranger les bataillons sur trois hommes de hauteur, leur donne, selon plusieurs officiers, un front fort étendu, & des flancs très-faibles : le flottement, suite nécessaire de ce grand front, ôte à cette ordonnance les moyens d'avancer légèrement sur l'ennemi ; & la faiblesse de ses flancs l'expose à être battu toutes les fois que ses flancs ne sont pas appuyés ou protégés : alors il est obligé de se mettre en quarré, & il devient presque immobile. Voilà, dit on, ses défauts.

Ses avantages, ou plutôt son seul avantage, c'est de donner beaucoup de feu, parce que tous les hommes qui les composent peuvent tirer ; mais on croit que cet avantage ne compense pas ses défauts, surtout chez les Français.

La façon de faire la guerre aujourd'hui est toute différente de ce qu'elle était autrefois. On range une armée en bataille pour être en butte à des milliers de coups de canon ; on avance un peu plus ensuite pour donner & recevoir des coups de fusil, & l'armée qui la première s'ennuie de ce tapage, a perdu la bataille. L'artillerie française est très-bonne ; mais le feu de son infanterie est rarement supérieur, & fort souvent inférieur à celui des autres nations. On peut dire avec autant de vérité, que la nation française attaque avec la plus grande impétuosité, & qu'il est très-difficile de résister à son choc : le même homme qui ne peut pas souffrir patiemment des coups de canon pendant qu'il est immobile, & qui aura peur même, volera à la batterie, ira avec rage, s'y fera tuer, ou enclouera le canon ; c'est ce qu'on a vu plusieurs fois. Tous les grands généraux ont jugé de même des Français. Ce serait augmenter inutilement cet article, que de citer des faits connus ; on sait que le maréchal de *Saxe* voulait réduire toutes les affaires à des affaires de poste. Pour cette même raison *les Français l'emporteront sur les ennemis*, dit Folard, *si on les abandonne dessus ; mais ils ne valent rien si on fait le contraire.*

On a prétendu qu'il faudrait croiser la baïonnette avec l'ennemi ; &, pour le faire avec plus d'avantage, mettre les bataillons sur un front moins étendu & en augmenter la profondeur ; ses flancs seraient plus sûrs, sa marche plus prompte, & son attaque plus forte.

(*Cet article est de M.* D. P. *Officier de l'Etat-major.*)

Addition.

REMARQUONS que l'ordre, la marche, les évolutions des bataillons, tels à-peu-près qu'on les met aujourd'hui en ufage, ont été rétablis en Europe par un homme qui n'était point militaire, par *Machiavel*, fecrétaire de Florence. Bataillons fur trois, fur quatre; fur cinq de hauteur; bataillons marchant à l'ennemi; bataillons quarrés pour n'être point entamés après une déroute; bataillons de quatre de profondeur foutenus par d'autres en colonne; bataillons flanqués de cavalerie; tout eft de lui. Il apprit à l'Europe l'art de la guerre: on la fefait depuis long-tems, mais on ne la favait pas.

Le grand-duc voulut que l'auteur de la *Mandragore* & de *Clitie* commandât l'exercice à fes troupes felon fa méthode nouvelle. *Machiavel* s'en donna bien de garde; il ne voulut pas que les officiers & les foldats fe moquaffent d'un général en manteau noir: les officiers exercèrent les troupes en fa préfence, & il fe réferva pour le confeil.

C'eft une chofe fingulière, que toutes les qualités qu'il demande dans le choix d'un foldat. Il exige d'abord la *gagliardia*, & cette gaillardife fignifie *vigueur alerte*; il veut des yeux vifs & affurés, dans lefquels il y ait même de la gaieté; le coû nerveux, la poitrine large, le bras mufculeux, les flancs arrondis, peu de ventre, les jambes & les pieds fecs, tous fignes d'agilité & de force.

Mais il veut fur-tout que le foldat ait de l'honneur, & que ce foit par l'honneur qu'on le mène. « La

» guerre, dit-il, ne corrompt que trop les mœurs; » & il rappelle le proverbe italien, qui dit: *La guerre forme les voleurs, & la paix leur dresse des potences.*

Machiavel fait très-peu de cas de l'infanterie française; il faut avouer que, jusqu'à la bataille de Rocroi, elle a été fort mauvaise. C'était un étrange homme que ce *Machiavel*! il s'amusait à faire des vers, des comédies, à montrer de son cabinet l'art de se tuer régulièrement, & à enseigner aux princes l'art de se parjurer, d'assassiner & d'empoisonner dans l'occasion: grand art que le pape *Alexandre VI*, & son bâtard *César Borgia*, pratiquaient merveilleusement sans avoir besoin de ces leçons.

Observons que dans tous les ouvrages de *Machiavel*, sur tant de différens sujets, il n'y a pas un mot qui rende la vertu aimable, pas un mot qui parte du cœur. C'est une remarque qu'on a faite sur *Boileau* même. Il est vrai qu'il ne fait pas aimer la vertu; mais il la peint comme nécessaire.

BAYLE.

MAIS se peut-il que *Louis Racine* ait traité *Bayle* de *cœur cruel & d'homme affreux*, dans une épitre à *Jean-Baptiste Rousseau*, qui est assez peu connue, quoique imprimée?

Il compare *Bayle*, dont la profonde dialectique fit voir le faux de tant de systêmes, à *Marius* assis sur les ruines de Carthage.

> Ainsi, d'un œil content, Marius dans sa fuite
> Contemplait les débris de Carthage détruite.

Voilà une ſimilitude bien peu reſſemblante, comme dit *Pope*, (*ſimile unlike.*) *Marius* n'avait point détruit Carthage, comme *Bayle* avait détruit de mauvais argumens. *Marius* ne voyait point ces ruines avec plaiſir; au contraire, pénétré d'une douleur ſombre & noble, en contemplant la viciſſitude des choſes humaines, il fit cette mémorable réponſe: *Dis au proconſul d'Afrique que tu as vu Marius ſur les ruines de Carthage.* (*a*)

Nous demandons en quoi *Marius* peut reſſembler à *Bayle*?

On conſent que *Louis Racine* donne le nom de *cœur affreux* & d'*homme cruel* à *Marius*, à *Sylla*, aux trois triumvirs, &c. &c. &c. Mais à *Bayle! déteſtable plaiſir, cœur cruel, homme affreux*, il ne fallait pas mettre ces mots dans la ſentence portée par *Louis Racine* contre un philoſophe, qui n'eſt convaincu que d'avoir peſé les raiſons des Manichéens, des Pauliciens, des Ariens, des Eutichiens, & celles de leurs adverſaires. *Louis Racine* ne proportionnait pas les peines aux délits. Il devait ſe ſouvenir que *Bayle* combattait *Spinoſa* trop philoſophe, & *Jurieu* qui ne l'était point-du-tout. Il devait reſpecter les mœurs

(*a*) Il ſemble que ce grand mot ſoit au-deſſus de la penſée de *Lucain*.

. . . . Solatia fati
Carthago Mariuſque tulit, pariterque jacentes
Ignovêre Diis.

« *Carthage* & *Marius*, couchés ſur le même ſable, ſe conſolèrent & pardonnèrent aux Dieux. »

Mais ils ne ſont contens ni dans *Lucain*, ni dans la réponſe du Romain.

de *Bayle*, & apprendre de lui à raiſonner. Mais il était janſéniſte, c'eſt-à-dire, il ſavait les mots de la langue du janſéniſme, & les employait au hazard.

Vous appelleriez avec raiſon *cruel & affreux*, un homme puiſſant qui commanderait à ſes eſclaves, ſous peine de mort, d'aller faire une moiſſon de froment où il aurait ſemé des chardons; qui donnerait aux uns trop de nourriture, & qui laiſſerait mourir de faim les autres; qui tuerait ſon fils aîné pour laiſſer un gros héritage au cadet. C'eſt-là ce qui eſt affreux & cruel, *Louis Racine*! On prétend que c'eſt-là le Dieu de tes Janſéniſtes: mais je ne le crois pas.

O gens de parti! gens attaqués de la jauniſſe, vous verrez toujours tout jaune.

Et à qui l'héritier non-penſeur d'un père qui avait cent fois plus de goût que de philoſophie, adreſſait-il ſa malheureuſe épître dévote contre le vertueux *Bayle*? A *Rouſſeau*; à un poëte qui penſait encore moins; à un homme dont le principal mérite avait conſiſté dans des épigrammes qui révoltent l'honnêteté la plus indulgente; à un homme qui s'était étudié à mettre en rimes riches la ſodomie & la beſtialité, qui traduiſait tantôt un pſeaume, & tantôt une ordure du *Moyen de parvenir*, à qui il était égal de citer JESUS-CHRIST ou *Giton*. Tel était l'apôtre à qui *Louis Racine* déférait *Bayle* comme un ſcélérat. Quel motif avait pu faire tomber le frère de *Phèdre* & d'*Iphigénie* dans un ſi prodigieux travers? Le voici:

Rousseau avait fait des vers pour les Jansénistes qu'il croyait alors en crédit.

C'est tellement la rage de la faction qui s'est déchaînée sur *Bayle*, que vous n'entendez aucun des chiens qui ont hurlé contre lui, aboyer contre *Lucrèce*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Epicure*, ni contre tant de philosophes de l'antiquité. Ils en veulent à *Bayle*; il est leur concitoyen, il est de leur siècle; sa gloire les irrite. On lit *Bayle*, on ne lit point *Nicole*; c'est la source de la haîne janséniste. On lit *Bayle*, on ne lit ni le révérend père *Croiset*, ni le révérend père *Caussin*; c'est la source de la haîne jésuitique.

En vain un parlement de France lui a fait le plus grand honneur, en rendant son testament valide, malgré la sévérité de la loi. (1) La démence de parti ne connaît ni honneur ni justice. Je n'ai donc point inséré cet article pour faire l'éloge du meilleur des Dictionnaires, éloge qui sied pourtant si-bien dans celui-ci, mais dont *Bayle* n'a pas besoin. Je l'ai écrit pour rendre, si je puis, l'esprit de parti odieux & ridicule.

BDELLIUM.

On s'est fort tourmenté pour savoir ce que c'est que ce bdellium qu'on trouvait au bord du Phison,

(1) L'Académie de Toulouse proposa, il y a quelques années, l'éloge de *Bayle* pour sujet d'un prix; mais les Prêtres toulousains écrivirent en Cour, & obtinrent une lettre-de-cachet qui défendit de dire du bien de *Bayle*. L'Académie changea donc le sujet de son prix, & demanda l'éloge de *saint Exupère*, évêque de Toulouse.

fleuve du paradis terrrestre, *qui tourne dans le pays d'Evilath où il vient de l'or. Calmet* en compilant rapporte que, (*a*) selon plusieurs compilateurs, le bdellium est l'escarboucle, mais que ce pourrait bien être aussi du cristal; ensuite que c'est la gomme d'un arbre d'Arabie: puis il nous avertit que ce sont des câpres. Beaucoup d'autres assurent que ce sont des perles. Il n'y a que les étymologies de *Bochard* qui puissent éclaircir cette question. J'aurais voulu que tous ces commentateurs eussent été sur les lieux.

L'or excellent qu'on tire de ce pays-là, fait voir évidemment, dit *Calmet*, que c'est le pays de Colchos: la toison d'or en est une preuve. C'est dommage que les choses aient si fort changé depuis. La Mingrelie, ce beau pays si fameux par les amours de *Médée* & de *Jason*, ne produit pas plus aujourd'hui d'or & de bdellium, que de taureaux qui jettent feu & flamme, & de dragons qui gardent les toisons: tout change dans ce monde; & si nous ne cultivons pas bien nos terres, & si l'Etat est toujours endetté, nous deviendrons Mingrelie.

BEAU.

PUISQUE nous avons cité *Platon* sur l'amour; pourquoi ne le citerions-nous pas sur le beau, puisque le beau se fait aimer? On sera peut-être curieux de savoir comment un Grec parlait du beau, il y a plus de deux mille ans.

(*a*) Notes sur le chap. II de la Genèse.

« L'homme expié dans les myſtères ſacrés, quand il » voit un beau viſage décoré d'une forme divine, ou » bien quelque eſpèce incorporelle, ſent d'abord un fré» miſſement ſecret, & je ne ſais quelle crainte reſpectueuſe ; » il regarde cette figure comme une divinité. ...., » Quand l'influence de la beauté entre dans ſon ame par » les yeux, il s'échauffe ; les ailes de ſon ame ſont arro» ſées, elles perdent leur dureté qui retenait leur ger» me, elles ſe liquéfient ; ces germes, enflés dans les ra» cines de ſes ailes, s'efforcent de ſortir par toute l'eſpèce » de l'ame, » (car l'ame avait des ailes autrefois) &c.

Je veux croire que rien n'eſt plus beau que ce diſcours de *Platon* ; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

Demandez à un crapaud ce que c'eſt que la beauté, le grand beau, le *to kalon*? il vous répondra que c'eſt ſa crapaude avec deux gros yeux ronds ſortant de ſa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un Nègre de Guinée : le beau eſt pour lui une peau noire, huileuſe, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le Diable : il vous dira que le beau eſt une paire de cornes, quatre griffes, & une queue. Conſultez enfin les Philoſophes : ils vous répondront par du galimathias ; il leur faut quelque choſe de conforme à l'archétype du beau en eſſence, au *to kalon*.

J'aſſiſtais un jour à une tragédie auprès d'un Philoſophe : Que cela eſt beau ! diſait-il.--Que trouvez-vous là de beau ? lui dis-je.--C'eſt, dit-il, que l'auteur a atteint ſon but... Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint ſon but,

lui dis-je; voilà une belle médecine!. Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine eſt belle, & que pour donner à quelque choſe le nom de *beauté*, il faut qu'elle vous cauſe de l'admiration & du plaiſir. Il convint que cette tragédie lui avait inſpiré ces deux ſentimens, & que c'était-là le *to kalon*, le beau.

Nous fîmes un voyage en Angleterre: on y joua la même pièce, parfaitement traduite; elle fit-bâiller tous les ſpectateurs. Oh oh, dît-il, le *to kalon* n'eſt pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut, après bien des réflexions, que le beau eſt ſouvent très-relatif, comme ce qui eſt décent au Japon eſt indécent à Rome, & ce qui eſt de mode à Paris ne l'eſt pas à Pékin; & il s'épargna la peine de compoſer un long Traité ſur le *beau*.

Il y a des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de *Céſar*, ennemis mortels l'un de l'autre, ſe portent un défi, non à qui répandra le ſang l'un de l'autre derrière un buiſſon en tierce & en quarte, comme chez nous; mais à qui défendra le mieux le camp des Romains, que les Barbares vont attaquer. L'un des deux, après avoir repouſſé les ennemis, eſt près de ſuccomber; l'autre vole à ſon ſecours, lui ſauve la vie, & achève la victoire.

Un ami ſe dévoue à la mort pour ſon ami; un fils pour ſon père: . . . . . . l'Algonquin, le Français, le Chinois, diront tous que cela eſt fort *beau*, que ces actions leur font plaiſir, qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes de morale; de celle-ci de *Zoroaſtre*: *Dans le doute ſi une*

action eſt juſte, abſtiens-toi; . . . . . de celle-ci de *Confucius : Oublie les injures, n'oublie jamais les bienfaits.*

Le Nègre aux yeux ronds, au nez épaté, qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *belles*, le donnera ſans héſiter à ces actions & à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'oſe imiter. Le beau qui ne frappe que les ſens, l'imagination, & ce qu'on appelle *l'eſprit*, eſt donc ſouvent incertain. Le beau qui parle au cœur ne l'eſt pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'Iliade; mais perſonne ne vous niera que le dévouement de *Codrus* pour ſon peuple ne ſoit fort beau, ſuppoſé qu'il ſoit vrai.

Le frère *Attiret*, Jéſuite natif de Dijon, était employé comme deſſinateur dans la maiſon-de-campagne de l'empereur *Cam-hi*, à quelques *lis* de Pékin.

Cette maiſon des champs, dit-il dans une de ſes lettres à M. *Daſſaut*, eſt plus grande que la ville de Dijon. Elle eſt partagée en mille corps de logis ſur une même ligne; chacun de ces palais a ſes cours, ſes parterres, ſes jardins & ſes eaux; chaque façade eſt ornée d'or, de vernis, & de peintures. Dans le vaſte enclos du parc on a élevé à la main des collines hautes de vingt juſqu'à ſoixante pieds. Les vallons ſont arroſés d'une infinité de canaux qui vont au loin ſe rejoindre pour former des étangs & des mers. On ſe promène ſur ces mers dans des barques vernies & dorées, de douze à treize toiſes de long ſur quatre de large. Ces barques por-

tent des ſallons magnifiques ; & les bords de ces canaux, de ces mers, & de ces étangs, ſont couverts de maiſons toutes dans des goûts différens. Chaque maiſon eſt accompagnée de jardins & de caſcades. On va d'un vallon dans un autre par des allées tournantes, ornées de pavillons & de grottes. Aucun vallon n'eſt ſemblable ; le plus vaſte de tous eſt entouré d'une colonnade, derrière laquelle ſont des bâtimens dorés. Tous les appartemens de ces maiſons répondent à la magnificence du dehors ; tous les canaux ont des ponts de diſtance en diſtance ; ces ponts ſont bordés de baluſtrades de marbre blanc, ſculptées en bas-relief.

Au milieu de la grande mer on a élevé un rocher, & ſur ce rocher un pavillon quarré où l'on compte plus de cent appartemens. De ce pavillon quarré on découvre tous les palais, toutes les maiſons, tous les jardins de cet enclos immenſe ; il y en a plus de quatre cents.

Quand l'Empereur donne quelque fête, tous ces bâtimens ſont illumines en un inſtant ; & de chaque maiſon on voit un feu d'artifice.

Ce n'eſt pas tout : au bout de ce qu'on appelle *la mer*, eſt une grande foire que tiennent les officiers de l'empereur. Des vaiſſeaux partent de la grande mer pour arriver à la foire. Les courtiſans ſe déguiſent en marchands, en ouvriers de toute eſpèce ; l'un tient un caffé, l'autre un cabaret ; l'un fait le métier de filou, l'autre d'archer qui court après lui. L'Empereur, l'Impératrice & toutes les dames de la cour viennent marchander des étoffes ; les faux

marchands les trompent tant qu'ils peuvent. Ils leur disent qu'il eſt honteux de tant diſputer ſur le prix, qu'ils ſont de mauvaiſes pratiques. Leurs Majeſtés répondent qu'ils ont affaire à des fripons; les marchands ſe fâchent & veulent s'en aller; on les appaiſe: l'Empereur achète tout, & en fait des loteries pour toute ſa cour. Plus loin ſont les ſpectacles de toute eſpèce.

Quand frère *Attiret* vint de la Chine à Verſailles, il le trouva petit & triſte. Des Allemands qui s'extaſiaient en parcourant les boſquets, s'étonnaient que frère *Attiret* fût ſi difficile. C'eſt encore une raiſon qui me détermine à ne point faire un Traité du *beau*.

BEKER,

Ou du Monde enchanté, du Diable, du Livre d'Enoch, & des Sorciers.

CE *Balthazar Béker*, très-bon-homme, grand ennemi de l'enfer éternel & du Diable, & encore plus de la préciſion, fit beaucoup de bruit en ſon tems par ſon gros livre du Monde enchanté.

Un *Jacques-George de Chauſepied*, prétendu continuateur de *Bayle*, aſſure que *Béker* apprit le grec à Groningue. *Niceron* a de bonnes raiſons pour croire que ce fut à Franeker. On eſt fort en doute & fort en peine à la cour ſur ce point d'hiſtoire.

Le fait eſt que, du tems de *Béker*, miniſtre du ſaint Evangile, (comme on dit en Hollande) le

Diable avait encore un crédit prodigieux chez les Théologiens de toutes les eſpèces, au milieu du dix-ſeptième ſiècle, malgré les bons eſprits qui commençaient à éclairer le monde. La ſorcellerie, les poſſeſſions, & tout ce qui eſt attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, & avaient ſouvent des ſuites funeſtes.

Il n'y avait pas un ſiècle que le roi *Jacques* lui-même, ſurnommé par *Henri IV*, Maître *Jacques*, ce grand ennemi de la communion romaine & du pouvoir papal, avait fait-imprimer ſa Démonologie (quel livre pour un Roi!) & dans cette Démonologie, *Jacques* reconnaît des enſorcellemens, des incubes, des ſuccubes; il avoue le pouvoir du Diable, & du Pape qui, ſelon lui, a le droit de chaſſer *Satan* du corps des poſſédés, tout comme les autres prêtres. Nous-mêmes, nous malheureux Français, qui nous vantons aujourd'hui d'avoir recouvré un peu de bon-ſens, dans quel horrible cloaque de barbarie ſtupide étions-nous plongés alors! Il n'y avait pas un parlement, pas un préſidial, qui ne fût occupé à juger des ſorciers; point de grave juriſconſulte qui n'écrivît de ſavans mémoires ſur les poſſeſſions du Diable. La France retentiſſait des tourmens que les juges infligeaient dans les tortures à de pauvres imbécilles à qui on feſait-accroire qu'elles avaient été au ſabbat, & qu'on feſait-mourir ſans pitié dans des ſupplices épouvantables. Catholiques & Proteſtans étaient également infectés de cette abſurde & horrible ſuperſtition, ſous prétexte que dans un des Evangiles des Chré-

tiens, il est dit que des disciples furent envoyés pour chasser les Diables. C'était un devoir sacré de donner la question à des filles, pour leur faire avouer qu'elles avaient couché avec *Satan*; que ce *Satan* s'en était fait aimer sous la forme d'un bouc, qui avait sa verge au derrière. Toutes les particularités des rendez-vous de ce bouc avec nos filles, étaient détaillées dans les procès criminels de ces malheureuses. On finissait par les brûler, soit qu'elles avouassent, soit qu'elles niassent, & la France n'était qu'un vaste théâtre de carnages juridiques.

J'ai entre les mains un recueil de ces procédures infernales, fait par un conseiller de grand'chambre du parlement de Bordeaux, nommé *de Langre*, imprimé en 1612, & adressé à *Monseigneur Silleri*, *chancelier de France*, sans que monseigneur *Silleri* ait jamais pensé à éclairer ces infâmes magistrats. Il eût fallu commencer par éclairer le chancelier lui-même. Qu'était donc la France alors? une Saint-Barthélemi continuelle depuis le massacre de Vassy, jusqu'à l'assassinat du maréchal d'*Ancre* & de son innocente épouse.

Croirait-on bien qu'à Genève on fit brûler en 1652, du tems de ce même *Béker*, une pauvre fille nommée *Magdelène Chaudron*, à qui on persuada qu'elle était sorcière?

Voici la substance très-exacte de ce que porte le procès-verbal de cette sottise affreuse, qui n'est pas le dernier monument de cette espèce.

« *Michelle* ayant rencontré le Diable en sortant de la » ville, le Diable lui donna un baiser, reçut son hom-

» mage, & imprima fur fa lèvre fupérieure & à fon teton
» droit, la marque qu'il a coutume d'appliquer à toutes
» les perfonnes qu'il reconnaît pour fes favorites. Ce
» fceau du Diable eft un petit feing qui rend la peau in-
» fenfible, comme l'affirment tous les jurifconfultes démo-
» nographes.

» Le Diable ordonna à *Michelle Chaudron* d'enforceler
» deux filles. Elle obéit à fon feigneur ponctuellement. Les
» parens des filles l'accufèrent juridiquement de diablerie;
» les filles furent interrogées & confrontées avec la cou-
» pable. Elles atteftèrent qu'elles fentaient continuellement
» une fourmillière dans certaines parties de leur corps,
» & qu'elles étaient poffédées. On appela les médecins,
» ou du moins ceux qui paffaient alors pour médecins.
» Ils vifitèrent les filles; ils cherchèrent fur le corps de
» *Michelle* le fceau du Diable, que le procès-verbal ap-
» pelle les *marques fataniques*. Ils y enfoncèrent une lon-
» gue aigüille, ce qui était déjà une torture douloureufe.
» Il en fortit du fang, & *Michelle* fit connaître par fes cris
» que les marques fataniques ne rendent point infenfible.
» Les juges ne voyant pas de preuve complette que *Mi-*
» *chelle Chaudron* fût forcière, lui firent donner la queftion,
» qui produit infailliblement ces preuves : cette malheu-
» reufe, cédant à la violence des tourmens, confeffa enfin
» tout ce qu'on voulut.

» Les médecins cherchèrent encore la marque satani-
» que. Ils la trouvèrent à un petit feing noir fur une de
» fes cuiffes. Ils y enfoncèrent l'aigüille; les tourmens
» de la queftion avaient été fi horribles, que cette pauvre
» créature expirante fentit à peine l'aiguille; elle ne cria
» point : ainfi le crime fut avéré. Mais comme les mœurs
» commençaient à s'adoucir, elle ne fut brûlée qu'après
» avoir été pendue & étranglée. »

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne reten-

tiffaient

tissaient encore de pareils arrêts. Cette imbécillité barbare a duré si long-tems, que de nos jours, à Wurtzbourg en Franconie, on a encore brûlé une sorcière en 1750. Et quelle sorcière! une jeune dame de qualité, abbesse d'un couvent; & c'est de nos jours, c'est sous l'empire de *Marie-Thérèse* d'Autriche!

De telles horreurs dont l'Europe a été si long-tems pleine, déterminèrent le bon *Béker* a combattre le Diable. On eut beau lui dire, en prose & en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui ressemblait beaucoup, étant d'une laideur horrible: rien ne l'arrêta; il commença par nier absolument le pouvoir de *Satan*, & s'enhardit même jusqu'à soutenir qu'il n'existe pas. « S'il y avait un » Diable, disait-il, il se vengerait de la guerre que » je lui fais. »

Béker ne raisonnait que trop bien, en disant que le Diable le punirait s'il existait. Les ministres ses confrères prirent le parti de *Satan*, & déposèrent *Béker*.

> Car l'hérétique excommunie aussi
> Au nom de DIEU. Genève imite Rome,
> Comme le singe est copiste de l'homme.

Béker entre en matière dès le second tome. Selon lui, le serpent qui séduisit nos premiers parens n'était point un Diable, mais un vrai serpent; comme l'âne de *Balaam* était un âne véritable, & comme la baleine qui engloutit *Jonas* était une baleine réelle. C'était si bien un vrai serpent, que toute son espèce, qui marchait auparavant sur ses pieds,

fut condamnée à ramper ſur le ventre. Jamais ni ſerpent, ni autre bête n'eſt appelée *Satan*, ou *Belzébuth*, ou *Diable*, dans le Pentateuque. Jamais il n'y eſt queſtion de *Satan*.

Le Hollandais deſtructeur de *Satan*, admet à la vérité des Anges ; mais en même-tems il aſſure qu'on ne peut prouver par la raiſon qu'il y en ait : *& s'il y en a*, dit-il dans ſon chapitre huitième du tome ſecond, *il eſt difficile de dire ce que c'eſt. L'Ecriture ne nous dit jamais ce que c'eſt, en tant que cela concerne la nature, ou en quoi conſiſte la nature d'un eſprit..... La Bible n'eſt pas faite pour les Anges, mais pour les hommes.* JESUS *n'a pas été fait ange pour nous, mais homme.*

Si *Béker* a tant de ſcrupule ſur les Anges, il n'eſt pas étonnant qu'il en ait ſur les Diables ; & c'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir toutes les contorſions où il met ſon eſprit pour ſe prévaloir des textes qui lui ſemblent favorables, & pour éluder ceux qui lui ſont contraires.

Il fait tout ce qu'il peut pour prouver que le Diable n'eut aucune part aux afflictions de *Job*, & en cela il eſt plus prolixe que les amis même de ce ſaint homme.

Il y a grande apparence qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu ſon tems à le lire : & je ſuis perſuadé que, ſi le Diable lui-même avait été forcé de lire le Monde enchanté de *Béker*, il n'aurait jamais pu lui pardonner de l'avoir ſi prodigieuſement ennuyé.

Un des plus grands embarras de ce théologien Hollandais, eſt d'expliquer ces paroles : JESUS *fut*

transporté par l'esprit au désert pour être tenté par le Diable, par le Knathbull. Il n'y a point de texte plus formel. Un théologien peut écrire contre *Belzébuth* tant qu'il voudra, mais il faut de nécessité qu'il l'admette ; après quoi il expliquera les textes difficiles comme il pourra.

Que si on veut savoir précisément ce que c'est que le Diable, il faut s'en informer chez le jésuite *Schotus* ; personne n'en a parlé plus au long. C'est bien pis que *Béker*.

En ne consultant que l'Histoire, l'ancienne origine du Diable est dans la doctrine des Perses. *Hariman* ou *Arimane*, le mauvais principe, corrompt tout ce que le bon principe a fait de salutaire. Chez les Egyptiens *Typhon* fait tout le mal qu'il peut, tandis qu'*Oshiret* que nous nommons *Osiris*, fait, avec *Isheth* ou *Isis*, tout le bien dont il est capable.

Avant les Egyptiens & les Perses, (*) *Mozazor* chez les Indiens, s'était révolté contre DIEU, & était devenu le Diable ; mais enfin DIEU lui avait pardonné. Si *Béker* & les Sociniens avaient su cette anecdote de la chute des Anges indiens & de leur rétablissement, ils en auraient bien profité pour soutenir leur opinion que l'enfer n'est pas perpétuel, & pour faire espérer leur grâce aux damnés qui liront leurs livres.

On est obligé d'avouer que les Juifs n'ont jamais parlé de la chute des Anges dans l'ancien Testament ; mais il en est question dans le nouveau.

(*) Voyez BRACHMANES.

On attribua vers le tems de l'établissement du Christianisme, un livre à *Enoch, septième homme après Adam*, concernant le diable & ses associés. *Enoch* dit que le chef des Anges rebelles était *Semiaxah*; qu'*Araciel*, *Atareulf*, *Ozampsifer* étaient ses lieutenans; que les capitaines des Anges fidèles étaient *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, &c. : mais il ne dit point que la guerre se fit dans le Ciel; au contraire, on se battit sur une montagne de la terre, & ce fut pour des filles.

St Jude cite ce livre dans son Epître : DIEU *a gardé*, dit-il, *dans les ténèbres enchaînés jusqu'au jugement du grand jour, les Anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont suivi les traces de Caïn, desquelles Enoch, septième homme après Adam, a prophétisé.*

St Pierre, dans sa seconde Epître, fait allusion au livre d'*Enoch*, en s'exprimant ainsi : DIEU *n'a pas épargné les Anges qui ont péché; mais il les a jetés dans le Tartare avec des câbles de fer.*

Il était difficile que *Béker* résistât à des passages si formels. Cependant il fut encore plus inflexible sur les Diables que sur les Anges : il ne se laissa point subjuguer par le livre d'*Enoch*, septième homme après *Adam*; il soutint qu'il n'y avait pas plus de Diable que de livre d'*Enoch*. Il dit que le Diable était une imitation de l'ancienne mythologie, que ce n'est qu'un réchauffé, & que nous ne sommes que des plagiaires.

On peut demander aujourd'hui pourquoi nous appelons *Lucifer l'esprit malin*, que la traduction hébraïque & le livre attribué à *Edoch* appellent *Se-*

miaxah, ou, si on veut, *Semexiah* ? C'est que nous entendons mieux le latin que l'hébreu.

On a trouvé dans *Isaïe* une parabole contre un roi de Babylone. *Isaïe* lui-même l'appelle *parabole*. Il dit dans son XIVe chapitre au roi de Babylone :

A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les sapins se sont réjouis ; tes commis ne viendront plus nous mettre à la taille. Comment ta hautesse est-elle descendue au tombeau malgré les sons de tes musettes ? Comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? Comment es-tu tombée du ciel, Etoile du matin, Helel ? toi qui pressais les nations, tu es abbatue en terre !

On traduisit ce mot chaldéen hébraïsé *Helel*, par *Lucifer*. Cette étoile du matin, cette étoile de *Vénus* fut donc le Diable, *Lucifer*, tombé du ciel, & précipité dans l'enfer. C'est ainsi que les opinions s'établissent, & que souvent un seul mot, une seule syllabe mal-entendus, une lettre changée ou supprimée, ont été l'origine de la croyance de tout un peuple. Du mot *Soracté* on a fait St *Oreste* ; du mot *Rabboni* on a fait St *Raboni*, qui rabonnit les maris jaloux, ou qui les fait-mourir dans l'année ; de *Semo sancus* on a fait St *Simon* le magicien. Ces exemples sont innombrables.

Mais que le Diable soit l'étoile de *Vénus*, ou le *Semiaxah* d'*Enoch*, ou le *Satan* des Babyloniens, ou le *Mozazor* des Indiens, ou le *Typhon* des Egyptiens, *Béker* a raison de dire qu'il ne fallait pas lui attribuer une si énorme puissance que celle dont nous l'avons cru revêtu jusqu'à nos derniers tems. C'est trop que de lui avoir immolé une femme-de-qualité de Wurtzbourg, *Magdelène Chaudron*, le cu-

reçu ces dons ; l'animal a reçu ceux du ſentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons? qui a donné toutes ces facultés? celui qui fait croître l'herbe des champs, & qui fait graviter la terre vers le ſoleil.

Les ames des bêtes ſont des formes ſubſtantielles, a dit *Ariſtote ;* & après *Ariſtote*, l'école arabe ; & après l'école arabe, l'école angélique ; & après l'école angélique, la ſorbonne ; & après la ſorbonne, perſonne au monde.

Les ames des bêtes ſont matérielles, crient d'autres philoſophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'eſt qu'une ame matérielle? il faut qu'ils conviennent que c'eſt de la matière qui a ſenſation. Mais qui lui a donné cette ſenſation? c'eſt une ame matérielle : c'eſt-à-dire, que c'eſt de la matière qui donne de la ſenſation à la matière ; ils ne ſortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres bêtes raiſonnant ſur les bêtes. Leur ame eſt un être ſpirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous? quelle idée avez-vous de cet être ſpirituel, qui, à la vérité, a du ſentiment, de la mémoire, & ſa meſure d'idées & de combinaiſons, mais qui ne pourra jamais ſavoir ce que ſait un enfant de ſix ans? Sur quel fondement imaginez-vous que cet être, qui n'eſt pas corps, périt avec le corps?.. Les plus grandes bêtes ſont ceux qui ont avancé que cette ame n'eſt ni corps ni eſprit. Voilà un beau ſyſtême. Nous ne pouvons entendre par eſprit que quelque choſe

d'inconnu qui n'eſt pas corps. Ainſi le ſyſtême de ces meſſieurs, revient à ceci, que l'ame des bêtes eſt une ſubſtance qui n'eſt ni corps, ni quelque choſe qui n'eſt point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'eſt une choſe, avant de ſavoir ſi elle exiſte. On appelle la languette, la ſoupape d'un ſoufflet, l'ame du ſoufflet. Qu'eſt-ce que cette ame ? c'eſt un nom que j'ai donné à cette ſoupape qui baiſſe, laiſſe entrer l'air, ſe relève, & le pouſſe par un tuyau, quand je fais-mouvoir le ſoufflet.

Il n'y a point là une ame diſtincte de la machine. Mais qui fait-mouvoir le ſoufflet des animaux ? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait-mouvoir les aſtres. Le philoſophe qui a dit, *Deus eſt anima brutorum*, avait raiſon : mais il devait aller plus loin.

BETHSAMÈS, OU BETHSHEMESH.

Des cinquante mille & ſoixante-&-dix Juifs morts de mort ſubite, pour avoir regardé l'Arche ; des cinq trous du cul d'or payés par les Philiſtins, & de l'incrédulité du docteur Kennicott.

Les gens-du-monde ſeront peut-être étonnés que ce mot ſoit le ſujet d'un article ; mais on ne s'adreſſe qu'aux ſavans, & on leur demande des inſtructions.

Bethshemesh ou Bethſamès était un village ap-

partenant au peuple de DIEU, fitué à deux milles au nord de Jérufalem, felon les commentateurs.

Les Phéniciens ayant battu les Juifs du tems de *Samuel*, & leur ayant pris leur Arche d'alliance dans la bataille où ils leur tuèrent trente mille hommes, en furent févèrement punis par le Seigneur. (*a*)

Percuffit eos in fecretiori parte natium, & ebullierunt villæ & agri..... & nati funt mures, & facta eft confufio mortis magna in civitate. Mot à mot : « *Il les frappa dans la plus » fecrète partie des feffes, & les granges & les champs bouilli» rent... & il naquit des rats, & une grande confufion de mort » fe fit dans la cité.* »

Les prophètes des Phéniciens ou Philiftins, les ayant avertis qu'ils ne pouvaient fe délivrer de ce fléau qu'en donnant au Seigneur cinq rats d'or, & cinq anus d'or, & en lui renvoyant l'Arche juive, ils accomplirent cet ordre, & renvoyèrent, felon l'exprès commandement de leurs prophètes, l'Arche avec les cinq rats & les cinq anus, fur une charrette attelée de deux vaches qui nourriffaient chacune leur veau, & que perfonne ne conduifait.

Ces deux vaches amenèrent d'elles-même l'Arche & les préfens droit à Bethfamès ; les Bethfamites s'approchèrent & voulurent regarder l'Arche : cette liberté fut punie encore plus févèrement que ne l'avait été la profanation des Phéniciens. Le Seigneur frappa de mort fubite foixante-&-dix perfonnes du peuple, & cinquante mille hommes de la populace.

(*a*) Livre de *Samuel*, ou I[er] des Rois, chap. V & VI.

Le révérend docteur *Kennicott*, Irlandais, a fait imprimer, en 1768, un commentaire français sur cette aventure, & l'a dédié à sa grandeur l'évêque d'Oxford Il s'intitule, à la tête de ce commentaire, *docteur en théologie, membre de la société royale de Londres, de l'académie Palatine, de celle de Gottingue, & de l'académie des inscriptions de Paris.* Tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas de l'académie des inscriptions de Paris. Peut-être en est-il correspondant. Sa vaste érudition a pu le tromper; mais les titres ne font rien à la chose.

Il avertit le public que sa brochure se vend à Paris chez *Saillant* & chez *Molini*, à Rome chez *Monaldini*, à Venise chez *Pasquali*, à Florence chez *Cambiagi*, à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*, à la Haye chez *Gosse*, à Leyde chez *Jaquau*, à Londres chez *Béquet*, qui reçoivent les souscriptions.

Il prétend prouver dans sa brochure, appelée en anglais *Pamphet*, que le texte de l'Écriture est corrompu. Il nous permettra de n'être pas de son avis. Presque toutes les Bibles s'accordent dans ces expressions: soixante-&-dix hommes du peuple, & cinquante mille de la populace, *de populo septuaginta viros, & quiquaginta millia plebis.*

Le révérend docteur *Kennicott* dit au révérend milord Evêque d'Oxford, *qu'autrefois il avoit de forts préjugés en faveur du texte hébraïque; mais que, depuis dix-sept ans, sa grandeur & lui sont bien revenus de leurs préjugés, après la lecture réfléchie de ce chapitre.*

Nous ne ressemblons point au docteur *Kennicott*; & plus nous lisons ce chapitre, plus nous respec-

tons les voies du Seigneur qui ne ſont pas nos voies.

Il eſt impoſſible, (dit *Kennicott*,) *à un lecteur de bonne foi de ne ſe pas ſentir étonné & affecté à la vue de plus de cinquante mille hommes détruits dans un ſeul village, & encore c'était cinquante mille hommes occupés à la moiſſon.*

Nous avouons que cela ſuppoſerait environ cent mille perſonnes au moins dans ce village. Mais monſieur le Docteur doit-il oublier que le Seigneur avait promis à *Abraham* que ſa poſtérité ſe multiplierait comme le ſable de la mer ?

Les Juifs & les Chrétiens, ajoute-t-il, *ne ſe ſont point fait de ſcrupule d'exprimer leur répugnance à ajouter foi à cette deſtruction de cinquante mille ſoixante-&-dix hommes.*

Nous répondons que nous ſommes chrétiens, & que nous n'avons nulle répugnance *à ajouter foi* à tout ce qui eſt dans les ſaintes Ecritures. Nous répondrons avec le révérend père dom *Calmet*, que s'il fallait *rejetter tout ce qui eſt extraordinaire & hors de la portée de notre eſprit, il faudrait rejeter toute la Bible.* Nous ſommes perſuadés que les Juifs étant conduits par DIEU même, ne devaient éprouver que des évènemens marqués au ſceau de la Divinité, & abſolument différens de ce qui arrive aux autres hommes. Nous oſons même avancer que la mort de ces cinquante mille ſoixante-&-dix hommes eſt une des choſes les moins ſurprenantes qui ſoient dans l'ancien Teſtament.

On eſt ſaiſi d'un étonnement encore plus reſpectueux, quand le ſerpent d'*Eve* & l'âne de *Balaam* parlent, quand l'eau des cataractes s'élève avec la

pluie quinze coudées au-dessus de toutes les montagnes, quand on voit les plaies de l'Égypte, & six cents trente mille Juifs combattans fuir à pied à travers la mer ouverte & suspendue, quand *Josué* arrête le soleil & la lune à midi, quand *Samson* tue mille Philistins avec une mâchoire d'âne... Tout est miracle sans exception dans ces tems divins; & nous avons le plus profond respect pour tous ces miracles, pour ce monde ancien qui n'est pas notre monde, pour cette nature qui n'est pas notre nature, pour un livre divin qui ne peut avoir rien d'humain.

Mais ce qui nous étonne, c'est la liberté que prend M. *Kennicott* d'appeller *déistes* & *athées* ceux qui, en révérant la Bible plus que lui, sont d'une autre opinion que lui. On ne croira jamais qu'un homme qui a de pareilles idées soit de l'académie des inscriptions & médailles. Peut-être est-il de l'académie de Bedlam, la plus ancienne, la plus nombreuse de toutes, & dont les colonies s'étendent dans toute la terre.

BIBLIOTHÈQUE.

UNE grande bibliothèque a cela de bon, qu'elle effraie celui qui la regarde. Deux cents mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer; mais malheureusement il se dit bientôt à lui-même: « On ne lit point la plupart de ces livres-là; & on pourra me lire. » Il se compare à la goutte-d'eau qui se plaignait d'être confondue & ignorée dans l'Océan;

un Génie eut pitié d'elle, il la fit-avaler par une huître. Elle devint la plus belle perle de l'Orient, & fut le principal ornement du trône du grand-Mogol. Ceux qui ne sont que compilateurs, imitateurs, commentateurs, éplucheurs de phrases, critiques à la petite semaine; enfin ceux dont un Génie n'a point eu pitié, resteront toujours gouttes-d'eau.

Notre homme travaille donc au fond de son galetas avec l'espérance de devenir perle.

Il est vrai que, dans cette immense collection de livres, il y en a environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais, du moins de suite; mais on peut avoir besoin d'en consulter quelques-uns une fois en sa vie. C'est un grand avantage, pour quiconque veut s'instruire, de trouver sous sa main dans le palais des Rois le volume & la page qu'il cherche, sans qu'on le fasse-attendre un moment.

C'est une des plus nobles institutions. Il n'y a point eu de dépense plus magnifique & plus utile.

La Bibliothèque publique du Roi de France est la plus belle du monde entier, moins encore par le nombre & la rareté des volumes, que par la facilité & la politesse avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les savans. Cette Bibliothèque est sans contredit le monument le plus précieux qui soit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déjà remarqué que Paris contient environ sept cents mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, & qu'on choisit trois ou quatre

amis. Ainſi il ne faut pas plus ſe plaindre de la multitude des livres, que de celle des citoyens.

Un homme qui veut s'inſtruire un peu de ſon être, & qui n'a pas de tems à perdre, eſt bien embarraſſé. Il voudrait lire à-la-fois *Hobbes*, *Spinoſa*, *Bayle* qui a écrit contr'eux, *Leibnitz* qui a diſputé contre *Bayle*, *Clarke* qui a diſputé contre *Leibnitz*, *Mallebranche* qui diffère d'eux tous, *Locke* qui paſſe pour avoir confondu *Mallebranche*, *Stillingfleet* qui croit avoir vaincu *Locke*, *Cudworth* qui penſe être au-deſſus d'eux, parce qu'il n'eſt entendu de perſonne. On mourrait de vieilleſſe avant d'avoir feuilleté la centième partie des romans métaphyſiques.

On eſt bien aiſe d'avoir les plus anciens livres, comme on recherche les plus anciennes médailles. C'eſt-là ce qui fait l'honneur d'une bibliothèque. Les plus anciens livres du monde ſont les cinq Kings des Chinois, le Shaſtabah des brames dont M. *Holwell* nous a fait-connaître les paſſages admirables, ce qui peut reſter de l'ancien *Zoroaſtre*, les fragmens de *Sanchoniathon* qu'*Euſèbe* nous a conſervés, & qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Je ne parle pas du Pentateuque, qui eſt au-deſſus de tout ce qu'on en pourrait dire.

Nous avons encore la prière du véritable *Orphée*, que l'hiérophante récitait dans les anciens myſtères des Grecs. *Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul Maître de l'univers. Il eſt un; il eſt ſeul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur exiſtence; il agit dans eux & par eux. Il voit tout, & jamais n'a été vu des yeux mortels.* Nous en avons parlé ailleurs.

St Clément d'Alexandrie, le plus ſavant des pères de l'Égliſe, ou plutôt le ſeul ſavant dans l'antiquité profane, lui donne preſque toujours le nom d'*Orphée* de Thrace, d'*Orphée* le théologien, pour le diſtinguer de ceux qui ont écrit depuis ſous ſon nom. Il cite de lui ces vers qui ont tant de rapport à la formule des myſtères: (*a*)

Lui ſeul il eſt parfait; tout eſt ſous ſon pouvoir.
Il voit tout l'univers, & nul ne peut le voir.

Nous n'avons plus rien ni de *Muſée*, ni de *Linus*. Quelques petits paſſages de ces prédéceſſeurs d'*Homère* orneraient bien une bibliothèque.

Auguſte avait formé la bibliothèque nommée *Palatine*. La ſtatue d'*Apollon* y préſidait. L'empereur l'orna des buſtes des meilleurs auteurs. On voyait vingt-neuf grandes bibliothèques publiques à Rome. Il y a maintenant plus de quatre mille bibliothèques conſidérables en Europe. Choiſiſſez ce qui vous convient, & tâchez de ne vous pas ennuyer. (*)

(*a*) *Strom.* liv. V.
(*) Voyez l'art. LIVRES.



BIEN, SOUVERAIN BIEN, *Chimère.*

SECTION PREMIERE.

Le bonheur eſt une idée abſtraite, compoſée de quelques ſenſations de plaiſir. *Platon*, qui écrivait mieux qu'il ne raiſonnait, imagina ſon *Monde archétype*, c'eſt-à-dire, ſon monde original, ſes idées générales du beau, du bien, de l'ordre, du juſte, comme s'il y avait des êtres éternels appelés *ordre*, *bien*, *beau*, *juſte*, dont dérivaſſent les faibles copies de ce qui nous paraît ici-bas juſte, beau & bon.

C'eſt donc d'après lui que les philoſophes ont recherché le ſouverain bien, comme les chimiſtes cherchent la pierre philoſophale : mais le ſouverain bien n'exiſte pas plus que le ſouverain quarré ou le ſouverain cramoiſi ; il y a des couleurs cramoiſies, il y a des quarrés : mais il n'y a point d'être général qui s'appelle ainſi. Cette chimérique manière de raiſonner a gâté long-tems la philoſophie.

Les animaux reſſentent du plaiſir à faire toutes les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés. Le bonheur qu'on imagine ſerait une ſuite non-interrompue de plaiſirs : une telle ſérie eſt incompatible avec nos organes, & avec notre deſtination. Il y a un grand plaiſir à manger & à boire ; un plus grand plaiſir eſt dans l'union des deux ſexes : mais il eſt clair que ſi l'homme mangeait toujours, ou était toujours dans l'extaſe de la jouiſſance, ſes organes n'y pourraient

ſuffire : il eſt encore évident qu'il ne pourrait remplir les deſtinations de la vie, & que le genre-humain en ce cas périrait par le plaiſir.

Paſſer continuellement, ſans interruption, d'un plaiſir à un autre, eſt encore une autre chimère. Il faut que la femme qui a conçu accouche, ce qui eſt une peine ; il faut que l'homme fende le bois & taille la pierre, ce qui n'eſt pas un plaiſir.

Si on donne le nom de *bonheur* à quelques plaiſirs répandus dans cette vie, il y a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaiſir toujours permanent, ou à une file continue & variée de ſenſations délicieuſes, le bonheur n'eſt pas fait pour ce globe terraqué : cherchez ailleurs.

Si on appelle *bonheur* une ſituation de l'homme, comme des richeſſes, de la puiſſance, de la réputation, &c., on ne ſe trompe pas moins. Il y a tel charbonnier plus heureux que tel Souverain. Qu'on demande à *Cromwell* s'il a été plus content quand il était Protecteur, que quand il allait au cabaret dans ſa jeuneſſe ? il répondra probablement que le tems de ſa tyrannie n'a pas été le plus rempli de plaiſirs. Combien de laides bourgeoiſes ſont plus ſatisfaites qu'*Hélène* & que *Cléopâtre* !

Mais il y a une petite obſervation à faire ici ; c'eſt que quand nous diſons, il eſt probable qu'un tel homme eſt plus heureux qu'un tel autre, qu'un jeune muletier a de grands avantages ſur *Charles-Quint*, qu'une marchande de modes eſt plus ſatiſfaite qu'une princeſſe ; nous devons nous en tenir à ce probable. Il y a grande apparence qu'un mu-

letier se portant bien a plus de plaisir que *Charles-Quint* mangé de goutte ; mais il se peut bien faire aussi que *Charles-Quint* avec des béquilles repasse dans sa tête avec tant de plaisir qu'il a tenu un Roi de France & un Pape prisonniers, que son sort vaille encore mieux à toute force que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Il n'appartient certainement qu'à DIEU, à un être qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel est l'homme le plus heureux. Il n'y a qu'un seul cas où un homme puisse affirmer que son état actuel est pire ou meilleur que celui de son voisin : ce cas est celui de la rivalité, & le moment de la victoire.

Je suppose qu'*Archimède* a un rendez-vous la nuit avec sa maitresse. *Nomentanus* a le même rendez-vous à la même heure : *Archimède* se présente à la porte ; on la lui ferme au nez, & on l'ouvre à son rival, qui fait un excellent souper, pendant lequel il ne manque pas de se moquer d'*Archimède*, & jouit ensuite de sa maitresse, tandis que l'autre reste dans la rue exposé au froid, à la pluie & à la grêle. Il est certain que *Nomentanus* est en droit de dire : Je suis plus heureux cette nuit qu'*Archimède*, j'ai plus de plaisir que lui ; mais il faut qu'il ajoute : supposé qu'*Archimède* ne soit occupé que du chagrin de ne point faire un bon souper, d'être méprisé & trompé par une belle femme, d'être supplanté par son rival, & du mal que lui font la pluie, la grêle & le froid. Car si le philosophe de la rue fait réflexion que ni une catin, ni la pluie, ne doivent troubler son

ame; s'il s'occupe d'un beau problême, & s'il découvre la proportion du cylindre & de la ſphère, il peut éprouver un plaiſir cent fois au-deſſus de celui de *Nomentanus*.

Il n'y a donc que le ſeul cas du plaiſir actuel & de la douleur actuelle où l'on puiſſe comparer le ſort de deux hommes, en feſant abſtraction de tout le reſte. Il eſt indubitable que celui qui jouit de ſa maitreſſe, eſt plus heureux dans ce moment que ſon rival mépriſé qui gémit. Un homme ſain qui mange une bonne perdrix, a ſans-doute un moment préférable à celui d'un homme tourmenté de la colique: mais on ne peut aller au-delà avec ſureté; on ne peut évaluer l'être d'un homme avec celui d'un autre; on n'a point de balance pour peſer les deſirs & les ſenſations.

Nous avons commencé cet article par *Platon* & ſon ſouverain bien; nous le finirons par *Solon*, & par ce grand mot qui a fait tant de fortune: *Il ne faut appeler perſonne heureux avant ſa mort.* Cet axiome n'eſt au fond qu'une puérilité, comme tant d'apophthegmes conſacrés dans l'antiquité. Le moment de la mort n'a rien de commun avec le ſort qu'on a éprouvé dans la vie; on peut périr d'une mort violente & infâme, & avoir goûté juſque-là tous les plaiſirs dont la nature-humaine eſt ſuſceptible. Il eſt très-poſſible & très-ordinaire, qu'un homme heureux ceſſe de l'être: qui en doute? mais il n'a pas moins eu ſes monumens heureux.

Que veut donc dire le mot de *Solon?* qu'il n'eſt pas sûr qu'un homme qui a du plaiſir aujourd'hui,

en ait demain ? en ce cas, c'eſt une vérité ſi inconteſtable & ſi triviale, qu'elle ne valait pas la peine d'être dite.

SECTION II.

LE bien-être eſt rare. Le ſouverain bien en ce monde ne pourrait-il pas être regardé comme ſouverainement chimérique ? Les philoſophes grecs diſcutèrent longuement à leur ordinaire cette queſtion. Ne vous imaginez-vous pas, mon cher lecteur, voir des mendians qui raiſonnent ſur la pierre philoſophale ?

Le ſouverain bien ! quel mot ! autant aurait-il valu demander ce que c'eſt que le ſouverain bleu, ou le ſouverain ragoût, le ſouverain marcher, le ſouverain lire, &c.

Chacun met ſon bien où il peut, & en a autant qu'il peut à ſa façon & à bien petite meſure.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Caſtor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis, &c.

Caſtor veut des chevaux, Pollux veut des luteurs :
Comment concilier tant de goûts, tant d'humeurs ?

Le plus grand bien eſt celui qui vous délecte avec tant de force, qu'il vous met dans l'impuiſſance totale de ſentir autre choſe ; comme le plus grand mal eſt celui qui va juſqu'à vous priver de tout ſentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux momens ſont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens, qui puiſſent durer toute la vie : le ſouverain bien & le ſouverain mal ſont des chimères.

Nous avons la belle fable de *Crantor*; il fait-comparaître aux jeux olympiques la Richesse, la Volupté, la Santé, la Vertu ; chacune demande la pomme : la Richesse dit : *C'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achète tous les biens*; la Volupté dit: *La pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir* : la Santé assure « que sans elle il n'y a point de » volupté, & que la richesse est inutile : » enfin la Vertu représente « qu'elle est au-dessus des trois au» tres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs, & de la » santé, on peut se rendre très-méprisable si on se » conduit mal. » La Vertu eut la pomme.

La fable est très-ingénieuse ; elle le serait encor plus, si *Crantor* avait dit que le souverain bien est l'assemblage des quatre rivales réunies, vertu, santé, richesse, volupté : mais cette fable ne résout ni ne peut résoudre la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien, c'est un devoir; elle est d'un genre différent, d'un ordre supérieur. Elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses ou agréables. Un homme vertueux avec la pierre & la goutte, sans appui, sans amis, privé du nécessaire, persécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui se porte bien, est très-malheureux ; & le persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très-heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son indigne persécuteur : dites que vous aimez l'un, & que vous détestez l'autre; mais avouez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe, c'est un charlatan.

BIEN.

Du Bien & du Mal, physique & moral.

Voici une question des plus difficiles & des plus importantes. Il s'agit de toute la vie humaine. Il serait bien plus important de trouver un remède à nos maux; mais il n'y en a point, & nous sommes réduits à rechercher tristement leur origine. C'est sur cette origine qu'on dispute depuis *Zoroastre*, & qu'on a, selon les apparences, disputé avant lui. C'est pour expliquer ce mélange de bien & de mal, qu'on a imaginé les deux principes; *Oromase*, l'auteur de la lumière, & *Arimane*, l'auteur des ténèbres: la boîte de *Pandore*, les deux tonneaux de *Jupiter*, la pomme mangée par *Eve*; & tant d'autres systêmes. Le premier des dialecticiens, non pas le premier des philosophes, l'illustre *Bayle* a fait assez voir comment il est difficile aux Chrétiens qui admettent un seul Dieu, bon & juste, de répondre aux objections des Manichéens qui reconnaissent deux Dieux, dont l'un est bon & l'autre est méchant.

Le fond du systême des Manichéens, tout ancien qu'il est, n'en était pas plus raisonnable. Il faudrait avoir établi des lemmes géométriques pour oser en venir à ce théorême. *Il y a deux êtres nécessaires, tous deux suprêmes, tous deux infinis, tous deux également puissans, tous deux s'étant fait la guerre, & s'accordant enfin pour verser sur cette petite planète, l'un tous les trésors de sa bénéficence, & l'autre tout l'abyme de sa malice.*

En vain, par cette hypothèse, expliquent-ils la cause du bien & du mal ; la fable de *Prométhée* l'explique encore mieux : mais toute hypothèse qui ne sert qu'à rendre raison des choses, & qui n'est pas d'ailleurs fondée sur des principes certains, doit être rejetée.

Des docteurs chrétiens (en fesant abstraction de la révélation qui fait tout croire) n'expliquent pas mieux l'origine du bien & du mal, que les sectateurs de *Zoroastre*.

Dès qu'ils disent : DIEU est un père tendre, DIEU est un roi juste ; dès qu'ils ajoutent l'idée de l'infini à cet amour, à cette bonté, à cette justice humaine qu'ils connaissent, ils tombent bientôt dans la plus horrible des contradictions. Comment ce Souverain qui a la plénitude infinie de cette justice que nous connaissons ; comment un Père qui a une tendresse infinie pour ses enfans ; comment cet Être infiniment puissant, a-t-il pu former des créatures à son image, pour les faire l'instant d'après tenter par un être malin, pour les faire succomber, pour faire mourir ceux qu'il avait créés immortels, pour inonder leur postérité de malheurs & de crimes ? On ne parle pas ici d'une contradiction qui paraît encore bien plus révoltante à notre faible raison. Comment DIEU rachetant ensuite le genre-humain par la mort de son fils unique, ou plutôt comment DIEU lui-même fait homme, & mourant pour les hommes, livre-t-il à l'horreur des tortures éternelles presque tout ce genre-humain pour lequel il est mort ? Certes, à ne regarder ce systême qu'en philosophes, (sans le secours

secours de la foi,) il est monstrueux, il est abominable. Il fait de DIEU, ou la malice même, & la malice infinie, qui a fait des êtres pensans pour les rendre éternellement malheureux; ou l'impuissance & l'imbécillité même, qui n'a pu ni prévoir ni empêcher les malheurs de ses créatures. Mais il n'est pas question, dans cet article, du malheur éternel; il ne s'agit que des biens & des maux que nous éprouvons dans cette vie. Aucun des docteurs de tant d'Églises qui se combattent tous sur cet article, n'a pu persuader aucun sage.

On ne conçoit pas comment *Bayle*, qui maniait avec tant de force & de finesse les armes de la dialectique, s'est contenté de faire argumenter (*a*) un Manichéen, un Calviniste, un Moliniste, un Socinien; que n'a-t-il fait parler un homme raisonnable? que *Bayle* n'a-t-il parlé lui-même? il aurait dit bien mieux que nous, ce que nous allons hazarder.

Une père qui tue ses enfans est un monstre; un roi qui fait tomber dans le piège ses sujets pour avoir un prétexte de les livrer à des supplices, est un tyran exécrable. Si vous concevez dans DIEU la même bonté que vous exigez d'un père, la même justice que vous exigez d'un roi, plus de ressource pour disculper DIEU: & en lui donnant une sagesse & une bonté infinies, vous le rendez infiniment odieux; vous faites souhaiter qu'il n'existe pas, vous donnez des armes à l'athée, & l'athée sera toujours en droit de vous dire: Il vaut mieux ne point reconnaître de

(*a*) Voyez les articles *Manichéens*, *Marcionites*, *Pauliciens*, dans *Bayle*.

Divinité, que de lui imputer précisément ce que vous puniriez dans les hommes.

Commençons donc par dire : Ce n'est pas à nous à donner à DIEU les attributs humains, ce n'est pas à nous à faire DIEU à notre image. Justice humaine, bonté humaine, sagesse humaine, rien de tout cela ne lui peut convenir. On a beau étendre à l'infini ces qualités, ce ne seront jamais que des qualités humaines dont nous reculons les bornes; c'est comme si nous donnions à DIEU la solidité infinie, le mouvement infini, la rondeur, la divisibilité infinies. Ces attributs ne peuvent être les siens.

La philosophie nous apprend que cet univers doit avoir été arrangé par un Être incompréhensible, éternel, existant par sa nature ; mais encore une fois, la philosophie ne nous apprend pas les attributs de cette nature. Nous savons ce qu'il n'est pas, & non ce qu'il est.

Point de bien ni de mal pour DIEU, ni en physique ni en morale.

Qu'est-ce que le mal physique ? De tous les maux le plus grand sans doute est la mort. Voyons s'il était possible que l'homme eût été immortel.

Pour qu'un corps tel que le nôtre fût indissoluble, impérissable, il faudrait qu'il ne fût point composé de parties ; il faudrait qu'il ne naquît point, qu'il ne prît ni nourriture ni accroissement, qu'il ne pût éprouver aucun changement. Qu'on examine toutes ces questions, que chaque lecteur peut étendre à son gré, & l'on verra que la proposition de l'homme immortel est contradictoire.

Si notre corps organisé était immortel, celui des animaux le serait aussi; or il est clair qu'en peu de tems le globe ne pourrait suffire à nourrir tant d'animaux; ces êtres immortels, qui ne subsistent qu'en renouvelant leur corps par la nourriture, périraient donc faute de pouvoir se renouveler; tout cela est contradictoire. On pourrait dire beaucoup davantage: mais tout lecteur vraiment philosophe verra que la mort était nécessaire à tout ce qui est né, que la mort ne peut être ni une erreur de DIEU, ni un mal, ni une injustice, ni un châtiment de l'homme.

L'homme, né pour mourir, ne pouvait pas plus être soustrait aux douleurs qu'à la mort. Pour qu'une substance organisée & douée de sentiment n'éprouvât jamais de douleur, il faudrait que toutes les lois de la nature changeassent, que la matière ne fût plus divisible; qu'il n'y eût plus ni pesanteur, ni action, ni force; qu'un rocher pût tomber sur un animal sans l'écraser, que l'eau ne pût le suffoquer, que le feu ne pût le brûler. L'homme impassible est donc aussi contradictoire que l'homme immortel.

Ce sentiment de douleur était nécessaire pour nous avertir de nous conserver, & pour nous donner des plaisirs, autant que le comportent les loix générales auxquelles tout est soumis.

Si nous n'éprouvions pas la douleur, nous nous blesserions à tout moment sans le sentir. Sans le commencement de la douleur, nous ne ferions aucune fonction de la vie, nous ne la communiquerions pas, nous n'aurions aucun plaisir. La faim est un commencement de douleur, qui nous avertit de prendre

de la nourriture, l'ennui une douleur qui nous force à nous occuper, l'amour un besoin qui devient douloureux quand il n'est pas satisfait. Tout desir, en un mot, est un besoin, une douleur commencée. La douleur est donc le premier ressort de toutes les actions des animaux. Tout animal doué de sentiment, doit être sujet à la douleur, si la matière est divisible; la douleur était donc aussi nécessaire que la mort. Elle ne peut donc être ni une erreur de la Providence, ni une malice, ni une opinion. Si nous n'avions vu souffrir que les brutes, nous n'accuserions pas la nature; si, dans un état impassible, nous étions témoins de la mort lente & douloureuse des colombes, sur lesquelles fond un épervier qui dévore à loisir leurs entrailles, & qui ne fait que ce que nous fesons, nous serions loin de murmurer: mais de quel droit nos corps seront-ils moins sujets à être déchirés que ceux des brutes? Est-ce parce que nous avons une intelligence supérieure à la leur? Mais qu'a de commun ici l'intelligence avec une matière divisible? Quelques idées de plus ou de moins dans un cerveau, doivent-elles, peuvent-elles empêcher que le feu ne nous brûle, & qu'un rocher ne nous écrase?

Le mal moral, sur lequel on a écrit tant de volumes, n'est au fond que le mal physique. Ce mal moral n'est qu'un sentiment douloureux, qu'un être organisé cause à un autre être organisé. Les rapines, les outrages, &c. ne sont un mal qu'autant qu'ils en causent. Or comme nous ne pouvons assurément faire aucun mal à DIEU, il est clair, par les lumié-

res de la raison, (indépendamment de la foi qui est toute autre chose) qu'il n'y a point de mal moral par rapport à l'Être suprême.

Comme le plus grand des maux physiques est la mort, le plus grand des maux en morale est assurément la guerre : elle traîne après elle tous les crimes, calomnies dans les déclarations, perfidies dans les traités ; la rapine, la dévastation, la douleur & la mort sous toutes les formes.

Tout cela est un mal physique pour l'homme, & n'est pas plus mal moral par-rapport à DIEU, que la rage des chiens qui se mordent. C'est un lieu-commun, aussi faux que faible, de dire qu'il n'y a que les hommes qui s'entr'égorgent ; les loups, les chiens, les chats, les coqs, les cailles, &c. se battent entre eux, espèce contre espèce ; les araignées de bois se dévorent les unes les autres : tous les mâles se battent pour les femelles. Cette guerre est la suite des lois de la nature, des principes qui sont dans leur sang ; tout est lié, tout est nécessaire.

La nature a donné à l'homme environ vingt-deux ans de vie, l'un portant l'autre : c'est-à-dire, que de mille enfans nés dans un mois, les uns étant morts au berceau, les autres ayant vécu jusqu'à trente ans, d'autres jusqu'à cinquante, quelques-uns jusqu'à quatre-vingts ; faites ensuite une règle de compagnie, vous trouverez environ vingt-deux ans pour chacun.

Qu'importe à DIEU qu'on meure à la guerre, ou qu'on meure de la fièvre ? La guerre emporte moins de mortels que la petite-vérole. Le fléau de

la guerre eſt paſſager, & celui de la petite-vérole règne toujours dans toute la terre à la ſuite de tant d'autres; & tous les fléaux ſont tellement combinés, que la règle des vingt-deux ans de vie eſt toujours conſtante en général.

L'homme offenſe DIEU en tuant ſon prochain, dites-vous. Si cela eſt, les conducteurs des nations ſont d'horribles criminels; car ils font égorger, en invoquant DIEU même, une foule prodigieuſe de leurs ſemblables, pour de vils intérêts qu'il vaudrait mieux abandonner. Mais comment offenſent-ils DIEU? (à ne raiſonner qu'en philoſophes) comme les tigres & les crocodiles l'offenſent; ce n'eſt pas DIEU aſſurément qu'ils tourmentent, c'eſt leur prochain; ce n'eſt qu'envers l'homme que l'homme peut être coupable. Un voleur de grand-chemin ne ſaurait voler DIEU. Qu'importe à l'Être éternel qu'un peu de métal jaune ſoit entre les mains de *Jérôme* ou de *Bonaventure*? Nous avons des deſirs néceſſaires, des paſſions néceſſaires, des lois néceſſaires pour les réprimer; & tandis que ſur notre fourmilière nous nous diſputons un brin de paille pour un jour, l'univers marche à jamais par des lois éternelles & immuables, ſous leſquelles eſt rangé l'atôme qu'on nomme la terre.

BIEN, TOUT EST BIEN.

JE vous prie, Meſſieurs, de m'expliquer le *Tout eſt bien*, car je ne l'entends pas.

Cela ſignifie-t-il *tout eſt arrangé, tout eſt ordonné*, ſui-

vant la théorie des forces mouvantes ? Je comprends & je l'avoue.

Entendez-vous que chacun se porte bien, qu'il a de quoi vivre, & que personne ne souffre? vous savez combien cela est faux.

Votre idée est-elle que les calamités lamentables qui affligent la terre sont *bien* par-rapport à DIEU & le réjouissent? Je ne crois point cette horreur, ni vous non-plus.

De grâce, expliquez-moi le *Tout est bien*. *Platon* le raisonneur daigna laisser à DIEU la liberté de faire cinq mondes, par la raison, dit-il, qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers en géométrie, le tétraèdre, le cube, l'exaèdre, le dodécaèdre, l'icosaèdre. Mais pourquoi resserrer ainsi la puissance divine ? pourquoi ne lui pas permettre la sphère, qui est encore plus régulière, & même le cône, la pyramide à plusieurs faces, le cylindre ? &c.

DIEU choisit, selon lui, nécessairement le meilleur des mondes possibles; ce système a été embrassé par plusieurs philosophes chrétiens, quoiqu'il semble répugner au dogme du péché originel. Car notre globe, après cette transgression, n'est plus le meilleur des globes : il l'était auparavant; il pourrait donc l'être encore ; & bien des gens croient qu'il est le pire des globes, au lieu d'être le meilleur.

Leibnitz, dans sa Théodicée, prit le parti de *Platon*. Plus d'un lecteur s'est plaint de n'entendre pas plus l'un que l'autre; pour nous, après les avoir lus tous deux plus d'une fois, nous avouons notre igno-

rance, ſelon notre coutume: & puiſque l'Evangile ne nous a rien révélé ſur cette queſtion, nous demeurons ſans remords dans nos ténèbres.

Leibnitz, qui parle de tout, a parlé du péché originel auſſi; & comme tout homme à ſyſtême fait entrer dans ſon plan tout ce qui peut le contredire il imagina que la déſobéiſſance envers DIEU, & les malheurs épouvantables qui l'ont ſuivie, étaient des parties intégrantes du meilleur des mondes, des ingrédiens néceſſaires de toute la félicité poſſible. *Calla calla ſeñor don Carlos: todo che ſe haze e por ſu ben.*

Quoi! être chaſſé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, ſi on n'avait pas mangé une pomme! Quoi! faire, dans la misère, des enfans miſérables & criminels, qui ſouffriront tout, qui feront tout ſouffrir aux autres! Quoi! éprouver toutes les maladies, ſentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraîchiſſement être brûlé dans l'éternité des ſiècles? ce partage eſt-il bien ce qu'il y avait de meilleur? Cela n'eſt pas trop *bon* pour nous; & en quoi cela peut-il être bon pour DIEU?

Leibnitz ſentait qu'il n'y avait rien à répondre; auſſi fit-il de gros livres dans leſquels ils ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait eu du mal, cela peut-être dit en riant par un *Lucullus* qui ſe porte bien, & qui fait un bon dîner avec ſes amis & ſa maitreſſe dans le ſallon d'*Apollon*; mais, qu'il mette la tête à la

fenêtre, il verra des malheureux : qu'il ait la fièvre, il le sera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède & ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles. Il faut pourtant que je cite *Lactance*, père de l'Eglise, qui, dans son chapitre XIII *de la colère de* *DIEU*, fait parler ainsi *Epicure* :

« Ou DIEU veut ôter le mal de ce monde, & ne le » peut ; ou il le peut, & ne le veut pas ; ou il ne le peut, » ni ne le veut ; ou enfin il le veut, & le peut. S'il le » veut, & ne le peut pas, c'est impuissance, ce qui est » contraire à la nature de DIEU ; s'il le peut, & ne le » veut pas, c'est méchanceté, & cela est non moins con- » traire à sa nature ; s'il ne le veut ni ne le peut, c'est » à-la-fois méchanceté & impuissance ; s'il le veut, & le » peut, (ce qui seul de ces parties convient à DIEU) » d'où vient donc le mal sur la terre ? »

L'argument est pressant : aussi *Lactance* y répond fort mal, en disant que DIEU veut le mal, mais qu'il nous a donné la sagesse avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponse est bien faible en comparaison de l'objection ; car elle suppose que DIEU ne pouvait donner la sagesse qu'en produisant le mal ; & puis, nous avons une plaisante sagesse !

L'origine du mal a toujours été un abyme dont personne n'a pu voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens philosophes & de législateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. *Typhon* était le mauvais principe chez les Egyptiens, *Arimane* chez les Perses. Les Manichéens adoptèrent,

comme on fait, cette théologie ; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'est pas une absurdité légère, que d'avoir supposé deux êtres tout-puissans, se battant à qui des deux mettrait plus du sien dans ce monde, & fesant un traité comme les deux médecins de *Molière* : « Passez-moi » l'émétique, & je vous passerai la saignée. »

Basilide, après les Platoniciens, prétendit, dès le premier siècle de l'Eglise, que DIEU avait donné notre monde à faire à ses derniers Anges ; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choses telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en poussière par l'objection terrible, qu'il n'est pas dans la nature d'un DIEU tout-puissant & tout-sage, de faire-bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon, qui a senti l'objection, la prévient en disant que l'Ange qui présidait à l'attelier est damné pour avoir si-mal fait son ouvrage ; mais la brûlure de cet Ange ne nous guérit pas.

L'aventure de *Pandore* chez les Grecs ne répond pas mieux à l'objection. La boite où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance est à la vérité une allégorie charmante ; mais cette *Pandore* ne fut faite par *Vulcain* que pour se venger de *Prométhée*, qui avait fait un homme avec de la boue.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré. DIEU ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente ; l'homme chargea son âne de la drogue : l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine ; & pendant que l'âne buvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatrième ciel, ils s'avisèrent de manger d'une galette, au lieu de l'ambroisie qui était leur mets naturel. L'ambroisie s'exhalait par les pores ; mais après avoir mangé de la galette, il fallait aller à la selle. L'homme & le femme prièrent un Ange de leur enseigner où était la garde-robe. « Voyez-vous, leur dît l'Ange, cette petite planète, grande comme rien, qui est à quelques 60 millions de lieues d'ici : c'est-là le privé de l'univers, allez-y au plus vite. » Ils y allèrent, on les y laissa ; & c'est depuis ce tems que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi DIEU permît que l'homme mangeât la galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantables ?

Je passe vite de ce quatrième ciel à milord *Bolingbroke*, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans-doute un grand génie, donna au célèbre *Pope* son plan du *Tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les Œuvres posthumes de milord *Bolingbroke*, & que milord *Shaftesbury* avait auparavant inséré dans ses *Caractéristiques*. Lisez dans *Shaftesbury* le chapitre *des moralistes* vous y verrez ces paroles :

« On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts » de la nature. Comment est-elle sortie si impuissante & » si défectueuse des mains d'un Être parfait ? mais je nie » qu'elle soit défectueuse....... sa beauté résulte des contra- » riétés, & la concorde universelle naît d'un combat per- » pétuel..... Il faut que chaque être soit immolé à d'autres ; » les végétaux aux animaux, les animaux à la terre...... » & les lois du pouvoir central, & de la gravitation, qui » donnent aux corps célestes leur poids & leur mouve- » ment, ne seront point dérangées pour l'amour d'un chétif » animal, qui, tout protégé qu'il est par ces mêmes lois, » sera bientôt par elles réduit en poussière. »

Bolingbroke, *Shaftesbury*, & *Pope*, leur metteur en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que les autres : leur *Tout est bien* ne veut dire autre chose, sinon que le tout est dirigé par des lois immuables. Qui ne le fait pas ? Vous ne nous apprenez rien, quand vous remarquez, après tous les petits enfans, que les mouches sont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par des hirondelles, les hirondelles par les pie-grièches, les pie-grièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour se tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & ensuite par les diables, au moins mille sur un.

Voilà un ordre net & constant parmi les animaux de toute espèce ; il y a de l'ordre par-tout. Quand une pierre se forme dans ma vessie, c'est une mécanique admirable : des sucs pierreux passent petit-à-petit dans mon sang ; ils se filtrent dans les reins, passent par les uretères, se déposent

dans ma vessie, s'y assemblent par une excellente attraction newtonienne; le caillou se forme, se grossit; je souffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde: un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par *Tubalcain*, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, saisit ma pierre avec ses pincettes; elle se brise sous ses efforts par un mécanisme nécessaire; & par le même mécanisme je meurs dans des tourmens affreux: *tout cela est bien*, tout cela est la suite évidente des principes physiques inaltérables; j'en tombe d'accord, & je le savais comme vous.

Si nous étions insensibles, il n'y aurait rien à dire à cette physique. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit; nous vous demandons s'il n'y a point de maux sensibles, & d'où ils viennent? *Il n'y a point de maux*, dit *Pope* dans sa quatrième Epître sur le TOUT EST BIEN; *s'il y a des maux particuliers, ils composent le bien général.*

Voilà un singulier bien général, composé de la pierre, de la goutte, de tous les crimes, de toutes les souffrances, de la mort & de la damnation.

La chûte de l'homme est l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame, que vous appelez *santé générale*; mais *Shaftesbury* & *Bolingbroke* ont osé attaquer le péché originel; *Pope* n'en parle point: il est clair que leur systême sape la religion chrétienne par ses fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant ce systême a été approuvé depuis

peu par plusieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires; à la bonne heure, il ne faut envier à personne la consolation de raisonner comme il peut sur le déluge de maux qui nous inondent. Il est juste d'accorder aux malades désespérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été jusqu'à prétendre que ce système est consolant. *DIEU* (dit *Pope*) *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme ou mille planètes précipitées dans la ruine, une boule de savon ou un monde se former.*

Voilà, je vous l'avoue, une plaisante consolation. Ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de milord *Shaftesbury*, qui dit que DIEU n'ira pas déranger ses lois éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces lois éternelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu?

Ce système du *Tout est bien*, ne représente l'Auteur de toute la nature, que comme un roi puissant & malfesant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coûte la vie à quatre ou cinq cents mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la disette & dans les larmes, pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possibles console, elle est désespérante pour les philosophes qui l'embrassent. La question du bien & du mal, demeure un chaos indébrouillable pour

ceux qui cherchent de bonne-foi; c'eſt un jeu d'eſprit pour ceux qui diſputent; ils ſont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le peuple non-penſant, il reſſemble aſſez à des poiſſons qu'on a tranſportés d'une rivière dans un réſervoir; ils ne ſe doutent pas qu'ils ſont là pour être mangés le carême: auſſi ne ſavons-nous rien du tout par nous-mêmes des cauſes de notre deſtinée.

Mettons à la fin de preſque tous les chapitres de métaphyſique les deux lettres des juges romains quand ils n'entendaient pas une cauſe, *N. L. non liquet*, « cela n'eſt pas clair. » Impoſons ſur-tout ſilence aux ſcélérats, qui, étant accablés comme nous du poids des calamités humaines, y ajoutent la fureur de la calomnie. Confondons leurs exécrables impoſtures, en recourant à la foi & à la Providence. (*a*)

Des raiſonneurs ont prétendu qu'il n'eſt pas dans la nature de l'Être des êtres que les choſes ſoient autrement qu'elles ſont. C'eſt un rude ſyſtême; je n'en ſais pas aſſez pour oſer ſeulement l'examiner.

(*a*) Voyez le poëme ſur le *déſaſtre de Lisbonne*, volume de *Poëmes*.
« Mon malheur, dites-vous, eſt le bien d'un autre être, &c. »

BIENS D'EGLISE.

SECTION Iʳᵉ.

L'EVANGILE défend à ceux qui veulent atteindre à la perfection, d'amaſſer des tréſors, & de conſerver leurs biens temporels.

(*a*) *Nolite thesaurisare vobis thesauros in terra.* — (*b*) *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, & da pauperibus.* — (*c*) *Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.*

Les Apôtres & leurs premiers successeurs ne recevaient aucun immeuble, ils n'en acceptaient que le prix; & après avoir prélevé ce qui était nécessaire pour leur subsistance, ils distribuaient le reste aux pauvres. *Saphire* & *Ananie* ne donnèrent pas leurs biens à *St Pierre*, mais ils le vendirent & lui en apportèrent le prix : *Vende quæ habes, & da pauperibus.*

L'Eglise possédait déjà des biens-fonds considérables sur la fin du troisième siècle, puisque *Dioclétien* & *Maximien* en prononcèrent la confiscation en 302.

Dès que *Constantin* fut sur le trône des Césars, il permit de doter les Eglises comme l'étaient les Temples de l'ancienne religion; & dès-lors l'Eglise acquit de riches terres. *St Jérôme* s'en plaignit dans une de ses lettres à *Eustochie*. « Quand vous » les voyez, dit-il, aborder d'un air doux & sanc» tifié les riches veuves qu'ils rencontrent, vous » croiriez que leur main ne s'étend que pour leur » donner des bénédictions; mais c'est au con» traire pour recevoir le prix de leur hypo» crisie. »

Les saints prêtres recevaient sans demander. *Va-*

(*a*) *Matth.* chap. VI, v. 19.
(*b*) Ibid. v. 25.
(*c*) Ibid. v. 29.

lentinien I crut devoir défendre aux eccléſiaſtiques de rien recevoir des veuves & des femmes par teſtament, ni autrement. Cette loi que l'on trouve au *Code Théodoſien*, fut révoquée par *Martien* & par *Juſtinien*.

Juſtinien, pour favoriſer les eccléſiaſtiques, défendit aux juges par ſa novelle XVIII, chap. II, d'annuller les teſtamens faits en faveur de l'Egliſe, quand-même ils ne feraient pas revêtus des formalités preſcrites par les lois.

Anaſtaſe avait ſtatué, en 491, que les biens d'Egliſe ſe preſcriraient par quarante ans. *Juſtinien* inſéra cette loi dans ſon Code; (*d*) mais ce prince qui changea continuellement la juriſprudence, étendit cette preſcription à cent ans. Alors quelques eccléſiaſtiques, indignes de leur profeſſion, ſuppoſèrent de faux titres; (*e*) ils tirèrent de la pouſſière de vieux teſtamens, nuls ſelon les anciennes lois, mais valables ſuivant les nouvelles. Les citoyens étaient dépouillés de leur patrimoine par la fraude. Les poſſeſſions qui juſque-là avaient été regardées comme ſacrées, furent envahies par l'Egliſe. Enfin, l'abus fut ſi criant, que *Juſtinien* lui-même fut obligé de rétablir les diſpoſitions de la loi d'*Anaſtaſe*, par ſa novelle CXXXI, chap. VI.

Les tribunaux français ont long-tems adopté le chap. XI de la novelle XVIII, quand les legs faits à l'Egliſe n'avaient pour objet que des ſommes d'argent, ou des effets mobiliers; mais depuis l'or-

(*d*) Cod. tit. *de fund. patrim.*

(*e*) Cod. leg. XXIV, *de ſacro-ſanctis Eccleſiis.*

donnance de 1735 les legs pieux n'ont plus ce privilège en France.

Pour les immeubles, presque tous les Rois de France depuis *Philippe le hardi*, ont défendu aux Eglises d'en acquérir sans leur permission. Mais la plus efficace de toutes les lois, c'est l'édit de 1749, rédigé par le chancelier d'*Agueſſeau*. Depuis cet édit, l'Eglise ne peut recevoir aucun immeuble, soit par donation, par testament, ou par échange, sans lettres-patentes du Roi enregistrées au parlement.

SECTION II.

Les biens d'Eglise, pendant les cinq premiers siècles de notre ère, furent régis par des diacres qui en fesaient la distribution aux clercs & aux pauvres. Cette communauté n'eut plus lieu dès la fin du cinquième siècle; on partagea les biens de l'Eglise en quatre parts: on en donna une aux évêques, une autre aux clercs, une autre à la fabrique, & la quatrième fut assignée aux pauvres.

Bientôt-après ce partage, les évêques se chargèrent seuls des quatre portions; & c'est pourquoi le clergé inférieur est en général très-pauvre.

Le parlement de Toulouse rendit un arrêt, le 18 Avril 1651, qui ordonnait que dans trois jours les évêques du ressort pourvoiraient à la nourriture des pauvres, passé lequel tems, saisie serait faite du sixième de tous les fruits que les évêques prennent dans les paroisses dudit ressort, &c.

En France l'Eglise n'aliène pas valablement ses

biens ſans de grandes formalités, & ſi elle ne trouve pas de l'avantage dans l'aliénation. On juge que l'on peut preſcrire ſans titre, par une poſſeſſion de quarante ans, les biens d'Egliſe; mais s'il paraît un titre, & qu'il ſoit défectueux, c'eſt-à-dire, que toutes les formalités n'y aient pas été obſervées, l'acquéreur, ni ſes héritiers ne peuvent jamais preſcrire. Et de-là cette maxime : *Melius eſt non habere titulum, quàm habere vitioſum.* On fonde cette juriſprudence ſur ce que l'on préſume que l'acquéreur dont le titre n'eſt pas en forme, eſt de mauvaiſe-foi, & que, ſuivant les canons, un poſſeſſeur de mauvaiſe-foi ne peut jamais preſcrire. Mais celui qui n'a point de titres, ne devrait-il pas plutôt être préſumé uſurpateur ? Peut-on prétendre que le défaut d'une formalité que l'on a ignorée, ſoit une préſomption de mauvaiſe-foi ? Doit-on dépouiller le poſſeſſeur ſur cette préſomption ? Doit-on juger que le fils qui a trouvé un domaine dans l'hoirie de ſon père, le poſſède avec mauvaiſe-foi, parce que celui de ſes ancêtres qui acquit ce domaine, n'a pas rempli une formalité ?

Les biens de l'Egliſe néceſſaires au maintien d'un ordre reſpectable, ne ſont point d'une autre nature que ceux de la nobleſſe & du tiers-état; les uns & les autres devraient être aſſujettis aux mêmes règles. On ſe rapproche aujourd'hui, autant qu'on le peut, de cette juriſprudence équitable.

Il ſemble que les prêtres & les moines qui aſpirent à la perfection évangélique, ne devraient ja-

mais avoir de procès; (*f*) *& ei qui vult tecum judicio contendere, & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium.*

St Basile entend sans-doute parler de ce passage, lorsqu'il dit (*g*) qu'il y a dans l'Evangile une loi expresse, qui défend aux Chrétiens d'avoir jamais aucun procès. *Salvien* a entendu de même ce passage. (*h*) *Jubet Christus ne litigemus, nec solùm jubet, sed in tantum hoc jubet, ut ipsa nos de quibus lis est, relinquere jubeat dummodò litibus exuamur.*

Le quatrième concile de Carthage a aussi réitéré ces défenses. *Episcopus nec provocatus de rebus transitoriis litiget.*

Mais d'un autre côté il n'est pas juste qu'un Evêque abandonne ses droits; il est homme, il doit jouir du bien que les hommes lui ont donné; il ne faut pas qu'on le vole parce qu'il est prêtre.

(Ces deux Sections sont de M. CHRISTIN, célèbre Avocat au Parlement de Besançon, qui s'est fait une réputation immortelle dans son pays, en plaidant pour abolir la servitude.)

SECTION III.

DE la pluralité des Bénéfices, des Abbayes en commende, & des Moines qui ont des esclaves.

IL en est de la pluralité des gros bénéfices, archevêchés, évêchés, abbayes, de trente, quarante, cinquante, soixante mille florins d'Empire, comme de la pluralité des femmes; c'est un droit qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

(*f*) *Math.* chap. V, v. 40.
(*g*) Homel. *de legend. græc.*
(*h*) *De gubern. Dei*, l. III, ch. 47. édit. de Paris 1645.

Un prince de l'Empire, cadet de sa maison, serait bien peu chrétien s'il n'avait qu'un seul évêché; il lui en faut quatre ou cinq pour constater sa catholicité. Mais un pauvre curé qui n'a pas de quoi vivre, ne peut guère parvenir à deux bénéfices; du moins rien n'est plus rare.

Le Pape qui disait qu'il était dans la règle, qu'il n'avait qu'un seul bénéfice, & qu'il s'en contentait, avait très-grande raison.

On a prétendu qu'un nommé *Ebroïn*, évêque de Poitiers, fut le premier qui eut à-la-fois une abbaye & un évêché. L'empereur *Charles le Chauve* lui fit ces deux présens. L'abbaye était celle de Saint-Germain-des-Prés-lès-Paris. C'était un gros morceau, mais pas si gros qu'aujourd'hui.

Avant cet *Ebroïn* nous voyons force gens d'Eglise posséder plusieurs abbayes.

Alcuin, diacre, favori de *Charlemagne*, possédait à-la-fois celles de Saint-Martin-de-Tours, de Ferrières, de Cormery, & quelques autres. On ne saurait trop en avoir; car si on est un saint, on édifie plus d'ames; & si on a le malheur d'être un honnête-homme du monde, on vit plus agréablement.

Il se pourrait bien que dès ce tems-là ces abbés fussent commendataires; car ils ne pouvaient réciter l'office dans sept ou huit endroits à-la-fois. *Charles Martel*, & *Pepin* son fils, qui avaient pris pour eux tant d'abbayes, n'étaient pas des abbés réguliers.

Quelle est la différence entre un abbé commen-

On n'entend plus en chaire un cordelier *Menot* criant:

« Deux crosses, deux mitres, » *& adhuc non sunt contenti.* » Entre vous, Mesdames, qui faites à monsieur l'E-» vêque le plaisir que savez, & puis dites : Oh, oh! il » sera du bien à mon fils, ce sera un des mieux pour-» vus en l'Eglise. » *Isti protonotarii qui habent illas dispensas ad tria, immò in quindecim beneficia*, *& sunt simoniaci & sacrilegi, & non cessant arripere beneficia incompatibilia; idem est eis. Si vacet episcopatus, pro eo habendo dabitur unus grossus fasciculus aliorum beneficiorum. Primò accumulabuntur archidiaconatus, abbatiæ, duo prioratus, quatuor aut quinque præbendæ, & dabuntur hæc omnia pro compensatione.*

« Si ces protonotaires, qui ont des dispenses pour » trois où mêmes quinze bénéfices, sont simoniaques & » sacrilèges, & si on ne cesse d'accrocher des bénéfices » incompatibles, c'est même chose pour eux. Il vaque un » bénéfice; pour l'avoir, on vous donnera une poignée » d'autres bénéfices, un archidiaconat, des abbayes, deux » prieurés, quatre ou cinq prébendes, & tout cela pour » faire la compensation. »

Le même prédicateur, dans un autre endroit, s'exprime ainsi:

« Dans quatre plaideurs qu'on rencontre au palais, il » y a toujours un moine; & si on leur demande ce qu'ils » font là, un *clericus* répondra: Notre chapitre est bandé » contre le doyen, contre l'Evêque, & contre les autres » officiers, & je vais après les queues de ces messieurs » pour cette affaire... Et toi, maître moine, que fais-tu » ici?-- Je plaide une abbaye de huit cents livres de rente » pour mon maître... Et toi, moine blanc?-- Je plaide un » petit prieuré pour moi... Et vous, mendians, qui n'a-» vez terre, ni sillon, que battez-vous ici le pavé?-- Le

» Roi

» Roi nous a octroyé du ſel, du bois & autres choſes: » mais ſes officiers nous les dénient. Ou bien, un tel » curé par ſon avarice & envie nous veut empêcher la » ſépulture, & la dernière volonté d'un qui eſt mort ces » jours paſſés, tellement qu'il nous eſt force d'en venir à la » cour. »

Il eſt vrai que ce dernier abus, dont retentiſſent tous les tribunaux de l'Egliſe catholique-romaine, n'eſt point déraciné.

Il en eſt un plus funeſte encore, c'eſt celui d'avoir permis aux Bénédictins, aux Bernardins, aux Chartreux mêmes, d'avoir des main-mortables, des eſclaves. On diſtingue ſous leur domination dans pluſieurs provinces de France & en Allemagne,

Eſclavage de la perſonne,
Eſclavage des biens,
Eſclavage de la perſonne & des biens.

L'eſclavage de la perſonne conſiſte dans l'incapacité de diſpoſer de ſes biens en faveur de ſes enfans, s'ils n'ont pas toujours vécu avec leur père dans la même maiſon & à la même table. Alors tout appartient aux moines. Le bien d'un habitant du mont Jura, mis entre les mains d'un notaire de Paris, devient dans Paris même la proie de ceux qui originairement avaient embraſſé la pauvreté évangélique au mont Jura. Le fils demande l'aumône à la porte de la maiſon que ſon père a bâtie, & les moines, bien loin de lui donner cette aumône, s'arrogent juſqu'au droit de ne point payer les créanciers du père, & de regarder comme nulles les dettes hypothéquées ſur la maiſon dont ils s'emparent. La

d'un homme qui aura pris le non de DIEU en vain; qui dans l'emportement de la colère aura ce qu'on appelle *juré le nom de DIEU*, C'eſt un blaſphémateur ; mais on ne dira pas, C'eſt un ſacrilège. L'homme ſacrilège eſt celui qui ſe parjure ſur l'Evangile, qui étend ſa rapacité ſur les choſes ſacrées, qui détruit les autels, qui trempe ſa main dans le ſang des prêtres.

Les grands ſacrilèges ont toujours été punis de mort chez toutes les nations, & ſur-tout les ſacrilèges avec effuſion de ſang.

L'auteur des *Inſtituts au droit criminel* compte, parmi les crimes de lèse-majeſté divine au ſecond chef, l'inobſervation des fêtes & des dimanches. Il devait ajouter, l'inobſervation accōpagnée d'un mépris marqué ; car la ſimple négligence eſt un péché, mais non pas un ſacrilège, comme il le dit. Il eſt abſurde de mettre dans le même rang, comme fait cet auteur, la ſimonie, l'enlèvement d'une religieuſe, & l'oubli d'aller à vêpres un jour de fête. C'eſt un grand exemple des erreurs où tombent les juriſconſultes, qui n'ayant pas été appelés à faire des lois, ſe mêlent d'interpréter celles de l'Etat.

Les blaſphêmes prononcés dans l'ivreſſe, dans la colère, dans l'excès de la débauche, dans la chaleur d'une converſation indiſcrète, ont été ſoumis par les Légiſlateurs à des peines beaucoup plus légères. Par exemple, l'avocat que nous avons déjà cité, dit que les lois de France condamnent les ſimples blaſphémateurs à une amende pour la première fois, double pour la ſeconde, triple pour la troiſième, qua-

druple pour la quatrième. Le coupable eſt mis au carcan pour la cinquième récidive ; au carcan encore pour la ſixième, & la lèvre ſupérieure eſt coupée avec un fer chaud ; & poûr la ſeptième fois on lui coupe la langue. Il fallait ajouter que c'eſt l'ordonnance de 1666.

Les peines ſont preſque toujours arbitraires ; c'eſt un grand défaut dans la juriſprudence. Mais auſſi ce défaut ouvre une porte à la clémence, à la compaſſion ; & cette compaſſion eſt d'une juſtice étroite : car il ſerait horrible de punir un emportement de jeuneſſe, comme on punit des empoiſonneurs & des parricides. Une ſentence de mort pour un délit qui ne mérite qu'une correction, n'eſt qu'un aſſaſſinat commis avec le glaive de la juſtice.

N'eſt-il pas à propos de remarquer ici que ce qui fut blaſphême dans un pays, fut ſouvent piété dans un autre?

Un marchand de Tyr abordé au port de Canope, aura pu être ſcandaliſé de voir porter en cérémonie un oignon, un chat, un bouc ; il aura pu parler indécemment d'*Isheth*, d'*Oshireth*, & d'*Horeth* ; il aura peut-être détourné la tête, & ne ſe ſera point mis à genoux en voyant paſſer en proceſſion les parties génitales du genre-humain plus grandes que nature. Il en aura dit ſon ſentiment à ſouper ; il aura même chanté une chanſon dans laquelle les matelots tyriens ſe moquaient des abſurdités égyptiaques. Une ſervante de cabaret l'aura entendu ; ſa conſcience ne lui permet pas de cacher ce crime énorme. Elle court dénoncer le coupable au premier shoen qui porte

l'image de la vérité ſur la poitrine ; & on ſait comment l'image de la vérité eſt faite. Le tribunal des shoen ou shotim condamne le blaſphémateur tyrien à une mort affreuſe, & confiſque ſon vaiſſeau. Ce marchand était regardé à Tyr comme un des plus pieux perſonnages de la Phénicie.

Numa voit que ſa petite horde de Romains eſt un ramas de flibuſtiers latins qui volent à droite & à gauche tout ce qu'ils trouvent, bœufs, moutons, volailles, filles. Il leur dit qu'il a parlé à la nymphe *Egérie* dans une caverne, & que la nymphe lui a donné des lois de la part de *Jupiter*. Les ſénateurs le traitent d'abord de blaſphémateur, & le menacent de le jeter de la roche Tarpéienne la tête en bas. *Numa* ſe fait un parti puiſſant. Il gagne des ſénateurs, qui vont avec lui dans la grote d'*Egérie*. Elle leur parle ; elle les convertit. Ils convertiſſent le ſénat & le peuple. Bientôt ce n'eſt plus *Numa* qui eſt un blaſphémateur ; ce nom n'eſt plus donné qu'à ceux qui doutent de l'exiſtence de la nymphe.

Il eſt triſte parmi nous, que ce qui eſt blaſphême à Rome, à Notre-Dame de Lorette, dans l'enceinte des chanoines de San-Gennaro ; ſoit piété dans Londres, dans Amſterdam, dans Stockholm, dans Berlin, dans Copenhague, dans Berne, dans Baſle, dans Hambourg. Il eſt encore plus triſte que dans le même pays, dans la même ville, dans la même rue, on ſe traite réciproquement de blaſphémateurs.

Que dis-je ? des dix mille Juifs qui ſont à Rome, il n'y en a pas un ſeul qui ne regarde le Pape comme le chef de ceux qui blaſphêment ; & réciproquement

les cent mille Chrétiens qui habitent Rome à la place de deux millions de Joviens (*a*) qui la remplissaient du tems de *Trajan*, croient fermement que les Juifs s'assemblent les samedis dans leurs synagogues pour blasphêmer.

Un cordelier accorde sans difficulté le titre de blasphémateur au dominicain, qui dit que la sainte Vierge est née dans le péché originel, quoique les Dominicains aient une bulle du Pape, qui leur permet d'enseigner dans leurs couvens la conception maculée, & qu'outre cette bulle ils aient pour eux la déclaration expresse de *St Thomas* d'Aquin.

La première origine de la scission faite dans les trois quarts de la Suisse, & dans une partie de la basse-Allemagne, fut une querelle dans l'Église cathédrale de Francfort entre un cordelier dont j'ignore le nom, & un dominicain nommé *Vigand*.

Tous deux étaient ivres, selon l'usage de ce tems-là. L'ivrogne cordelier qui prêchait, remercia DIEU dans son sermon de ce qu'il n'était pas jacobin, jurant qu'il fallait exterminer les Jacobins blasphémateurs, qui croyaient la sainte Vierge née en péché mortel, & délivrée du péché par les seuls mérites de son fils. L'ivrogne jacobin lui dit tout-haut : Vous en avez menti, blasphémateur vous-même ! Le cordelier descend de chaire, un grand crucifix de fer à la main, en donne cent coups à son adversaire, & le laisse presque mort sur la place.

Ce fut pour venger cet outrage, que les Dominicains firent beaucoup de miracles en Allemagne &

(*a*) Joviens, adorateurs de *Jupiter*.

en Suisse. Ils prétendaient prouver leur foi par ces miracles. Enfin ils trouvèrent le moyen de faire imprimer dans Berne les stigmates de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST à un de leurs frères lais nommé *Jetzer* : ce fut la sainte Vierge elle-même qui lui fit cette opération ; mais elle emprunta la main du soûprieur, qui avait pris un habit de femme, & entouré sa tête d'une auréole. Le malheureux petit frère-lai, exposé tout en sang sur l'autel des Dominicains de Berne à la vénération du peuple, cria enfin au meurtre, au sacrilège ! les moines, pour l'appaiser, le communièrent au plus vite avec une hostie saupoudrée de sublimé corrosif ; l'excès de l'acrimonie lui fit rejeter l'hostie. (*b*)

Les moines alors l'accusèrent devant l'évêque de Lausane d'un sacrilège horrible. Les Bernois indignés accusèrent eux-mêmes les moines ; quatre d'entre eux furent brûlés à Berne, le 13 Mai 1509, à la porte de Marsilly.

C'est ainsi que finit cette abominable histoire, qui détermina enfin les Bernois à choisir une religion mauvaise à la vérité à nos yeux catholiques, mais dans laquelle ils seraient délivrés des Cordeliers & des Jacobins.

La foule de semblables sacrilèges est incroyable. C'est à quoi l'esprit de parti conduit.

(*b*) Voyez les *Voyages de Burnet*, évêque de Salisbury ; l'*Histoire des Dominicains de Berne* par *Abraham Ruchat*, professeur à Lausane ; le *Procès-verbal de la commémoration des Dominicains* ; & l'*original du Procès*, conservé dans la bibliothèque de Berne. Le même fait est rapporté dans l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des Nations*. Puisse-t-il être par-tout ! Personne ne le connaissait en France il y a vingt ans.

Les Jésuites ont soutenu pendant cent ans que les Jansénistes étaient des blasphémateurs, & l'ont prouvé par mille lettres-de-cachet. Les Jansénistes ont répondu par plus de quatre mille volumes, que c'étaient les Jésuites qui blasphémaient. L'écrivain des *gazettes ecclésiastiques* prétend que tous les honnêtes-gens blasphêment contre lui, & il blasphême du haut de son grenier contre tous les honnêtes-gens du royaume. Le libraire du gazetier blasphême contre lui, & se plaint de mourir de faim. Il vaudrait mieux être poli & honnête.

Une chose aussi remarquable que consolante, c'est que jamais, en aucun pays de la terre, chez les idolâtres les plus fous, aucun homme n'a été regardé comme un blasphémateur pour avoir reconnu un DIEU suprême, éternel, & tout-puissant. Ce n'est pas sans-doute pour avoir reconnu cette vérité, qu'on fit-boire la ciguë à *Socrate*, puisque le dogme d'un DIEU suprême était annoncé dans tous les mystères de la Grèce. Ce fut une faction qui perdit *Socrate*. On l'accusa au hazard de ne pas connaître les Dieux secondaires; ce fut sur cet article qu'on le traita de blasphémateur.

On accusa de blasphême les premiers Chrétiens par la même raison; mais les partisans de l'ancienne religion de l'empire, les Joviens qui reprochaient le blasphême aux premiers Chrétiens, furent enfin condamnés eux-mêmes comme blasphémateurs sous *Théodose II.*

Dryden a dit:

This side to day and the otehr to morrow burns;

And they are all god's ablmighty in their turn's.
Tel eſt chaque parti dans ſa rage obſtiné,
Aujourd'hui condamnant, & demain condamné.

BLED OU BLÉ.

SECTION Ire.

Origine du mot & de la choſe.

IL faut être pyrrhonien outré pour douter que *pain* vienne de *panis*. Mais pour faire du pain il faut du blé. Les Gaulois avaient du blé du tems de *Céſar*; où avaient-ils pris ce mot de *blé*? On prétend que c'eſt de *bladum*, mot employé dans la latinité barbare du moyen âge par le chancelier *Des Vignes*, *de Vineis*, à qui l'empereur *Frédéric II* fit, dit-on, crever les yeux.

Mais les mots latins de ces ſiècles barbares n'étaient que d'anciens mots celtes ou tudeſques, latiniſés. *Bladum* venait donc de notre *blead*, & non pas notre *blead* de *bladum*. Les Italiens diſaient *biada*; & les pays où l'ancienne langue romance s'eſt conſervée, diſent encore *blia*.

Cette ſcience n'eſt pas infiniment utile: mais on ſerait curieux de ſavoir où les Gaulois & les Teutons avaient trouvé du blé pour le ſemer? On vous répond que les Tyriens en avaient apporté en Eſpagne, les Eſpagnols en Gaule, & les Gaulois en Germanie. Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé? chez les Grecs probablement, dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet.

Qui avait fait ce présent aux Grecs ? c'était autrefois *Cérès* sans-doute ; & quand on a remonté à *Cérès*, on ne peut guère aller plus haut. Il faut que *Cérès* soit descendue exprès du ciel pour nous donner du froment, du seigle, de l'orge, &c.

Mais comme le crédit de *Cérès* qui donna le blé aux Grecs, & celui d'*Ishet* ou *Isis* qui en gratifia l'Égypte, est fort déchu aujourd'hui, nous restons dans l'incertitude sur l'origine du blé.

Sanchoniathon assure que *Dagon* ou *Dagan*, l'un des petits-fils de *Thaut*, avait en Phénicie l'intendance du blé. Or son *Thaut* est à-peu-près du tems de notre *Jared*. Il résulte de-là que le blé est fort ancien, & qu'il est de la même antiquité que l'herbe. Peut-être que ce *Dagon* fut le premier qui fit du pain ; mais cela n'est pas démontré.

Chose étrange ! nous savons positivement que nous avons l'obligation du vin à *Noé*, & nous ne savons pas à qui nous devons le pain. Et, chose encore plus étrange ! nous sommes si ingrats envers *Noé*, que nous avons plus de deux mille chansons en l'honneur de *Bacchus*, & qu'à peine en chantons-nous une seule en l'honneur de *Noé* notre bienfaiteur.

Un Juif m'a assuré que le blé venait de lui-même en Mésopotamie, comme les pommes, les poires sauvages, les châtaignes, les nèfles dans l'Occident. Je le veux croire, jusqu'à ce que je sois sûr du contraire ; car enfin il faut bien que le blé croisse quelque part. Il est devenu la nourriture ordinaire & indispensable dans les plus beaux climats, & dans tout le Nord.

De grands philosophes * dont nous estimons les talens, & dont nous ne suivons point les systêmes, ont prétendu dans l'*Histoire naturelle du Chien*, page 195, que les hommes ont fait le blé; que nos pères, à force de semer de l'ivraie & du gramen, les ont changés en froment. Comme ces philosophes ne sont pas de notre avis sur les coquilles, ils nous permettront de n'être pas du leur sur le blé. Nous ne pensons pas qu'avec du jasmin on ait jamais fait-venir des tulipes. Nous trouvons que le germe du blé est tout-différent de celui de l'ivraie, & nous ne croyons à aucune transmutation. Quand on nous en montrera, nous nous rétracterons.

Nous avons vu à l'article *ARBRE-A-PAIN*, qu'on ne mange point de pain dans les trois quarts de la terre. On prétend que les Éthiopiens se moquaient des Égyptiens qui vivaient de pain. Mais enfin, puisque c'est notre nourriture principale, le blé est devenu un des plus grands objets du commerce & de la politique. On a tant écrit sur cette matière, que si un laboureur semait autant de blé pesant que nous avons de volumes sur cette denrée, il pourrait espèrer la plus ample récolte, & devenir plus riche que ceux qui dans leurs sallons vernis & dorés ignorent l'excès de sa peine & de sa misère.

SECTION II.

Richesse du Blé.

DÈS qu'on commence à balbutier en économie politique, on fait comme font dans notre rue tous

* M. de *Buffon*.

les voiſins & les voiſines qui demandent : Combien a-t-il de rentes ? comment vit-il ? combien ſa fille aura-t-elle en mariage ? &c. On demande en Europe : L'Allemagne a-t-elle plus de blés que la France ? L'Angleterre recueille-t-elle (& non pas récolte-t-elle) de plus belles moiſſons que l'Eſpagne ? Le blé de Pologne produit-il autant de farine que celui de Sicile ? La grande queſtion eſt de ſavoir ſi un pays purement agricole eſt plus riche qu'un pays purement commerçant ?

La ſupériorité du pays de blé eſt démontrée par le livre, auſſi petit que plein, de M. *Melon*, le premier homme qui ait raiſonné en France, par la voie de l'Imprimerie, immédiatement après la déraiſon univerſelle du ſyſtême de *Laſs*. M. *Melon* a pu tomber dans quelques erreurs, relevées par d'autres écrivains inſtruits, dont les erreurs ont été relevées à leur tour. En attendant qu'on relève les miennes, voici le fait.

L'Égypte devint la meilleure terre à froment de l'univers, lorſqu'après pluſieurs ſiècles, qu'il eſt difficile de compter au juſte, les habitans eurent trouvé le ſecret de faire-ſervir à la fécondité du ſol un fleuve deſtructeur, qui avait toujours inondé le pays, & qui n'était utile qu'aux rats d'Égypte, aux inſectes, aux reptiles & aux crocodiles. Son eau même, mêlée d'une bourbe noire, ne pouvait déſaltérer ni laver les habitans. Il fallut des travaux immenſes, un tems prodigieux pour dompter le fleuve, le partager en canaux, fonder des villes dans un terrain autrefois

mouvant, & changer les cavernes des rochers en vaſtes bâtimens.

Tout cela eſt plus étonnant que les pyramides ; tout cela fait, voilà un peuple ſûr de ſa nourriture avec le meilleur blé du monde, ſans même avoir preſque beſoin de labourer. Le voilà qui élève & qui engraiſſe de la volaille ſupérieure à celle de Caux. Il eſt vêtu du plus beau lin dans le climat le plus tempéré. Il n'a donc aucun beſoin réel des autres peuples.

Les Arabes ſes voiſins au contraire ne recueillent pas un ſetier de blé, depuis le déſert qui entoure le lac de Sodome, & qui va juſqu'à Jéruſalem, juſqu'au voiſinage de l'Euphrate, à l'Yemen, & à la terre de Gad ; ce qui compoſe un pays quatre fois plus étendu que l'Égypte. Ils diſent : Nous avons des voiſins qui ont tout le néceſſaire ; allons dans l'Inde leur chercher du ſuperflu ; portons-leur du ſucre, des aromates, des épiceries, des curioſités ; ſoyons les pourvoyeurs de leurs fantaiſies, & ils nous donneront de la farine. Ils en diſent autant des Babyloniens ; ils s'établiſſent courtiers de ces deux nations opulentes, qui regorgent de blé ; & en étant toujours leurs ſerviteurs, ils reſtent toujours pauvres. Memphis & Babylone jouiſſent, & les Arabes les ſervent. La terre à blé demeure toujours la ſeule riche ; le ſuperflu de ſon froment attire les métaux, les parfums, les ouvrages d'induſtrie. Le poſſeſſeur du blé impoſe donc toujours la loi à celui qui a beſoin de pain ; & *Midas* aurait donné tout ſon or à un laboureur de Picardie.

La Hollande paraît de nos jours une exception, & n'en eſt point une. Les viciſſitudes de ce monde ont tellement tout bouleverſé, que les habitans d'un marais, perſécutés par l'Océan qui les menaçait de les noyer, & par l'inquiſition qui apportait des fagots pour les brûler, allèrent au bout du monde s'emparer des îles qui produiſent des épiceries, devenues auſſi néceſſaires aux riches que le pain l'eſt aux pauvres.

Les Arabes vendaient de la myrrhe, du baume & des perles à Memphis & à Babylone : les Hollandais vendent de tout à l'Europe & à l'Aſie, & mettent le prix à tout.

Ils n'ont point de blé, dites-vous ; ils en ont plus que l'Angleterre & la France. Qui eſt réellement poſſeſſeur du blé ? c'eſt le marchand qui l'achète du laboureur. Ce n'était pas le ſimple agriculteur de Chaldée ou d'Égypte, qui profitait beaucoup de ſon froment ; c'était le marchand chaldéen ou l'égyptien adroit qui en feſait des amas, & les vendait aux Arabes ; il en retirait des aromates, des perles, des rubis, qu'il vendait chèrement aux riches. Tel eſt le Hollandais ; il achète par-tout & revend par-tout ; il n'y a point pour lui de mauvaiſe récolte ; il eſt toujours propre à ſecourir pour de l'argent ceux qui manquent de farine.

Que trois ou quatre negocians entendus, libres, ſobres, à l'abri de toute vexation, exempts de toute crainte, s'établiſſent dans un port ; que leurs vaiſſeaux ſoient bons, que leur équipage ſache vivre de gros fromage & de petite bière ; qu'ils faſſent acheter

à bas prix du froment à Dantzick & à Tunis, qu'ils sachent le conserver, qu'ils sachent attendre; & ils feront précisément ce que font les Hollandais!

SECTION III.

Histoire du Blé en France.

DANS les anciens gouvernemens ou anciennes anarchies barbares, il y eut je ne sais quel seigneur ou roi de Soissons qui mit tant d'impôts sur les laboureurs, les batteurs en grange, les meuniers, que tout le monde s'enfuit, & le laissa sans pain régner tout seul à son aise. (*a*)

Comment fit-on pour avoir du blé, lorsque les Normands qui n'en avaient pas chez eux, vinrent ravager la France & l'Angleterre; lorsque les guerres féodales achevèrent de tout détruire; lorsque ces brigandages féodaux se mêlèrent aux irruptions des Anglais; quand *Édouard III* détruisit les moissons de *Philippe de Valois*, & *Henri V* celles de *Charles VI*; quand les armées de l'emper. *Charles-Quint* & celles de *Henri VIII* mangeaient la Picardie; enfin tandis que les bons Catholiques & les bons Réformés coupaient le blé en herbe, égorgeaient pères, mères & enfans, pour savoir si on devait se servir de pain fermenté ou de pain azyme les dimanches?

Comment on fesait? Le peuple ne mangeait pas la moitié de son besoin; on se nourrissait très-mal, on périssait de misère; la population était très-médiocre; des cités étaient désertes.

(*a*) C'était un *Chilpéric*. La chose arriva l'an 562.

Cependant voyez encore de prétendus hiſtoriens qui vous répètent que la France poſſédait vingt-neuf millions d'habitans du tems de la Saint-Barthélemi.

C'eſt apparemment ſur ce calcul que l'abbé de *Caveirac* a fait l'apologie de la Saint-Barthélemi ; il a prétendu que le maſſacre de ſoixante-&-dix mille hommes, plus ou moins, était une bagatelle dans un royaume alors floriſſant, peuplé de vingt-neuf millions d'hommes qui nageaient dans l'abondance.

Cependant la vérité eſt que la France avait peu d'hommes & peu de blé ; & qu'elle était exceſſivement miſérable, ainſi que l'Allemagne.

Dans le court eſpace du règne enfin tranquille de *Henri IV*, pendant l'adminiſtration économe du duc de *Sulli*, les Français en 1597 eurent une abondante récolte ; ce qu'ils n'avaient pas vu depuis qu'ils étaient nés. Auſſitôt ils vendirent tout leur blé aux étrangers, qui n'avaient pas fait de ſi heureuſes moiſſons, ne doutant pas que l'année 1598 ne fût encore meilleure que la précédente. Elle fut très-mauvaiſe: le peuple alors fut dans le cas de mademoiſelle *Bernard*, qui avait vendu ſes chemiſes & ſes draps pour acheter un collier ; elle fut obligée de vendre ſon collier à perte, pour avoir des draps & des chemiſes. Le peuple pâtit davantage. On racheta chèrement le même blé qu'on avait vendu à un prix médiocre.

Pour prévenir une telle imprudence & un tel malheur, le miniſtère défendit l'exportation ; & cette loi ne fut point révoquée. Mais ſous *Henri IV*, ſous *Louis XIII* & ſous *Louis XIV*, non-ſeulement la loi

dre. Enfin le cri de la nation obtint du gouvernement, en 1764, la liberté de l'exportation (3).

Auſſitôt on exporta. Il arriva préciſément ce qu'on avait éprouvé du tems de *Henri IV*; on vendit un peu trop: une année ſtérile ſurvint; il fallut pour la ſeconde fois que mademoiſelle *Bernard* revendît ſon collier pour avoir ſes draps & ſes chemiſes. Alors quelques plaignans paſsèrent d'une extrémité à l'autre. Ils éclatèrent contre l'exportation qu'ils avaient demandée: ce qui fait voir combien il eſt difficile de contenter tout le monde & ſon père.

Des gens de beaucoup d'eſprit, & d'une bonne volonté, ſans intérêt, avaient écrit avec autant de ſagacité que de courage en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'eſprit & des vues auſſi pures, écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté; & M. l'abbé *Galiani*, napolitain, réjouit la nation françaiſe ſur l'exportation des blés; il trouva le ſecret de faire, même en français, des dialogues auſſi amuſans que nos meilleurs romans, & auſſi inſtructifs que nos meilleurs livres ſérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaiſir à la nation; ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partiſans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le réſultat fut que les lecteurs ne ſurent plus où ils en étaient: la plupart ſe

(3) Cette liberté fut limitée; il ne ſortit que très-peu de blé, & bientôt les mauvaiſes récoltes rendirent toute exportation impoſſible. Il réſulterait de grands biens d'une liberté abſolue de l'exportation; l'encouragement de l'agriculture, & une plus grande conſtance dans le prix du grain.

mirent à lire des romans, en attendant trois ou quatre années abondantes de ſuite qui les mettraient en état de juger. Les dames ne ſurent pas diſtinguer davantage le froment du ſeigle. Les habitués de paroiſſe continuèrent de croire que le grain doit mourir & pourrir en terre pour germer.

SECTION IV.

Des Blés d'Angleterre.

LES Anglais, juſqu'au dix-ſeptième ſiècle, furent des peuples chaſſeurs & paſteurs, plutôt qu'agriculteurs. La moitié de la nation courait le renard en ſelle raſe avec un bridon; l'autre moitié nourriſſait des moutons & préparait les laines. Les ſiéges des pairs ne ſont encore que de gros ſacs de laine, pour les faire-ſouvenir qu'ils doivent protéger la principale denrée du royaume. Ils commencèrent à s'appercevoir au tems de la reſtauration, qu'ils avaient auſſi d'excellentes terres à froment. Ils n'avaient guère juſqu'alors labouré que pour leurs beſoins. Les trois quarts de l'Irlande ſe nourriſſaient de pommes-de-terre, appellées alors *potâtôs*, & par les Français *topinambous*, & enſuite *pommes de terre*. La moitié de l'Ecoſſe ne connaiſſait point le blé. Il courait une eſpèce de proverbe en vers anglais aſſez plaiſans, dont voici le ſens:

Si l'époux d'Eve la féconde
Au pays d'Ecoſſe était né,
A demeurer chez lui Dieu l'aurait condamné,
Et non pas à courir le monde,

avait trop long-tems négligée ; mais auffi elle la devait à fon terrain. Plus fa terre a valu, plus elle s'eft encore améliorée. On a eu plus de chevaux, de bœufs, & d'engrais. Enfin on prétend qu'une récolte abondante peut nourrir l'Angleterre cinq ans, & qu'une même récolte peut à peine nourrir la France deux années.

Mais auffi la France a prefque le double d'habitans ; & en ce cas l'Angleterre n'eft que d'un cinquième plus riche en blé, pour nourrir la moitié moins d'hommes : ce qui eft bien compenfé par les autres denrées, & par les manufactures de la France.

SECTION V.

Mémoire court fur les autres pays.

L'ALLEMAGNE eft comme la France ; elle a des provinces fertiles en blé, & d'autres ftériles ; les pays voifins du Rhin & du Danube, la Bohême, font les mieux partagés. Il n'y a guère de grand commerce de grain que dans l'intérieur.

La Turquie ne manque jamais de blé, & en vend peu. L'Efpagne en manque quelquefois, & n'en vend jamais. Les côtes d'Afrique en ont, & en vendent. La Pologne en eft toujours bien fournie, & n'en eft pas plus riche.

Les provinces méridionales de la Ruffie en regorgent ; on le tranfporte à celles du Nord avec beaucoup de peine : on en peut faire un grand commerce par Riga.

La

La Suède ne recueille du froment qu'en Scanie ; le reste ne produit que du seigle ; les provinces septentrionales rien.

Le Danemarck peu.

L'Ecosse encore moins.

La Flandre autrichienne est bien partagée.

En Italie tous les environs de Rome, depuis Viterbe jusqu'à Terracine, sont stériles. Le Bolonais, dont les Papes se sont emparés, parce qu'il était à leur bienséance, est presque la seule province qui leur donne du pain abondamment.

Les Vénitiens en ont à peine de leur cru pour le besoin, & sont souvent obligés d'acheter des *firmans* à Constantinople ; c'est-à-dire, des permissions de manger. C'est leur ennemi & leur vainqueur qui est leur pourvoyeur.

Le Milanais est la terre-promise, en supposant que la *terre-promise* avait du froment.

La Sicile se souvient toujours de *Cérès* ; mais on prétend qu'on n'y cultive pas aussi-bien la terre que du tems d'*Hiéron*, qui donnait tant de blé aux Romains. Le royaume de Naples est bien moins fertile que la Sicile, & la disette s'y fait sentir quelquefois, malgré *San Gennaro*.

Le Piémont est un des meilleurs pays.

La Savoie a toujours été pauvre, & le sera.

La Suisse n'est guère plus riche ; elle a peu de froment : il y a des cantons qui en manquent absolument.

Un marchand de blé peut se régler sur ce petit mémoire ; & il sera ruiné, à moins qu'il ne s'infor-

me au juste de la récolte de l'année & du besoin du moment.

RÉSUMÉ.

Suivez le précepte d'*Horace* : ayez toujours une année de blé par-devers vous ; *provisæ frugis in annum.*

SECTION VI.

Blé, Grammaire, Morale.

ON dit proverbialement, *manger son blé en herbe, être pris comme dans un blé ; crier famine sur un tas de blé.* Mais de tous les proverbes que cette production de la nature & de nos soins a fournis, il n'en est point qui mérite plus l'attention des législateurs que celui-ci :

« *Ne nous remets pas au gland, quand nous avons du* » *bled.* »

Cela signifie une infinité de bonnes choses, comme par exemple :

« Ne nous gouverne pas dans le dix-huitième siècle, comme on gouvernait du tems d'*Albouin*, de *Gondebald*, de *Clodevick* nommé en latin *Clodovæus*.

» Ne parle plus des lois de *Dagobert*, quand nous avons les œuvres de chancelier d'*Aguesseau*, les discours de MM. les gens du roi, *Montclar*, *Servan*, *Castillon*, *la Chalotais*, *du Paty*, &c.

» Ne nous cite plus les miracles de *St. Amable*, dont les gants & le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome.

» Laisse pourrir tous les livres remplis de pareilles nepties ; songe dans quel siècle nous vivons.

» Si jamais on assassine à coups de pistolet un maréchal *d'Ancre*, ne fais point brûler sa femme en qualité de sorcière, sous prétexte que son médecin italien lui a ordonné de prendre du bouillon fait avec un coq blanc, tué au clair de la lune, pour la guérison de ses vapeurs.

» Distingue toujours les honnêtes-gens qui pensent, de la populace qui n'est point faite pour penser.

» Si l'usage t'oblige à faire une cérémonie ridicule en faveur de cette canaille, & si en chemin tu rencontres quelques gens-d'esprit, avertis-les par un signe de tête, par un coup-d'œil, que tu penses comme eux, mais qu'il ne faut pas rire.

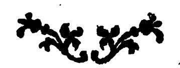
» Affaiblis peu-à-peu toutes les superstitions anciennes, & n'en introduis aucune nouvelle.

» Les lois doivent être pour tout le monde ; mais laisse chacun suivre ou rejeter à son gré ce qui ne peut être fondé que sur un usage indifférent.

» Si la servante de *Bayle* meurt entre tes bras ne lui parle point comme à *Bayle*, ni à *Bayle* comme à sa servante.

» Si les imbéciles veulent encore du gland, laisse-les en manger ; mais trouve bon qu'on leur présente du pain. »

En un mot, ce proverbe est excellent en mille occasions.



BŒUF APIS (PRÊTRES DU).

HÉRODOTE raconte que *Cambyse*, après avoir tué de sa main le dieu-bœuf, fit bien fouetter les prêtres. Il avait tort, si ces prêtres avaient été de bonnes-gens, qui se fussent contentés de gagner leur pain dans le culte d'*Apis*, sans molester les citoyens. Mais s'ils avaient été persécuteurs, s'ils avaient forcé les consciences, s'ils avaient établi une espèce d'inquisition & violé le droit naturel, *Cambyse* avait un autre tort, c'était celui de ne les pas faire pendre. (*Voyez* APIS.)

BOIRE A LA SANTÉ.

D'ou vient cette coutume ? est-ce depuis le tems qu'on boit ? Il paraît naturel qu'on boive du vin pour sa propre santé, mais non pas pour la santé d'un autre.

Le *propino* des Grecs, adopté par les Romains, ne signifiait pas, Je bois afin que vous vous portiez bien ; mais, Je bois avant vous pour que vous buviez ; je vous invite à boire.

Dans la joie d'un festin on buvait pour célébrer sa maitresse, & non pas pour qu'elle eût une bonne santé. Voyez dans *Martial*,

Nævia sex ciathis, septem Justina bibatur.

Six coups pour Névia, sept au moins pour Justine.

Les Anglais, qui se sont piqués de renouveler plu-

ſieurs coutumes de l'antiquité, boivent à l'honneur des dames; c'eſt ce qu'ils appellent *toſter*; & c'eſt parmi eux un grand ſujet de diſpute, ſi une femme eſt toſtable ou non, ſi elle eſt eſt digne qu'on la toſte.

On buvait à Rome pour les victoires d'*Auguſte*, pour le retour de la ſanté. *Dion Caſſius* rapporte qu'après la bataille d'Actium le ſénat décréta que dans les repas on lui ferait des libations au ſecond ſervice. C'eſt un étrange décret. Il eſt plus vraiſemblable que la flatterie avait introduit volontairement cette baſſeſſe. Quoi qu'il en ſoit, vous liſez dans *Horace*:

Hinc ad vina redit lætus, & alteris
Te menſis adhibet Deum.

Te multâ prece, te proſequitur mero
Defuſo pateris; & laribus tuum
Miſcet numen, uti Græcia Caſtoris,
Et magni memor Herculis.

Longas ô utinàm, dux bone, ferias
Præſtes Heſperiæ: dicimus integro
Sicci manè die, dicimus uvidi
Quùm ſol oceano ſubeſt.

Sois le Dieu des feſtins, le Dieu de l'allégreſſe;
Que nos tables ſoient tes autels.
Préſide à nos jeux ſolennels,
Comme Hercule aux jeux de la Grèce.
Seul tu fais les beaux jours; que tes jours ſoient ſans fin.
C'eſt ce que nous diſons en revoyant l'aurore,
Ce qu'en nos douces nuits nous rediſons encore,
Entre les bras du Dieu du vin. (*a*)

(*a*) *Dacier* a traduit *ſicci* & *uvidi*, dans nos prières du ſoir & du matin.

peur qu'il ne se corrompît, & que les marées étaient faites pour conduire nos vaisseaux dans nos ports, furent un peu honteux quand on leur répliqua que la Méditerranée a des ports, & point de reflux. *Musschembrock* lui-même est tombé dans cette inadvertance.

Quelqu'un a-t-il jamais pu dire précisément comment une bûche se change dans son foyer en charbon ardent, & par quelle mécanique la chaux s'enflamme avec de l'eau fraîche ?

Le premier principe du mouvement du cœur dans les animaux est-il bien connu ? sait-on bien nettement comment la génération s'opère ? a-t-on deviné ce qui nous donne les sensations, les idées, la mémoire ? Nous ne connaissons pas plus l'essence de la matière, que les enfans qui en touchent la superficie.

Qui nous apprendra par quelle mécanique ce grain de blé que nous jettons en terre se relève pour produire un tuyau chargé d'un épi, & comment le même sol produit une pomme au haut de cet arbre, & une châtaigne à l'arbre voisin ? Plusieurs Docteurs ont dit: Que ne sais-je pas ? *Montagne* disait: Que sais-je ?

Décideur impitoyable, pédadogue à phrases, raisonneur fourré, tu cherches les bornes de ton esprit. Elles sont au bout de ton nez.

> Parle: m'apprendras-tu par quels subtils ressorts
> L'éternel Artisan fait végéter les corps ? &c. (*)

(*) Voyez les *Discours en vers sur l'homme*, volume de *Poësies*.

BOUC.

Bestialité, Sorcellerie.

Les honneurs de toute espèce que l'antiquité a rendus aux boucs seraient bien étonnans, si quelque chose pouvait étonner ceux qui sont un peu familiarisés avec le monde ancien & moderne. Les Egyptiens & les Juifs désignèrent souvent les Rois & les chefs du peuple par le mot *bouc*. Vous trouvez dans *Zacharie* :

(*a*) *La fureur du Seigneur s'est irritée contre les pasteurs du peuple, contre les boucs; elle les visitera : il a visité son troupeau la maison de Juda, & il en a fait son cheval de bataille.*

(*b*) *Sortez de Babylone*, dit *Jérémie* aux chefs du peuple; *soyez les boucs à la tête du troupeau.*

Isaïe s'est servi aux chapitres X & XIV du terme de *bouc*, qu'on a traduit par celui de *prince*.

Les Egyptiens firent bien plus que d'appeler leurs Rois *boucs*; ils consacrèrent un bouc dans Mendès, & l'on dit même qu'ils l'adorèrent. Il se peut très-bien que le peuple ait pris en effet un emblème pour une divinité; c'est ce qui ne lui arrive que trop souvent.

Il n'est pas vraisemblable que les shoen ou shotim d'Egypte, c'est-à-dire les prêtres, aient à-la-fois immolé & adoré des boucs. On sait qu'ils avaient leur bouc *Hazazel*, qu'ils précipitaient orné & couronné de fleurs pour l'expiation du peuple; & que

(*a*) Chap. X, v. 3. (*b*) Chap. L, v. 8.

les Juifs prirent d'eux cette cérémonie, & jusqu'au nom même d'*Hazazel*, ainsi qu'ils adoptèrent plusieurs autres rites de l'Egypte.

Mais les boucs reçurent encore un honneur plus singulier; il est constant qu'en Egypte plusieurs femmes donnèrent avec les boucs le même exemple que donna *Pasiphaé* avec son taureau. *Hérodote* raconte que, lorsqu'il était en Egypte, une femme eut publiquement ce commerce abominable dans le nome de Mendès: il dit qu'il en fut très-étonné, mais il ne dit point que la femme fut punie.

Ce qui est encore plus étrange, c'est que *Plutarque* & *Pindare*, qui vivaient dans des siècles si éloignés l'un de l'autre, s'accordent tous deux à dire qu'on présentait des femmes au bouc consacré. (*c*) Cela fait-frémir la nature. *Pindare* dit, ou bien on lui fait-dire:

> Charmantes filles de Mendès,
> Quels amans cueillent sur vos lèvres
> Les doux baisers que je prendrais ?
> Quoi! ce sont les maris des chèvres!

Les Juifs n'imitèrent que trop ces abominations. (*d*) *Jéroboam* institua des prêtres pour le service de ses veaux & de ses boucs. Le texte hébreu porte expressément *boucs*. Mais ce qui outragea le plus la nature humaine, ce fut le brutal égarement de quelques Juives qui furent passionnées pour des boucs, & des Juifs qui s'accouplèrent avec des chèvres.

(*c*) M. *Larcher*, du collège Mazarin, a fort approfondi cette matière.

(*d*) Liv. II. Paralip. ch. XI, v. 15.

Il fallut une loi expresse pour réprimer cette horrible turpitude. Cette loi fut donnée dans le Lévitique (*e*), & y est exprimée à plusieurs reprises. D'abord c'est une défense éternelle de sacrifier aux velus avec lesquels on a forniqué. (*f*) Ensuite une autre défense aux femmes de se prostituer aux bêtes, & aux hommes de se souiller du même crime. Enfin, il est ordonné (*g*) que quiconque se sera rendu coupable de cette turpitude, sera mis-à-mort avec l'animal dont il aura abusé. L'animal est réputé aussi criminel que l'homme & la femme; il est dit que le sang retombera sur eux tous.

C'est principalement des boucs & des chèvres dont il s'agit dans ces lois, devenues malheureusement nécessaires au peuple hébreu. C'est aux boucs & aux chèvres, aux asirim, qu'il est dit que les Juifs se sont prostitués; *asiri*, un bouc & une chèvre; *asirim*, des boucs & des chèvres. Cette fatale dépravation était commune dans plusieurs pays chauds. Les Juifs alors erraient dans un désert où l'on ne peut guère nourrir que des chèvres & des boucs. On ne sait que trop combien cet excès a été commun chez les bergers de la Calabre, & dans plusieurs autres contrées de l'Italie. *Virgile* même en parle dans sa troisième églogue: le *Novimus & qui te... transversa tuentibus hircis*, n'est que trop connu.

On ne s'en tint pas à ces abominations. Le culte du bouc fut établi dans l'Egypte, & dans les fables

(*e*) Lévit. ch. XVIII, v. 7.

(*f*) Chap. XVIII, v. 23.

(*g*) Chap. XX, v. 15 & 16.

d'une partie de la Paleſtine. On crut opérer des enchantemens par le moyen des boucs, des égypans, & de quelques autres monſtres auxquels on donnait toujours une tête de bouc.

La magie, la ſorcellerie paſſa bientôt de l'Orient dans l'Occident, & s'étendit dans toute la terre. On appelait *ſabbatum* chez les Romains l'eſpèce de ſorcellerie qui venait des Juifs, en confondant ainſi leur jour ſacré avec leurs ſecrets infâmes. C'eſt de-là qu'enfin être ſorcier & aller au ſabbat, fut la même choſe chez les nations voiſines.

De miſérables femmes de village, trompées par des fripons, & encore plus par la faibleſſe de leur imagination, crurent qu'après avoir prononcé le mot *abraxa*, & s'être frottées d'un onguent mêlé de bouſe de vache & de poil de chèvre, elles allaient au ſabbat ſur un manche à balai pendant leur ſommeil, qu'elles y adoraient un bouc, & qu'il avait leur jouiſſance.

Cette opinion était univerſelle. Tous les docteurs prétendaient que c'était le Diable qui ſe métamorphoſait en bouc. C'eſt ce qu'on peut voir dans les *Diſquiſitions* de *Del Rio*, & dans cent autres auteurs. Le théologien *Grillandus*, l'un des grands promoteurs de l'inquiſition, cité par *Del Rio*, (*h*) dit que les ſorciers appellent le bouc *Martinet*. Il aſſure qu'une femme qui s'était donnée à *Martinet*, montait ſur ſon dos, & était tranſportée en un inſtant dans les airs à un endroit nommé *la Noix de Bénevent*.

Il y eut des livres où les myſtères des ſorciers

(*h*) *Del Rio*, page 190.

étaient écrits. J'en ai vu un, à la tête duquel on avait dessiné assez mal un bouc, & une femme à genoux derrière lui. On appelait ces livres *grimoires* en France, & ailleurs l'*alphabet du Diable*. Celui que j'ai vu ne contenait que quatre feuillets en caractères presqu'indéchiffrables, tels à-peu-près que ceux de l'Almanach du berger.

La raison & une meilleure éducation auraient suffi pour extirper en Europe une telle extravagance; mais au lieu de raison on employa les supplices. Si les prétendus sorciers eurent leur grimoire, les juges eurent leur code des sorciers. Le jésuite *Del Rio*, docteur de Louvain, fit imprimer ses *Disquisitions magiques* en l'an 1599: il assure que tous les hérétiques sont magiciens, & il recommande souvent qu'on leur donne la question. Il ne doute pas que le Diable ne se transforme en bouc, & n'accorde ses faveurs à toutes les femmes qu'on lui présente. (*i*) Il cite plusieurs jurisconsultes qu'on nomme *Démonographes* (*k*), qui prétendent que *Luther* naquit d'un bouc & d'une femme. Il assure qu'en l'année 1595 une femme accoucha dans Bruxelles d'un enfant que le Diable lui avait fait, deguisé en bouc, & qu'elle fut punie, mais il ne dit pas de quel supplice.

Celui qui a le plus approfondi la jurisprudence de la sorcellerie, est un nommé *Boguet*, grand-juge en dernier ressort d'une abbaye de Saint-Claude en Franche-Comté. Il rend raison de tous les supplices auxquels il a condamné des sorcières & des sorciers; le nombre en est très-considérable. Presque toutes ces

(*i*) Page 180. (*k*) Page 181.

forcières font suppofées avoir couché avec le bouc.

On a déjà dit que plus de cent mille prétendus forciers ont été exécutés à mort en Europe. La feule philofophie a guéri enfin les hommes de cette abominable chimère, & a enfeigné aux juges qu'il ne faut pas brûler les imbécilles. (*)

BOUFFON, BURLESQUE.

Bas comique.

Il était bien fubtil, ce fcoliafte qui a dit le premier que l'origine de *bouffon* eft due à un petit facrificateur d'Athènes, nommé *bupho*, qui laffé de fon métier s'enfuit, & qu'on ne revit plus. L'aréopage ne pouvant le punir, fit le procès à la hache de ce prêtre. Cette farce, dit-on, qu'on jouait tous les ans dans le temple de *Jupiter* s'appela *bouffonnerie*. Cette hiftoriette ne paraît pas d'un grand poids. Bouffon n'était pas un nom propre; *bouphonos* fignifie *immolateur de bœufs*. Jamais plaifanterie chez les Grecs ne fut appelée *bouphonia*. Cette cérémonie, toute frivole qu'elle paraît, peut avoir une origine fage, humaine, digne des vrais Athéniens.

Une fois l'année le facrificateur fubalterne, ou plutôt le boucher facré, prêt à immoler un bœuf, s'enfuyait comme faifi d'horreur, pour faire fouvenir les hommes que, dans des tems plus fages & plus heureux, on ne préfentait aux Dieux que des fleurs & des fruits, & que la barbarie d'immoler des ani-

(*) *Voyez* BEKER.

maux innocens & utiles, ne s'introduisit que lorsqu'il y eut des prêtres qui voulurent s'engraisser de ce sang, & vivre aux dépens des peuples. Cette idée n'a rien de bouffon.

Ce mot de *bouffon* est reçu depuis long-tems chez les Italiens & chez les Espagnols ; il signifiait *mimus*, *scurra*, *joculator* ; mime, farceur, jongleur. *Ménage* après *Saumaise* le dérive de *bocca infiata*, boursoufflé ; & en effet on veut dans un bouffon un visage rond & la joue rebondie. Les Italiens disent *bufo magro*, maigre bouffon, pour exprimer un mauvais plaisant qui ne vous fait pas rire.

Bouffon, *bouffonnerie*, appartiennent au bas comique, à la foire, à Gilles, à tout ce qui peut amuser la populace. C'est par-là que les tragédies ont commencé, à la honte de l'esprit humain. *Thespis* fut un bouffon avant que *Sophocle* fût un grand-homme.

Aux seizième & dix-septième siècles, les tragédies espagnoles & anglaises furent toutes avilies par des bouffonneries dégoûtantes. (*)

Les cours furent encore plus déshonorées par les bouffons que le théâtre. La rouille de la barbarie était si forte, que les hommes ne savaient pas goûter des plaisirs honnêtes.

Boileau a dit de *Molière* :

C'est par-là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût emporté le prix ;
Si, moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût fait quelquefois grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,

(*) *Voyez* ART DRAMATIQUE.

Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

Mais il faut considérer que *Raphaël* a daigné peindre des grotesques. *Molière* ne ferait point descendu si bas, s'il n'eût eu pour spectateurs que des *Louis XIV*, des *Condé*, des *Turenne*, des ducs de *La Rochefoucauld*, de *Montausier*, des *Beauvilliers*, des dames de *Montespan* & de *Thiange*; mais il travaillait aussi pour le peuple de Paris, qui n'était pas encore décrassé; le bourgeois aimait la grosse farce, & la payait. Les *Jodelets* de *Scarron* étaient à la mode. On est obligé de se mettre au niveau de son siècle, avant d'être supérieur à son siècle; & après tout, on aime quelquefois à rire. Qu'est-ce que la *Batrachomiomachie* attribuée à *Homère*, sinon une bouffonnerie, un poëme burlesque?

Ces ouvrages ne donnent point de réputation, & ils peuvent avilir celle dont on jouit.

Le bouffon n'est pas toujours dans le style burlesque. Le Médecin malgré lui, les Fourberies de Scapin, ne sont point dans le style des *Jodelets* de *Scarron*. *Molière* ne va pas rechercher des termes d'argot comme *Scarron*. Ses personnages les plus bas n'affectent point des plaisanteries de Gilles. La bouffonnerie est dans la chose, & non dans l'expression. Le style burlesque est celui de Don Japhet d'Arménie.

Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre,
Noé qui sur les eaux fit flotter sa maison,
Quand tout le genre-humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,

Et qu'un cristal auprès paraîtrait plein de crasse.

Pour dire qu'il veut se promener, il dit qu'*il va exercer sa vertu caminante.* Pour faire entendre qu'on ne pourra lui parler, il dit :

Vous aurez avec moi disette de loquelle.

C'est presque par-tout le jargon des gueux, le langage des halles ; même il est inventeur dans ce langage.

Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable !

Enfin, la grossièreté de sa bassesse est poussée jusqu'à chanter sur le théâtre :

Amour nabot,
Qui du jabot
De don Japhet
A fait
Une ardente fournaise ;
Et dans mon pis
A mis
Une essence de braise.

Et ce sont ces plates infamies qu'on a jouées pendant plus d'un siècle alternativement avec le Misanthrope ; ainsi qu'on voit passer dans une rue indifféremment un magistrat & un chiffonnier.

Le Virgile travesti est à-peu-près dans ce goût ; mais rien n'est plus abominable que sa Mazarinade.

Notre Jules n'est pas César ;
C'est un caprice du hazard,
Qui naquit garçon & fut garce,
Qui n'était né que pour la farce.
Tous ses desseins prennent un rat
Dans la moindre affaire d'Etat.

Singe du prélat de Sorbonne,
Ma foi tu nous la bailles bonne.
Tu n'es à ce cardinal-duc
Comparable qu'en aqueduc.
Illustre en ta partie honteuse,
Ta seule braguette est fameuse.
. . . .
Va rendre compte au vatican ;
De tes meules, mis à l'encan ;
D'être cause que tout se perde,
De tes caleçons pleins de merde.

Ces saletés font-vomir, & le reste est si exécrable qu'on n'ose le copier. Cet homme était digne du tems de la Fronde. Rien n'est peut-être plus extraordinaire que l'espèce de considération qu'il eut pendant sa vie, si ce n'est ce qui arriva dans sa maison après sa mort.

On commença par donner d'abord le nom de poëme burlesque au Lutrin de *Boileau*; mais le sujet était burlesque ; le style fut agreable & fin, quelquefois même héroïque.

Les Italiens avaient une autre sorte de burlesque, qui était bien supérieur au nôtre : c'est celui de l'*Arétin*, de l'archevêque *la Caza*, du *Berni*, du *Mauro*, du *Dolce*. La décence y est souvent sacrifiée à la plaisanterie ; mais les mots déshonnêtes en sont communément bannis. Le *Capitole del forno* de l'archevêque *la Caza*, roule à la vérité sur un sujet qui fait enfermer à Bicêtre les abbés *Desfontaines*, & qui mène en Grève les *Deschaufours* ; cependant il n'y a pas un mot qui offense les oreilles chastes ; il faut deviner.

Trois ou quatre Anglais ont excellé dans ce genre. *Butler* dans son *Hudibras*, qui est la guerre civile excitée par les Puritains, tournée en ridicule ; le docteur *Garth* dans la Querelle des apothicaires & des médecins ; *Prior* dans son Histoire de l'ame, où il se moque fort plaisamment de son sujet ; *Philipps* dans sa pièce du Brillant Schelling.

Hudibras est autant au-dessus de *Scarron*, qu'un homme de bonne-compagnie est au-dessus d'un chansonnier des cabarets de la Courtille. Le héros d'*Hudibras* était un personnage très-réel, qui avait été capitaine dans les armées de *Fairfax* & de *Cromwell* ; il s'appelait le *chevalier Samuel Luke*. (Voyez le commencement de ce poëme assez fidellement traduit à l'article PRIOR, BUTLER & SWIFT.)

Le poëme de *Garth* sur les médecins & les apothicaires, est moins dans le style burlesque que dans celui du Lutrin de *Boileau* ; on y trouve beaucoup plus d'imagination, de variété, de naïveté, &c. que dans le Lutrin : & ce qui est étonnant, c'est qu'une profonde érudition y est embellie par la finesse & par les grâces. Il commence à-peu-près ainsi :

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londre & des apothicaires,
Contre le genre-humain si long-tems réunis.
Quel Dieu, pour nous sauver, les rendit ennemis ?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades,
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades ?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La séringue en canon, la pillule en boulet ?
Ils connurent la gloire ; acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie, & nous laissaient la nôtre.

Prior, que nous avons vu plénipotentiaire en France avant la paix d'Utrecht, se fit médiateur entre les philosophes qui disputent sur l'ame. Son poëme est dans le style d'*Hudibras*, qu'on appelle *Doggerel rhymes*; c'est le *stilo Berniesco* des Italiens.

La grande question est d'abord de savoir si l'ame est toute en tout, ou si elle est logée derrière le nez & les deux yeux sans sortir de sa niche. Suivant ce dernier systême, *Prior* la compare au Pape qui reste toujours à Rome, d'où il envoie ses nonces & ses espions pour savoir ce qui se passe dans la chrétienté.

Prior, après s'être moqué de plusieurs systêmes, propose le sien. Il remarque que l'animal à deux pieds, nouveau-né, remue les pieds tant qu'il peut, quand on a la bêtise de l'emmailloter : & il juge de-là que l'ame entre chez lui par les pieds; que vers les quinze ans elle a monté au milieu du corps; qu'elle va ensuite au cœur, puis à la tête, & qu'elle en sort à pieds joints quand l'animal finit sa vie.

A la fin de ce poëme singulier, rempli de vers ingénieux & d'idées aussi fines que plaisantes; on voit ce vers charmant de *Fontenelle* :

Il est des hochets pour tout âge.

Prior prie la fortune de lui donner des hochets pour sa vieillesse.

Give us play things for our old age.

Et il est bien certain que *Fontenelle* n'a pas pris ce vers de *Prior*, ni *Prior* de *Fontenelle*. L'ouvrage de *Prior* est antérieur de vingt ans, & *Fontenelle* n'entendait pas l'anglais.

Le poëme est terminé par cette conclusion :

Je n'aurai point la fantaisie
D'imiter ce pauvre Caton,
Qui meurt dans notre tragédie
Pour une page de Platon.
Car, entre nous, Platon m'ennuie.
La tristesse est une folie ;
Être gai, c'est avoir raison.
Çà qu'on m'ôte mon Cicéron,
D'Aristote la rapsodie,
De René la philosophie ;
Et qu'on m'apporte mon flacon.

Distinguons bien dans tous ces poëmes le plaisant, le léger, le naturel, le familier, du grotesque, du bouffon, du bas, & sur-tout du forcé. Ces nuances sont démêlées par les connaisseurs, qui seuls à la longue font le destin des ouvrages.

La Fontaine a bien voulu quelquefois descendre au style burlesque.

Autrefois carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire ;
On le mit dans la poële à frire.

Il appelle les louveteaux, *Messieurs les louvats.* *Phèdre* ne se sert jamais de ce style dans ses fables ; mais aussi il n'a pas la grace & la naïve mollesse de *la Fontaine*, quoiqu'il ait plus de précision & de pureté.



BOULEVERT ou BOULEVART.

BOULEVART], fortification, rempart. Belgrade eſt le boulevart de l'empire Ottoman du côté de la Hongrie. Qui croirait que ce mot ne ſignifie dans ſon origine qu'un jeu de boule ? Le peuple de Paris jouait à la boule ſur le gazon du rempart ; ce gazon s'appelait le *vert*, de même que le marché aux herbes *On boulait ſur le vert.* De-là vient que les Anglais, dont la langue eſt une copie de la nôtre preſque dans tous ſes mots qui ne ſont pas ſaxons, ont appelé leur jeu de boule *boulin - gren*, le vert du jeu de boule. Nous avons repris d'eux ce que nous leur avions prêté. Nous avons appelé d'après eux *boulingrins*, ſans ſavoir la force du mot, les parterres de gazon que nous avons introduits dans nos jardins.

J'ai entendu autrefois de bonnes bourgeoiſes qui s'allaient promener ſur le *boulevert*, & non pas ſur le *boulevart.* On ſe moquait d'elles, & on avait tort. Mais en tout genre l'uſage l'emporte ; & tous ceux qui ont raiſon contre l'uſage, ſont ſifflés ou condamnés.

BOURGES.

Nos queſtions ne roulent guère ſur la géographie; mais qu'on nous permette de marquer en deux mots notre étonnement ſur la ville de Bourges. Le Dic-

tionnaire de Trévoux prétend que *c'est une des plus anciennes de l'Europe, qu'elle était le siège de l'empire des Gaules, & donnait des Rois aux Celtes.*

Je ne veux combattre l'ancienneté d'aucune ville, ni d'aucune famille. Mais, y a-t-il jamais eu un empire des Gaules ? Les Celtes avaient-ils des Rois ? Cette fureur d'antiquité est une maladie dont on ne guérira pas sitôt. Les Gaules, la Germanie, le Nord, n'ont rien d'antique, que le sol, les arbres, & les animaux. Si vous voulez des antiquités, allez vers l'Asie, & encore c'est fort peu de chose. Les hommes sont anciens, & les monumens nouveaux : c'est ce que nous avons en vue dans plus d'un article.

Si c'était un bien réel d'être né dans une enceinte de pierre ou de bois plus ancienne qu'une autre, il serait très-raisonnable de faire remonter la fondation de sa ville au tems de la guerre des Géans : mais puisqu'il n'y a pas le moindre avantage dans cette vanité, il faut s'en détacher.

C'est tout ce que j'avais à dire sur *Bourges.*

BOURREAU.

Il semble que ce mot n'aurait point dû souiller un Dictionnaire des arts & des sciences ; cependant il tient à la jurisprudence & à l'histoire. Nos grands poëtes n'ont pas dédaigné de se servir fort-souvent de ce mot dans les tragédies ; *Clytemnestre* dans Iphigénie dit à *Agamemnon* :

Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

On emploie gaiement ce mot en comédie : *Mercure* dit dans l'Amphitryon :

Comment ! bourreau, tu fais des cris ?

Le joueur dit :

Que je chante, bourreau !

Et les Romains se permettaient de dire :

Quorsum vadis, carnifex ?

Le Dictionnaire encyclopédique, au mot *Exécuteur*, détaille tous les privilèges du bourreau de Paris ; mais un auteur nouveau a été plus loin. (*a*) Dans un roman d'éducation, qui n'est ni celui de *Xénophon*, ni celui de *Télémaque*, il prétend que le Monarque doit donner sans balancer la fille du bourreau en mariage à l'héritier présomptif de la couronne, si cette fille est bien élevée, & si elle a *beaucoup de convenance avec le jeune Prince*. C'est dommage qu'il n'ait pas stipulé la dot qu'on devait donner à la fille, & les honneurs qu'on devait rendre au père le jour des noces.

Par *convenance* on ne pouvait guère pousser plus loin la morale approfondie, les règles nouvelles de l'honnêteté publique, les beaux paradoxes, les maximes divines, dont cet auteur a régalé notre siècle. Il aurait été sans-doute par *convenance* un des garçons...... de la noce. Il aurait fait l'épithalame de la Princesse, & n'aurait pas manqué de célébrer les hautes œuvres de son père. C'est pour lors que la nouvelle mariée aurait donné des baisers âcres ; car le même écrivain introduit dans un autre roman,

(*a*) Roman intitulé *Emile*, tome IV, pages 177 & 178.

intit.

intitulé *Héloïse*, un jeune suiffe qui a gagné dans Paris une de ces maladies qu'on ne nomme pas, & qui dit à sa suiffesse: *Garde tes baisers, ils sont trop âcres.*

On ne croira pas un jour que de tels ouvrages aient eu une espèce de vogue. Elle ne ferait pas honneur à notre siècle, si elle avait duré. Les pères-de-famille ont conclu bientôt qu'il n'était pas honnête de marier leurs fils aînés à des filles de bourreau, quelque *convenance* qu'on pût appercevoir entre le poursuivant & la poursuivie.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

BRACHMANES, BRAMES.

AMI lecteur, observez d'abord que le père *Thomassin*, l'un des plus savans hommes de notre Europe, dérive les Brachmanes du mot juif *barac* par un C, supposé que les Juifs eussent un C. Ce *barac* signifiait, dit-il, *s'enfuir*, & les Brachmanes s'enfuyaient des villes, supposé qu'alors il y eût des villes.

Ou, si vous l'aimez mieux, Brachmanes vient de *barack* par un K, qui veut dire *bénir*, ou bien *prier*. Mais pourquoi les Biscayens n'auraient-ils pas nommé les Brames du mot *bran* qui exprimait quelque chose que je ne veux pas dire? ils y avaient autant de droit que les Hébreux. Voilà une étrange érudition. En la rejettant entièrement on saurait moins & on saurait mieux.

N'est-il pas vraisemblable que les Brachmanes sont les premiers législateurs de la terre, les premiers philosophes, les premiers théologiens?

Le peu de monumens qui nous restent de l'ancienne histoire, ne forment-ils pas une grande présomption en leur faveur, puisque les premiers philosophes grecs allèrent apprendre chez eux les mathématiques, que les curiosités les plus antiques, & recueillies par les Empereurs de la Chine, sont toutes indiennes, ainsi que les relations l'attestent dans la collection de *du Halde*.

Nous parlerons ailleurs du Shasta; c'est le premier livre de théologie des Brachmanes, écrit environ quinze cents ans avant leur Veidam; & antérieur à tous les autres livres.

Leurs annales ne font mention d'aucune guerre entreprise par eux en aucun tems. Les mots d'*armes*, de *tuer*, de *mutiler*, ne se trouvent ni dans les fragmens du Shasta, que nous avons, ni dans l'Ezourveidam, ni dans le Cormoveidam. Je puis du moins assurer que je ne les ai point vus dans ces deux derniers recueils: & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le Shasta qui parle d'une conspiration dans le Ciel, ne fait mention d'aucune guerre dans la grande presqu'île enfermée entre l'Indus & le Gange.

Les Hébreux, qui furent connus si tard, ne nomment jamais les Brachmanes; ils ne connurent l'Inde qu'après les conquêtes d'*Alexandre*, & leurs établissemens dans l'Egypte, de laquelle ils avaient dit tant de mal. On ne trouve le nom de l'Inde que dans le livre d'*Esther*, & dans celui de *Job* qui n'é-

tait pas hébreu. (*) On voit un ſingulier contraſte entre les livres ſacrés des Hébreux & ceux des Indiens. Les livres indiens n'annoncent que la paix & la douceur ; ils défendent de tuer les animaux : les livres hébreux ne parlent que de tuer, de maſſacrer hommes & bêtes ; on y égorge tout au nom du Seigneur ; c'eſt tout un autre ordre de choſes.

C'eſt inconteſtablement des Brachmanes que nous tenons l'idée de la chute des êtres céleſtes révoltés contre le Souverain de la nature ; & c'eſt là probablement que les Grecs ont puiſé la fable des Titans. C'eſt auſſi là que les Juifs prirent enfin l'idée de la révolte de Lucifer, dans le premier ſiècle de notre ère.

Comment ces Indiens purent-ils ſuppoſer une révolte dans le Ciel, ſans en avoir vu ſur la terre ? Un tel ſaut de la nature humaine à la nature divine ne ſe conçoit guère. On va d'ordinaire du connu à l'inconnu.

On n'imagine une guerre de géans, qu'après avoir vu quelques hommes plus robuſtes que les autres tyranniſer leurs ſemblables. Il fallait, ou que les premiers Brachmanes euſſent éprouvé des diſcordes violentes, ou qu'ils en euſſent vu du moins chez leurs voiſins, pour en imaginer dans le Ciel.

C'eſt toujours un très-étonnant phénomène, qu'une ſociété d'hommes qui n'a jamais fait la guerre, & qui a inventé une eſpèce de guerre faite dans les eſpaces imaginaires, ou dans un globe éloigné du nôtre, ou dans ce qu'on appelle le *firmament*, l'em-

(*) *Voyez* JOB.

pyrée. (*) Mais il faut bien ſoigneuſement remarquer que dans cette révolte des êtres céleſtes contre leur Souverain, il n'y eut point de coups donnés, point de ſang céleſte répandu, point de montagnes jetées à la tête, point d'Anges coupés en deux, ainſi que dans le poëme ſublime & groteſque de *Milton.*

Ce n'eſt, ſelon le Shaſta, qu'une déſobéiſſance formelle aux ordres du Très-haut, une cabale, que DIEU punit en reléguant les Anges rebelles dans un vaſte lieu de ténèbres nommé *Ondéra* pendant le tems d'un mononthour entier. Un mononthour eſt de quatre cents vingt-ſix millions de nos années. Mais DIEU daigna pardonner aux coupables au bout de cinq mille ans, & leur ondéra ne fut qu'un purgatoire.

Il en fit des *Mhurd*, des hommes, & les plaça dans notre globe, à condition qu'ils ne mangeraient point d'animaux, & qu'ils ne s'accoupleraient point avec les mâles de leur nouvelle eſpèce, ſous peine de retourner à l'ondéra.

Ce ſont-là les principaux articles de la foi des Brachmanes, qui a duré ſans interruption de tems immémorial juſqu'à nos jours : il nous paraît étrange que ce fût parmi eux un péché auſſi grave de manger un poulet que d'exercer la ſodomie.

Ce n'eſt-là qu'une petite partie de l'ancienne coſmogonie des Brachmanes. Leurs rites, leurs pagodes, prouvent que tout était allégorique chez eux ; ils repréſentent encore la Vertu ſous l'emblême d'une

(*) *Voyez* CIEL MATÉRIEL.

femme qui a dix bras, & qui combat dix péchés mortels figurés par des monstres. Nos Missionnaires n'ont pas manqué de prendre cette image de la Vertu pour celle du Diable, & d'assurer que le Diable est adoré dans l'Inde. Nous n'avons jamais été chez ces peuples que pour nous y enrichir, & pour les calomnier.

De la métempsycose des Brachmanes.

LA doctrine de la métempsycose vient d'une ancienne loi de se nourrir de lait de vache, ainsi que de légumes, de fruits & de riz. Il parut horrible aux Brachmanes de tuer & de manger sa nourrice : on eut bientôt le même respect pour les chèvres, les brebis, & pour tous les autres animaux; ils les crurent animés par ces Anges rebelles qui achevaient de se purifier de leurs fautes dans les corps des bêtes, ainsi que dans ceux des hommes. La nature du climat seconda cette loi, ou plutôt en fut l'origine : une atmosphère brûlante exige une nourriture rafraîchissante, & inspire de l'horreur pour notre coutume d'engloutir des cadavres dans nos entrailles.

L'opinion que les bêtes ont une ame, fut générale dans tout l'Orient, & nous en trouvons des vestiges dans les anciens livres sacrés. DIEU, dans la Génèse, (*a*) défend aux hommes de manger *leur chair avec leur sang & leur ame.* C'est ce que porte le texte Hébreu : *Je vengerai*, dit-il, (*b*) *le sang de vos ames de la griffe des bêtes & de la main des hommes.*

(*a*) Genèse, chap. IX, v. 4. (*b*) *Ibid.* v. 5.

Il dit dans le Lévitique, (c) *l'ame de la chair est dans le sang.* Il fait plus ; il fait un pacte solennel avec les hommes & avec tous les animaux, (d) ce qui suppose dans les animaux une intelligence.

Dans des tems très-postérieurs, l'Ecclésiaste dit formellement : (e) *DIEU fait voir que l'homme est semblable aux bêtes ; car les hommes meurent comme les bêtes, leur condition est egale ; comme l'homme meurt, la bête meurt aussi. Les uns & les autres respirent de même : l'homme n'a rien de plus que la bête.*

Jonas, quand il va prêcher à Ninive, fait jeûner les hommes & les bêtes.

Tous les auteurs anciens attribuent de la connaissance aux bêtes, les livres sacrés comme les profanes ; & plusieurs les font parler. Il n'est donc pas étonnant que les Brachmanes, & les Pythagoriciens après eux, aient cru que les ames passaient successivement, dans les corps des bêtes & des hommes. En conséquence ils se persuadèrent, ou du moins ils dirent que les ames des Anges délinquans, pour achever leur purgatoire, appartenaient tantôt à des bêtes, tantôt à des hommes : c'est une partie du roman du jésuite *Bougeant*, qui imagina que les Diables sont des esprits envoyés dans le corps des animaux. Ainsi de nos jours, au bord de l'Occident, un Jésuite renouvelle sans le savoir un article de la foi des plus anciens prêtres orientaux.

(c) Lév. chap. XVII, v. 14. (e) Ecclés. chap. XVIII, v. 19.
(d) Genèse, ch. IX, v. 10.

Des Hommes & des Femmes qui se brûlent chez les Brachmanes.

Les Brames ou Bramins d'aujourd'hui, qui sont les mêmes que les anciens Brachmanes, ont conservé, comme on sait, cette horrible coutume. D'où vient que chez un peuple qui ne répandait jamais le sang des hommes, ni celui des animaux, le plus bel acte de dévotion fut-il & est-il encore de se brûler publiquement? La superstition, qui allie tous les contraires, est l'unique source de cet affreux sacrifice; coutume beaucoup plus ancienne que les lois d'aucun peuple connu.

Les Brames prétendent que *Brama* leur grand prophète, fils de DIEU, descendit parmi eux, & eut plusieurs femmes; qu'étant mort, celle de ses femmes qui l'aimait le plus, se brûla sur son bûcher pour le rejoindre dans le Ciel. Cette femme se brûla-t-elle en effet, comme on prétend que *Porcia*, femme de *Brutus*, avala des charbons ardens pour rejoindre son mari? Ou est-ce une fable inventée par les prêtres? Y eut-il un *Brama*, qui se donna en effet pour un prophète & pour un fils de DIEU? Il est à croire qu'il y eut un *Brama*, comme dans la suite on vit des *Zoroastre*, des *Bacchus*. La fable s'empara de leur histoire, ce qu'elle a toujours continué de faire par-tout.

Dès que la femme du fils de DIEU se brûle, il faut bien que des dames de moindre condition se brûlent aussi. Mais comment retrouveront-elles leurs maris, qui sont devenus chevaux, éléphans ou éperviers? comment démêler précisément la bête que

le défunt anime? comment le reconnaître & être encore sa femme? Cette difficulté n'embarrasse point les théologiens indous? ils trouvent aisément des *distinguo*, des solutions *in sensu composito*, *in sensu diviso*. La métempsycose n'est que pour les personnes du commun; ils ont pour les autres ames une doctrine plus sublime. Ces ames étant celles des Anges jadis rebelles, vont se purifiant; celles des femmes qui s'immolent sont béatifiées, & retrouvent leurs maris tout-purifiés; enfin les prêtres ont raison, & les femmes se brûlent.

Il y a plus de quatre mille ans que ce terrible fanatisme est établi chez un peuple doux, qui croirait faire un crime de tuer une cigale. Les prêtres ne peuvent forcer une veuve à se brûler; car la loi invariable est que ce dévouement soit absolument volontaire. L'honneur est d'abord déféré à la plus ancienne mariée des femmes du mort; c'est à elle de descendre au bûcher; si elle ne s'en soucie pas, la seconde se présente: ainsi du reste. On prétend qu'il y en eut une fois dix-sept qui se brûlèrent à-la-fois sur le bûcher d'un raïa; mais ces sacrifices sont devenus assez rares: la foi s'affaiblit depuis que les Mahométans gouvernent une grande partie du pays, & que les Européans négocient dans l'autre.

Cependant il n'y a guère de gouverneur de Madrass & de Pondichéri, qui n'ait vu quelque Indienne périr volontairement dans les flammes. M. *Holwell* rapporte qu'une jeune veuve de dix-neuf ans, d'une beauté singulière, mère de trois enfans,

ſe brûla en préſence de Madame *Rouſſel* femme de l'amiral, qui était à la rade de Madraſs : elle réſiſta aux prières, aux larmes de tous les aſſiſtans. Madame *Rouſſel* la conjura au nom de ſes enfans, de ne les pas laiſſer orphelins: l'Indienne lui répondit : DIEU *qui les a fait naître aura ſoin d'eux* ; enſuite elle arrangea tous les préparatifs elle-même, mit de ſa main le feu au bûcher, & conſomma ſon ſacrifice avec la ſerénité d'une de nos religieuſes qui allume des cierges.

M. *Shernoc*, négociant anglais, voyant un jour une de ces étonnantes victimes, jeune & aimable, qui deſcendait dans le bûcher, l'en arracha de force lorſqu'elle allait y mettre le feu; &, ſecondé de quelques Anglais, l'enleva & l'épouſa. Le peuple regarda cette action comme le plus horrible ſacrilège.

Pourquoi les maris ne ſont-ils jamais brûlés pour aller trouver leurs femmes? Pourquoi un ſexe naturellement faible & timide a-t-il eu toujours cette force frénétique? Eſt-ce parce que la tradition ne dit point qu'un homme ait jamais épouſé une fille de *Brama*, au lieu qu'elle aſſure qu'une Indienne fut mariée avec le fils de ce dieu? eſt-ce parce que les femmes ſont plus ſuperſtitieuſes que les hommes? eſt-ce parce que leur imagination eſt plus faible, plus tendre, plus faite pour être dominée?

Les anciens Brachmanes ſe brûlaient quelquefois pour prévenir l'ennui & les maux de la vieilleſſe, & ſur-tout pour ſe faire admirer. *Calan* ou *Calanus* ne ſe ſerait peut-être pas mis ſur un bûcher, ſans le plai-

fir d'être regardé par *Alexandre*. Le chrétien renégat *Pellegrinus* se brûla en public, par la même raison qu'un fou parmi nous s'habille quelquefois en Arménien pour attirer les regards de la populace.

N'entre-t-il pas aussi un malheureux mélange de vanité dans cet épouvantable sacrifice des femmes indiennes ? Peut-être, si on portait une loi de ne se brûler qu'en présence d'une seule femme-de-chambre, cette abominable coutume serait pour jamais détruite.

Ajoutons un mot ; une centaine d'Indiennes, tout au plus, a donné ce terrible spectacle : & nos inquisitions, nos fous atroces qui se sont dits juges, ont fait mourir dans les flammes plus de cent mille de nos frères, hommes, femmes, enfans, pour des choses que personne n'entendait. Plaignons & condamnons les Brames : mais rentrons en nous-mêmes, misérables que nous sommes !

Vraiment nous avons oublié une chose fort essentielle dans ce petit article de Brachmanes, c'est que leurs livres sacrés sont remplis de contradictions. Mais le peuple ne les connaît pas, & les docteurs ont des solutions prêtes, des sens figurés & figurans, des allégories, des types, des déclarations expresses de *Birma*, de *Brama*, & de *Vitsnou*, qui fermeraient la bouche à tout raisonneur.



BULGARES ou BOULGARES.

PUISQU'ON a parlé des Bulgares dans le Dictionnaire encyclopédique, quelques lecteurs feront peut-être bien aises de savoir qui étaient ces étranges gens qui parurent si méchans, qu'on les traita d'*hérétiques*, & dont ensuite on donna le nom en France aux non-conformistes, qui n'ont pas pour les dames toute l'attention qu'ils leur doivent ; de sorte qu'aujourd'hui on appelle ces messieurs *Boulgares*, en retranchant *l* & *a*.

Les anciens Boulgares ne s'attendaient pas qu'un jour dans les halles de Paris, le peuple, dans la conversation familière, s'appellerait mutuellement *Boulgares*, en y ajoutant des épithètes qui enrichissent la langue.

Ces peuples étaient originairement des Huns qui s'étaient établis auprès du Volga, & de *Volgares* on fit aisément *Boulgares*.

Sur la fin du septième siècle, ils firent des irruptions vers le Danube, ainsi que tous les peuples qui habitaient la Sarmatie, & ils inondèrent l'empire romain comme les autres. Ils passèrent par la Moldavie, la Valachie, où les Russes leurs anciens compatriotes ont porté leurs armes victorieuses en 1769, sous l'empire de *Catherine II*.

Ayant affranchi le Danube, ils s'établirent dans une partie de la Dacie & de la Mœsie, & donnèrent leur nom à ces pays qu'on appelle encore *Bulgarie*.

Leur domination s'étendait jusqu'au mont Hémus, & au Pont-Euxin.

L'empereur *Nicéphore* successeur d'*Irène*, du tems de *Charlemagne*, fut assez imprudent pour marcher contre eux après avoir été vaincu par les Sarrazins; il le fut aussi par les Bulgares. Leur Roi nommé *Crom* lui coupa la tête, & fit de son crâne une coupe dont il se servait dans ses repas, selon la coutume de ces peuples, & de presque tous les hyperboréens.

On conte qu'au neuvième siècle, un *Bogoris* qui fesait la guerre à la princesse *Théodora*, mère & tutrice de l'empereur *Michel*, fut si charmé de la noble réponse de cette impératrice à sa déclaration de guerre, qu'il se fit chrétien.

Les Boulgares, qui n'étaient pas si complaisans, se révoltèrent contre lui; mais *Bogoris* leur ayant montré une croix, ils se firent tous baptiser sur-le-champ. C'est ainsi que s'en expliquent les auteurs grecs du bas empire; & c'est ainsi que le disent après eux nos compilateurs.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Théodora était, disent-ils, une princesse très-religieuse, & qui même passa ses dernières années dans un couvent. Elle eut tant d'amour pour la religion catholique-grecque, qu'elle fit mourir par divers supplices cent mille hommes qu'on accusait d'être Manichéens (*a*). « C'était, dit le modeste continua» teur d'*Echard*, la plus impie, la plus détestable,

(*a*) Histoire Romaine, prétendue traduite de *Laurent Echard*, tome II, page 242.

» la plus dangereuſe, la plus abominable de toutes » les héréſies. Les cenſures eccléſiaſtiques étaient » des armes trop faibles contre des hommes qui ne » reconnaiſſaient point l'Egliſe. »

On prétend que les Bulgares voyant qu'on tuait tous les Manichéens, eurent dès ce moment du penchant pour leur religion, & la crurent la meilleure puiſqu'elle était perſécutée; mais cela eſt bien fin pour des Bulgares.

Le grand ſchiſme éclata dans ce tems-là plus que jamais entre l'Egliſe grecque, ſous le patriarche *Photius*, & l'Egliſe latine ſous le pape *Nicolas I.* Les Bulgares prirent le parti de l'Egliſe grecque. Ce fut probablement dès-lors qu'on les traita en Occident d'*hérétiques*, & qu'on y ajouta la belle épithète dont on les charge encore aujourd'hui.

L'empereur *Baſile* leur envoya en 871 un prédicateur nommé *Pierre de Sicile*, pour les préſerver de l'héréſie du manichéiſme; & on ajoute que dès qu'ils l'eurent écouté, ils ſe firent manichéens. Il ſe peut très-bien que ces Bulgares, qui buvaient dans le crâne de leurs ennemis, ne fuſſent pas d'excellens théologiens, non-plus que *Pierre de Sicile*.

Il eſt ſingulier que ces barbares, qui ne ſavaient ni lire ni écrire, aient été regardés comme des hérétiques très-déliés, contre leſquels il était très-dangereux de diſputer. Ils avaient certainement autre choſe à faire qu'à parler de controverſe, puiſqu'ils firent une guerre ſanglante aux Empereurs de Conſtantinople pendant quatre ſiècles de ſuite, & qu'ils aſſiégèrent même la capitale de l'empire.

Au commencement du treizième siècle, l'empereur *Alexis* voulant se faire-reconnaître par les Bulgares, leur roi *Joannic* lui répondit qu'il ne serait jamais son vassal. Le pape *Innocent III* ne manqua pas de saisir cette occasion pour s'attacher le royaume de Bulgarie. Il envoya au roi *Joannic* un légat pour le sacrer Roi, & prétendit lui avoir conféré le royaume, qui ne devait plus relever que du Saint-Siège.

C'était le tems le plus violent des croisades; le Bulgare indigné fit alliance avec les Turcs, déclara la guerre au Pape & à ses croisés, prit le prétendu empereur *Baudouin* prisonnier, lui fit couper les bras, les jambes & la tête, & se fit une coupe de son crâne à la manière de *Crom*. C'en était bien assez pour que les Bulgares fussent en horreur à toute l'Europe: on n'avait pas besoin de les appeler *Manichéens*, nom qu'on donnait alors à tous les hérétiques; car Manichéen, Patarin, & Vaudois, c'était la même chose. On prodiguait ces noms à quiconque ne voulait pas se soumettre à l'Eglise romaine.

Le mot de *Boulgare*, tel qu'on le prononçait, fut une injure vague & indéterminée, appliquée à quiconque avait des mœurs barbares ou corrompues. C'est pourquoi, sous *St Louis*, frère *Robert*, grand-inquisiteur, qui était un scélérat, fut accusé juridiquement d'être un *boulgare* par les communes de Picardie. *Philippe le Bel* donna cette épithète à *Boniface VIII*. (*)

Ce terme changea ensuite de signification vers les

(*) *Voyez* BULLE.

frontières de France ; il devint un terme d'amitié. Rien n'était plus commun en Flandre, il y a quarante ans, que de dire d'un jeune-homme bien fait, *C'est un joli boulgare* ; un bon-homme était un bon *boulgare*.

Lorsque *Louis XIV* alla faire la conquête de la Flandre, les Flamands disaient en le voyant : *Notre gouverneur est un bien plat boulgare en comparaison de celui-ci.*

En voilà assez pour l'étymologie de ce beau nom.

BULLE.

CE mot désigne la boule ou le sceau d'or, d'argent, de cire, ou de plomb, attaché à un instrument, ou charte quelconque. Le plomb pendant aux rescrits expédiés en cour romaine, porte d'un côté les têtes de *St Pierre* à droite, & de *St Paul* à gauche. On lit au revers le nom du Pape régnant, & l'an de son pontificat. La bulle est écrite sur parchemin. Dans la salutation le Pape ne prend que le titre de *serviteur des serviteurs de DIEU*, suivant cette sainte parole de JESUS à ses disciples : (*a*) *Celui qui voudra être le premier d'entre vous, sera votre serviteur.*

Des hérétiques prétendent que par cette formule, humble en apparence, les Papes expriment une espèce de systême féodal, par lequel la chrétienté est soumise à un chef qui est DIEU, dont les grands vassaux *St Pierre* & *St Paul* sont représentés par le pontife leur serviteur ; & les arrière-vassaux sont

(*a*) *Matthieu*, chap. XX, v. 27.

tous les princes séculiers, soit Empereurs, Rois, ou Ducs.

Ils se fondent, sans doute, sur la fameuse bulle *In cœna Domini*, qu'un cardinal-diacre lit publiquement à Rome chaque année, le jour de la cène ou le jeudi-saint, en présence du Pape, accompagné des autres cardinaux & des évêques. Après cette lecture, sa Sainteté jette un flambeau allumé dans la place publique, pour marque d'anathême.

Cette bulle se trouve page 714, tome I du *Bullaire* imprimé à Lyon en 1673, & page 118 de l'édition de 1727. La plus ancienne est de 1536. *Paul III*, sans marquer l'origine de cette cérémonie, y dit que c'est une ancienne coutume des souverains pontifes de publier cette excommunication le jeudi-saint, pour conserver la pureté de la religion chrétienne, & pour entretenir l'union des fidèles. Elle contient vingt-quatre paragraphes, dans lesquels ce Pape excommunie :

1°. Les hérétiques, leurs fauteurs, & ceux qui lisent leurs livres.

2°. Les pirates, & sur-tout ceux qui osent aller en course sur les mers du souverain pontife.

3°. Ceux qui imposent dans leurs terres de nouveaux péages.

10°. Ceux qui, en quelque manière que ce puisse être, empêchent l'exécution des lettres apostoliques, soit qu'elles accordent des grâces, ou qu'elles prononcent des peines.

11°. Les juges laïques qui jugent les ecclésiastiques, & les tirent à leur tribunal, soit que ce tri-

bunal s'appelle *audience*, *chancellerie*, *conseil*, ou *parlement*.

12°. Tous ceux qui ont fait ou publié, feront ou publieront des édits, réglemens, pragmatiques, par lesquels la liberté ecclésiastique, les droits du Pape & ceux du Saint-Siège seront blessés ou restreints en la moindre chose, tacitement ou expressément.

14°. Les chanceliers, conseillers ordinaires ou extraordinaires, de quelque Roi ou prince que ce puisse être, les présidens des chancelleries, conseils, ou parlemens, comme aussi les procureurs-généraux, qui évoquent à eux les causes ecclésiastiques, ou qui empêchent l'exécution des lettres apostoliques, même quand ce serait sous prétexte d'empêcher quelque violence.

Par le même paragraphe le Pape se réserve à lui seul d'absoudre lesdits chanceliers, conseillers, procureurs-généraux, & autres excommuniés, lesquels ne pourront être absous qu'après qu'ils auront publiquement révoqué leurs arrêts, & les auront arrachés des registres.

20°. Enfin le Pape excommunie ceux qui auront la présomption de donner l'absolution aux excommuniés ci-dessus, & afin qu'on n'en puisse prétendre cause d'ignorance, il ordonne;

21°. Que cette bulle sera publiée & affichée à la porte de la basilique du prince des Apôtres, & à celle de Saint-Jean de Latran.

22°. Que tous patriarches, primats, archevêques & évêques, en vertu de la sainte obédience, aient

à publier solennellement cette bulle, au moins une fois l'an.

24. Il déclare que si quelqu'un ose aller contre la disposition de cette bulle, il doit savoir qu'il va encourir l'indignation de DIEU tout-puissant, & celle des bienheureux Apôtres *St Pierre* & *St Paul*.

Les autres bulles postérieures, appelées aussi *IN cœnâ Domini*, ne sont qu'ampliatives. L'article 21, par exemple, de celle de *Pie V*, de l'année 1567, ajoute au paragraphe 3 de celle dont nous venons de parler, que tous les princes qui mettent dans leurs États de nouvelles impositions, de quelque nature qu'elles soient, ou qui augmentent les anciennes, à moins qu'ils n'en aient obtenu l'approbation du Saint-Siège, sont excommuniés *ipso facto*.

La troisième bulle *IN cœnâ Domini*, de 1610, contient trente paragraphes, dans lesquels *Paul V* renouvelle les dispositions des deux précédentes.

La quatrième & dernière bulle *IN cœnâ Domini*, qu'on trouve dans le Bullaire, est du 1er Avril 1627. *Urbain VIII* y annonce qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, pour maintenir inviolablement l'intégrité de la foi, la justice & la tranquillité publique, il se sert du glaive spirituel de la discipline ecclésiastique, pour excommunier, en ce jour qui est l'anniversaire de la cène du Seigneur :

1°. Les hérétiques.

2°. Ceux qui appellent du Pape au futur concile ; & le reste comme dans les trois premières.

On dit que celle qui se lit à présent est de plus fraîche date, & qu'on y a fait quelques additions.

L'*Histoire de Naples* par *Giannone* fait-voir quels désordres les ecclésiastiq.es ont causés dans ce royaume, & quelles vexations ils y ont exercées sur tous les sujets du roi, jusqu'à leur refuser l'absolution & les sacremens, pour tâcher d'y faire-recevoir cette bulle, laquelle vient enfin d'y être proscrite solennellement, ainsi que dans la Lombardie autrichienne, dans les États de l'Impératrice-reine, dans ceux du duc de Parme, & ailleurs. (*b*)

L'an 1580, le clergé de France avait pris le tems des vacances du parlement de Paris pour faire-publier la même bulle *In cœnâ Domini*. Mais le procureur-général s'y opposa, & la chambre des vacations, présidée par le célèbre & malheureux *Brisson*, rendit le 4 Octobre un arrêt qui enjoignait à tous les gouverneurs de s'informer, quels étaient les archevêques, évêques, ou les grands-vicaires, qui avaient reçu ou cette bulle ou une copie sous le titre, *Litteræ processûs*, & quel était celui qui la leur avait envoyée pour la publier; d'en empêcher la publication si elle n'était pas encore faite; d'en retirer les exemplaires, & de les envoyer à la chambre; & en cas qu'elle fût publiée, d'ajourner les archevêques, les évêques, ou leurs grands-vicaires, à comparaître devant la chambre, & à répondre au réquisitoire du procureur-général; & cependant de saisir leur temporel, & de le mettre sous la main du Roi; de faire défense d'empêcher l'exé-

(*b*) Le pape *Ganganelli*, informé des résolutions de tous les Princes Catholiques, & voyant que tous les peuples à qui ses prédécesseurs avaient crevé les deux yeux commençaient à en ouvrir un, ne publia point cette fameuse Bulle le Jeudi de l'absoute l'an 1770.

cution de cet arrêt, sous peine d'être puni comme ennemi de l'État & criminel de lèse-majesté; avec ordre d'imprimer cet arrêt, & d'ajouter foi aux copies collationnées par des notaires, comme à l'original même.

Le parlement ne faisait en cela qu'imiter faiblement l'exemple de *Philippe le Bel*. La bulle *AUSCULTA FILI*, du 5 Décembre 1301, lui fut adressée par *Boniface VIII*, qui, après avoir exhorté ce roi à l'écouter avec docilité, lui disait: « DIEU nous a établi sur les Rois » & les royaumes, pour arracher, détruire, perdre, » dissiper, édifier, & planter, en son nom & par sa » doctrine. Ne vous laissez donc pas persuader que » vous n'ayez point de supérieur, & que vous ne » soyez pas soumis au chef de la hiérarchie ecclésias- » tique. Qui pense ainsi est insensé, & qui le soutient » opiniâtrément est un infidèle, séparé du troupeau » du bon Pasteur. » Ensuite ce Pape entrait dans le plus grand détail sur le gouvernement de France, jusqu'à faire des reproches au Roi sur le changement de la monnaie.

Philippe le Bel fit brûler à Paris cette bulle, & publier à son de trompe cette exécution par toute la ville, le dimanche 11 Février 1302. Le Pape, dans un concile qu'il tint à Rome la même année, fit beaucoup de bruit, & éclata en menaces contre *Philippe le Bel*, mais sans venir à l'exécution. Seulement on regarde comme l'ouvrage de ce concile la fameuse décrétale *UNAM SANCTAM*, dont voici la substance:

« Nous croyons & confessons une Église sainte, ca- » tholique & apostolique, hors laquelle il n'y a point de » salut; nous reconnaissons aussi qu'elle est unique, que

» c'est un seul corps qui n'a qu'un chef, & non pas deux » comme un monstre. Ce seul chef est JESUS-CHRIST, » & *St Pierre* son vicaire & le successeur de *St Pierre*. Soit » donc les Grecs, soit d'autres, qui disent qu'ils ne sont pas » soumis à ce successeur, il faut qu'ils avouent qu'ils ne sont » pas des ouailles de JESUS-CHR., puisqu'il a dit lui-même (*Jean*, ch. X, v. 16.) qu'*il n'y a qu'un troupeau & un pasteur*.

» Nous apprenons que dans cette Église & sous sa puis- » sance sont deux glaives, le spirituel & le temporel; » mais; l'un doit être employé par l'Église & par la main » du pontife, l'autre pour l'Église & par la main des rois » & des guerriers, suivant l'ordre ou la permission du pon- » tife. Or il faut qu'un glaive soit soumis à l'autre, c'est-à-di- » re, la puissance temporelle à la spirituelle; autrement elles » ne seraient point ordonnées, & elles doivent l'être selon » l'Apôtre, (Rom. chap. XIII, v. 1.) Suivant le témoi- » gnage de la vérité, la puissance spirituelle doit instituer » & juger la temporelle, & ainsi se vérifie à l'égard de » l'Église la prophétie de *Jérémie* : (chap. I, v. 10.) *Je t'ai* » *établi sur les nations & les royaumes, & le reste.* »

Philippe le Bel de son côté assembla les États-géné-raux; & les communes, dans la requête qu'ils pré-sentèrent à ce monarque, disaient en propres termes: « C'est grande abomination d'ouïr que ce *Boniface* entende malement comme *Boulgaré* (en retranchant *l* & *a*) cette parole d'esperitualité: (en *St Matthieu* chap. XVI, v. 19.) *Ce que tu lieras en terre sera lié au ciel*; comme si cela signifiait que s'il mettait un homme en prison temporelle, DIEU pour ce le mettrait en prison au ciel. »

Clément V, successeur de *Boniface VIII*, révoqua & annulla l'odieuse décision de la bulle *Unam sanctam*, qui étend le pouvoir des Papes sur le temporel

des rois, & condamne, comme hérétiques, ceux qui ne reconnaissent point cette puissance chimérique. C'est en effet la prétention de *Boniface* que l'on doit regarder comme une hérésie, d'après ce principe des théologiens : « On pèche contre la règle de la foi, » & on est hérétique, non-seulement en niant ce » que la foi nous enseigne, mais aussi lorsqu'on » établit comme de foi ce qui n'en est pas. » (*Joan. maj.* m. 3. sent. dist. 37, q. 26.)

Avant *Boniface VIII* d'autres Papes s'étaient déjà arrogé dans des bulles les droits de propriété sur différens royaumes. On connaît celle où *Grégoire VII* dit à un Roi d'Espagne : *Je veux que vous sachiez que le royaume d'Espagne, par les anciennes ordonnances ecclésiastiques, a été donné en propriété à St Pierre & à la sainte Église romaine.*

Le roi d'Angleterre *Henri II*, ayant aussi demandé au pape *Adrien IV* la permission d'envahir l'Irlande, ce pontife le lui permit, à condition qu'il imposât à chaque famille d'Irlande une taxe d'un *carolus* pour le Saint-Siège, & qu'il tînt ce royaume comme un fief de l'Église romaine : *car*, lui écrit-il, *on ne doit point douter que toutes les îles auxquelles* JESUS-CHRIST, *le soleil de justice, s'est levé, & qui ont reçu les enseignemens de la foi chrétienne, ne soient de droit à St Pierre, & n'appartiennent à la sacrée & sainte Église romaine.*

Bulles de la Croisade & de la Composition.

Si l'on disait à un Africain ou à un Asiatique sensé, que, dans la partie de notre Europe où des hommes ont défendu à d'autres hommes de manger de la chair

le famedi., le Pape donne la permiſſion d'en manger par une bulle, moyennant deux réales de plate, & qu'une autre bulle permet de garder l'argent qu'on a volé, que diraient cet Aſiatique & cet Africain? Ils conviendraient du moins que chaque pays a ſes uſages, & que dans ce monde, de quelque nom qu'on appelle les choſes, & quelque déguiſement qu'on y apporte, tout ſe fait pour de l'argent comptant.

Il y a deux bulles ſous le nom de la *Cruzada*, la Croiſade; l'une du tems d'*Iſabelle* & de *Ferdinand*, l'autre de *Philippe V*. La première vend la permiſſion de manger les ſamedis ce qu'on appelle la *groſſura*, les *iſſues*, les *foies*, les *rognons*, les *animelles*, les *geſiers*, les *ris de veau*, le *mou*, les *freſſures*, les *fraiſes*, les *têtes*, les *cous*, les *haut-d'ailes*, les *pieds*.

La ſeconde bulle, accordée par le pape *Urbain VIII*, donne la permiſſion de manger gras pendant tout le carême, & abſout de tout crime, excepté celui d'héréſie.

Non-ſeulement on vend ces bulles, mais il eſt ordonné de les acheter; & elles coûtent plus cher, comme de raiſon, au Pérou & au Mexique qu'en Eſpagne: on les y vend une piaſtre. Il eſt juſte que les pays qui produiſent l'or & l'argent, payent plus que les autres.

Le prétexte de ces bulles eſt de faire la guerre aux Maures. Les eſprits difficiles ne voient pas quel eſt le rapport entre des freſſures & une guerre contre les Africains; & ils ajoutent que JESUS-CHRIST n'a

jamais ordonné qu'on fît la guerre aux Mahométans sous peine d'excommunication.

La bulle qui permet de garder le bien d'autrui, est appelée la *bulle de la composition*. Elle est affermée, & a rendu long-tems des sommes honnêtes dans toute l'Espagne, dans le Milanais, en Sicile & à Naples. Les adjudicataires chargent les moines les plus éloquens de prêcher cette bulle. Les pécheurs qui ont volé le Roi, ou l'État, ou les particuliers, vont trouver ces prédicateurs, se confessent à eux, leur exposent combien il serait triste de restituer le tout. Ils offrent cinq, six, & quelquefois sept pour cent aux moines, pour garder le reste en sureté de conscience; & la composition faite, ils reçoivent l'absolution.

Le frère prêcheur auteur du *Voyage d'Espagne & d'Italie*, imprimé à Paris avec privilège, chez *Jean-Baptiste de l'Épine*, s'exprime ainsi sur cette bulle: (c) « *N'est-il pas bien gracieux d'en être quitte à un prix si raisonnable, sauf à en voler davantage quand on aura besoin d'une plus grosse somme?* »

Bulle *Unigenitus*.

La bulle *In cœnâ Domini* indigna tous les Souverains catholiques, qui l'ont enfin proscrite dans leurs États; mais la bulle *Unigenitus* n'a troublé que la France. On attaquait dans la première les droits des princes & des magistrats de l'Europe; ils les soutinrent. On ne proscrivait dans l'autre que quelques maximes de morale & de piété; personne ne s'en

(c) Tome V, page 210.

soucia

foucia, hors les parties intéressées dans cette affaire passagère; mais bientôt ces parties intéressées remplirent la France entière. Ce fut d'abord une querelle des Jésuites tout-puissans, & des restes de Port-Royal écrâsé.

Le prêtre de l'Oratoire *Quesnel*, réfugié en Hollande, avait dédié un commentaire sur les nouveau Testament au cardinal de *Noailles*, alors évêque de Châlons-sur-Marne. Cet Évêque l'approuva, & l'ouvrage eut le suffrage de tous ceux qui lisent ces sortes de livres.

Un nommé *le Tellier*, jésuite, confesseur de *Louis XIV*, ennemi du cardinal de *Noailles*, voulut le mortifier en fesant condamner à Rome ce livre qui lui était dédié, & dont il fesait un très-grand cas.

Ce jésuite, fils d'un procureur de Vire en basse-Normandie, avait dans l'esprit toutes les ressources de la profession de son père. Ce n'était pas assez de commettre le cardinal de *Noailles* avec le Pape, il voulut le faire disgracier par le Roi son maître. Pour réussir dans ce dessein, il fit composer par ses émissaires des Mandemens contre lui, qu'il fit signer par quatre Évêques. Il minuta encore des lettres au Roi, qu'il leur fit signer.

Ces manœuvres, qui auraient été punies dans tous les tribunaux, réussirent à la cour; le Roi s'aigrit contre le cardinal, madame de *Maintenon* l'abandonna.

Ce fut une suite d'intrigues dont tout le monde voulut se mêler d'un bout du royaume à l'autre; & plus la France était malheureuse alors dans une guerre

funeste, plus les esprits s'échauffaient pour une querelle de théologie.

Pendant ces mouvemens, *le Tellier* fit-demander à Rome, par *Louis XIV* lui-même, la condamnation du livre de *Quesnel*, dont ce monarque n'avait jamais lu une page. *Le Tellier*, & deux autres Jésuites nommés *Doucin* & *Lallemant*, extraient cent trois propositions que le pape *Clément XI* devait condamner : la cour de Rome en retrancha deux, pour avoir du moins l'honneur de paraître juger par elle-même.

Le cardinal *Fabroni*, chargé de cette affaire, & livré aux Jésuites, fit dresser la bulle par un cordelier nommé frère *Palerne*, *Elie* capucin, le barnabite *Terrovi*, le servite *Castelli*, & même un jésuite nomme *Alfaro*.

Le pape *Clément XI* les laissa faire ; il voulait seulement plaire au Roi de France, qu'il avait long-tems indisposé en reconnaissant l'archiduc *Charles*, depuis empereur, pour roi d'Espagne. Il ne lui en coûtait, pour satisfaire le Roi, qu'un morceau de parchemin scellé en plomb, sur une affaire qu'il méprisait lui-même.

Clément XI ne se fit pas prier, il envoya la bulle ; & fut tout-étonné d'apprendre qu'elle était reçue presque dans toute la France avec des sifflets & des huées. *Comment donc*, disait-il au cardinal *Carpègne* ? *On me demande instamment cette bulle, je la donne de bon cœur, tout le monde s'en moque !*

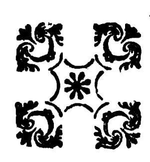
Tout le monde fut surpris en effet de voir un Pape qui, au nom de JESUS-CHRIST, condamnait comme hérétique, sentant l'hérésie, mal-son-

nante & offenſant les oreilles pieuſes, cette propoſition: *Il eſt bon de lire des livres de piété le dimanche, ſur-tout la ſainte Écriture.* Et cette autre : *La crainte d'une excommunication injuſte ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir.*

Les partiſans des Jéſuites étaient alarmés eux-mêmes de cette cenſure, mais ils n'oſaient parler. Les hommes ſages & déſintéreſſés criaient au ſcandale, & le reſte de la nation au ridicule.

Le Tellier n'en triompha pas moins juſqu'à la mort de *Louis XIV*; il était en horreur, mais il gouvernait. Il n'eſt rien que ce malheureux ne tentât pour faire-dépoſer le cardinal de *Noailles*; mais ce boutefeu fut exilé après la mort de ſon pénitent. Le duc d'*Orléans*, dans ſa régence, appaiſa ces querelles en s'en moquant. Elles jetèrent depuis quelques étincelles; mais enfin elles ſont oubliées, & probablement pour jamais. C'eſt bien aſſez qu'elles aient duré plus d'un demi-ſiècle. Heureux encore les hommes, s'ils n'étaient diviſés que pour des ſottiſes qui ne font point verſer le ſang humain!

BURLESQUE, *Voyez* BOUFFON.



C.

CALEBASSE.

Ce fruit, gros comme nos citrouilles, croît en Amérique aux branches d'un arbre aussi haut que les plus grands chênes.

Ainsi *Matthieu Garo* (*) qui croit avoir eu tort en Europe de trouver mauvais que les citrouilles rampent à terre; & ne soient pas pendues au haut des arbres, aurait eu raison au Mexique. Il aurait eu encore raison dans l'Inde, où les cocos sont fort élevés. Cela prouve qu'il ne faut jamais se hâter de conclure. DIEU *fait bien ce qu'il fait*, sans-doute; mais il n'a pas mis les citrouilles à terre dans nos climats, de peur qu'en tombant de haut elles n'écrâsent le nez de *Matthieu Garo*.

La calebasse ne servira ici qu'à faire-voir qu'il faut se défier de l'idée que tout a été fait pour l'homme. Il y a des gens qui prétendent que le gazon n'est verd que pour réjouir la vue. Les apparences pourtant feraient que l'herbe est plutôt faite pour les animaux qui la broutent, que pour l'homme à qui le gramen & le trêfle sont assez inutiles. Si la nature a produit les arbres en faveur de quelque espèce, il est difficile de dire à qui elle a donné la préférence : les feuilles, & même l'écorce, nourrissent une multitude prodigieuse d'insectes : les oiseaux mangent leurs fruits, habitent entre leurs branches, y com-

(*) Voyez la fable de *Matthieu Garo* dans *la Fontaine*.

posent l'industrieux artifice de leurs nids, & les troupeaux se reposent sous leurs ombres.

L'auteur du *Spectacle de la nature* prétend que la mer n'a un flux & un reflux que pour faciliter le départ & l'entrée de nos vaisseaux. Il paraît que *Matthieu Garo* raisonnait encore mieux : la Méditerranée sur laquelle on a tant de vaisseaux, & qui n'a de marée qu'en trois ou quatre endroits, détruit l'opinion de ce philosophe.

Jouissons de ce que nous avons, & ne croyons pas être la fin & le centre de tout. Voici sur cette maxime quatre petits vers d'un géomètre ; il les calcula un jour en ma présence : ils ne sont pas pompeux.

Homme chétif, la vanité te poind.
Tu te fais *centre* : encor si c'était *ligne* !
Mais dans l'espace à grand'peine es-tu *point*.
Va, sois *zéro* ; ta sottise en est digne.

CARACTÈRE.

Du mot grec IMPRESSION, GRAVURE. C'est ce que la nature a gravé dans nous.

PEUT-ON changer de caractère ? Oui, si on change de corps. Il se peut qu'un homme né brouillon, inflexible & violent, étant tombé dans sa vieillesse en apoplexie, devienne un sot enfant pleureur, timide & paisible. Son corps n'est plus le même. Mais tant que ses nerfs, son sang & sa moelle allongée, seront dans le même état, son naturel

ne changera pas plus que l'inſtinct d'un loup & d'une fouine.

L'auteur anglais du *Diſpenſari*, poëme très-ſupérieur aux *Capitoli* italiens, & peut-être même au Lutrin de *Boileau*, a très-bien dit, ce me ſemble :

Un mélange ſecret de feu, de terre & d'eau,
Fit le cœur de Céſar, & celui de Naſſau.
D'un reſſort inconnu le pouvoir invincible
Rendit Slone impudent, & ſa femme ſenſible.

Le caractère eſt formé de nos idées & de nos ſentimens : or il eſt très-prouvé qu'on ne ſe donne ni ſentimens ni idées ; donc notre caractère ne peut dépendre de nous.

S'il en dépendait, il n'y a perſonne qui ne fût parfait.

Nous ne pouvons nous donner des goûts, des talens ; pourquoi nous donnerions-nous des qualités ?

Quand on ne réfléchit pas, on ſe croit le maître de tout ; quand on y réfléchit, on voit qu'on n'eſt maître de rien.

Voulez-vous changer abſolument le caractère d'un homme ? purgez-le tous les jours avec des délayans, juſqu'à ce que vous l'ayez tué. *Charles XII*, dans la fièvre de ſuppuration ſur le chemin de Bender, n'était plus le même homme ; on diſpoſait de lui comme d'un enfant.

Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un maſque. Puis-je davantage ſur le caractère que m'a donné la nature ?

Un homme né violent, emporté, ſe préſente de-

vant *François I*, roi de France, pour se plaindre d'un passe-droit ; le visage du prince, le maintien respectueux des courtisans, le lieu même où il est, font une impression puissante sur cet homme : il baisse machinalement les yeux, sa voix rude s'adoucit, il présente humblement sa requête ; on le croirait né aussi doux que le sont (dans ce moment au moins) les courtisans, au milieu desquels il est même déconcerté : mais si *François I* se connaît en physionomies, il découvre aisément dans ses yeux baissés, mais allumés d'un feu sombre, dans les muscles tendus de son visage, dans ses lèvres serrées l'une contre l'autre, que cet homme n'est pas si doux, qu'il est forcé de le paraître. Cet homme le suit à Pavie, est pris avec lui, mené avec lui en prison à Madrid, la majesté de *François I* ne fait plus sur lui la même impression ; il se familiarise avec l'objet de son respect. Un jour, en tirant les bottes du roi, & les tirant mal, le roi aigri par son malheur, se fâche ; mon homme envoie promener le roi, & jette ses bottes par la fenêtre.

Sixte-Quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant ; ce caractère semble adouci dans les épreuves de son noviciat. Commence-t-il à jouir de quelque crédit dans son ordre ? il s'emporte contre un gardien, & l'assomme à coups de poing. Est-il inquisiteur à Venise ? il exerce sa charge avec insolence. Le voilà cardinal, il est possédé *dalla rabbia papale* : cette rage l'emporte sur son naturel ; il ensévelit dans l'obscurité sa personne & son caractère ; il contrefait l'humble & le moribond.

On l'élit pape; ce moment rend au ressort, que la politique avait plié, toute son élasticité long-tems retenue; il est le plus fièr & le plus despotique des souverains.

Naturam expellas furcâ, tamen usquè recurret.

Chassez le naturel, il revient au galop.

La religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles peuvent le détruire. L'ivrogne dans un cloître, réduit à un demi-setier de cidre à chaque repas, ne s'enivrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractère; c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils sont toujours de même nature; il se couvre de nœuds & de mousse, il devient vermoulu; mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractère, on s'en donnerait un, on serait le maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose? ne recevons-nous pas tout? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie, de glacer par l'apathie l'ame bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la musique & pour la poësie à celui qui manque de goût & d'oreille; vous n'y parviendrez pas plus, que si vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle-né. Nous perfectionnons, nous adoucissons, nous cachons ce que la nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur: Vous avez trop de poissons dans ce vivier, ils ne prospéreront pas; voilà trop de bestiaux dans vos prés, l'herbe manque, ls maigriront. Il arrive après cette exhortation que

les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ses moutons; le reste engraisse. S'applaudira-t-on de son économie? Ce campagnard c'est toi-même; une de tes passions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne ressemblons-nous pas presque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui fesaient un peu de désordre avec des filles, leur dit tout en colère: Messieurs, est-ce là l'exemple que je vous donne?

CARÊME.

SECTION PREMIÈRE.

Nos questions sur le carême ne regarderont que la police. Il paraît utile qu'il y ait un tems dans l'année où l'on égorge moins de bœufs, de veaux, d'agneaux, de volaille. On n'a point encore de jeunes poulets ni de pigeons en février & en mars, tems auquel le carême arrive. Il est bon de faire cesser le carnage quelques semaines dans les pays où les pâturages ne sont pas aussi gras que ceux de l'Angleterre & de la Hollande.

Les magistrats de la police ont très-sagement ordonné que la viande fût un peu plus chère à Paris pendant ce tems, & que le profit en fût donné aux hôpitaux. C'est un tribut presque insensible que payent alors le luxe & la gourmandise à l'indigence; car ce sont les riches qui n'ont pas la force de faire carême; les pauvres jeûnent toute l'année.

Il eſt très-peu de cultivateurs qui mangent de la viande une fois par mois. S'il fallait qu'ils en mangeaſſent tous les jours, il n'y en aurait pas aſſez pour le plus floriſſant royaume. Vingt-millions de livres de viande par jour feraient ſept milliars trois cents millions de livres par année. Ce calcul eſt effrayant.

Le petit nombre de riches, financiers, prélats, principaux magiſtrats, grands ſeigneurs, grandes dames, qui daignent faire-ſervir du maigre (*a*) à leurs tables, jeûnent pendant ſix ſemaines avec des ſoles, des ſaumons, des vives, des turbots, des eſturgeons.

Un de nos plus fameux financiers avait des *courriers*, qui lui apportaient chaque jour pour cent écus de marée à Paris. Cette dépenſe feſait-*vivre* les courriers, les maquignons qui avaient vendu les chevaux, les pêcheurs qui fourniſſaient le *poiſſon*, les fabricateurs de filets, (qu'on nomme en quelques endroits les *filetiers*) les conſtructeurs de bateaux, &c., les épiciers chez leſquels on prenait toutes les drogues rafinées qui donnent au poiſſon un goût ſupérieur à celui de la viande. *Lucullus* n'aurait pas fait carême plus voluptueuſement.

Il faut encore remarquer que la marée, en entrant dans Paris, paye à l'Etat un impôt conſidérable.

Le ſecrétaire des commandemens du riche, ſes valets-de-chambre, les demoiſelles de Madame, le

(*a*) Pourquoi donner le nom de *maigre* à des poiſſons plus gras que les poulardes, & qui donnent de ſi terribles indigeſtions?

chef-d'office, &c. mangent la desserte du *Crésus*, & jeûnent aussi délicieusement que lui.

Il n'est pas de même des pauvres. Non-seulement s'ils mangent pour quatre sous d'un mouton coriace, ils commettent un grand péché, mais ils chercheront envain ce misérable aliment. Que mangeront-ils donc ? ils n'ont que leurs châtaignes, leur pain de seigle, les fromages qu'ils ont pressurés du lait de leurs vaches, de leurs chèvres ou de leurs brebis, & quelque peu d'œufs de leurs poules.

Il y a des Eglises où l'on a pris l'habitude de leur défendre les œufs & le laitage. Que leur resterait-il à manger ? rien. Ils consentent à jeûner; mais ils ne consentent pas à mourir. Il est absolument nécessaire qu'ils vivent, quand ce ne serait que pour labourer les terres des gros bénéficiers & des moines.

On demande donc s'il n'appartient pas uniquement aux magistrats de la police du royaume, chargés de veiller à la santé des habitans, de leur donner la permission de manger les fromages que leurs mains ont pétris, & les œufs que leurs poules ont pondus ?

Il paraît que le lait, les œufs, le fromage, tout ce qui peut nourrir le cultivateur, sont du ressort de la police, & non pas une cérémonie religieuse.

Nous ne voyons pas que JESUS-CHRIST ait défendu les omelettes à ses Apôtres; au contraire, il leur a dit : (*b*) *Mangez ce qu'on vous donnera.*

(*b*) *Saint Luc*, chap. X, v. 8.

La sainte Eglise a ordonné le carême ; mais, en qualité d'Eglise, elle ne commande qu'au cœur ; elle ne peut infliger que des peines spirituelles : elle ne peut faire-brûler aujourd'hui, comme autrefois, un pauvre homme qui, n'ayant que du lard rance, aura mis un peu de ce lard sur une tranche de pain noir le lendemain du mardi gras.

Quelquefois dans les provinces, des curés s'emportant au-delà de leurs devoirs, & oubliant les droits de la magistrature, s'ingèrent d'aller chez les aubergistes, chez les traiteurs, voir s'ils n'ont pas quelques onces de viande dans leurs marmites, quelques vieilles poules à leur croc, ou quelques œufs dans une armoire lorsque les œufs sont défendus en carême. Alors ils intimident le pauvre peuple ; ils vont jusqu'à la violence envers des malheureux, qui ne savent pas que c'est à la seule magistrature qu'il appartient de faire la police. C'est une inquisition odieuse & punissable.

Il n'y a que les magistrats qui puissent être informés au juste des denrées plus ou moins abondantes qui peuvent nourrir le pauvre peuple des provinces. Le clergé a des occupations plus sublimes. Ne serait-ce donc pas aux magistrats qu'il appartiendrait de régler ce que le peuple peut manger en carême ? Qui aura l'inspection sur le comestible d'un pays, sinon la police du pays ?



SECTION II.

Les premiers qui s'avisèrent de jeûner, se mirent-ils à ce régime par ordonnance du médecin, pour avoir eu des indigestions?

Le défaut d'appétit qu'on se sent dans dans la tristesse, fut-il la première origine des jours de jeûne prescrits dans les religions tristes?

Les Juifs prirent-ils la coutume de jeûner des Egyptiens, dont ils imitèrent tous les rites, jusqu'à la flagellation & au bouc émissaire?

Pourquoi JESUS jeûna-t-il quarante jours dans le désert où il fut emporté par le Diable, par le *Chathbull?* St *Mathieu* remarque qu'après ce carême il eut faim; il n'avait donc pas faim dans ce carême.

Pourquoi, dans les jours d'abstinence, l'Eglise romaine regarde-t-elle comme un crime de manger des animaux terrestres, & comme une bonne-œuvre de se faire-servir des soles & des saumons? Le riche papiste qui aura eu sur sa table pour cinq cents francs de poisson, sera sauvé; & le pauvre, mourant de faim, qui aura mangé pour quatre sous de petit salé, sera damné!

Pourquoi faut-il demander permission à son Evêque de manger des œufs? Si un Roi ordonnait à son peuple de ne jamais manger d'œufs, ne passerait-il pas pour le plus ridicule des tyrans? Quelle étrange aversion les Evêques ont-ils pour les omelettes?

Croirait-on que chez les papistes il y ait eu des tribunaux assez imbécilles, assez lâches, assez barbares, pour condamner à la mort de pauvres citoyens

qui n'avaient fait d'autres crimes que d'avoir mangé du cheval en carême? le fait n'eſt que trop vrai : j'ai entre les mains un arrêt de cette eſpèce. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que les juges qui ont rendu de pareilles ſentences ſe ſont crus ſupérieurs aux Iroquois.

Prêtres idiots & cruels ! à qui ordonnez-vous le carême? Eſt-ce aux riches? ils ſe gardent bien de l'obſerver. Eſt-ce aux pauvres? ils font le carême toute l'année. Le malheureux cultivateur ne mange preſque jamais de viande, & n'a pas de quoi acheter du poiſſon. Fous que vous êtes, quand corrigerez-vous vos lois abſurdes?

CARTÉSIANISME.

On a pu voir à l'article *Aristote*, que ce philoſophe & ſes ſectateurs ſe ſont ſervi de mots qu'on n'entend point, pour ſignifier des choſes qu'on ne conçoit pas. *Entéléchies*, *formes ſubſtantielles*, *eſpèces intentionnelles*.

Ces mots, après tout, ne ſignifiaient que l'exiſtence des choſes dont nous ignorons la nature & la fabrique. Ce qui fait qu'un roſier produit une roſe & non pas un abricot, ce qui détermine un chien à courir après un lièvre, ce qui conſtitue les propriétés de chaque être, a été appelé *forme ſubſtantielle*; ce qui fait que nous penſons, a été nommé *entéléchie*; ce qui nous donne la vue d'un objet, a été nommé *eſpèce intentionnelle* : nous n'en ſavons pas

plus aujourd'hui sur le fonds des choses. Les mots de *force*, d'*ame*, de *gravitation* même, ne nous font nullement connaître le principe & la nature de la force, ni de l'ame, ni de la gravitation. Nous en connaissons les propriétés, & probablement nous nous en tiendrons là tant que nous ne serons que des hommes.

L'essentiel est de nous servir avec avantage des instrumens que la nature nous a donnés, sans pénétrer jamais dans la structure intime du principe de ces instrumens. *Archimède* se servait admirablement du ressort, & ne savait pas ce que c'est que le ressort.

La véritable physique consiste donc à bien déterminer tous les effets. Nous connaîtrons les causes premières, quand nous serons des Dieux. Il nous est donné de calculer, de peser, de mesurer, d'observer; voilà la philosophie naturelle; presque tout le reste est chimère.

Le malheur de *Descartes* fut de n'avoir pas, dans son voyage d'Italie, consulté *Galilée*, qui calculait, pesait, mesurait, observait; qui avait inventé le compas de proportion, trouvé la pesanteur de l'atmosphère, découvert les satellites de Jupiter, & la rotation du soleil sur son axe.

Ce qui est sur-tout bien étrange, c'est qu'il n'ait jamais cité *Galilée*, & qu'au contraire il ait cité le jésuite *Scheiner* (*a*), plagiaire & ennemi de *Galilée*, qui déféra ce grand-homme à l'inquisition, & qui

(*a*) *Principes* de *Descartes*, troisième partie, page 159.

par-là couvrit l'Italie d'opprobre lorſque *Galilée* la couvrait de gloire.

Les erreurs de *Deſcartes* ſont :

1°. D'avoir imaginé trois élémens qui n'étaient nullement évidens, après avoir dit qu'il ne fallait rien croire ſans évidence.

2°. D'avoir dit qu'il y a toujours également du mouvement dans la nature, ce qui eſt démontré faux.

3°. Que la lumière ne vient point du ſoleil, & qu'elle eſt tranſmiſe à nos yeux en un inſtant : démontré faux par les expériences de *Roëmer*, de *Molineux*, & de *Bradley*, & même par la ſimple expérience du priſme.

4°. D'avoir admis le plein, dans lequel il eſt démontré que tout mouvement ſerait impoſſible, & qu'un pied cube d'air peſerait autant qu'un pied cube d'or.

5°. D'avoir ſuppoſé un tournoiement imaginaire dans les prétendus globules de lumière, pour expliquer l'arc-en-ciel.

6°. D'avoir imaginé un prétendu tourbillon de matière ſubtile, qui emporte la terre & la lune parallèlement à l'équateur, & qui fait-tomber les corps graves dans une ligne tendante au centre de la terre ; tandis qu'il eſt démontré que, dans l'hypothèſe de ce tourbillon imaginaire, tous les corps tomberaient ſuivant une ligne perpendiculaire à l'axe de la terre.

7°. D'avoir ſuppoſé que des comètes qui ſe meuvent d'orient en occident, & du nord au ſud, ſont

poussées par des tourbillons qui se meuvent d'occident en orient.

8°. D'avoir supposé que, dans le mouvement de rotation, les corps les plus denses allaient au centre, & les plus subtils à la circonférence ; ce qui est contre toutes les lois de la nature.

9°. D'avoir voulu étayer ce roman par des suppositions encore plus chimériques que le roman même ; d'avoir supposé, contre toutes les lois de la nature, que ces tourbillons ne se confondraient pas ensemble.

10°. D'avoir donné ces tourbillons pour la cause des marées & pour celle des propriétés de l'aimant.

11°. D'avoir supposé que la mer a un cours continu, qui la porte d'orient en occident.

12°. D'avoir imaginé que la matière de son premier élément, mêlée avec celle du second, forme le mercure, qui, par le moyen de ces deux élémens, est coulant comme l'eau, & compacte comme la terre.

13°. Que la terre est un soleil encroûté.

14°. Qu'il y a de grandes cavités sous toutes les montagnes, qui reçoivent l'eau de la mer, & qui forment les fontaines.

15°. Que les mines de sel viennent de la mer.

16°. Que les parties de son troisième élément composent des vapeurs qui forment des metaux & des diamans.

17°. Que le feu est produit par un combat du premier & du second élément.

18°. Que les pores de l'aimant sont remplis de

la matière cannelée, enfilée par la matière subtile qui vient du pôle boréal.

19°. Que la chaux vive ne s'enflamme lorsqu'on y jette de l'eau, que parce que le premier élément chasse le second élément des pores de la chaux.

20°. Que les viandes digérées dans l'estomac passent, par une infinité de trous, dans une grande veine qui les porte au foie, ce qui est entièrement contraire à l'anatomie.

21°. Que le chile, dès qu'il est formé, acquiert dans le foie la forme du sang, ce qui n'est pas moins faux.

22°. Que le sang se dilate dans le cœur par un feu sans lumière.

23°. Que le pouls dépend des onze petites peaux qui ferment & ouvrent les entrées des quatre vaisseaux dans les deux concavités du cœur.

24°. Que quand le foie est pressé par ses nerfs, les plus subtiles parties du sang montent incontinent vers le cœur.

25°. Que l'ame réside dans la glande pinéale du cerveau. Mais comme il n'y a que deux petits filamens nerveux qui aboutissent à cette glande, & qu'on a disséqué des sujets dans qui elle manquait absolument, on la plaça depuis dans les corps cannelés, dans les *nates*, les *testes*, l'*infundibulum*, dans tout le cervelet. (Ensuite *Lancisi*, & après lui *la Peyronie*, lui donnèrent pour habitation le corps calleux. L'auteur ingénieux & savant qui a donné dans l'Encyclopédie l'excellent paragraphe *AME*, marqué d'une étoile,

dit avec raiſon qu'on ne ſait plus où la mettre.)

26°. Que le cœur ſe forme des parties de la ſemence qui ſe dilate ; c'eſt aſſurément plus que les hommes n'en peuvent ſavoir : il faudrait avoir vu la ſemence ſe dilater, & le cœur ſe former.

23°. Enfin, ſans aller plus loin, il ſuffira de remarquer que ſon ſyſtême ſur les bêtes n'étant fondé ni ſur aucune raiſon phyſique, ni ſur aucune raiſon morale, ni ſur rien de vraiſemblable, a été juſtement rejeté de tous ceux qui raiſonnent & de tous ceux qui n'ont que du ſentiment.

Il faut avouer qu'il n'y eut pas une ſeule nouveauté dans la phyſique de *Deſcartes*, qui ne fût une erreur. Ce n'eſt pas qu'il n'eût beaucoup de génie ; au contraire, c'eſt parce qu'il ne conſulta que ce génie, ſans conſulter l'expérience & les mathématiques : il était un des plus grands géomètres de l'Europe, & il abandonna ſa géométrie pour ne croire que ſon imagination. Il ne ſubſtitua donc qu'un chaos au chaos d'*Ariſtote*. Par-là il retarda de plus de cinquante ans les progrès de l'eſprit humain. (1) Ses erreurs étaient d'autant plus condamnables, qu'il avait, pour ſe conduire dans le labyrinthe de la phyſique, un fil qu'*Ariſtote* ne pouvait avoir, celui des expériences, les découvertes de *Galilée*, de *Toricelli*, de

(1) On ne peut nier que, malgré ſes erreurs, *Deſcartes* n'ait contribué aux progrès de l'eſprit humain ; 1°. Par ſes découvertes mathématiques, qui changèrent la face de ces ſciences ; 2°. Par ſes diſcours ſur la méthode, où il donne le précepte & l'exemple ; 3°. Parce qu'il apprit à tous les Savans à ſecouer en philoſophie le joug de l'autorité, en ne reconnaiſſant pour maîtres que la raiſon, le calcul, & l'expérience.

Guérie, &c. & sur-tout sa propre géométrie.

On a remarqué que plusieurs universités condamnèrent dans sa philosophie les seules choses qui fussent vraies, & qu'elles adoptèrent enfin toutes celles qui étaient fausses. Il ne reste aujourd'hui, de tous ces faux systêmes, & de toutes les ridicules disputes qui en ont été la suite, qu'un souvenir confus qui s'éteint de jour en jour. L'ignorance préconise encore quelquefois *Descartes*, & même cette espèce d'amour-propre qu'on appelle *national*, s'est efforcé de soutenir sa philosophie. Des gens qui n'avaient jamais lu ni *Descartes* ni *Newton*, ont prétendu que *Newton* lui avait obligation de toutes ses découvertes. Mais il est très-certain qu'il n'y a pas dans tous les édifices imaginaires de *Descartes* une seule pierre sur laquelle *Newton* ait bâti. Il ne l'a jamais ni suivi, ni expliqué, ni même réfuté; à peine le connaissait-il. Il voulut un jour en lire un volume; il mit en marge à sept ou huit pages *Error*, & ne le relut plus. Ce volume a été long-tems entre les mains du neveu de *Newton*.

Le cartésianisme a été une mode en France; mais les expériences de *Newton* sur la lumière, & ses principes mathématiques, ne peuvent pas plus être une mode que les démonstrations d'*Euclide*.

Il faut être vrai, il faut être juste: le philosophe n'est ni français, ni anglais, ni florentin; il est de tout pays. Il ne ressemble pas à la duchesse de *Marlborough*, qui, dans une fièvre tierce, ne voulait pas prendre du quinquina, parce qu'on l'appelait en Angleterre *la poudre des Jésuites*.

Le philosophe, en rendant hommage au génie de *Descartes*, foule aux pieds les ruines de ses systêmes.

Le philosophe sur-tout dévoue à l'exécration publique & au mépris éternel, les persécuteurs de *Descartes*, qui osèrent l'accuser d'athéisme, lui qui avait épuisé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence de DIEU. Lisez le morceau de M. *Thomas* dans l'éloge de *Descartes*, où il peint d'une manière si énergique l'infâme théologien, nommé *Voëtius*, qui calomnia *Descartes*, comme depuis le fanatique *Jurieu* calomnia *Bayle*, &c. &c. &c. ; comme *Patouillet* & *Nonotte* ont calomnié un philosophe ; comme le vinaigrier *Chaumeix* & *Fréron* ont calomnié l'Encyclopédie ; comme on calomnie tous les jours..... Et plût à Dieu qu'on ne pût que calomnier !

DE CATON, DU SUICIDE,

Et du Livre de l'Abbé de Saint-Cyran qui légitime le Suicide.

L'INGENIEUX *la Motte* s'est exprimé ainsi sur *Caton* dans une de ses odes plus philosophiques que poëtiques :

Caton, d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale,
Eût souffert que Rome pliât ;
Mais, incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

C'eſt, je crois, parce que l'ame de *Caton* fut toujours égale, & qu'elle conſerva juſqu'au dernier moment le même amour pour les lois & pour la patrie, qu'il aima mieux périr avec elle que de ramper ſous un tyran; il finit comme il avait vécu.

Incapable de ſe rendre ! Et à qui ? à l'ennemi de Rome, à celui qui avait volé de force le tréſor public pour faire la guerre à ſes concitoyens, & les aſſervir avec leur argent même.

Un pardon ! il ſemble que *la Motte-Houdart* parle d'un ſujet révolté qui pouvait obtenir ſa grâce de ſa majeſté, avec des lettres en chancellerie.

Malgré ſa grandeur uſurpée,
Le fameux vainqueur de Pompée
Ne put triompher de Caton.
C'eſt à ce juge inébranlable
Que Céſar, cet heureux coupable,
Aurait dû demander pardon.

Il paraît qu'il y a quelque ridicule à dire que *Caton* ſe tua par *faibleſſe*. Il faut une ame forte pour ſurmonter ainſi l'inſtinct le plus puiſſant de la nature. Cette force eſt quelquefois celle d'un frénétique; mais un frénétique n'eſt pas faible.

Le ſuicide eſt défendu chez nous par le droit canon. Mais les Décrétales, qui font la juriſprudence d'une partie de l'Europe, furent inconnues à *Caton*, à *Brutus*, à *Caſſius*, à la ſublime *Arria*, à l'empereur *Othon*, à *Marc-Antoine*, & à cent héros de la véritable Rome, qui préférèrent une mort volontaire à une vie qu'ils croyaient ignominieuſe.

Nous nous tuons auſſi nous autres; mais c'eſt

quand nous avons perdu notre argent, ou dans l'excès très-rare d'un folle passion pour un objet qui n'en vaut pas la peine. J'ai connu des femmes qui se sont tuées pour les plus sots hommes du monde. On se tue aussi quelquefois parce qu'on est malade; & c'est en cela qu'il y a de la faiblesse.

Le dégoût de son existence, l'ennui de soi-même; est encore une maladie qui cause des suicides. Le remède serait un peu d'exercice, de la musique, la chasse, la comédie, une femme aimable. Tel homme qui dans un accès de mélancolie se tue aujourd'hui, aimerait à vivre s'il attendait huit jours.

J'ai presque vu de mes yeux un suicide qui mérite l'attention de tous les physiciens. Un homme d'une profession sérieuse, d'un âge mûr, d'une conduite régulière, n'ayant point de passions, étant au-dessus de l'indigence, s'est tué le 17 octobre 1769, & a laissé au conseil de la ville où il était né l'apologie par écrit de sa mort volontaire, laquelle on n'a pas jugé à propos de publier, de peur d'encourager les hommes à quitter une vie dont on dit tant de mal. Jusque-là il n'y a rien de bien d'extraordinaire; on voit par-tout de tels exéples Voici l'étonnant.

Son frère & son père s'étaient tués, chacun au même âge que lui. Quelle disposition secrète d'organes, quelle sympathie, quel concours de lois physiques fait-périr le père & les deux enfans de leur propre main, & du même genre de mort, précisément quand ils ont atteint la même année? Est-ce une maladie qui se dévelope à la longue dans une famille, comme on voit souvent les pères & les enfans

mourir de la petite-vérole, de la pulmonie, ou d'un autre mal? Trois, quatre générations sont devenues sourdes, aveugles ou goutteuses, ou scorbutiques, dans un tems préfix.

Le physique, ce père du moral, transmet le même caractère de père en fils pendant des siècles. Les *Appius* furent toujours fièrs & inflexibles; les *Catons* toujours sévères. Toute la lignée des *Guises* fut audacieuse, téméraire, factieuse, pétrie du plus insolent orgueil & de la politesse la plus séduisante. Depuis *François de Guise*, jusqu'à celui qui seul & sans être entendu alla se mettre à la tête du peuple de Naples, tous furent d'une figure, d'un courage, & d'un tour d'esprit au-dessus du commun des hommes. J'ai vu des portraits en pied de *François de Guise*, du *Balafré* & de son fils; leur taille est de six pieds; mêmes traits, même courage, même audace sur le front, dans les yeux, & dans l'attitude.

Cette continuité, cette série d'êtres semblables est bien plus remarquable encore dans les animaux; & si l'on avait la même attention à perpétuer les belles races d'hommes, que plus.[rs] nations ont encore à ne pas mêler celles de leurs chevaux & de leurs chiens-de-chasse, les généalogies seraient écrites sur les visages, & se manifesteraient dans les mœurs.

Il y a eu des races de bossus, de six-digitaires; comme nous en voyons de rousseaux, de lippus, de longs nez, & de nez plats.

Mais que la nature dispose tellement les organes de toute une race, qu'à un certain âge tous ceux de cette famille auront la passion de se tuer, c'est un

un problême que toute la ſagacité des anatomiſtes les plus attentifs ne peut réſoudre. L'effet eſt certainement tout phyſique ; mais c'eſt de la phyſique occulte. Eh quel eſt le ſecret principe qui ne ſoit pas occulte ?

On ne nous dit point, & il n'eſt pas vraiſemblable que, du tems de *Jules-Céſar* & des Empereurs, les habitans de la Grande-Bretagne ſe tuaſſent auſſi délibérément qu'ils le font aujourd'hui, quand ils ont des vapeurs qu'ils appellent le *ſpleen*, & que nous prononçons le *ſpline*.

Au contraire, les Romains, qui n'avaient point le ſpline, ne feſaient aucune difficulté de ſe donner la mort. C'eſt qu'ils raiſonnaient ; ils étaient philoſophes, & les ſauvages de l'île *Britain* ne l'étaient pas. Aujourd'hui les citoyens Anglais ſont philoſophes, & les citoyens Romains ne ſont rien. Auſſi les Anglais quittent la vie fièrement, quand il leur en prend fantaiſie. Mais il faut à un citoyen Romain une *indulgentia in articulo mortis* ; ils ne ſavent ni vivre ni mourir.

Le chevalier *Temple* dit qu'il faut partir quand il n'y a plus d'eſpérance de reſter agréablement. C'eſt ainſi que mourut *Atticus*.

Les jeunes filles qui ſe noient & qui ſe pendent par amour, ont donc tort ; elles devraient écouter l'eſpérance du changement, qui eſt auſſi commun en amour qu'en affaires.

Un moyen preſque sûr de ne pas céder à l'envie de vous tuer, c'eſt d'avoir toujours quelque choſe à faire. *Creech*, le commentateur de Lucrèce, mit

ſur ſon manuſcrit : N. B. *Qu'il faudra que je me pende quand j'aurai fini mon commentaire.* Il ſe tint parole, pour avoir le plaiſir de finir comme ſon auteur. S'il avait entrepris un commentaire ſur *Ovide*, il aurait vécu plus long-tems.

Pourquoi avons-nous moins de ſuicides dans les campagnes que dans les villes ? C'eſt que dans les champs il n'y a que le corps qui ſouffre ; à la ville c'eſt l'eſprit. Le laboureur n'a pas le tems d'être mélancolique ; ce ſont les oiſifs qui ſe tuent, ce ſont ces gens ſi heureux aux yeux du peuple !

Je réſumerai ici quelques ſuicides arrivés de mon tems, & dont quelques-uns ont déjà été publiés dans d'autres ouvrages. Les morts peuvent être utiles aux vivans.

Précis de quelques Suicides ſinguliers.

Philippe Mordaunt, couſin-germain de ce fameux comte de *Peterborough* ſi connu dans toutes les cours de l'Europe, & qui ſe vantait d'être l'homme de l'univers qui avait vu le plus de poſtillons & le plus de rois ; *Philippe Mordaunt*, dis-je, était un jeune-homme de vingt-ſept ans, beau, bien fait, riche, né d'un ſang illuſtre, pouvant prétendre à tout, & ce qui vaut encore mieux, paſſionnément aimé de ſa maitreſſe. Il prit à ce *Mordaunt* un dégoût de la vie ; il paya ſes dettes, écrivit à ſes amis pour leur dire adieu, & même fit des vers dont voici les derniers traduits en français :

L'opium peut aider le ſage ;
Mais, ſelon mon opinion,

Il lui faut, au lieu d'opium,
Un piſtolet & du courage.

Il ſe conduiſit ſelon ces principes, & ſe dépêcha d'un coup de piſtolet, ſans en avoir donné d'autre raiſon, ſinon que ſon ame était laſſe de ſon corps, & que quand on eſt mécontent de ſa maiſon, il faut en ſortir. Il ſemblait qu'il eût voulu mourir, parce qu'il était dégoûté de ſon bonheur.

Richard Smith, en 1726, donna un étrange ſpectacle au monde pour une cauſe fort différente. *Richard Smith* était dégoûté d'être réellement malheureux : il avait été riche, & il était pauvre; il avait eu de la ſanté, & il était infirme. Il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire-partager que ſa miſère : un enfant au berceau était le ſeul bien qui lui reſtât. *Richard Smith* & *Bridget Smith*, d'un commun conſentement, après s'être tendrement embraſſés, & avoir donné le dernier baiſer à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & enſuite ſe ſont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connais nulle-part aucune horreur de ſang-froid qui ſoit de cette force; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à M. *Brindley* leur couſin avant leur mort, eſt auſſi ſingulière que leur mort même. « Nous croyons, diſent-ils, que DIEU » nous pardonnera, &c. Nous avons quitté la vie, » parce que nous étions malheureux ſans reſſour- » ce; & nous avons rendu à notre fils unique le » ſervice de le tuer, de peur qu'il ne devienne » auſſi malheureux que nous, &c. » Il eſt à re-

marquer que ces gens, après avoir tué leur fils par tendresse paternelle, ont écrit à un ami pour leur recommander leur chat & leur chien. Ils ont cru apparemment qu'il était plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, & ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Milord *Scarborough* quitta la vie en 1727, avec le même sang-froid qu'il avait quitté sa place de grand-écuyer. On lui reprochait dans la chambre des pairs, qu'il prenait le parti du Roi, parce qu'il avait une belle charge à la cour. « Messieurs, dit-il, » pour vous prouver que mon opinion ne dépend » pas de ma place, je m'en démets dans l'instant. » Il se trouva depuis embarrassé entre une maitresse qu'il aimait, mais à qui il n'avait rien promis, & une femme qu'il estimait, mais à qui il avait fait une promesse de mariage. Il se tua pour se tirer d'embarras.

Toutes ces histoires tragiques, dont les gazettes anglaises fourmillent, ont fait penser à l'Europe qu'on se tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne sais pourtant si à Paris il n'y a pas autant de fous ou de héros qu'à Londres; peut-être que, si nos gazettes tenaient un registre exact de ceux qui ont eu la démence de vouloir se tuer, & le triste courage de le faire, nous pourrions, sur ce point, avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos gazettes sont plus discrètes: les aventures des particuliers ne sont jamais exposées

à la médisance publique dans ces journaux avoués par le gouvernement.

Tout ce que j'ose dire avec assurance, c'est qu'il ne sera jamais à craindre que cette folie de se tuer devienne une maladie épidémique: la nature y a trop bien pourvu; l'espérance, la crainte, sont les ressorts puissans dont elle se sert pour arrêter très-souvent la main du malheureux prêt à se frapper.

On entendit un jour le cardinal *Dubois* se dire à lui-même: Tue-toi donc! lâche, tu n'oserais.

On dit qu'il y a eu des pays où un conseil était établi pour permettre aux citoyens de se tuer quand ils en avaient des raisons valables. Je réponds, ou que cela n'est pas, ou que ces magistrats n'avaient pas une grande occupation.

Ce qui pourrait nous étonner, & ce qui mérite, je crois, un sérieux examen, c'est que les anciens héros romains se tuaient presque tous, quand ils avaient perdu une bataille dans les guerres civiles: & je ne vois point que ni du tems de la Ligue, ni de celui de la Fronde, ni dans les troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun chef ait pris le parti de mourir de sa propre main. Il est vrai que ces chefs étaient chrétiens, & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un guerrier chrétien, & ceux d'un héros païen; cependant pourquoi ces hommes, que le christianisme retenait quand ils voulaient se procurer la mort, n'ont-ils été retenus par rien, quand ils ont voulu empoisonner, assassiner, ou faire-mourir leurs ennemis vaincus sur des échafauds, &c? La religion chré-

tienne ne défend-elle pas ces homicides-là, encore plus que l'homicide de soi-même, dont le nouveau Testament n'a jamais parlé?

Les apôtres du suicide nous disent qu'il est très-permis de quitter sa maison quand on en est las. D'accord; mais la plupart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maison que de dormir à la belle-étoile.

Je reçus un jour d'un Anglais une lettre circulaire, par laquelle il proposait un prix à celui qui prouverait le mieux qu'il faut se tuer dans l'occasion. Je ne lui répondis point : je n'avais rien à lui prouver; il n'avait qu'à examiner s'il aimait mieux la mort que la vie.

Un autre Anglais, nommé *Bacon Moris*, vint me trouver à Paris en 1724; il était malade, & me promit qu'il se tuerait s'il n'était pas guéri au 20 Juillet. En conséquence il me donna son épitaphe, conçue en ces mots : *Valete, curæ*! « Adieu les soucis! » Il me chargea aussi de vingt-cinq louis pour lui dresser un petit monument au bout du faubourg Saint-Martin. Je lui rendis son argent le vingt Juillet, & je gardai son épitaphe.

De mon tems, le dernier prince de la maison de *Courtenai*, très-vieux, & le dernier prince de la branche de *Lorraine-Harcourt*, très-jeune, se sont donné la mort sans qu'on en ait presque parlé. Ces aventures font un fracas terrible le premier jour, & quand les biens du mort sont partagés, on n'en parle plus.

Voici le plus fort de tous les suicides. Il vient de s'exécuter à Lyon, au mois de Juin 1770.

Un jeune-homme très-connu, beau, bien fait, aimable, plein de talens, est amoureux d'une jeune fille que les parens ne veulent point lui donner. Jusqu'ici ce n'est que la première scène d'une comédie; mais l'étonnante tragédie va suivre.

L'amant se rompt une veine par un effort. Les chirurgiens lui disent qu'il n'y a point de remède; sa maitresse lui donne un rendez-vous avec deux pistolets & deux poignards, afin que, si les pistolets manquent leur coup, les deux poignards servent à leur percer le cœur en même-tems. Ils s'embrassent pour la dernière fois; les détentes des pistolets étaient attachées à des rubans couleur de rose; l'amant tient le ruban du pistolet de sa maitresse, elle tient le ruban du pistolet de son amant. Tous deux tirent à un signal donné, tous deux tombent au même instant.

La ville entière de Lyon en est témoin. *Arrie* & *Petus*, vous en aviez donné l'exemple; mais vous étiez condamnés par un tyran, & l'amour seul a immolé ces deux victimes. On leur a fait cette épitaphe:

> A votre sang mêlons nos pleurs:
> Attendrissons-nous d'âge-en-âge
> Sur vos amours & vos malheurs;
> Mais admirons votre courage.

Des Lois contre le Suicide.

Y a-t-il une loi, civile ou religieuse, qui ait prononcé défense de se tuer, sous peine d'être pen-

dus après sa mort, ou sous peine d'être damnés ?

Il est vrai que *Virgile* a dit :

Proxima deindè tenent mœsti loca, qui sibi lethum
Insontes peperêre manu, lucemque perosi
Projecêre animas. Quàm vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem & duros perferre labores !
Fata obstant, tristique palus inamabilis undâ
Alligat, & novies Styx interfusa coërcet.

VIRG. Æneïd. lib. VI, v. 434, & seq.

Là sont ces insensés, qui, d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire ;
Qui n'ont pu supporter, faibles & furieux,
Le fardeau de la vie imposé par les Dieux.
Hélas ! ils voudraient tous se rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière :
Ils regrettent la vie, ils pleurent ; & le sort,
Le sort, pour les punir, les retient dans la mort ;
L'abyme du Cocyte, & l'Achéron terrible
Met entr'eux & la vie un obstacle invincible.

Telle était la religion de quelques païens ; &, malgré l'ennui qu'on allait chercher dans l'autre monde, c'était un honneur de quitter celui-ci & de se tuer, tant les mœurs des hommes sont contradictoires. Parmi nous le duel n'est-il pas encore malheureusement honorable, quoique défendu par la raison, par la religion, & par toutes les lois ? Si *Caton* & *César*, *Antoine* & *Auguste* ne se sont pas battus en duel, ce n'est pas qu'ils ne fussent aussi braves que nos Français. Si le duc de *Montmorency*, le maréchal de *Marillac*, de *Thou*, *Cinq-Mars*, & tant d'autres, ont mieux aimé être traînés au dernier supplice dans une charrette, com-

me des voleurs de grand-chemin, que de ſe tuer comme *Caton* & *Brutus*, ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent autant de courage que ces romains, & qu'ils n'euſſent autant de ce qu'on appelle *honneur*. La véritable raiſon, c'eſt que la mode n'était pas alors à Paris de ſe tuer en pareil cas, & cette mode était établie à Rome.

Les femmes de la côte de Malabar ſe jettent toutes vives ſur le bûcher de leurs maris : ont-elles plus de courage que *Cornélie*? non ; mais la coutume eſt dans ce pays-là, que les femmes ſe brûlent.

Coutume, opinion, reines de notre ſort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

Au Japon, c'eſt la coutume que quand un homme d'honneur a été outragé par un homme d'honneur, il s'ouvre le ventre en préſence de ſon ennemi, & lui dit : Fais-en autant, ſi tu as du cœur. L'agreſſeur eſt deshonoré à-jamais, s'il ne ſe plonge pas incontinent un grand couteau dans le ventre.

La ſeule religion dans laquelle le ſuicide ſoit défendu par une loi claire & poſitive, eſt le mahométiſme. Il eſt dit dans le ſura IV : *Ne vous tuez pas vous-même, car* DIEU *eſt miſéricordieux envers vous ; & quiconque ſe tue par malice & par méchanceté, ſera certainement rôti au feu d'enfer.*

Nous traduiſons mot-à-mot. Le texte ſemble n'avoir pas le ſens-commun ; ce qui n'eſt pas rare dans les textes. Que veut dire, *Ne vous tuez point vous-même, car* DIEU *eſt miſéricordieux*? Peut-être faut-il entendre : Ne ſuccombez pas à vos malheurs, que

DIEU peut adoucir; Ne soyez pas assez fou pour vous donner la mort aujourd'hui, pouvant être heureux demain.

Et quiconque se tue par malice & par méchanceté. Cela est plus difficile à expliquer. Il n'est peut-être jamais arrivé dans l'antiquité, qu'à la *Phèdre* d'*Euripide*, de se pendre exprès pour faire-accroire à *Thésée* qu'*Hippolyte* l'avait violée. De nos jours, un homme s'est tiré un coup de pistolet dans la tête, ayant tout arrangé pour faire-jetter le soupçon sur un autre.

Dans la comédie de George Dandin, la coquine de femme qu'il a épousée le menace de se tuer pour le faire-pendre. Ces cas sont rares; si *Mahomet* les a prévus, on peut dire qu'il voyait de loin.

LE fameux *Duverger de Haurane*, abbé de Saint-Cyran, regardé comme le fondateur de Port-royal, écrivit vers l'an 1608 un Traité sur le suicide, (*a*) qui est devenu un des livres les plus rares de l'Europe.

« Le Décalogue (dit-il) ordonne de ne point tuer. L'homicide de soi-même ne semble pas moins compris dans ce précepte, que le meurtre du prochain. Or s'il est des cas où il est permis de tuer son prochain, il est aussi des cas où il est permis de se tuer soi-même.

» On ne doit attenter sur sa vie, qu'après avoir consulté la raison. L'autorité publique, qui tient la place de DIEU, peut disposer de notre vie. La raison de l'homme peut aussi tenir lieu de la raison de DIEU; c'est un rayon de la lumière éternelle.

(*a*) Il fut imprimé in-12 à Paris chez *Toussaints du Brai*, en 1609, avec privilège du Roi: il doit être dans la bibliothèque de Sa Majesté.

St-Cyran étend beaucoup cet argument, qu'on peut prendre pour un pur ſophiſme. Mais quand il vient à l'explication & aux détails, il eſt plus difficile de lui répondre. « On peut, dit-il, ſe tuer pour le bien » de ſon prince, pour celui de ſa patrie, pour ce- » lui de ſes parens. »

Nous ne voyons pas en effet qu'on puiſſe condamner les *Codrus* & les *Curtius*. Il n'y a point de Souverain qui oſât punir la famille d'un homme qui ſe ſerait dévoué pour lui; que dis-je? il n'en eſt point qui oſât ne la pas récompenſer. *Saint Thomas*, avant *St-Cyran*, avait dit la même choſe. Mais on n'a beſoin ni de *Thomas*, ni de *Bonaventure*, ni de *Duverger de Hauranne*, pour ſavoir qu'un homme qui meurt pour ſa patrie eſt digne de nos éloges.

L'abbé de *St-Cyran* conclud qu'il eſt permis de faire pour ſoi-même ce qu'il eſt beau de faire pour un autre. On ſait aſſez tout ce qui eſt allégué dans *Plutarque*, dans *Sénèque*, dans *Montagne*, & dans cent autres philoſophes, en faveur du ſuicide. C'eſt un lieu-commun épuiſé. Je ne prétends point ici faire l'apologie d'une action que les lois condamnent; mais ni l'anc. Teſtament, ni le nouveau, n'ont jamais défendu à l'homme de ſortir de la vie quand il ne peut plus la ſupporter. Aucune loi romaine n'a condamné le meurtre de ſoi-même. Au contraire, voici la loi de l'empereur *Marc-Antonin*, qui ne fut jamais révoquée.

« (*b*) Si votre père, ou votre frère, n'étant pré-

(*b*) Premier Cod. *De bonis eorum qui ſibi mortem. Leg.* 3 *ff. eod.*

» venu d'aucun crime, se tue ou pour se soustraire
» aux douleurs, ou par ennui de la vie, ou par
» désespoir, ou par démence, que son testament
» soit valable, ou que ses héritiers succèdent par
» intestat. »

Malgré cette loi humaine de nos maîtres, nous traînons encore sur la claie, nous traversons d'un pieu le cadavre d'un homme qui est mort volontairement, nous rendons sa mémoire infâme autant qu'on le peut. Nous déshonorons sa famille, autant qu'il est en nous. Nous punissons le fils d'avoir perdu son père, & la veuve d'être privée de son mari.

On confisque même le bien du mort; ce qui est en effet ravir le patrimoine des vivans auxquels il appartient. Cette coutume, comme plusieurs autres, est dérivée de notre droit-canon, qui prive de la sépulture ceux qui meurent d'une mort volontaire. On conclud de-là qu'on ne peut hériter d'un homme qui est censé n'avoir point d'héritage au Ciel. Le droit-canon, au titre *De pœnitentia*, assure que *Judas* commit un plus grand péché en s'étranglant, qu'en vendant Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

CAUSES FINALES.

SECTION Ire.

VIRGILE dit :

Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

L'esprit régit le monde; il s'y mêle, il l'anime.

Virgile a bien dit : & *Benoît Spinosa* (*a*) qui n'a pas la clarté de *Virgile*, & qui ne le vaut pas, est forcé de reconnaître une intelligence qui préside à tout. S'il me l'avait niée, je lui aurais dit : « *Benoît*, tu es fou ; tu as une intelligence & tu la nies, & à qui la nies-tu ? »

Il vient en 1770 un homme très-supérieur à *Spinosa* à quelques égards, aussi éloquent que le juif hollandais est sec ; moins méthodique, mais cent fois plus clair ; peut-être aussi géomètre, sans affecter la marche ridicule de la géométrie dans un sujet métaphysique & moral : c'est l'auteur du *Systême de la nature*. Il a pris le nom de *Mirabaud*, secrétaire de l'académie française. Hélas ! notre bon *Mirabaud* n'était pas capable d'écrire une page du livre de notre redoutable adversaire. Vous tous, qui voulez vous servir de votre raison & vous instruire, lisez cet éloquent & dangereux passage du *Systême de la nature*, II[e] part. chap. V, pag. 153 & suivantes.

« ON prétend que les animaux nous fournissent une » preuve convaincante d'une cause puissante de leur exis» tence ; on nous dit que l'accord admirable de leurs par» ties, que l'on voit se prêter des secours mutuels afin » de remplir leurs fonctions & de maintenir leur ensem» ble, nous annoncent un ouvrier qui réunit la puissance » à la sagesse. Nous ne pouvons douter de la puissance de la » nature ; elle produit tous les animaux à l'aide des combinai-

(*a*) Ou plutôt *Baruch* ; car il s'appelait *Baruch*, comme on le dit ailleurs. Il signait *B. Spinosa*. Quelques Chrétiens fort mal instruits, & qui ne savaient pas que *Spinosa* avait quitté le judaïsme sans embrasser le christianisme, prirent ce *B.* pour la première lettre de *Benedictus*, *Benoît*.

» sons de la matière qui est dans une action continuelle : » l'accord des parties de ces mêmes animaux est une suite » des lois nécessaires de leur nature & de leur combinai- » son ; dès que cet accord cesse, l'animal se détruit né- » cessairement. Que deviennent alors la sagesse, l'intelli- » gence ou la bonté de la cause prétendue à qui l'on fesait » honneur d'un accord si vanté ? Ces animaux si merveil- » leux, que l'on dit être les ouvrages d'un DIEU immuable, » ne s'altèrent-ils point sans-cesse, & ne finissent-ils pas tou- » jours par se détruire ? Où est la sagesse, la bonté, la pré- » voyance, l'immutabilité (*c*) d'un ouvrier, qui ne parait oc- » cupé qu'à déranger & briser les ressorts des machines qu'on » nous annonce comme les chef-d'œuvres de sa puissance & » de son habileté ? Si ce DIEU ne peut faire autrement, (*d*) » il n'est ni libre ni tout-puissant. S'il change de volon- » té, il n'est point immuable. S'il permet que des machines » qu'il a rendues sensibles éprouvent de la douleur, il » manque de bonté. (*e*) S'il n'a pu rendre ses ouvrages plus » solides, c'est qu'il a manqué d'habileté. En voyant que » les animaux, ainsi que tous les autres ouvrages de la » Divinité, se détruisent, nous ne pouvons nous empêcher » d'en conclure, ou que tout ce que la nature fait est né- » cessaire, & n'est qu'une suite de ses lois ; ou que l'ou- » vrier qui la fait-agir est dépourvu de plan, de puissance, » de constance, d'habileté, de bonté.

» L'homme, qui se regarde lui-même comme le chef- » d'œuvre de la Divinité, nous fournirait plus que toute

(*b*) Y a-t-il moins d'intelligence, parce que les générations se succèdent ?

(*c*) Il y a immutabilité de dessein, quand vous voyez immutabilité d'effets. *Voyez* DIEU.

(*d*) Être libre, c'est faire sa volonté. S'il l'opère, il est libre.

(*e*) Voyez la *réponse* dans les articles ATHÉISME & DIEU.

» autre production la preuve de l'incapacité ou de la ma-
» lice (*f*) de son auteur prétendu. Dans cet être sensible,
» intelligent, pensant, qui se croit l'objet constant de la
» prédilection divine, & qui fait son DIEU d'après son
» propre modèle, nous ne voyons qu'une machine plus
» mobile, plus frêle, plus sujette à se déranger par sa grande
» complication que celle des êtres les plus grossiers. Les
» bêtes dépourvues de nos connaissances, les plantes qui
» végètent, les pierres privées de sentiment, sont, à bien
» des égards, des êtres plus favorisés que l'homme; ils
» sont au moins exempts des peines-d'esprit, des tourmens
» de la pensée, des chagrins dévorans, dont celui-ci est
» si souvent la proie. Qui est-ce qui ne voudrait point
» être un animal ou une pierre, toutes les fois qu'il se rap-
» pelle la perte irréparable d'un objet aimé? (*g*) Ne vau-
» drait il pas mieux être une masse inanimée qu'une super-
» stitieux inquiet, qui ne fait que trembler ici-bas sous le
» joug de son DIEU, & qui prévoit encore des tourmens
» infinis dans une vie future? Les êtres privés de sentiment,
» de vie, de mémoire & de pensée, ne sont point affligés
» par l'idée du passé, du présent & de l'avenir; ils ne se
» croient pas en danger de devenir éternellement malheu-
» reux pour avoir mal raisonné, comme tant d'êtres favori-
» sés, qui prétendent que c'est pour eux que l'Architecte du
» monde a construit l'univers.

» Qu'on ne nous dise point que nous ne pouvons avoir
» l'idée d'un ouvrage, sans avoir celle d'un ouvrier distingué

(*f*) S'il est malin, il n'est point capable; & s'il est capable, ce qui comprend pouvoir & sagesse, il n'est pas malin.

(*g*) L'Auteur tombe ici dans une inadvertance à laquelle nous sommes tous sujets. Nous disons souvent: *J'aimerais mieux être oiseau, quadrupède, que d'être homme, avec les chagrins que j'essuie.* Mais quand on tient ce discours, on ne songe pas qu'on souhaite d'être anéanti; car si vous ètes autre que vous-même, vous n'avez plus rien de vous-même.

» son ouvrage. La nature n'est point un ouvrage : elle » a toujours existé par elle-même (*h*), c'est dans son » sein que tout se fait ; elle est un atelier immense pourvu » de matériaux, & qui fait les instrumens dont elle se sert » pour agir : tous ses ouvrages sont des effets de son » énergie, & des agens ou causes qu'elle fait, qu'elle ren- » ferme, qu'elle met en action. Des élémens éternels, in- » créés, indestructibles, toujours en mouvement, en se » combinant diversement, font-éclore tous les êtres, & » les phénomènes que nous voyons, tous les effets bons » ou mauvais que nous sentons, l'ordre ou le désordre, » que nous ne distinguons jamais que par les différentes fa- » çons dont nous sommes affectés, en un mot toutes les » merveilles sur lesquelles nous méditons & raisonnons. » Ces élémens n'ont besoin pour cela que de leurs pro- » priétés, soit particulières, soit réunies, & du mouve- » ment qui leur est essentiel, sans qu'il soit nécessaire de » recourir à un ouvrier inconnu pour les arranger, les fa- » çonner, les combiner, les conserver & les dissoudre.

» Mais, en supposant pour un instant qu'il soit impossible » de concevoir l'univers sans un ouvrier qui l'ait formé & » qui veille à son ouvrage, où placerons-nous cet ouvrier ? » (*i*) Sera-t-il dedans ou hors de l'univers ? Est-il matière, » ou mouvement ? ou bien n'est-il que l'espace, le néant, » ou le vide ? Dans tous ces cas, ou il ne serait rien, ou » il serait contenu dans la nature & soumis à ses lois. S'il » est dans la nature, je n'y pense voir que de la matière » en mouvement, & je dois en conclure que l'agent qui » la meut est corporel & matériel, & que par conséquent » il est sujet à se dissoudre. Si cet agent est hors de la na-

(*h*) Vous supposez ce qui est en question, & cela n'est que trop ordinaire à ceux qui font des systêmes.

(*i*) Est-ce à nous à lui trouver sa place ? C'est à lui de nous donner la nôtre. Voyez la *réponse*.

» ture, je n'ai plus aucune idée (*k*) du lieu qu'il occupe, » ni d'un être immatériel, ni de la façon dont un esprit » sans étendue peut agir sur la matière dont il est séparé. Ces espaces ignorés, que l'imagination a placés au-delà » du monde visible, n'existent point pour un être qui voit » à peine à ses pieds (*l*) : la puissance idéale qui les » habite, ne peut se peindre à mon esprit que lorsque » mon imagination combinera au hazard les couleurs fan» tastiques qu'elle est toujours forcée de prendre dans le » monde où je suis ; dans ce cas je ne ferai que repro» duire en idée ce que mes sens auront réellement apperçu ; » & ce DIEU, que je m'efforce de distinguer de la nature, » & de placer hors de son enceinte, y rentrera toujours » nécessairement & malgré moi.

» L'on insistera, & l'on dira que si l'on portait une statue » ou une montre à un sauvage qui n'en aurait jamais vu, » il ne pourrait s'empêcher de reconnaître que ces choses » sont des ouvrages de quelque agent intelligent, plus habile » & plus industrieux que lui-même : l'on conclura de là » que nous sommes pareillement forcés de reconnaître que » la machine de l'univers, que l'homme, que les phé» nomènes de la nature, sont des ouvrages d'un agent dont » l'intelligence & le pouvoir surpassent de beaucoup les » nôtres.

» Je réponds, en premier lieu, que nous ne pouvons » douter que la nature ne soit très-puissante & très-in» dustrieuse (*m*) ; nous admirons son industrie toutes les » fois que nous sommes surpris des effets étendus, variés

(*k*) Êtes-vous fait pour avoir des idées de tout, & ne voyez-vous pas dans cette nature une intelligence admirable ?

(*l*) Ou le monde est infini, ou l'espace est infini ; choisissez.

(*m*) *Puissante & industrieuse* ; je m'en tiens là. Celui qui est assez puissant pour former l'homme & le monde, est DIEU. Vous admettez DIEU malgré vous.

» & compliqués, que nous trouvons dans ceux de ces ou-
» vrages que nous prenons la peine de méditer : cependant
» elle n'eſt ni plus ni moins induſtrieuſe dans l'un de ſes
» ouvrages que dans les autres. Nous ne comprenons pas
» plus comment elle a pu produire une pierre ou un métal,
» qu'une tête organiſée comme celle de *Newton* : nous ap-
» pelons *induſtrieux* un homme qui peut faire des choſes
» que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes. La nature
» peut tout ; & dès qu'une choſe exiſte, c'eſt une preuve
» qu'elle a pu la faire. Ainſi ce n'eſt jamais que relativement
» à nous-mêmes que nous jugeons la nature induſtrieuſe ;
» nous la comparons alors à nous-mêmes ; & comme nous
» jouiſſons d'une qualité que nous nommons *intelligence*,
» à l'aide de laquelle nous produiſons des ouvrages où
» nous montrons notre induſtrie, nous en concluons que
» les ouvrages de la nature qui nous étonnent le plus,
» ne lui appartiennent point, mais ſont dus à un ouvrier
» intelligent comme nous, dont nous proportionnons l'in-
» telligence à l'étonnement que ſes œuvres produiſent en
» nous ; c'eſt-à-dire à notre faibleſſe & à notre propre
» ignorance. » (*n*)

Voyez la réponſe à ces argumens aux articles ATHÉISME & DIEU, & à la ſection ſuivante, écrite long-tems avant le *Syſtême de la nature*.

SECTION II.

Si une horloge n'eſt pas faite pour montrer l'heure, j'avouerai alors que les cauſes finales ſont des chimères ; & je trouverai fort-bon qu'on m'appelle *cauſe-finalier*, c'eſt-à-dire, un imbécille.

Toutes les pièces de la machine de ce monde ſem-

(*n*) Si nous ſommes ſi ignorans, comment oſerons-nous affirmer que tout ſe fait ſans Dieu ?

blent pourtant faites l'une pour l'autre. Quelques philosophes affectent de se moquer des causes finales, rejetées par *Épicure* & par *Lucrèce*. C'est plutôt, ce me semble, d'*Épicure* & de *Lucrèce* qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir, mais qu'on s'en est servi pour cet usage, quand on s'est apperçu que les yeux y pouvaient servir. Selon eux, la bouche n'est point faite pour parler, pour manger, l'estomac pour digérer, le cœur pour recevoir le sang des veines & l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là cependant avouaient que les tailleurs leur fesaient des habits pour les vêtir, & les maçons des maisons pour les loger; & ils osaient nier à la nature, au grand Être, à l'intelligence universelle, ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas sans-doute abuser des causes finales; nous avons remarqué qu'en vain M. *le Prieur*, dans le *Spectacle de la nature*, prétend que les marées sont données à l'Océan pour que les vaisseaux entrent plus aisément dans les ports, & pour empêcher que l'eau de la mer ne se corrompe. En vain dirait-il que les jambes sont faites pour être bottées, & les nez pour porter des lunettes.

Pour qu'on puisse s'assurer de la fin véritable pour laquelle une cause agit, il faut que cet effet soit de tous les tems & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaisseaux en tous tems & sur toutes les mers; ainsi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaisseaux. On sent combien il serait ridicule

de prétendre que la nature eût travaillé de tout tems pour s'ajuster aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru si tard; mais il est bien évident que si les nez n'ont pas été faits pour les bésicles, ils l'ont été pour l'odorat, & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles sont visiblement destinées à tous les usages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts, & les mouvemens du muscle circulaire du poignet nous procurent.

Cicéron, qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des causes finales.

Il paraît bien difficile sur-tout, que les organes de la génération ne soient pas destinés à perpétuer les espèces. Ce mécanisme est bien admirable; mais la sensation que la nature a jointe à ce mécanisme est plus admirable encore. *Épicure* devait avouer que le plaisir est divin, & que ce plaisir est une cause finale, par laquelle sont produits sans cesse ces êtres sensibles qui n'ont pu se donner la sensation.

Cet *Épicure* était un grand-homme pour son tems; il vit ce que *Descartes* a nié, ce que *Gassendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement sans vide. Il conçut la nécessité des atômes, pour servir de parties constituantes aux espèces invariables. Ce sont-là des idées très-philosophiques. Rien n'était sur-tout plus respectable que la morale des vrais Épicuriens: elle consistait dans l'éloignement des affaires publiques, incompatibles avec la sagesse, & dans l'amitié, sans laquelle la

vie eſt un fardeau. Mais pour le reſte de la phyſique d'*Épicure*, elle ne paraît pas plus admiſſible que la matière cannelée de *Deſcartes*. C'eſt, ce me ſemble, ſe boucher les yeux & l'entendement, que de prétendre qu'il n'y a aucun deſſein dans la nature; &, s'il y a du deſſein, il y a une cauſe intelligente, il exiſte un DIEU.

On nous objecte les irrégularités du globe, les volcans, les plaines de ſables mouvans, quelques petites montagnes abymées & d'autres formées par des tremblemens-de-terre, &c. Mais de ce que les moyeux des roues de votre caroſſe auront pris feu, s'enſuit-il que votre caroſſe n'ait pas été fait expreſſément pour vous porter d'un lieu à un autre?

Les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémiſphères, & plus de ſix cents fleuves qui coulent juſqu'aux mers du pied de ces rochers; toutes les rivières qui deſcendent de ces mêmes réſervoirs, & qui groſſiſſent les fleuves, après avoir fertiliſé les campagnes; des milliers de fontaines qui partent de la même ſource, & qui abreuvent le genre animal & le végétal; tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaiſon d'atômes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le criſtallin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille qui reçoit les ſons, les routes du ſang dans nos veines, la ſyſtole & la diaſtole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

SECTION III.

IL paraît qu'il faut être forcené, pour nier que les eſtomacs ſoient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des cauſes finales, pour aſſurer que la pierre a été formée pour bâtir des maiſons, & que les vers-à-ſoie ſont nés à la Chine afin que nous ayons du ſatin en Europe.

Mais, dit-on, ſi DIEU a fait viſiblement une choſe à deſſein, il a donc fait toutes choſes à deſſein. Il eſt ridicule d'admettre la Providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui eſt fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement ſans objet, nul effet ſans cauſe ; donc tout eſt également le réſultat, le produit d'une cauſe finale ; donc il eſt auſſi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de bagues, qu'il eſt vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les ſons, & les yeux pour recevoir la lumière.

Il ne réſulte de cette objection rien autre choſe, ce me ſemble, ſinon que tout eſt l'effet prochain ou éloigné d'une cauſe finale générale, que tout eſt la ſuite des lois éternelles.

Quand les effets ſont invariablement les mêmes, en tout lieu, & en tout tems ; quand ces effets uniformes ſont indépendans des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a viſiblement une cauſe finale.

Tous les animaux ont des yeux, ils voient; tous ont des oreilles, & ils entendent; tous une bouche par laquelle ils mangent; un estomac, ou quelque chose d'approchant, par lequel ils digèrent; tous un orifice qui expulse les excrémens; tous un instrument de la génération : & ces dons de la nature opèrent en eux sans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des causes finales clairement établies, & c'est pervertir notre faculté de penser, que de nier une vérité si universelle.

Mais les pierres, en tout lieu & en tout tems, ne composent pas des bâtimens; tous les nez ne portent pas des lunettes; tous les doigts n'ont pas une bague; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soie. Un ver-à-soie n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes, précisément comme votre bouche est faite pour manger, & votre derrière pour aller à la garde-robe. Il y a donc des effets immédiats produits par les causes finales, & des effets en très-grand nombre qui sont des produits éloignés de ces causes.

Tout ce qui appartient à la nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du Maître; c'est lui qui a créé les lois par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & du reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart : c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoie, en sept minutes & demie, des rayons de lumière dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siècles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre

avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chofe, finon que DIEU nous a fait de façon qu'un jour nous deviendrions néceffairement induftrieux & carnaffiers ?

Les moutons n'ont pas fans-doute été faits abfolument pour être cuits & mangés, puifque plufieurs nations s'abftiennent de cette horreur. Les hommes ne font point créés effentiellement pour fe maffacrer, puifque les Brames, & les refpectables primitifs qu'on nomme *Quakers* ne tuent perfonne : mais la pâte dont nous fommes pétris produit fouvent des maffacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des perfécutions, & des impertinences. Ce n'eft pas que la formation de l'homme foit précifément la caufe finale de nos fureurs & de nos fottifes ; car une caufe finale eft univerfelle & invariable en tout tems & en tout lieu. Mais les horreurs & les abfurdités de l'efpèce humaine n'en font pas moins dans l'ordre éternel des chofes. Quand nous battons notre blé, le fléau eft la caufe finale de la féparation du grain. Mais fi ce fléau, en battant mon grain, écrâfe mille infectes, ce n'eft point par ma volonté determinée, ce n'eft pas non-plus par hazard, c'eft que ces infectes fe font trouvés cette fois fous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'eft une fuite de la nature des chofes, qu'un homme foit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il foit vainqueur ou qu'il foit battu ; mais jamais on ne pourra dire:

L'homme

L'homme a été créé de DIEU pour être tué à la guerre.

Les instrumens que nous a donnés la nature ne peuvent être toujours des causes finales en mouvement. Les yeux, donnés pour voir, ne sont pas toujours ouverts : chaque sens a ses tems de repos. Il y a même des sens dont on ne fait jamais d'usage. Par exemple, une malheureuse imbécille, enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait sortir une génération nouvelle : mais la cause finale ne subsiste pas moins ; elle agira dès qu'elle sera libre.

CELTES.

PARMI ceux qui ont eu assez de loisir, de secours & de courage pour rechercher l'origine des peuples, il y en a eu qui ont cru trouver celle de nos Celtes, ou qui du moins ont voulu faire accroire qu'ils l'avaient rencontrée : cette illusion était le seul prix de leurs travaux immenses ; il ne faut pas la leur envier.

Du moins quand vous voulez connaître quelque chose des Huns, (quoiqu'ils ne méritent guère d'être connus, puisqu'ils n'ont rendu aucun service au genre-humain) vous trouvez quelques faibles notices de ces barbares chez les Chinois, ce peuple le plus ancien des nations connues, après les Indiens. Vous apprenez d'eux que les Huns allèrent dans certains tems, comme des loups affamés, ravager des pays regardés encore aujourd'hui comme des lieux d'exil

& d'horreur. C'eſt une bién triſte & bien miſérable ſcience. Il vaut mieux ſans-doute cultiver un art utile à Paris, à Lyon & à Bordeaux, que d'étudier ſérieuſement l'hiſtoire des Huns & des ours ; mais enfin on eſt aidé dans ces recherches par quelques archives de la Chine.

Pour les Celtes, point d'archives ; on ne connaît pas plus leurs antiquités, que celles des Samoïèdes & des terres auſtrales.

Nous n'avons rien appris de nos ancêtres, que par le peu de mots que *Jules-Céſar* leur conquérant a daigné en dire. Il commence ſes commentaires par diſtinguer toutes les Gaules en Belges, Aquitainiens, & Celtes.

De-là quelques fiers ſavans ont conclu que les Celtes étaient les Scythes, & dans ces Scythes-Celtes ils ont compris toute l'Europe. Mais pourquoi pas toute la terre ? pourquoi s'arrêter en ſi beau chemin ?

On n'a pas manqué de nous dire que *Japhet*, *fils* de *Noé*, vint au plus vite au ſortir de l'arche peupler de Celtes toutes ces vaſtes contrées, qu'il gouverna merveilleuſement bien. Mais des auteurs plus modeſtes rapportent l'origine de nos Celtes à la tour de Babel, à la confuſion des langues ; à *Gomer*, dont jamais perſonne n'entendit parler, juſqu'au tems très-récent où quelques occidentaux lurent le nom de *Gomer* dans une mauvaiſe traduction des Septante.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Bochart, dans ſa Chronologie ſacrée, (quelle chro. nologie !) prend un tour fort différent, il fait de ces

hordes innombrables de Celtes une colonie égyptienne, conduite habilement & facilement des bords fertiles du Nil par *Hercule* dans les forêts & dans les marais de la Germanie, où sans-doute ces colons portèrent tous les arts, la langue égyptienne, & les mystères d'*Isis*, sans qu'on ait pu jamais en retrouver la moindre trace.

Ceux-là m'ont paru avoir encore mieux rencontré, qui ont dit que les Celtes des montagnes du Dauphiné étaient appelés Cottiens, de leur roi *Cottius*; les Bérichons de leur roi *Betrich*, les Welches ou Gaulois de leur roi *Wallus*, les Belges de *Balgem*, qui veut dire *hargneux*.

Une origine encore plus belle, c'est celle des Celtes-Pannoniens, du mot latin *pannus*, drap; attendu, nous dit-on, qu'ils se vêtissaient de vieux morceaux de drap mal-cousus, assez ressemblans à l'habit d'*Arlequin*. Mais la meilleure origine est sans contredit la tour de Babel.

O braves & généreux compilateurs, qui avez tant écrit sur des hordes de sauvages qui ne savaient ni lire ni écrire, j'admire votre laborieuse opiniâtreté! Et vous, pauvres Celtes-Welches, permettez-moi de vous dire, aussi-bien qu'aux Huns, que des gens qui n'ont pas eu la moinde teinture des arts utiles ou agréables, ne méritent pas plus nos recherches, que les porcs & les ânes qui ont habité leur pays.

On dit que vous étiez anthropophages; mais qui ne l'a pas été?

On me parle de vos Druides, qui étaient de très-savans prêtres. Allons donc à l'article DRUIDES.

CÉRÉMONIES, TITRES, PRÉÉMINENCE, &c.

Toutes ces choses qui seraient inutiles, & même fort impertinentes dans l'état de pure nature, sont fort utiles dans l'état de notre nature corrompue & ridicule.

Les Chinois sont, de tous les peuples, celui qui a poussé le plus loin l'usage des cérémonies : il est certain qu'elles servent à calmer l'esprit autant qu'à l'ennuyer. Les porte-faix, les charretiers chinois sont obligés, au moindre embarras qu'ils causent dans les rues, de se mettre à genoux l'un devant l'autre, & de se demander mutuellement pardon selon la formule prescrite. Cela prévient les injures, les coups, les meurtres; ils ont le tems de s'appaiser, après quoi ils s'aident mutuellement.

Plus un peuple est libre, moins il a de cérémonies, moins de titres fastueux, moins de démonstrations d'anéantissement devant son supérieur. On disait à *Scipion*, *Scipion*; & à *César*, *César*: & dans la suite des tems on dit aux Empereurs, *votre majesté*, *votre divinité*.

Les titres de *St Pierre* & de *St Paul* étaient *Pierre* & *Paul*. Leurs successeurs se donnèrent réciproquement le titre de *votre sainteté*, que l'on ne voit jamais dans les Actes des Apôtres, ni dans les écrits des disciples.

Nous lisons dans l'*Histoire d'Allemagne* que le dau-

phin de France, qui fut depuis le roi *Charles V*, alla vers l'empereur *Charles IV* à Metz, & qu'il passa après le cardinal de *Périgord*.

Il fut ensuite un tems où les chanceliers eurent la préséance sur les cardinaux, après quoi les cardinaux l'emportèrent sur les chanceliers.

Les pairs précédèrent en France les princes du sang, & il marchèrent tous en ordre de pairie jusqu'au sacre de *Henri III*.

La dignité de la pairie était avant ce tems si éminente, qu'à la cérémonie du sacre d'*Elisabeth* épouse de *Charles IX*, en 1572, décrite par *Simon Bouquet* échevin de Paris, il est dit que *les dames & damoiselles de la Reine ayant baillé à la dame-d'honneur le pain, le vin, & le cierge avec l'argent, pour l'offerte, pour être présentés à la Reine par ladite dame-d'honneur, cette dite dame-d'honneur, pour ce qu'elle était duchesse, commanda aux dames d'aller porter elles-mêmes l'offerte aux princesses*, &c. Cette dame-d'honneur était la connétable de *Montmorency*.

Le fauteuil à bras, la chaise à dos, le tabouret, la main droite & la main gauche, ont été pendant plusieurs siècles d'importans objets de politique, & d'illustres sujets de querelles. Je crois que l'ancienne étiquette concernant les fauteuils vient de ce que chez nos barbares de grands-pères, il n'y avait qu'un fauteuil tout au plus dans une maison, & ce fauteuil même ne servait que quand on était malade. Il y a encore des provinces d'Allemagne & d'Angleterre, où un fauteuil s'appelle *une chaise de doléance*.

Long-tems après *Attila* & *Dagobert*, quand le luxe s'introduisit dans les cours, & que les grands de la terre eurent deux ou trois fauteuils dans leurs donjons, ce fut une belle distinction de s'asseoir sur un de ces trônes ; & tel seigneur châtelain prenait acte, comment ayant été à demi-lieue de ses domaines faire sa cour à un comte, il avait été reçu dans un fauteuil à bras.

On voit par les Mémoires de *Mademoiselle*, que cette auguste princesse passa un quart de sa vie dans les angoisses mortelles des disputes pour des chaises à dos. Devait-on s'asseoir dans une certaine chambre sur une chaise ou sur un tabouret, ou même ne point s'asseoir ? Voilà ce qui intriguait toute une cour. Aujourd'hui les mœurs sont plus unies ; les canapés & les chaises-longues sont employés par les dames, sans causer d'embarras dans la société.

Lorsque le cardinal de *Richelieu* traita du mariage de *Henriette de France* & de *Charles I*, avec les Ambassadeurs d'Angleterre, l'affaire fut sur le point d'être rompue, pour deux ou trois pas de plus que les Ambassadeurs exigeaient auprès d'une porte : & le cardinal se mit au lit pour trancher toute difficulté. L'histoire a soigneusement conservé cette précieuse circonstance. Je crois que, si on avait proposé à *Scipion* de se mettre nu entre deux draps pour recevoir la visite d'*Annibal*, il aurait trouvé cette cérémonie fort plaisante.

La marche des carrosses, & ce qu'on appelle le *haut du pavé*, ont été encore des témoignages de

grandeur, des ſources de prétentions, de diſputes & de combats, pendant un ſiècle entier. On a regardé comme une ſignalée victoire, de faire-paſſer un carroſſe devant un autre carroſſe. Il ſemblait, à voir les Ambaſſadeurs ſe promener dans les rues, qu'ils diſputaſſent le prix dans des cirques; & quand un miniſtre d'Eſpagne avait pu faire-reculer un cocher Portugais, il envoyait un courrier à Madrid informer le Roi ſon maître de ce grand avantage.

Nos hiſtoires nous réjouiſſent par vingt combats à coups de poing pour la préſéance; le parlement contre les clercs de l'Evêque, à la pompe funèbre de *Henri IV*; la chambre des comptes, contre le parlement, dans la cathédrale, quand *Louis XIII* donna la France à la Vierge; le duc d'*Epernon* dans l'égliſe de Saint-Germain contre le garde-des-ſceaux *du Vair*. Les préſidens des enquêtes gourmèrent dans Notre-Dame le doyen des conſeillers de grand' chambre, *Savare*, pour le faire-ſortir de ſa place d'honneur; (tant l'honneur eſt l'ame des gouvernemens monarchiques!) & on fut obligé de faire-empoigner par quatre archers le préſident *Barillon* qui frappait comme un ſourd ſur ce pauvre doyen. Nous ne voyons point de telles conteſtations dans l'Aréopage, ni dans le Sénat romain.

A meſure que les pays ſont barbares, ou que les cours ſont faibles, le cérémonial eſt plus en vogue. La vraie puiſſance & la vraie politeſſe dédaignent la vanité.

Il eſt à croire qu'à la fin on ſe défera de cette coutume qu'ont encore quelquefois les Ambaſſadeurs

de ſe ruiner pour aller en proceſſion par les rues avec quelques carroſſes de louage rétablis & redorés, précédés de quelques laquais à pied. Cela s'appelle *faire ſon entrée*; & il eſt aſſez plaiſant de faire ſon entrée dans une ville ſept ou huit mois après qu'on y eſt arrivé.

Cette importante affaire du *Punctilio*, qui conſtitue la grandeur des Romains modernes; cette ſcience du nombre des pas qu'on doit faire pour reconduire un *Monſignor*, d'ouvrir un rideau à moitié ou tout-à-fait, de ſe promener dans une chambre à droite ou à gauche (1); ce grand art que les *Fabius* & les *Catons* n'auraient jamais deviné, commence à baiſſer : & les caudataires des cardinaux ſe plaignent que tout annonce la décadence.

Un colonel français était dans Bruxelles un an après la priſe de cette ville par le maréchal de *Saxe*, & ne ſachant que faire, il voulut aller à l'aſſemblée de la ville. Elle ſe tient chez une princeſſe, lui dît-on.--- Soit, répondit l'autre, que m'importe? --Mais il n'y a que des princes qui aillent là. Êtes-vous prince?--Va, va, dît le colonel, ce ſont de bons princes; j'en avais l'année paſſée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eûmes pris la ville; ils étaient tous fort polis.

En reliſant *Horace* j'ai remarqué ce vers dans une épître à *Mécène* : *Te, dulcis amice, reviſam*; « J'irai vous

(1) Ce fut une querelle de ce genre qui brouilla le cardinal de *Bouillon* avec la fameuſe princeſſe *des Urſins*, ſon intime amie; & la haîne de cette femme auſſi vaine que lui, mais plus habile en intrigue, fut une des principales cauſes de ſa perte.

voir, mon bon ami.» Ce *Mécène* était la ſeconde perſonne de l'empire romain, c'eſt-à-dire, un homme plus conſidérable & plus puiſſant que ne l'eſt aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe.

En reliſant *Corneille*, j'ai remarqué que, dans une lettre au grand *Scuderi*, gouverneur de Notre-Dame de la Garde, il s'exprime ainſi au ſujet du cardinal de *Richelieu: Monſieur le cardinal*, *votre maître & le mien.* C'eſt peut-être la première fois qu'on a parlé ainſi d'un miniſtre, depuis qu'il y a dans le monde des miniſtres, des rois & des flatteurs. Le même *Pierre Corneille*, auteur de Cinna, dédie humblement ce Cinna au ſieur de *Montauron*, tréſorier de l'épargne, qu'il compare ſans façon à *Auguſte.* Je ſuis fâché qu'il n'ait pas appelé *Montauron*, Monſeigneur.

On conte qu'un vieil officier, qui ſavait peu le protocole de la vanité, ayant écrit au Marquis de *Louvois*, *Monſieur*, & n'ayant point eu de réponſe, lui écrivit *Monſeigneur*, & n'en obtint pas davantage, parce que le miniſtre avait encore le *Monſieur* ſur le cœur. Enfin il lui écrivit, *A mon* DIEU, *mon* DIEU *Louvois;* & au commencement de la lettre il mit *mon* DIEU, *mon* CRÉATEUR. (2) Tout cela ne prouve-t-il pas que les Romains du bon tems étaient grands & modeſtes, & que nous ſommes petits & vains?

Comment vous portez-vous, mon cher ami? diſait un duc & pair à un gentilhomme.—A votre

(2) Le *Monſeigneur* des Miniſtres eſt preſque tombé en déſuétude, depuis que les places de Secrétaires-d'État ont été occupées par de grands qui ſe ſeraient crus humiliés de n'être *Monſeigneurs* que depuis qu'ils étaient devenus Miniſtres.

ſervice, mon cher ami, répondit l'autre... & dès ce moment il eut ſon *cher ami* pour ennemi implacable. Un grand de Portugal parlait à un grand d'Eſpagne, & lui diſait à tout moment, *Votre excellence.* Le Caſtillan lui répondait : Votre courtoiſie, *Vueſtra merced* ; (c'eſt le titre que l'on donne aux gens qui n'en ont pas.) Le Portugais piqué appela l'Eſpagnol à ſon tour, *Votre courtoiſie* ; l'autre lui donna alors de l'*excellence.* A la fin le Portugais laſſé lui dît : Pourquoi me donnez-vous toujours de la courtoiſie quand je vous donne de l'excellence ? & pourquoi m'appelez-vous votre excellence, quand je vous dis votre courtoiſie ?--C'eſt que tous les titres me ſont égaux, répondit humblement le Caſtillan, pourvu qu'il n'y ait rien d'égal en vous & moi.

La vanité des titres ne s'introduiſit dans nos climats ſeptentrionaux de l'Europe, que quand les Romains eurent fait connaiſſance avec la ſublimité aſiatique. La plupart des Rois de l'Aſie étaient, & ſont encore couſins-germains du ſoleil & de la lune : leurs ſujets n'oſent jamais prétendre à cette alliance ; & tel gouverneur de province qui s'intitule, *Muſcade de conſolation* & *Roſe de plaiſir*, ſerait empalé, s'il ſe diſait parent le moins du monde de la lune & du ſoleil.

Conſtantin fut, je penſe, le premier Empereur romain qui chargea l'humilité chrétienne d'une page de noms faſtueux. Il eſt vrai qu'avant lui on donnait du *dieu* aux Empereurs ; mais ce mot *dieu* ne ſignifiait rien d'approchant de ce que nous entendons. *Divus Auguſtus, Divus Trajanus*, voulaient dire, *St*

Auguste, *St Trajan*. On croyait qu'il était de la dignité de l'empire romain, que l'ame de son chef allât au ciel après sa mort ; & souvent même on accordait le titre de *saint*, de *divus*, à l'empereur en avancement d'hoirie. C'est à-peu-près par cette raison que les premiers patriarches de l'Eglise chrétienne s'appelaient tous *votre sainteté*. On les nommait ainsi, pour les faire-souvenir de ce qu'ils devaient être.

On se donne quelquefois à soi-même des titres fort humbles, pourvu qu'on en reçoive de fort honorables. Tel abbé qui s'intitule *frère*, se fait-appeler *monseigneur* par ses moines. Le pape se nomme *serviteur des serviteurs de DIEU*. Un bon prêtre du Holstein écrivit un jour au pape *Pie IV* : « *A Pie IV serviteur des serviteurs de DIEU.* » Il alla ensuite à Rome solliciter son affaire ; & l'inquisition le fit-mettre en prison pour lui apprendre à écrire.

Il n'y avait autrefois que l'Empereur qui eût le titre de *majesté*. Les autres Rois s'appelaient *votre altesse*, *votre sérénité*, *votre grâce*. *Louis XI* fut le premier en France qu'on appela communément *majesté* ; titre non moins convenable en effet à la dignité d'un grand royaume héréditaire, qu'à une principauté élective. Mais on se servait du terme d'*altesse* avec les Rois de France long-tems après lui ; & on voit encore des lettres à *Henri III*, dans lesquelles on lui donne ce titre. Les états d'Orléans ne voulurent point que la reine *Catherine de Médicis* fût appelée *majesté* ; mais peu-à-peu cette dernière dénomination

prévalut. Le nom est indifférent; il n'y a que le pouvoir qui ne le soit pas.

La chancellerie allemande, toujours invariable dans ses nobles usages, a prétendu jusqu'à nos jours ne devoir traiter tous les rois que de *sérénité*. Dans le fameux traité de Vestphalie, où la France & la Suède donnèrent des lois au saint Empire romain, jamais les plénipotentiaires de l'Empereur ne présentèrent de mémoires latins où sa *sacrée Majesté impériale* ne traitât avec les *sérénissimes Rois de France & de Suède*; mais de leur côté les Français & les Suédois ne manquaient pas d'assurer que leurs *sacrées Majestés de France & de Suède* avaient beaucoup de griefs contre le *sérénissime Empereur*. Enfin dans le traité tout fut égal de part & d'autre. Les grands souverains ont, depuis ce tems, passé dans l'opinion des peuples pour être tous égaux; & celui qui a battu ses voisins a eu la prééminence dans l'opinion publique.

Philippe II fut la première *majesté* en Espagne; car la *sérénité* de *Charles V* ne devint *majesté* qu'à cause de l'Empire. Les enfans de *Philippe II* furent les premières *altesses*, & ensuite ils furent *altesses royales*. Le duc d'Orléans, frère de *Louis XIII*, ne prit qu'en 1631 le titre d'*altesse* royale; alors le prince de *Condé* prit celui d'*altesse sérénissime*, que n'osèrent s'arroger les ducs de Vendôme. Le duc de Savoie fut alors *altesse royale*, & devint ensuite *majesté*. Le grand-duc de Florence en fit autant, à la *majesté* près; & enfin le Czar, qui n'était connu en Europe que sous

le nom de grand-duc, s'eſt déclaré *empereur*, & a été reconnu pour tel

Il n'y avait anciennemẽt que deux marquis d'Allemagne, deux en France, deux en Italie. Le marquis de Brandebourg eſt devenu *roi*, & grand *roi*; mais aujourd'hui nos marquis italiens & français ſont d'une eſpèce un peu différente.

Qu'un bourgeois Italien ait l'honneur de donner à dîner au légat de ſa province, & que ce légat en buvant lui diſe: *Monſieur le marquis, à votre ſanté*; le voilà marquis, lui & ſes enfans, à tout jamais. Qu'un provincial en France, qui poſſédera pour tout bien dans ſon village la quatrième partie d'une petite châtellenie ruinée, arrive à Paris; qu'il y faſſe un peu de fortune, ou qu'il ait l'air de l'avoir faite, il s'intitule dans ſes actes, *Haut & puiſſant ſeigneur, marquis & comte*; & ſon fils ſera, chez ſon notaire, *Très-haut & très-puiſſant ſeigneur*: & comme cette petite ambition ne nuit en rien au gouvernement ni à la ſociété civile, on n'y prend pas garde. Quelques ſeigneurs français ſe vantent d'avoir des *barons* allemands dans leurs écuries: quelques ſeigneurs allemands diſent qu'ils ont des *marquis* français dans leurs cuiſines. Il n'y a pas long-tems qu'un étranger étant à Naples, fit ſon cocher *duc*; la coutume en cela eſt plus forte que l'autorité royale. Soyez peu connu à Paris, vous y ſerez *comte* ou *marquis* tant qu'il vous plaira; ſoyez homme de robe ou de finance, & que le Roi vous donne un marquiſat bien réel, vous ne ſerez jamais pour cela *monſieur le marquis*. Le célèbre *Samuel Bernard* éta

plus *comte* que cinq cents *comtes* que nous voyons, qui ne possèdent pas quatre arpens de terre; le Roi avait érigé pour lui sa terre de Coubert en bonne comté. S'il se fût fait-annoncer dans une visite, *le comte Bernard*, on aurait éclaté de rire. Il en va tout autrement en Angleterre. Si le Roi donne à un négociant un titre de *comte* ou de *baron*, il reçoit sans difficulté de toute la nation le nom qui lui est propre. Les gens de la plus haute naissance, le Roi lui-même, l'appellent *milord*, *monseigneur*. Il en est de même en Italie: il y a le protocole des *monsignori*. Le Pape lui-même leur donne ce titre. Son médecin est *monsignor*, & personne n'y trouve à redire.

En France le *monseigneur* est une terrible affaire. Un évêque n'était, avant le cardinal de *Richelieu*, que mon *révérendissime père en* DIEU.

Avant l'année 1535, non-seulement les évêques ne se monseigneurisaient pas, mais ils ne donnaient point du *monseigneur* aux cardinaux. Ces deux habitudes s'introduisirent par un évêque de Chartres, qui alla en camail & en rochet appeler *monseigneur* le cardinal de *Richelieu*; sur quoi *Louis XIII* dît, si l'on en croit les Mémoires de l'archevêque de Toulouse, *Montchal*: *Ce Chartrain irait baiser le derrière du cardinal, & pousserai son nez dedans jusqu'à ce que l'autre lui dît, C'est assez!*

Ce n'est que depuis ce tems que les évêques se donnèrent réciproquement du *monseigneur*.

Cette entreprise n'essuya aucune contradiction dans le public. Mais comme c'était un titre nou-

veau que les Rois n'avaient pas donné aux évêques, on continua dans les édits, déclarations, ordonnances, & dans tout ce qui émane de la cour, à ne les appeler que *fieurs*; & meffieurs du confeil n'écrivent jamais à un évêque que *monfieur.*

Les ducs & pairs ont eu plus de peine à fe mettre en poffeffion du *monfeigneur.* La grande nobleffe, & ce qu'on appelle la *grande robe*, leur refufent tout net cette diftinction. Le comble des fuccès de l'orgueil humain, eft de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croient être vos égaux; mais il eft bien difficile d'arriver à ce point : on trouve par-tout l'orgueil qui combat l'orgueil. (2)

(2) *Louis XIV* a décidé que la nobleffe non titrée donnerait le *monfeigneur* aux maréchaux de France, & elle s'y eft foumife fans beaucoup de peine. Chacun efpère devenir monfeigneur à fon tour.

Le même prince a donné des prérogatives particulières à quelques familles. Celles de la maifon de Lorraine ont excité peu de réclamations; & maintenant il eft affez difficile à l'orgueil d'un gentilhomme de fe croire abfolument l'égal d'hommes fortis d'une maifon inconteftablement fouveraine depuis fept fiècles, qui a donné deux Reines à la France, qui enfin eft montée fur le trône impérial.

Les honneurs des maifons de *Bouillon* & de *Rohan* ont fouffert plus de difficultés. On ne peut nier qu'elles n'aient exifté pendant long-tems fans être diftinguées du refte de la nobleffe. D'autres familles font parvenues à poffé-der de petites fouverainetés comme celle de Bouillon. Un grand nombre pourrait également citer de grandes alliances; & fi on donnait un rang diftingué à tous ceux que les généalogiftes font-defcendre des anciens fouverains de nos provinces, il y aurait prefque autant d'alteffes que de marquis ou de comtes.

Louis XIV avait ordonné aux fecrétaires d'Etat de donner le *monfeigneur* & l'*alteffe* aux gentilshommes de ces

Quand les ducs exigèrent que les pauvres gentils hommes leur écrivissent *monseigneur*, les présidens-à-mortier en demandèrent autant aux avocats & aux procureurs. On a connu un président qui ne voulut pas se faire-saigner, parce que son chirurgien lui avait dit : « Monsieur, de quel bras » voulez-vous que je vous saigne ? » Il y eut un vieux conseiller de la grand'chambre qui en usa plus franchement. Un plaideur lui dît : *Monseigneur, monsieur votre secrétaire...* Le conseiller l'arrêta tout court : « Vous avez dit trois sottises en trois paro» les ; je ne suis point *monseigneur* ; mon secrétaire » n'est point *monsieur*, c'est mon *clerc*. »

Pour terminer ce grand procès de la vanité, il faudra un jour que tout le monde soit *monseigneur* dans la nation ; comme toutes les femmes, qui étaient autrefois *mademoiselle*, sont actuellement *madame*. Lorsqu'en Espagne un mendiant rencontre un autre gueux, il lui dit : « Seigneur, *votre*

deux maisons ; mais ceux des secrétaires d'Etat qui ont été tirés du corps de la noblesse, se sont crus dispensés de cette loi en qualité de gentilshommes. *Louvois* s'y soumit, & il écrivit un jour au chevalier de *Bouillon* :

Monseigneur, si votre altesse ne change pas de conduite, je la ferai mettre dans un cachot. Je suis avec respect, &c.

Maintenant ces princes ne répondent point aux lettres où on ne leur donne pas le *monseigneur* & l'*altesse*, à moins qu'ils n'aient besoin de vous ; & la noblesse leur refuse l'un & l'autre, à moins qu'elle n'ait besoin d'eux. Quand un gentilhomme qui a un peu de vanité passe un acte avec eux, il leur laisse prendre tous les titres qu'ils veulent, mais il ne manque pas de protester contre ces titres chez son notaire. La vanité a deux tonneaux, comme *Jupiter* ; mais le bon est souvent bien vide.

» *courtoisie* a-t-elle pris son chocolat? » Cette manière polie de s'exprimer élève l'ame, & conserve la dignité de l'espèce.

Nous avons dit ailleurs une grande partie de ces choses. Il est bon de les inculquer, pour corriger au moins quelques coqs-d'inde qui passent leur vie à faire la roue.

CERTAIN, CERTITUDE.

JE suis certain; j'ai des amis, ma fortune est sûre; mes parens ne m'abandonneront jamais; on me rendra justice; mon ouvrage est bon, il sera bien reçu; on me doit, on me payera; mon amant sera fidèle, il l'a juré; le ministre m'avancera, il l'a promis en passant: toutes paroles qu'un homme qui a un peu vécu raye de son dictionnaire.

Quand les juges condamnèrent *Langlade*, *le Brun*, *Calas*, *Sirven*, *Martin*, *Montbailli*, & tant d'autres, reconnus depuis pour innocens, ils étaient certains, ou ils devaient l'être, que tous ces infortunés étaient coupables; cependant ils se trompèrent.

Il y a deux manières de se tromper, de mal juger, de s'aveugler: celle d'errer en homme d'esprit, & celle de décider comme un sot.

Les juges se trompèrent en gens d'esprit dans l'affaire de *Langlade*; ils s'aveuglèrent sur les apparences qui pouvaient éblouir; ils n'examinèrent point assez les apparences contraires; ils se servirent de leur esprit pour se croire certains que *Langlade* avait commis un vol qu'il n'avait certainement pas commis: & sur

cette pauvre certitude incertaine de l'esprit humain un gentilhomme fut appliqué à la question ordinaire & extraordinaire ; de-là replongé sans secours dans un cachot, & condamné aux galères où il mourut ; sa femme, renfermée dans un autre cachot, avait sa fille âgée de sept ans, laquelle depuis épousa un conseiller au même parlement qui avait condamné le père aux galères, & la mère au bannissement.

Il est clair que les juges n'auraient pas prononcé cet arrêt, s'ils n'avaient été *certains*. Cependant, dès le tems même de cet arrêt, plusieurs personnes savaient que le vol avait été commis par un prêtre nommé *Gagnat*, associé avec un voleur de grand-chemin : & l'innocence de *Langlade* ne fut reconnue qu'après sa mort.

Ils étaient de même *certains*, lorsque, par une sentence en première instance, ils condamnèrent à la roue l'innocent *le Brun*, qui par arrêt rendu sur son appel fut brisé dans les tortures, & en mourut.

L'exemple de *Calas* & des *Sirven* est assez connu; celui de *Martin* l'est moins. C'était un bon agriculteur d'auprès de Bar en Lorraine. Un scélérat lui dérobe son habit, & va, sous cet habit, assassiner sur le grand-chemin un voyageur qu'il savait chargé d'or, & dont il avait épié la marche. *Martin* est accusé ; son habit dépose contre lui ; les juges regardent cet indice comme une certitude. Ni la conduite passée du prisonnier, ni une nombreuse famille qu'il élevait dans la vertu, ni le peu de monnaie trouvé chez lui, probabilité extrême qu'il n'avait point volé le mort, rien ne peut le sauver. Le juge

subalterne se fait un mérite de sa rigueur. Il condamne l'innocent à être roué ; & par une fatalité malheureuse, la sentence est confirmée à la tournelle. Le vieillard *Martin* est rompu vif, en attestant DIEU de son innocence jusqu'au dernier soupir. Sa famille se disperse ; son petit bien est confisqué. A peine ses membres rompus sont-ils exposés sur le grand-chemin, que l'assassin qui avait commis le meurtre & le vol, est mis en prison pour un autre crime; il avoue sur la roue, à laquelle il est condamné à son tour, que c'est lui seul qui est coupable du crime pour lequel *Martin* a souffert la torture & la mort.

Montbailli, qui dormait avec sa femme, est accusé d'avoir de concert avec elle tué sa mère, morte évidemment d'apoplexie : le conseil d'Arras condamne *Montbailli* à expirer sur la roue, & sa femme à être brûlée. Leur innocence est reconnue, mais après que *Montbailli* a été roué.

Ecartons ici la foule de ces aventures funestes qui font - gémir sur la condition humaine ; mais gémissons du moins sur la *certitude* prétendue que les juges croient avoir quand ils rendent de pareilles sentences.

Il n'y a nulle certitude, dès qu'il est physiquement ou moralement possible que la chose soit autrement. Quoi ! il faut une démonstration pour oser assurer que la surface d'une sphère est égale à quatre fois l'aire de son grand cercle, & il n'en faudra pas pour arracher la vie à un citoyen par un supplice affreux !

Si tel est le malheur de l'humanité, qu'on soit

obligé de se contenter d'extrêmes probabilités ; il faut du moins consulter l'âge, le rang, la conduite de l'accusé, l'intérêt qu'il peut avoir eu à commettre le crime, l'intérêt de ses ennemis à le perdre ; il faut que chaque juge se dise : La postérité, l'Europe entière ne condamnera-t-elle pas ma sentence ? dormirai-je tranquille, les mains teintes du sang innocent ?

Passons de cet horrible tableau à d'autres exemples d'une incertitude qui conduit droit à l'erreur.

Pourquoi te charges-tu de chaînes, fanatique & malheureux *Santon* ? Pourquoi as-tu mis à ta vilaine verge un gros anneau de fer ? -- C'est que je suis certain d'être placé un jour dans le premier des paradis à côté du grand prophète. -- Hélas ! mon ami, viens avec moi dans ton voisinage au mont-Athos ; & tu verras trois mille gueux qui sont certains que tu iras dans le gouffre qui est sous le pont aigu, & qu'ils iront tous dans le premier paradis.

Arrête, misérable Veuve malabare ! ne crois point ce fou qui te persuade que tu seras réunie à ton mari dans les délices d'un autre monde, si tu te brûles sur son bûcher -- Non, je me brûlerai ; je suis certaine de vivre dans les délices avec mon époux ; mon brame me l'a dit.

Prenons des certitudes moins affreuses, & qui aient un peu plus de vraisemblance.

Quel âge a votre ami *Christophe* ? -- Vingt-huit ans ; j'ai vu son contrat de mariage, son extrait-bap-

tiftère, je le connais dès fon enfance; il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en fuis certain.

A peine ai-je entendu la réponfe de cet homme fi sûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même chofe, que j'apprends qu'on a antidaté, par des raifons fecrètes, & par un manège fingulier, l'extrait baptiftère de *Chriftophe*. Ceux à qui j'avais parlé n'en favent encore rien : cependant, ils ont toujours la certitude de ce qui n'eft pas.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le tems de *Copernic* : Le foleil eft-il levé ? s'eft-il couché aujourd'hui ? tous les hommes vous auraient répondu : Nous en avons une certitude entière. Ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les fortilèges, les divinations, les obfeffions, ont été long-tems la chofe du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples. Quelle foule innombrable de gens qui ont vu toutes ces belles chofes qui ont été certains ! Aujourd'hui cette certitude eft un peu tombée.

Un jeune-homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver; il n'en eft encore qu'à la définition des triangles. N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle font égaux à deux droits ? Il me répond que non-feulement il n'en eft point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette propofition. Je la lui démontre; il en devient alors très-certain, & il le fera pour toute fa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres : elles n'étaient que des probabilités, & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs ; mais la certitude mathématique est immuable & éternelle.

J'existe, je pense, je sens de la douleur ; tout cela est-il aussi certain qu'une vérité géométrique ? Oui, tout douteur que je suis, je l'avoue. Pourquoi ? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe qu'une chose ne peut être, & n'être pas en même tems. Je ne peux en même tems exister & n'exister pas, sentir & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même tems avoir cent quatre-vingts degrés, qui sont la somme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude physique de mon existence, de mon sentiment, & la certitude mathématique, sont donc de même valeur, quoiqu'elles soient d'un genre différent.

Il n'en est pas de même de la certitude fondée sur les apparences, ou sur les rapports unanimes que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pekin existe ? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pekin ? des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres, en prêchant tous la vérité à Pekin, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette ville ? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pekin ; mais je ne voudrais point parier ma vie que

cette ville exiſte ; & je parierai quand on voudra ma vie, que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits.

On a imprimé dans le Dictionnaire encyclopédique une choſe fort plaiſante : on y ſoutient « qu'un homme devrait être auſſi sûr, auſſi certain que le maréchal de *Saxe* eſt reſſuſcité, ſi tout Paris le lui diſait, qu'il eſt sûr que le maréchal de *Saxe* a gagné la bataille de Fontenói, quand tout Paris le lui dit. » Voyez, je vous prie, combien ce raiſonnement eſt admirable ; je crois tout Paris, quand il me dit une choſe moralement poſſible ; donc je dois croire tout Paris, quand il me dit une choſe moralement & phyſiquement impoſſible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extaſie à la fin de cet article, & écrit contre lui-même, voulait rire auſſi. (*)

Pour nous, qui n'avons entrepris ce petit Dictionnaire que pour faire des queſtions, nous ſommes bien loin d'avoir de la *certitude.*

(*) Voyez l'article *CERTITUDE*, Dictionnaire Encyclopédique.



CÉSAR.

On n'envisage point ici dans *César* le mari de tant de femmes & la femme de tant d'hommes ; le vainqueur de *Pompée* & des *Scipions* ; l'écrivain satyrique qui tourne *Caton* en ridicule ; le voleur du trésor public qui se servit de l'argent des Romains pour asservir les Romains ; le triomphateur clément qui pardonnait aux vaincus ; le savant qui réforma le calendrier ; le tyran & le père de sa patrie, assassiné par ses amis & par son bâtard. Ce n'est qu'en qualité de descendant des pauvres barbares subjugués par lui, que je considère cet homme unique.

Vous ne passez point par une seule ville de France, ou d'Espagne, ou des bords du Rhin, ou du rivage d'Angleterre vers Calais, que vous ne trouviez de bonnes-gens qui se vantent d'avoir eu *César* chez eux. Des bourgeois de Douvres sont persuadés que *César* a bâti leur château ; & des bourgeois de Paris croient que le grand châtelet est un de ses beaux ouvrages. Plus d'un seigneur de paroisse en France montre une vieille tour qui lui sert de colombier ; & dit que c'est *César* qui a pourvu au logement de ses pigeons. Chaque province dispute à sa voisine l'honneur d'être la première en date à qui *César* donna les étrivières ; c'est par ce chemin, non par cet autre, qu'il passa pour venir nous égorger, & pour caresser nos femmes & nos filles, pour nous imposer des lois par interprètes, & pour nous prendre le très-peu d'argent que nous avions.

Les

Les Indiens sont plus sages : nous avons vu qu'ils savent confusément qu'un grand brigand, nommé *Alexandre*, passa chez eux après d'autres brigands ; & ils n'en parlent presque jamais.

Un antiquaire Italien, en passant il y a quelques années par Vannes en Bretagne, fut tout-émerveillé d'entendre les savans de Vannes s'enorgueillir du séjour de *César* dans leur ville. « Vous avez sans-doute, leur dît-il, quelques monumens de ce grand-homme ? --Oui, répondit le plus notable : nous vous montrerons l'endroit où ce héros fit-pendre tout le sénat de notre province au nombre de six cents.

» Des ignorans, qui trouvèrent dans le chenal de Kerantrait une centaine de poutres, en 1755, avancèrent dans les journaux que c'étaient des restes d'un pont de *César* ; mais je leur ai prouvé dans ma dissertation de 1756, que c'étaient les potences où ce héros avait fait-attacher notre parlement. Où sont les villes en Gaule qui puissent en dire autant ? Nous avons le témoignage du grand *César* lui-même : il dit dans ses Commentaires que *nous sommes inconstans, & que nous préférons la liberté à la servitude.* Il nous accuse (*a*) d'avoir été assez insolens pour prendre des ôtages des Romains à qui nous en avions donné ; & de n'avoir pas voulu les rendre à moins qu'on ne nous remît les nôtres. Il nous apprit à vivre.

--Il fit fort bien, répliqua le virtuose, son droit était incontestable. On le lui disputait pourtant. Car lorsqu'il eut vaincu les Suisses émigrans, au nombre

(*a*) *De bello Gallico*. lib. III.

de trois cents soixante-&-huit mille, & qu'il n'en resta plus que cent dix mille, vous savez qu'il eut une conférence en Alsace avec *Arioviste*, roi germain ou allemand; que cet *Arioviste* lui dît: « Je viens » piller les Gaules, & je ne souffrirai pas qu'un au» tre que moi les pille. » Après quoi ces bons Germains, qui étaient venus pour dévaster le pays, mirent entre les mains de leurs sorcières deux chevaliers romains, ambassadeurs de *César*; & ces sorcières allaient les brûler & les sacrifier à leurs Dieux, lorsque *César* vint les délivrer par une victoire. Avouons que le droit était égal des deux côtés; & *Tacite* a bien raison de donner tant d'éloges aux mœurs des anciens Allemands »

Cette conversation fit-naître une dispute assez vive entre les savans de Vannes & l'antiquaire. Plusieurs Bretons ne concevaient pas quelle était la vertu des Romains, d'avoir trompé toutes les nations des Gaules l'une après l'autre, de s'être servi d'elles tour-à-tour pour leur propre ruine, d'en avoir massacré un quart, & d'avoir réduit les trois autres quarts en servitude.

« Ah ! rien n'est plus beau, repliqua l'antiquaire; 'ai dans ma poche une médaille à fleur de coin, qui représente le triomphe de *César* au Capitole; c'est une des mieux conservées. » Il montra sa médaille. Un Breton un peu brusque la prit & la jeta dans la rivière. « Que ne puis-je, dît-il, y noyer tous ceux qui se servent de leur puissance & de leur adresse pour opprimer les autres hommes! Rome autrefois nous trompa, nous désunit, nous massa-

cra, nous enchaîna. Et Rome, aujourd'hui, dispose encore de plusieurs de nos bénéfices. Est-il possible que nous ayons été si long-tems & en tant de façons pays d'obédience ? »

Je n'ajouterai qu'un mot à la conversation de l'antiquaire Italien & du Breton ; c'est que *Perrot d'Ablancourt*, le traducteur des Commentaires de *César*, dans son épître dédicatoire au grand *Condé*, lui dit ces propres mots : *Ne vous semble-t-il pas, Monseigneur, que vous lisez la vie d'un philosophe chrétien ?* Quel philosophe chrétien que *César* ! je m'étonne qu'on n'en ait pas fait un saint. Les fesseurs d'épitres dédicatoires disent de belles choses, & fort à propos.

FIN du Tome II.

N. B. *Page* 396, *ligne* 16, orguent, *lisez* onguent.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

ARIANISME. page 1
ARISTÉE. 12
ARISTOTE. 15
De sa Logique. Ibid.
De sa Physique. 18
Traité d'Aristote sur les Animaux. 19
Du Monde éternel. 20
De sa Métaphysique. 21
De sa Morale. Ibid.
De sa Rhétorique. 22
Poëtique. 25
ARMES, ARMÉES. 29
AROT ET MAROT, *& courte revue de l'Alcoran.* 37
ARRÊTS NOTABLES, *sur la liberté naturelle.* 46
ARRÊTS DE MORTS. 54
ART DRAMATIQUE. *Ouvrages dramatiques, Tragédie, Comédie, Opéra.* 53
Du Théâtre Espagnol. 56
Du Théâtre Anglais. 60
Du mérite de Shakespéare. 67. *D'Addisson.* 69
De la bonne Tragédie Française. 71
Acte II d'Iphigénie, 76. *Acte III,* 79. *Acte IV,* 81. *Acte V,* 84
D'Athalie, 85
Des Chef-d'œuvres tragiques Français. 87
Comédie. 88
De l'Opéra. 93. *Du récitatif de Lulli.* 100
ART POÉTIQUE. 106

TABLE.

ARTS, BEAUX-ARTS. 109

Que la nouveauté des Arts ne prouve point la nouveauté du Globe. 111

Des petits inconvéniens attachés aux Arts. 113.

ASMODÉE. Ibid.

ASPHALTE, *Lac Asphaltide, Sodôme.* 117

ASSASSIN, ASSASSINAT. SECT. I, 124. SECT. II, 128

ASSEMBLÉE. 129

ASTROLOGIE. 131

ASTRONOMIE., *& encore quelques réflexions sur l'Astrologie.* 134

ATHÉE. SECTION I, 143. SECTION II, 149

ATHÉISME. SECTION I. *De la comparaison si souvent faite entre l'Athéisme & l'Idolâtrie.* 155

SECTION II. *Des Athées modernes. Raisons des Adorateurs de DIEU.* 160

Raisons des Athées. 161. *Réponse.* 162

Nouvelle Objection d'un Athée moderne. 164. *Réponse.* Ibid.

Objection de Maupertuis. Ibid. *Reponse.* 165

Autre Objection de Maupertuis. *Reponse.* Ibid.

SECTION III. *Des injustes accusations, & la justification de Vanini.* 166

SECTION IV. 172

ATOMES. 179

AVARICE. 185

AUGURE. 187

AUGUSTE OCTAVE. *Des mœurs d'Auguste.* 192

Des cruautés d'Auguste. 194

AUGUSTIN. 199

AVIGNON. 202

AVOCATS. 208

AUSTÉRITÉS, *Mortifications, Flagellations.* 210
AUTELS, *Temples, Rites, Sacrifices, &c.* 214
AUTEURS. 217
AUTORITÉ. 225
AXE. 227
BABEL. SECTION I, 229. SECTION II; 237
BACCHUS. 238
ROGER BACON. 245
DE FRANÇOIS BACON *& de l'Attraction.*
SECTION I, 248. SECTION II, 254
BADAUD. 260
BAISER. 261
BALA, BATARDS. 268
BANNISSEMENT. 269
BANQUE. 271. BANQUEROUTE. 276
BAPTÊME, *mot grec qui signifie Immersion.* SECT. I, 276
Du Baptême des morts. 282. *Du Bapt. d'Aspersion.* Ibid.
Idées des Unitaires rigides sur le Baptême. 285
SECTION II. 286
Addition de M. l'abbé Nicaise à l'article Baptême. 290
BARAC ET DEBORA, *& par occasion des Chars de guerre.* 291
BARBE. 293
BATAILLON. *Ordonnance Militaire.* 297
Addition. 299
BAYLE. 300
BDELLIUM. 303
BEAU. 304
BEKER, *ou du Monde enchanté, du Diable, du livre d'Enoch & des Sorciers.* 309
BÊTES. 318

BETSAMÈS *ou* BETHSHEMESH. *Des cinquante mille & soixante-&-dix Juifs morts de mort subite, pour avoir regardé l'Arche; des cinq trous du cul d'or payés par les Philistins, & de l'incrédulité du docteur Kennicott.* 321
BIBLIOTHÈQUE. 325
BIEN, SOUVERAIN BIEN, *Chimère.* SECTION I, 329
SECTION II. 333
BIEN, *Du Bien & du Mal physique & moral.* 335
BIEN, TOUT EST BIEN. 342
BIENS D'EGLISE. SECTION I, 351
SECTION II, 354
SECTION III. *De la pluralité des Bénéfices, des Abbayes en commende, & des Moines qui ont des esclaves.* 356
SECTION IV, 357
BLASPHÊME. 363
BLED *ou* BLÉ. SECT. I. *Origine du mot & de la chose.* 370
SECTION II. *Richesse du Blé.* 372
SECTION III *Histoire du Blé en France.* 376
SECTION IV. *Des Blés d'Angleterre.* 381
SECT. V. *Mémoire court sur les autres pays.* 384
Résumé. 386
SECTION VI. *Blé, Grammaire, Morale.* Ibid.
BŒUF APIS. 388
BOIRE A LA SANTÉ. Ibid.
BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN. 391
BOUC. *Bestialité, Sorcellerie.* 393
BOUFFON, BURLESQUE, *Bas comique.* 398
BOULEVERT *ou* BOULEVART. 406
BOURGES. Ibid.

BOURREAU. 407
BRACHMANES, BRAMES. 409
De la Métempsycose des Brachmanes. 413
Des Hommes & des Femmes qui se brûlent chez les Brachmanes. 415
BULGARES *ou* BOULGARES. 419
BULLE. 423
Bulles de la Croisade & de la Composition. 430
Bulle Unigenitus. 432
CALEBASSE. 436
CARACTÈRE. *Du mot grec Impression, Gravure. C'est ce que la nature a gravé dans nous.* 437
CARÊME. SECTION I, 441. SECTION II, 445
CARTÉSIANISME. 446
DE CATON, DU SUICIDE, *& du Livre de l'abbé de St-Cyran qui légitime le Suicide.* 453
Précis de quelques Suicides singuliers. 458
Des Lois contre le Suicide. 463
CAUSES FINALES. SECTION I, 468
SECTION II, 474. SECTION III, 478
CELTES. 481
CÉRÉMONIES, TITRES, PRÉÉMINENCE, &c. 484
CERTAIN, CERTITUDE. 497
CÉSAR. 504

Fin de la Table du Tome II.

